

Albert Frank-Duquesne



LE PROBLÈME JUIF
et autres textes

Éditions de Sombrevail

LE PROBLÈME JUIF

et autres textes

Parmi les écrivains catholiques, Albert Frank-Duquesne fut sans doute le plus qualifié pour traiter du « problème juif ». Fils d'un rabbin converti en 1864 au catholicisme, descendant par la lignée paternelle de Jacob Frank, le mystique antitalmoudique du 18^e siècle, et, par sa grand-mère maternelle, de Henri Heine, initié dès sa plus tendre enfance à la pensée biblique et à la tradition rabbinique, disciple du maître-hébraïsant Paul Vulliaud, Frank-Duquesne n'a eu de cesse tout au long de sa vie de scruter les innombrables confluent de la question juive.

Dans *L'Éternelle actualité du problème juif* (1951), publié au seuil de ce recueil, l'écrivain examine cette question sous l'angle du « surnaturel ». Il s'agit pour lui de dévoiler le sens *transhistorique* du destin juif sous l'Ancienne Alliance, d'expliquer pourquoi Dieu a choisi Israël pour être son témoin dans le monde antique. Il s'emploie également à démontrer que toute la littérature affirmant la conversion nationale des juifs « à la fin des temps » est tirée, par extrapolation, d'un verset isolément pris et mal traduit de l'Épître aux Romains, auquel s'opposent d'autres textes pauliniens. Cette interprétation fautive, reposant sur un seul verset de saint Paul, est contraire à toute la perspective paulinienne du destin juif, telle qu'on peut l'inférer de nombreux autres passages, et se heurte à l'opinion exprimée par les Pères les plus anciens.

Ce texte, qui pourrait figurer dans le panthéon de la théologie du 20^e siècle, abonde en passages admirables : la méditation sur les Psaumes « où se dévoile le tout de l'âme juive », l'étude symbolique du rite de la circoncision, mais aussi des vues très originales sur le destin juif, des commentaires inspirés de certains textes rabbiniques, de plusieurs épîtres de saint Paul. Il est suivi par une série d'articles publiés dans diverses revues entre 1950 et 1955, ainsi que d'un texte de jeunesse consacré à Chesterton.



Albert Frank-Duquesne, écrivain d'origine juive, est né en 1896. Il se convertit au catholicisme à la fin des années trente, après une vie d'errance et de vagabondages spirituels. Claudel, enthousiasmé par ses écrits, entreprend de faire publier *Cosmos et Gloire* (1947). D'autres publications suivront, rééditées depuis 2007 aux Éditions de Sombrevil. Il meurt à Bruxelles en 1955.

TEXTES POLÉMIQUES ET THÉOLOGIQUES

L'ÉTERNELLE ACTUALITÉ DU PROBLÈME JUIF

Il n'est pas question ici d'étudier le problème juif sous ses aspects profanes par rapport à une philosophie « naturelle » de l'histoire. Bien entendu, les destinées religieuse et socio-politique d'Israël forment un entrelac tellement inextricable qu'il n'est absolument pas possible de scruter l'une sans tenir compte de l'autre ; bien plus que pour l'Irlande et la Pologne, le « sacré » domine ici le « profane », la façonne et l' « informe ». Encore est-il possible d'envisager ces convictions ancestrales dans une lumière purement rationnelle, empirique et positiviste. La phénoménologie de la foi se fait alors purement descriptive et « neutre ». Or, c'est dans une philosophie *surnaturelle* de histoire que nous allons tenter de circonscrire et de « situer » le destin juif ; nous ne voyons d'ailleurs pas comment nous pourrions agir autrement, sauf à créer sciemment – de toutes pièces et, quant à la probité de l'intelligence, avec un mélange de cynisme et de scepticisme – un mythe naturaliste : celui de l'histoire sans Dieu, dénuée de sens et de finalité. Il n'y aurait plus alors, à proprement parler, que des faits, ou plutôt des « événements ». Le *discours*, comme dirait Bossuet, serait rigoureusement impensable. Or, j'entends être un homme, *vir*, un mâle, et la neutralité n'est qu'une émascation de l'esprit. Le Verbe éternel – le *Logos*, « sens » vivant et personnel du monde, comme dit Soloviev – émet, non des *sons* indéterminés, mais des *noms* caractéristiques : ceux qui, dans l'éternité, nous font, au dire de l'Apocalypse, reconnaître par toute entité spirituelle.

Ce que ce Verbe énonce, écrit saint Paul aux Corinthiens, c'est le OUI. C'est cela seul qu'il profère : du positif. Il appartient à la créature libre et responsable, soit de Lui faire écho, soit de Lui répondre NON : telle est son autonomie souveraine. Grâce à la forte et suave omnipotence de la Grâce, même un NON peut se transformer en OUI ; car un NON, c'est encore une affirmation : celle du contraire. Il n'y a qu'une seule chose, si l'on peut même en l'occurrence parler d'une « chose », qui soit à jamais stérile, parce qu'inexistante, parce que mensongère apparence d'être : c'est le OUI-ET-NON, la neu-

tralité. Aussi, dans l'Apocalypse, le Christ-Verbe nous affirme-t-Il que les neutres, loin de les *proférer*, Il les « vomit de sa bouche ».

Ceci précisé pour « les sages de cet éon », comme dit saint Paul, et pour les Catholiques qui, n'aimant pas « se mouiller », se compromettre avec le Crucifié, apportent un zèle prudent à « se conformer à cette époque » (Rom, 12:2), demandons-nous quel est le sens du destin juif à travers quatre mille ans d'histoire.

*

* *

Il ne fait aucun doute pour le Chrétien, puisque l'Écriture tout entière en apporte tant et plus l'assurance, qu'Israël ait été le peuple élu, choisi par Dieu dans un triple but :

1° Amortir en quelque sorte la Chute du genre humain – inaugurée par Adam, mais indéfiniment continuée par ses descendants – en constituant une réserve (saint Paul dirait : un *reste*, Napoléon : un *dernier carré*), en freinant la dégradation de l'espèce, en la contrecarrant, en la ralentissant, en suscitant dans notre espèce au cours des siècles des éléments de régénérescence et de reconquête surnaturelle. L'Épître aux Romains constate qu'au témoignage de l'Ancien Testament, Dieu – qui, dans ses rapports avec les hommes use des moyens les plus adéquats, les plus propres à nous transformer sans faire violence à la souveraineté de notre libre-arbitre, et Se fait humain, agit en homme, avant de Se faire homme (Exode 33:11) – Dieu donc n'a pas cessé d'agir par le truchement de personnalités rayonnantes et de minorités dynamiques. D'où, l'apparition répétée de « restes », comme dit l'Apôtre, d'îlots au milieu du déluge, de centres où la Grâce neutralise l'infection démoniaque, on dirait en termes guerriers : de « positions de repli », où la race vaincue par les forces mauvaises, refoulée, peut reprendre haleine, se refaire et se regrouper, recevoir du renfort en vue d'une contre-offensive ultérieure. Israël tout entier doit, par son histoire même, « témoigner sans cesse devant les nations » païennes, alors même qu'elles « suivent toutes leurs propres voies » (Actes, 14:15). Dans le peuple juif, Dieu S'est constitué comme une humanité de réserve, en vue d'un *new deal* anthropogénique, qu'il ne s'agit pas de se représenter à la façon d'un coup de théâtre, d'une violation de l'histoire par un *Deus ex machina*, mais d'une utilisation

de l'histoire par un *Deus ex cælis*, Se faisant tellement « tout à tous » qu'il a fini par Se faire homme.

2° Les généalogies du Christ que nous donnent Luc et Matthieu nous font voir en Israël le sol ingrat – pierreux, mais profondément bouleversé, labouré par ses bienheureux désastres, et fertilisé par la rosée de la divine Présence, de la *Demeure* ou *Schékhinah* – d'où « s'élèvera devant Yahweh mon Serviteur comme un frêle arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre *desséchée* » (Isaïe 53:2). L'humanité nouvelle à laquelle participent les Chrétiens, c'est, non pas une création flambant neuve, purement et simplement substituée à l'ancienne qui n'eût rien réparé, rien guéri, rien restauré, mais l'humanité d'Adam, des Patriarches, de la Vierge Marie, fleur suprême d'Israël, transmise par un filtrage de quarante-deux générations¹ au définitif Adam, Jésus-Christ. C'est cette nature-là que le Sauveur assume, en vertu des décrets providentiels, c'est elle et nulle autre qui paraît à Dieu la plus propre à Le révéler, sous forme humaine, de sorte que, sur le trône céleste, « à la droite de la Majesté », glorifié certes, mais à jamais « le même Jésus-Christ, hier, aujourd'hui, éternellement » (Hébr, 13:8), C'EST UN JUIF QUI SIÈGE. Il y a tout juste 1800 ans, au témoignage d'Origène, le païen Celse ricanait déjà : « Philosophe ou patricien de Rome, on t'invite, suprême sagesse, à te prosterner devant un Youpin ! »

Mais cette apostrophe haineuse nous met sur la piste du troisième motif d'élection divine. Saint Paul nous le révèle d'ailleurs sans aucune obscurité dans l'Épître aux Romains : de même que, sous l'Alliance nouvelle, l'accès des Païens, ces cadets prodiges, au Royaume de Dieu doit, au cours d'une ère dont le Père seul connaît (et détermine) la durée, provoquer chez leurs « aînés » juifs le retour sur soi-même, l'inquiétude, l'illumination, le repentir et l'émulation salutaires, ainsi, sous l'ancienne Alliance, l'inouï destin des Israélites, leurs prétentions extraordinaires et tout ce qui faisait d'eux, dans le monde antique, un « scandale » – mais le Christ, à son tour, sera « scandale », tant pour les Juifs que pour les « Grecs » – ainsi, dis-je, l'élection

¹ Matthieu, comme chacun sait, contracte et « télescope » la généalogie du Seigneur, de manière à la réduire à 42 générations. Il s'agit donc d'un chiffre symbolique. On le trouve à la fois chez Daniel et dans l'Apocalypse, où il désigne « un temps, et des temps, et un demi-temps », c'est-à-dire le caractère passager, fugitif malgré les apparences et l'impatience humaine, de l'« éon » mauvais durant lequel les forces diaboliques livrent combat au « camp de Dieu » (l'un et l'autre Avènements du Messie y mettent fin).

collective et comme nationale d'Israël avait-elle pour but de poser, devant la sagesse païenne, satisfaite d'elle-même et placidement insoucieuse du surnaturel, du transhumain, le problème vital du Dieu juge et rédempteur. Le véritable Sphinx obstruant la route du monde antique, c'est le peuple juif. Son mépris, sa hargne, son affectation de supériorité, son altérité provocante – analogue à celle de Yahweh, à ce que Hügel appelait the *otherness of God* – tout cela fait partie de l' « énigme », doit provoquer cet « étonnement », cette stupeur questionneuse où Platon lui-même voit le commencement de toute « philosophie »... tout cela contribue à la valeur de « signe » qu'a le peuple élu.

*

* *

Maintenant, pourquoi sont-ce des Juifs que Dieu a choisis ? La Bible elle-même, toute entière Parole de Dieu, n'énumère-t-elle pas avec une significative et rude insistance les tares de ce peuple ? Les Psaumes, où s'exprime ce qu'il a de meilleur, manifestent aussi ce qu'il a de pire. Si, par les effets de la Grâce ordonnée à sa vocation, la ferveur de sa vie religieuse s'élève incomparablement au-dessus des plus nobles effusions païennes – il suffit de comparer le Psaume 118, où règne déjà l'esprit de saint Jean de la Croix, avec l'hymne à Zeus de Cléanthe ou les plus enthousiastes Oupanichads – par contre, dès qu'il s'abandonne à sa nature « humaine-trop humaine », sa bassesse naïvement cynique jaillit comme un flot de sanie. Mais, précisément, rien ne réfère au réel, loin des chimères et mirages de la « religiosité », comme une lecture attentive et vivante du Psautier. Rien de plus roboratif aussi, de plus stimulant. C'est, dans la torpeur d'une journée torride, une promenade en mer : l'iode et le brome vous montent aux narines, des jets d'embruns salés vous fouettent la face et vous réveillent. Ainsi, les Psaumes de David et d'Asaph mettent à nu, sans fausse honte, les entrailles de notre nature : *le déluge de la Grâce a passé, la terre révèle les secrets de ses profondeurs.*

C'est comme pour la généalogie de Jésus-Christ : Tamar l'incestueuse, Rahab la prostituée, David l'assassin d'Urie et l'amant de Bethsabée, Salomon le fruit de l'adultère homicide et cependant l' « ami de Dieu » (2 Sam, 12:25), mais aussi apostat, vieillard libidi-

neux et renégat, Joram l'idolâtre, Achaz sacrifiant ses propres fils à Moloch, Manassé l'évocateur de larves infernales, composent dans cette filière, avec les Saints, avec les serviteurs fidèles de Yahweh, le limon bien humain d'où sortit le FILS DE L'HOMME : *ex quibus Christus secundum carnem... quia salus ex Judaeis est ...* Ainsi du Psautier : Nietzsche en eût âprement dénoncé le *menschliches-allzumenschliches...* Rancune sournoise, impuissante et terrorisée (avec, parfois, de brusques cris de fureur, brûlants comme des jets de lave), couardise déconcertante et pitoyable, puérilement cynique, imprécations, invocations à la vengeance, déchaînements de malédictions, sitôt la situation retournée outrecuidance bravache, *schadenfreude* triomphante, appels féroces au talion, retours attendris sur soi-même, refus de toute espèce de pardon, miséricorde sans bornes envers soi-même, corrélation de la fidélité envers Yahweh et des revanches terrestres, confusions du divin Royaume et des triomphes guerriers, confusion de la faveur céleste avec les réussites matérielles, enfin je ne sais quelles arrière-pensées, quasiment inconscientes et toujours puérides, de marchandage avec Dieu — sinon *do ut des*, du moins *do ergo da* – pourquoi méconnaître qu'on trouve ces traits, combien juifs et guère aptes à mobiliser la sympathie universelle, cette *khoutspa*, ce *rôchess* et cette caricature avilissante de la *khokhma*, dans les 150 Psaumes de l'Ancien Testament ?

Mais aussi, qu'est ce qui pouvait attirer le *fiat* créateur, sinon l'absolue pauvreté du non-être ? Sur quel paratonnerre pouvait tomber la foudre de la Parole rénovatrice sinon sur cet autel de pierres nues, sans beauté, dures, brutes et pleines d'aspérités – douze en tout, comme les tribus d'Israël qu'elles symbolisent – qu'Elie, après la surnaturelle sécheresse de trois années, dressa sur le mont Carmel pour faire descendre, avec le Feu du ciel, la salvifique et vivifiante ondée qu'attendait une terre altérée : *rorate, caeli, desuper, et nubes pluant Justum ?...* C'est précisément la misère des affamés, dans le Magnificat, qui leur vaut d'être renvoyés les mains pleines. C'est cette lie qui contribue au bouquet, ce fumier qui fait la saveur des fruits (car les vices ne sont que des beaux et puissants fleuves, détournés de leur cours). C'est de cette boue qu'Elohîm fait son image ; c'est, dit saint Paul, « par ce qu'il y a de plus ignoble et méprisable au monde, par ce qui ne compte pas, n'a pas d'existence et n'en mérite pas aux yeux du monde, que Dieu réduit à néant, détrône et bafoue ce qui prétend être, ce qui se cramponne à l'être, ce qui se pavane dans un être resquillé, obtenu par abus de confiance ; afin que rien de créé, aucune “valeur”,

aucun “humanisme”, ne puisse se glorifier devant Dieu » (Cf. 1 Cor. 1:28, à peine paraphrasé).

Aussi l'omnipotence salvatrice de la Grâce éclatera-t-elle d'autant mieux qu'elle paraîtra plus surprenante, plus inattendue, plus « imméritée » (comme si nous pouvions, par nous-mêmes, rien mériter !)... C'est du sang de Rahab² l'*arrogante*, et la *turbulente*, que naîtra le Christ « doux et humble de cœur » c'est des Psaumes, si juifs, si pitoyablement humains – avec leur étrange Béatitude : *ô Babylone, bienheureux qui fracassera par terre la tête de tes bébés !* – c'est de ces Psaumes où l'adultère assassin se confesse en toute naïveté, comme un enfant, sans rien d'inconsciemment pharisaïque, sans jamais songer à « sauver la face » – pas plus qu'il n'y songeait en dansant tout nu devant l'Arche – c'est de là que, vers l'Unique, monte le plus magnifique hymne de gloire, le plus riche, le plus étoffé, le plus vrai, le plus sincère, le plus authentiquement humain, le plus précieux par conséquent, vers ce Dieu qui « sait de quoi nous sommes faits » (Psaume 102:14). De ces 150 Psaumes, qui forment l'essentielle substance du Bréviaire, tentons de résumer le sens...

« Tiens Seigneur Yahweh ! Nous voilà ! Tels que nous sommes : lâches, mesquins, envieux, geignards devant le danger, atterrés devant la mort, oublieux de Toi sitôt passé le péril, accrochés à tes basques (Isaïe 6:1) lorsqu'il menace, multipliant devant Toi nos

² Rahab, la prostituée de Jéricho, en hébreu *turbulence* ou *arrogance*, c'est la caractéristique « nuque roide » des Juifs, la résistance toute charnelle de ce peuple, pour qui les dons divins ne sont qu'apanage ethnique ; rien d'étonnant que l'Écriture voie Rahab mystérieusement « demeurer en Israël jusqu'à ce jour » (cf. Jos, 6:25 ; Matt, 1:5). Mais Rahab signifie aussi large, accueillante, et la putain dont les bras se sont ouverts, (et les flancs offerts) à l'étreinte universelle — symbole aussi, selon quelques Pères grecs, de la nature créaturelle en ce qu'elle a de propre, avec sa nostalgie de l'indéterminé, du chaos originel, sa constante trahison envers l'Acte pur, envers l'unique Epoux – cette Rahab, donc, c'est à l'envers comme il convient, dans un miroir de boue, de cette boue qui est notre mère selon la Genèse – *per speculum in enigmate*, au-delà de nos facultés intellectives – c'est, dis-je, l'antitype de Jésus-Christ, ouvrant sur la Croix ses bras et son flanc béant au genre humain et à la création tout entière (Rom, 8:9-22) (pour saint Paul, le Christ n'est que OUI. Rahab est Oui et Non). Rahab, personnage historique, se rattache au symbolisme biblique de la prostitution si capital (chez Osée, par exemple) au point de vue messianique, mystique et peut-être métaphysique ; car ce symbolisme vise peut-être, au-delà du péché, du domaine moral, l'abîme plus profond encore de la création, des rapports du non-être avec l'Acte Pur : problème de la sagesse et du chaos.

serments d'ivrogne, fascinés cependant par cette vie terrestre et nous pouléchant, après la graisse de nos assouvissements... Oui, ça c'est nous !

« Incapables par nous-mêmes de *croire* en Toi, vraiment et sincèrement, de voir cent-pour-cent ta main, ta volonté d'amour, dans l'incohérence et le sournois désastre de nos vies ; et quand bien même Tu nous l'infuses Toi-même, cette foi, jusqu'à la mort, nous dit Jésus, elle reste médiocre, chancelante et béquillarde...

« Incapables par nous-mêmes d'*espérer* en Toi vraiment et sincèrement, d'être plus certains que l'évidence, plus réels et plus fermes que l'événement, de jeter cette ancre de l'espérance (Hébr, 6, 19) avec une paisible hardiesse dans les profondeurs de ton amour...

« Et plus encore, par nous-mêmes incapables de *T'aimer* vraiment et sincèrement, de tenir à Toi plus qu'à nous-mêmes, de trouver en Toi plutôt qu'en nous nos motifs d'être, de vie et de joie, de nous coller à Toi sans cesse, comme au plus présent, au plus vivant, au plus attentif, au plus passionnément aimé des pères, des amis, les yeux fixés sur tes mains rayonnantes (Psaume 122:2) ; instinctivement, spontanément attentifs nous-mêmes et toujours en état d'amoureuse alerte : que veut-Il de nous ? comment Lui manifester notre amour ?...

« Tout cela, c'est au-dessus de nos forces, parce que nous ne *sommes* pas, nous *devenons*, c'est-à-dire que sans cesse nous *tentons* d'être, nous sommes à la fois *souvenir* et désir – regret, vaine crispation de la main sur ce qui s'écoule, à commencer par nous-mêmes, et mouvement, perpétuel élan – mais jamais réalité présente, *acquise*, possession tranquille et sans menace. Nous sommes fuite, perte, et dissipation : qui n'amasse pas avec Moi se disperse, pourrait dire Jésus ; on dépisterait notre passage grâce à notre sillage de faiblesses, comme on mesure la puissance d'un volcan à la trajectoire de ses laves *refroidies*.

« Et les bras nous en tombent. Et combien la vanité de la prière, des mains élevées, de tout notre être même, de la création tout entière (Romains, 8:20), nous saisit parfois comme une tentation puissante, Seigneur, comme un irrésistible vertige ! Rien, alors, n'a plus de réalité pour nous : ni les évidents mirages d'ici-bas, avec leur amer arrière-goût de cendre ; ni ta faible lueur, apparemment éteinte en ces nuits d'ouragan. Rien ne paraît plus réel, alors, que la catastrophe même, que la mort...

« Eh bien ! nous voilà quand même devant Toi. C'est fou, c'est absurde, et notre raison si vite infatuée, notre orgueil, nos cœurs durs se coalisent pour n'y pas croire. Mais c'est ainsi, cependant, et c'est précisément ce qu'il Te faut, Père très clément : cet hommage de la boue, cette lassitude, cet aveu sans artifice de notre impuissance radicale, de notre incrédulité foncière : *cor contritum, et humilitatum non despicias*. Ô Toi, qui peux tout, sauve-nous pour la gloire de ton Nom, sauve-nous comme bon Te paraîtra, sans tenir compte de cette nature médiocre qui ne vaudra jamais rien (car la Grâce et la Sainteté, c'est encore Toi) !...

« Mais, plus s'affirme sous les cieux le triomphe du mal, plus moi-même je me sens comme submergé, étouffé, paralysé jusqu'au tréfonds par ce mal installé dans mes moelles, plus donc je sombre et m'enfonce dans l'abîme, et plus, cependant, *j'accepte toutes choses*, y compris l'humiliation de mon état de pêché, de ma « nuque dure », dénoncée par Moïse ton ami, parce qu'en *toutes choses, telles qu'elles sont*, éclate ta justice, parce que Toi seul les comprends et peux les juger, parce qu'au fond Toi seul es parfaitement compréhensible et translucide... si seulement mon œil était lumière, était « sain » (Matt, 6:22)... Plus, enfin – quand bien même mes ennemis m'entraînent loin de Toi et qu'en moi se poursuit leur besogne de sape – l'inéluctable conscience de ma double faiblesse : néant créaturel et malice pécheresse, se heurte à ma protestation, se brise contre mon cri : Gloire à Toi, Seigneur ! Par ta volonté, par ton souverain bon plaisir, Tu as créé toutes choses. Cela est bien, comme Toi-même Tu l'as dit, et Tu l'as *fait* au seuil de la Genèse. Et au nom de toutes choses, à mon tour je prononce : Toi-même est bon, le seul bon, Maître et Père. A Toi seul le règne, la puissance, et la gloire !

« Tel est mon cri, mon véritable moi-même, qui me vient de Toi, et sans lequel je ne suis qu'une apparence, une absurdité posée dans la présence, un non-sens, un chaos subsistant par ta longanime patience. Ce qu'il a de bon ce cri, ce qu'il a de louange véritable, c'est encore Toi ; c'est ton Esprit (Romains 8:26-27). Par moi-même, je ne suis rien, et j'en suis heureux ; car, en ma déficience paraît victorieusement ta Grâce. Au delà de mes souffrances et de mes révoltes, j'acquiesce, je suis solidaire, j'approuve, je T'aime quand même, comme le juif blessé sur la route de Jéricho pouvait aimer le Samaritain : languissamment, lâchement, mais certainement. Et cet amour en moi, c'est encore Toi. Alors que mes lèvres impures ont perdu tout droit, que dis-je ? n'ont jamais eu même la capacité de chanter ta

gloire (Isaïe 6:5), c'est Toi-même qui mets ce cri dans ma bouche. L'abîme appelle ici l'Abîme ; mes profondeurs de néant, l'envergure inouïe de ton amour (Ephés, 3:18-19) ...

« J'ai eu faim de réalité, d'être vrai, et Tu m'as donné cette nourriture. J'ai eu soif de pérennité, de vie, de rafraîchissement essentiel, et Tu m'as désaltéré. J'étais, d'un bout du monde à l'autre, étranger, *hostis*, « homme du dehors » (Ephés 2:12.19), exilé dans les « ténèbres extérieures », « sans espérance dans un monde sans Dieu », et Tu m'as recueilli comme un « concitoyen des Saints », comme un de tes familiers (*ibidem*). J'étais nu, comme Adam mon premier Père après la chute, nu comme l'informe chaos avant la fécondation de l'Esprit, et Tu m'as doublement revêtu : d'abord d'une forme, d'une limite, d'une essence qui me précise et me situe dans l'être, et par là je participe au Verbe, à ta Memra énonciatrice de « noms » distincts ; et ensuite de ton Christ, du Messie, condescendance et compassion subsistante de ton Verbe. J'étais malade, ébranlé par les portes du Schéôl, malsainement attiré par mon originel non-être – le seul trésor qui me soit propre, qui soit de mon fond, et là même ne se trouve que trop mon « cœur » (cf. Matt, 6:21) – et tu m'as visité, ta bonté et ta philanthropie se sont manifestées (Tite, 3:4) ; depuis toujours, tu ne cesses de te communiquer à moi et j'attends ardemment ta définitive visite. Enfin, j'étais en prison : dans cette chair déchue, corruptible, au sein du monde qui ne Te connaît pas, sous l'empire de Satan, faisant le mal que je hais, ne faisant pas le bien que j'aime, « ceint par autrui, mené où je ne veux pas », et Tu m'as délivré par ta présence, par ta *Shékhinah*, en venant près de moi : en ce monde, même, en plein Royaume du « fort armé » que Tu dépouilles, Gloire à Toi ! »

*

* *

Cette présentation de l'homme à Dieu, comme une impure hostie, mais une hostie quand même et volontaire, acquiesçante même quand elle se rebelle et « regimbe contre l'aiguillon » (Actes, 9:5) – *ad Te nostras etiam rebelles compelle voluntates*³ – cette présentation comme une préfigure de l'Hostie vraie – « pure, sainte, immaculée »

³ Cinquième dimanche après la Pentecôte : Secrète de la messe.

dit le Canon de la Messe – elle est d'autant plus émouvante pour le Cœur éternel que l'homme est plus démuné, plus guenillard et malade. *Et c'est cela, les Psaumes ; c'est cela, le sens transhistorique du destin juif sous l'Ancienne Alliance.* C'est le cri des lépreux rencontrant Jésus : « Fils de David, sauve-nous ! » C'est l'aspiration sans bornes de notre nature, même déchue : « Je crois, Seigneur, mais viens en aide à mon incrédulité... J'espère, mais viens en aide à ma languide espérance... J'aime, mais viens en aide à ma tiédeur. Viens en aide, *adjuva*... Et le Psalmiste insiste : *ad adjuvandum me festina !* Viens, intervien, viens vite ! La Bible entière s'achève, dans l'Apocalypse, par cet ineffable soupir, qui doit déchaîner finalement les cataractes de la Miséricorde : *veni, veni citius !* « L'Épouse et l'Esprit gémissent : Viens, viens vite ! » Oui, hâte-Toi de me secourir. Non pour me faire atteindre et réaliser je ne sais quel idéal humaniste, mais pour ta seule Gloire, pour cette Gloire à laquelle je puis contribuer sans y rien ajouter, comme l'image du miroir à l'original : « non pas à nous Yahweh, non pas à nous, mais à Ton Nom seul donne gloire », à ce Nom qu'en nous-mêmes Tu veux sanctifier, alors même que, dans la langue des créatures déchues, sanctifier se prononce *crucifier !*

Mais pourquoi, s'est-on demandé, est-ce Israël que Dieu a choisi pour être son témoin dans le monde antique ? Il avait cependant le choix : la Chine placide, sereine, immuablement fixée en des traditions métaphysiques qui ne manquent, à distance, pas de grandeur ; l'Inde extatique et spéculative des Vêdas, des Pouranas et des Oupanichads ; l'Iran tout épris de pureté, de droiture, de sincérité ; l'Égypte, dont le panthéon sert d'iconostase aux mystères d'un monothéisme débouchant sur une eschatologie d'une haute portée morale, la Grèce, dont le rayonnement intellectuel et le culte de la beauté sous la forme symbolique eussent pu servir d'attrayant et universel canal de la Révélation ; Rome, enfin, où l'idée de loi, de règle, d'ordre et de conformité, aussi prisée qu'en Israël, eût disposé, pour s'imposer à la terre entière, d'une capacité vraiment unique de conquête, d'apaisement dans la force et d'assimilation réciproque.

Or, toutes ces civilisations, les unes brillantes et les autres puissantes, Dieu, qui semble ignorer les splendeurs de l'humanisme, en fait fi pour leur préférer ces Hébreux incultes, grossiers, sensuels et têtus, hargneusement hostiles à toute beauté, eux dont la Loi de Moïse prévoit et réprime, comme des transgressions quotidiennes, les crimes d'inceste, de rapt, de sodomie et de bestialité. On peut répondre avec saint Paul, dans le chapitre IX de l'Épître aux Romains, en rappelant

l'incompréhensible grandeur de Yahweh, comme aussi les bornes de notre intelligence. Le fameux apologue du Potier, auquel le vase d'argile serait-mal venu de demander : « Pourquoi m'as-Tu fait ainsi ? » annonce déjà, chez l'Apôtre, la notion de « justice occulte » chez saint Augustin. Ce Père, en effet, met en lumière, si l'on peut dire, par un procédé qui relève du « clair-obscur » cher à Rembrandt, la mystérieuse nature de la « justice » en Dieu (il s'agit ici de la « distributive »). En Lui, pas de compartiments, mais l'absolue simplicité, la parfaite homogénéité. Sa justice participe donc à son incompréhensibilité, au point qu'elle peut se manifester, dit le grand Docteur d'Hippone, par des actes qui, s'ils étaient accomplis par des hommes, seraient qualifiés d'injustes, Dieu tenant compte de motivations incalculables, dont l'a plupart nous échappent.

Cependant, parmi les principaux *leit-motiven* qu'on retrouve à travers la Révélation tout entière, il y a celui que résume le Psaume 104 : « Ô Yahweh, tes œuvres sont innombrables, mais Tu les as toutes faites avec sagesse ! » Et il s'agit, précisément, d'une Sagesse révélatrice, dont le Psaume 18 affirme qu'elle parle une langue sans équivoque, à laquelle on ne peut se tromper, et dont l'Apôtre, au seuil de l'Épître aux Romains, prononce qu'elle nous rend la « déité » même de Dieu et son « éternelle puissance » si « manifestes », si « visibles » qu'on ne peut pas ne pas Le « connaître », et qu'à Lui refuser l'hommage on est « inexcusable », dénué de sens, « vain », foncièrement chaotique, axiologiquement inexistant (Romains 1:18-23). C'est donc « avec sagesse » que Dieu choisira les témoins de la Première Alliance comme Il choisira ceux de la Seconde. Car dit saint Paul, « ce que le monde tient pour fou, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce que le monde tient pour rien, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les forts ; ce qui, dans le monde, est perdu de réputation, sans la moindre influence, ce qui (pour le monde) n'est rien, c'est ce que Dieu a choisi pour réduire à quia, pour anéantir ce qui (pour le monde) est : afin que rien de créé ne se glorifie devant Dieu » (cf. 1 Cor, 1:27-29). Et d'ailleurs, à tous ces défauts, à ces tares même, le peuple juif fait contrepoids par une vertu, au sens premier du mot *virtus* ou « force » : IL EST EXCESSIF. Telle est la Grâce inouïe que Dieu manifeste en la faiblesse de cette nation (cf. 2 Cor, 12:9-10). Ce qui, somme toute, consomme son « impossibilité », ce qui le rend décidément insociable, intraitable, une « plaie », *c'est ce qui peut faire sa grandeur*, et qui ne nous manque que trop, aujourd'hui, à nous, Catholiques infiniment tolérants, sociables, traitables, si bien

élevés, si gentils, si modestes, que l'Antéchrist lui-même s'écrierait, à nous voir, comme Guillaume de Prusse à Reichshoffen : « Ah ! les braves gens ! » Car nous sommes si *braves*, comme on dit aux enfants... Qu'est-ce donc que cette « vertu » des Juifs ? La passion du joueur osant risquer le pari pascalien... Ce TOUT OU RIEN que nous, Chrétiens, nous retrouvons, mais surnaturellement « passé à la limite », élevé à la transcendance, dans les paradoxes tranchants du Sermon sur la Montagne, dans ce que saint Paul appelle la « folie de la Croix », dans la formule classique de l'auteur de la *Montée du Carmel* : tout *et* rien, *todo y nada*, tout de Dieu, en Dieu, par Dieu, mais rien dans la créature comme son bien propre et de par sa puissance propre. N'est-ce pas le Sauveur Lui-même qui S'exclame : « Tu n'es ni bouillant, ni glacé ; plutôt à Dieu que tu fusses bouillant ou glacé ! Mais, parce que tu es tiède, parce que tu n'es ni glacé, ni bouillant, il se pourrait bien que Je te vomisse de ma bouche » (Apoc, 3:15-16). Un Christianisme placidement satisfait de soi-même, pas « fanatique » pour un sou, soucieux d'être correct et poli avec la « Divinité » – et « soucieux », c'est encore trop dire – une religion qui s'exprime par la fameuse formule : « Dieu n'en demande pas tant... Il est si bon ! » une pseudo-religion mollasse, modérée, médiocre, tiède, inerte, indifférente, le Christ nous avertit, dans l'Apocalypse, qu'un pareil faux-semblant Lui donne la nausée !

Mais, précisément, cette tiédeur est un phénomène exclusivement chrétien, une sclérose de *beati possidentes*. C'est notre anémie pernicieuse à nous, Catholiques. Israël, lui, n'a jamais été que « bouillant » ou « glacé ». Le Pharisien lui-même, modèle de Juif pieux selon l'idéal rabbinique, est rempli d'une ardeur combattive : le Christ et ses premiers disciples en ont su quelque chose ! Il surabonde d'un « zèle aveugle », comme dit saint Paul, et donc « amer », ajoute saint Jacques ; Jésus constate qu'il franchirait les mers, ne fût-ce que pour faire un seul prosélyte : seulement, continue le Sauveur, chez lui, Juif par excellence et typique, le don de force, charisme spirituel des convertisseurs, s'est fait orgueil, de sorte qu'il « fait » un converti à sa propre image... Mais la puissance, le mordant, la fougue, la frénésie passionnée au service d'une conception religieuse même fautive, on l'y trouve, et l'excès même dans le mal témoigne que l'excès dans le bien reste possible. C'est ce témoignage-là qui fait tout le prix des Psaumes, où se découvre le tout de l'âme juive, et qui déconcertent notre médiocrité bourgeoise par l'aveu sans fard et l'étalage naïf des tares hébraïques, mais d'où jaillit aussi comme une lave d'adoration,

brûlante, fervente, d'une force et d'une intensité presque frénétiques. Moïse, à plusieurs reprises, prophétise que la puissance explosive de cette dynamite spirituelle aura ses aberrations catastrophiques. Ce qu'elle manifeste au plus haut degré, c'est la souveraine liberté de l'esprit, en vertu de laquelle, si Dieu pose dans l'être la créature inférieure sans qu'elle « ait son mot à dire », sitôt qu'il s'agit de la créature spirituelle, elle-même se *com-pose* aussi dans la présence. Le *fiat* créateur n'est pas, alors, qu'un simple commandement ; il est appelé aussi, élection « naturelle », à quoi répond le *fiat mihi* de l'esprit hypostasié ; la créature a, cette fois, « son mot à dire », et c'est l'écho qu'elle fait au Verbe qui l'énonce, elle : c'est le « nom » que, d'après l'Apocalypse, elle porte éternellement, toujours connu de Dieu seul, et d'elle aussi, mais après le Jugement final qui la révèle pleinement à elle-même.

Cette liberté, exprimée au premier chef par cette *com*-position dans l'être qui comporte le risque d'une intentionnelle *auto*-position – et c'est alors orgueil ontologique, la présomption d'aséité, péché de Satan – ce qu'elle a d'excessif, d'intraitable chez le Juif à la « nuque raide », comme dit Moïse, c'est la vertu même, la *virtus*, que Dieu prise en ce Saül, superpharisien fanatique et intolérant, dont Il fera Saint Paul : « Je suis Jésus que tu persécutes ; il n'est pas bon pour toi de *regimber contre l'aiguillon* » (Actes 9:5) ... Ce « paradoxe » d'un peuple choisi à la fois pour sa force simultanément sauvage, endurante, enthousiaste et butée, sombre et joyeuse, aveugle aussi dans sa frénésie et pour l'ignominieuse et médiocre bassesse de sa nature, si souvent et durement dénoncée par Moïse et les Prophètes – d'où pour lui des humiliations sans nombres – ce choix, dis-je, met à nu le « jeu » serré qu'ose risquer ce Dieu, dans la bouche duquel le Fils de son éternel amour ose mettre le mot PEUT-ETRE (Luc, 20:13). C'est exactement ce que doit symboliser le rite capital de la *Circoncision*. Puisque saint Paul établit à plusieurs reprises, et avec une insistance vraiment significative, un parallèle entre ce sacramental et le baptême qu'il préfigure, c'est donc que la Circoncision signifie, elle aussi – mais sans la réaliser directement, *ex opere operato*, comme l'immersion baptismale – le passage d'une vie sans Dieu, à travers la mort du terrestre, à une vie en Dieu, avec Dieu, par Dieu et pour Dieu. Il s'agit, sous l'Ancienne Alliance comme sous la nouvelle de « dépouiller » l'homme d'en-bas pour « revêtir » l'homme d'en-haut (dans le Baptême, par sa vertu propre, qui nous incorpore au Christ comme ses membres, dans la Circoncision, par la foi du récipiendaire, qui le fait

bénéficiaire, devant ce Dieu qui ne connaît qu'un éternel Maintenant, des mérites du Fils incarné). La foi d'Abraham lui fut imputée avec sa circoncision ; c'est pour récompenser ce crédit absolu fait à Dieu qu'il « reçut le signe de la circoncision comme sceau de la justice qu'il avait obtenue par la (seule) foi quand il était encore incirconcis » ; il est donc « le père de tous ceux qui ont la foi, bien qu'ils soient des Païens incirconcis, de sorte que la Justice leur est imputée ». Quant aux juifs, aux circoncis, Abraham est leur père, mais uniquement s'ils « marchent sur les traces de la foi qu'avait » le Patriarche « lorsqu'il était encore incirconcis » (Romains, 4:10-12). Ainsi c'est l'acte de foi d'Abraham dans la vivante et subsistante parole de Dieu, dans la Memra, dont le nom terrestre sera plus tard Jésus-Christ, que Dieu choisit de tenir pour équivalent à l'état de justice, qu'Il accepte comme son substitut...

*

* *

On sait que la tare adamique, l'humaine incapacité par rapport au monde surnaturel, se transmet par la communication même de la vie. Chacun de nous, lorsqu'il est conçu par ses parents, ce n'est pas une nature improvisée, spécialement créée de toutes pièces à son usage, qu'il reçoit en partage, mais une humanité déjà « marquée », déterminée, qui lui vient du fond des âges, charriant sur son parcours tous les apports successifs des ères post-lapsaires. Les faits moraux et psychophysiologiques – amour familial, hérédité, etc. – attestent que la vie des hommes est *une*, et dans *tous* les domaines, à commencer par ceux qui sont spécifiquement humains, et transmise de génération en génération. Si Dieu seul appelle à l'être le sujet, la personne, par contre, le père selon la chair, lui, ne peut infuser à son enfant que sa propre vie, déjà qualifiée, conditionnée, orientée. La nature humaine qu'il lui confie en dépôt pour des transmissions ultérieures, ce n'est pas dans sa condition abstraite et idéale, mais sous sa forme actuelle et concrète, telle qu'il la possède lui-même. Cette conception, la Genèse la confirme de façon frappante : elle commence par nous révéler qu'Adam a été créé « comme le reflet de Dieu et pour Lui devenir de

plus en plus semblable »⁴ ; mais elle nous dit ensuite qu'Adam déchu engendra Seth « comme son propre semblable et pour devenir de plus en plus son reflet » (Ge, 5:3). Il vaut la peine de comparer la structure de ces deux textes. Dans le premier, l'*ombre* ou *reflet* (comme dit l'hébreu), l'*image* (comme s'expriment le grec des Septante et le latin de la Vulgate), est donnée, une fois pour toutes imprimée : Dieu retrouve toujours en l'homme, et de toute façon, ce qu'Il y a mis de Lui-même – « son esprit », dit la Genèse (2:7 et 6:3), c'est-à-dire sa spiritualité, sa nature d'esprit, en ce qu'elle a de communicable à la créature – mais la *ressemblance*, le « devenir ce qu'elle est », comme dit saint Ambroise, l'« actuation » de tout ce qu'implique l'« image », c'est affaire de réalisation graduelle, d'effort, de mouvement, non plus d'état, mais d'action : cela doit se conquérir⁵. Or, nous ne sachions pas qu'on ait jamais observé l'inversion du binôme *image-ressemblance* dans Genèse 5:3, où Adam, déchu, engendre un fils chez qui, dès la conception, se trouve comme un état, comme une seconde nature, la *ressemblance* de la condition tarée, alors que l'*image*, ou condition première, essentielle, doit être à son tour conquise, ou plutôt recouvrée, par l'effort et l'action. Mais le mouvement subversé, inversé, transmis à Seth par Adam, cette tendance active, cette propension dynamique, en acte, qui désorbit l'homme quant à Dieu, c'est ce que le vocabulaire appelle la *concupiscence*, qui est à la *tare originelle* ce que la ressemblance divine est à l'*image*. Elle passe du père au fils par le truchement de la conception.

Or, de même que, malgré la Chute et même pour nous en faire remonter la pente, l'union conjugale – ce *mystère* ou *signe* divin par excellence, selon saint Paul – greffe notre vie sexuelle, expression de l'amour animant le composé humain tout entier, sur le circulus même de l'infinie dilection suprême au sein de la Création⁶, ainsi Yahweh, le Dieu de cette Alliance que toute la Bible présente comme un mariage, a voulu préfigurer le salut par l'Incarnation de son Fils, lorsque, S'engageant envers Abraham et sa postérité par sa Promesse, Il en a lié pour ainsi dire le bénéfice à la transmission par les voies de la

⁴ Genèse, 1:26, si l'on tient compte des nuances de l'Hébreu, d'après les interprétations targoumiques (les Pères grecs se sont inspirés de ces vues pour leur anthropologie biblique).

⁵ Grâce aux études du R. P. Congar et de Mme Lot-Borodine, tout le monde connaît, aujourd'hui, cette notion fondamentale de l'anthropologie patristique : le binôme image-et-ressemblance.

⁶ Voir notre *Création et Procréation*, Éditions de Minuit, 1951.

chair. Celle-ci, principe de concupiscence depuis la Prévarication première, devenait, au moins symboliquement – comme préfigure d'une Naissance future à Bethléem – un signe de justice, un moyen de s'engager sur les chemins de la « ressemblance » divine. La formule même de la Promesse cimente dans un soluble amalgame l'Alliance de Dieu avec la lignée du Patriarche et la « *circumcision* dans la chair, signe de cette Alliance » (Genèse 17:11). Rappelons-nous bien que, par « lignée », il faut entendre, non la descendance physique comme telle, mais ceux-là seuls, parmi les individus, que la prescience divine a élus : le cadet Jacob, par exemple, et non l'ainé, l'élus de droit selon les prévisions humaines, Esau. On sait aussi que le « signe » est dans l'Écriture, une réalité du monde phénoménal qui nous rend manifeste la présence du Suprême en elle, et « par » elle, par son canal. En l'occurrence, la réalité de la Circoncision, ce qui lui confère valeur, sens et portée – la *res* de ce rite, de ce sacramental – c'est l'Alliance, c'est-à-dire l'acte par lequel l'homme est promis à la justification, voué derechef à la « ressemblance », ce but devant s'atteindre par un processus admirablement décrit par saint Jean-Baptiste, le dernier des grands Prophètes juifs : l'homme « diminue », décroît, « meurt » comme dira saint Paul, afin qu'en lui Dieu « croisse » et s'épanouisse (nul, dit Yahweh à Moïse dans l'Exode, ne parvient à cette réciproque immanence sans « mourir » à tout ce qu'il a de séparé, d'individuel). Comment la Circoncision signifie, pour les « enfants de la promesse », l'octroi de la Grâce pour l'amour de la « Semence » à venir, c'est-à-dire du Christ, comment elle notifie, aux bénéficiaires de l'Alliance, l'immanence d'un ferment dynamique, grâce auquel l'*image* en eux s'épanouit en *ressemblance*, c'est ce que démontre la mystérieuse complexité du discours tenu par Dieu au XVII^e chapitre de la Genèse. Pour bien marquer qu'une vie nouvelle commence pour le couple patriarcal, qu'ils sont comme suranimés par une personnalité nouvelle, Il modifie significativement leurs noms. ABRAM, contraction d'*Abiram* (en hébreu : père grandiose, père magnifique), devient ABRAHAM, qu'on traduit d'habitude par : père de la multitude, ce qui se dit en réalité *Ab-hamon* ; mais n'oublions pas que le Patriarche est d'origine babylonienne et qu'en son pays natal *raham* est le participe passé du verbe *ramou*, aimer. De même, SARAI, c'est-à-dire « ma princesse », la compagne préférée du chef, devient SARAH, « la Princesse » : sa dignité, ce n'est plus de partager la couche patriarcale, mais d'être, pour un innombrable peuple spirituel qu'elle doit à l'intervention divine, la Dame de *tous*. Les deux nouveaux noms ont

été formés par l'introduction dans l'ancien radical de la lettre Hé, qui figure deux fois dans le *schem-hamephoresch* ou très-saint Nom de Iêvê : Iod-Hé-Vau-Hé... « J'écrirai sur lui le Nom de mon Dieu, le Nom de la Cité de mon Dieu, mon Nom nouveau » (Apoc, 3:12). Entre le Couple patriarcal, en qui l'auteur de la Promesse considère d'ailleurs toute la Progéniture à venir, donc vous et moi, et d'autre part Dieu même, c'est un rapport incomparablement plus intime et tout neuf qui s'ébauche. On sait qu'en Kabbale la deuxième et quatrième lettre du Tétragramme *Iêvê*, donc le *Hé*, représente, non le Sujet absolu comme *Iod*, ni le Souffle divin (*Rouach-haQodesch*) comme *Vau*, mais ce qu'il y a de communicable en Dieu, sa nature en tant qu'elle est principe de tout l'être, ce que les sophiologues russes, depuis Soloviev, appellent la théanthropie, l'humanité céleste. L'inclusion du *Hé* dans les noms d'Abraham et de Sarah semble une allusion voilée à l'Incarnation, que leur élection prépare. Car l'Alliance débouche, à son terme, sur cette « participation à la nature divine » dont parlera saint Pierre ; elle a pour garantie, pour Signature divine, cette Circoncision que l'Apôtre appelle « le sceau de la justice » (Romains 4:11). Il ne s'agit pas là d'un Sacrement justifiant par son efficace propre, mais d'un simple symbole, d'un signe extérieur, authentifiant pour ainsi dire d'une manière visible et socialement incontestable la condition de justice accordée au Patriarche pour répondre à sa foi. On ne peut dissocier, dans cette inauguration de l'Ancienne Alliance, Abraham et Sarah d'Isaac et de la Circoncision ; mais la synthèse intégrant ces divers facteurs n'apparaît clairement, son but, son sens, sa portée, ne se manifestent que sur la colline de Moriah, lorsque Abraham s'apprête à sacrifier « son unique », qui lui est plus cher que sa propre vie, puisqu'il est le premier rejeton d'où doit sortir toute la lignée choisie. À choisir entre la Promesse et la Foi, le Patriarche n'hésite pas : c'est la Foi qu'il préfère. Tout le drame d'Israël, c'est d'avoir sacrifié la Foi à la Promesse... Mais, en se mutilant l'organe sexuel, en s'humiliant, en s'anéantissant en quelque sorte dans cette chair même qui doit assurer par la transmission de la vie l'accomplissement de la Promesse, déjà le Patriarche immole virtuellement, par sa propre circoncision, l'enfant qui doit naître encore, celui par qui doit lui venir pourtant une postérité « d'âge en âge », « plus nombreuse que les étoiles dans le ciel et que les grains de sable au bord de la mer », et que couronnera le Messie en personne...

Le rite dont nous étudions ici le symbolisme – tentative qui n'a jamais été faite jusqu'à présent – était pratiqué par toutes les peuplades

voisines des Hébreux, sauf par les Philistins, à qui l'on faisait honte de leur carence. C'est aux garçons de treize ans qu'il conférait quasi-liturgiquement le statut de nubilité ; il y faut voir le préliminaire obligatoire du mariage, nul n'étant tenu pour mâle s'il n'avait subi l'ablation du prépuce. Mais les Juifs ont inauguré la circoncision des nouveaux-nés. Cette anticipation, de treize ans prématurée, manifeste – comme le fut le cas plus tard pour le Baptême chrétien, conféré d'abord aux adultes, puis aux nouveaux-nés – ce rite de virilité, reporté de la puberté à la venue dans ce monde, manifeste ainsi, dis-je, une compréhension nouvelle, lucide et précise, du caractère rigoureusement sacré qu'il fallait désormais attribuer à ce « mystère », en tant que « sceau de la justice », comme dit Paul. Il ne s'agit plus seulement, pour les Hébreux, d'initier l'adolescent aux réalités du mariage – « reflet », dans l'Antiquité païenne, des hiérogamies divines et des fécondations cosmiques – mais de symboliser l'Alliance réellement et pleinement *conjugale*, conclue entre Yahweh et l'Église hébraïque – ce dernier thème sera repris par la plupart des Prophètes et parfaitement explicité par la doctrine du Sauveur, de saint Paul et de l'Apocalypse sur l'Église, Épouse du Christ – il s'agit, dis-je, de symboliser effectivement les Noces de Dieu et de Sion par celles des couples individuels, comme il appert, par exemple, du Cantique des Cantiques et des Psaumes nuptiaux : le 44^e et 45^e par exemple (45^e et 46^e dans la numérotation hébraïque).

Le rite naturel prend donc un sens surnaturel ; il s'agit moins, pour chaque Hébreu de se préparer physiologiquement à *son* mariage – dès sa naissance – que de participer au mariage de l'Époux divin et de Jérusalem, donc de parvenir, grâce à l'Alliance, elle-même signifiée par la miraculeuse fécondation de Sarah, épouse de la Promesse bien plus que de la « nature », à la vie déifiable. Par un symbolisme mieux adapté, on circonci donc les nouveaux-nés. Et cette ablation parle sans équivoque : « Ne croyez pas, dit-elle, descendants physiques d'Abraham, qu'il vous suffise d'en être issu selon la chair pour avoir part à la promesse. Dans son incompréhensible condescendance, Dieu, tenant compte de la faiblesse humaine, daigne associer sa Grâce à l'accomplissement de certains gestes déjà populaires. Mais Il n'est pas l'esclave de ces formes, comme les *djinnns* des peuplades voisines, asservis à telle ou telle incantation magique. S'Il Se donnait Lui-même en nourriture, le bénéficiaire sans foi, sans fidélité, ne mangerait que sa propre damnation. Ne vous glorifiez donc pas, comme s'il était dans vos

prises, du don spirituel que transmet votre chair. Elle qui, par sa propre efficace, ne communique que la dégénérescence d'Adam, l'infinie Miséricorde lui donne de convoier l'élection... je dis bien *convoyer*, non pas certes : *conférer*. Et, puisque le privilège dont vous jouissez par le truchement de la chair vous porte à la surestimation charnelle, à l'infatuation ethnique et génésique, que la blessure, l'ablation, l'offrande sacrificielle de votre chair, que la mortification des régions sexuelles, que l'immolation symbolique de cet organe viril par quoi se propagent, croyez-vous, les enfants de la Promesse, vous soient comme un mémorial perpétuel d'humilité ! » Saint Paul dira plus tard que la circoncision phallique n'est rien, si elle n'est pas le « signe » manifestant la « circoncision du cœur », le dépouillement, le détachement, la mise à nu sous le regard de Dieu, la « pauvreté » de la Première Béatitude. Abraham, justifié pour avoir cru, a été ensuite circoncis pour rappeler à jamais cette justification par la foi.

Telle étant la portée surnaturelle de ce rite – mais, de ce sens spirituel, que savent les crétins ricaneurs de l'antisémitisme, qui citent le Talmoud sans connaître l'hébreu et méconnaissent la « folie de la Croix » tout autant que la Loi de Moïse ? Qu'en savent, hélas, les juifs aveuglés et sclérosés ? – telle étant la valeur « mystique » de ce sacramental sans lequel on ne pouvait se considérer comme Juif, comme élu de Dieu – au point que Yahweh frappa Moïse pour avoir négligé de s'y soumettre – on voit immédiatement quelle rancœur barbouillé d'alibis pieusards, quelle rage sanctimonieuse dut susciter Jean-Baptiste, lorsqu'à la progéniture purement physique d'Abraham – qui « se vantait », dit Saint Paul, de thésauriser farouchement le monopole de l'Alliance – le dernier des Prophètes Juifs déclara : « De ces pierres mêmes, qui jonchent le désert, Dieu peut susciter des enfants d'Abraham ! » (Matt, 3:8-9 ; Luc 3:8). À plusieurs reprises, le Talmoud souligne qu'aux yeux de Yahweh un seul Juif vaut tous les peuples de la terre. On lit au IV^e Livre d'Esdras (5:55-59) : « Ô Seigneur, c'est pour nous et à notre profit que Tu as créé le monde. Quant à tous les autres peuples, bien qu'ils soient issus aussi d'Adam, ils ne sont rien d'autre que du crachat ; leur surabondance est pareille à la goutte qui fait déborder le vase. Or, vois Seigneur, toutes ces nations, qui sont moins que rien, elles commencent à nous dominer et à nous dévorer. Mais nous, qui sommes *ton* peuple, nous, ton Fils aîné, ton Fils unique, ton Monogène, ton Adorateur par excellence, nous sommes livrés entre leurs mains. Or, puisque le monde n'a été créé que pour nous et notre usage, pourquoi l'univers entier ne nous appar-

tient-il pas comme notre patrimoine ? Combien de temps ce (scandale) va-t-il encore durer ? »... Mais que répond Jérémie ? – « Ainsi parle Yahweh : Améliorez vos voies et vos œuvres ; ne vous fiez pas aux mensonges de ceux qui vous disent : C'est ici le Temple Yahweh ! » Et Isaïe : « Écoutez ceci, maison de Jacob, vous qui vous réclamez du nom d'Israël, mais sans sincérité ni droiture ; car ils se vantent de leur Ville sainte, ils allèguent le Dieu d'Israël, Yahweh-Tsébaôth ». Enfin Michée : « Vous avez en horreur la justice, vous pervertissez ce qui est droit, Maison d'Israël ; mais vous dîtes : Yahweh est au milieu de nous, le malheur ne saurait fondre sur nous » (Jér, 7:3.4 ; Isaïe, 48:2 ; Michée, 3:11).

*
* *

Or, l'élection divine, dont la circoncision devait rappeler que, tout en utilisant les réalités de « chair-et-sang », elle ne leur doit rien, les Juifs, nous dit l'Apôtre, « s'en sont glorifiés » comme d'un monopole inamissible, Dieu ayant pris à leur égard des engagements dont Il est le prisonnier. Tout le chapitre IX de l'Épître aux Romains est consacré à réfuter cette prétention. Car les juifs objectaient à saint Paul : « Ta Bonne Nouvelle, nous la rejetons. Alors, puisque les *goyîm* l'acceptent, ou tu répands un message de mensonge, ou Dieu ment à sa Promesse ». À quoi l'autre, rappelant les « cas » d'Isaac et de Jacob, réplique : « Tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas pour cela le véritable Israël. Sans doute, ils sont la postérité d'Abraham, mais ils ne sont pas tous ses enfants ; car les enfants de la chair ne sont pas ceux de Dieu. Le dessein de Yahweh procède de son libre choix, à jamais inaliénable » (Romains 9:6-13).

Or, qu'est-il arrivé ? Après tant de siècles, quelle a été la réaction des hommes à l'égard de l'Alliance ? Les Païens, qui l'ignorent et n'ont donc pu s'y conformer, se sont cependant mis en règle avec Dieu, mais à leur insu, en vertu d'un acte implicite de foi. Israël, par contre, s'imaginant que l'observance minutieuse de sa Loi conférait la justice, non seulement n'a pas réussi à plaire à Dieu, mais n'a même pas pu satisfaire aux innombrables exigences de la Loi. Sans aucune illusion sur leur dignité propre, les Païens ont accepté le message prêché par les Apôtres : ils ont CRU, et « cela leur fut imputé à justice »,

comme jadis la foi d'Abraham à ce Patriarche (Romains 4:3). Car ce fils d'Adam, « mort en quelque sorte » par rapport à la vie surnaturelle, c'est *par la foi* qu'il est devenu le père d'une postérité innombrable (Hébr, 11:8-12). Mais ses descendants selon la chair, s'ils possédaient, à l'encontre des Païens, une Loi proposant la justice (d'ailleurs sans l'opérer), au lieu d'y voir le « pédagogue » menant au Christ – âme, vie, but et, dans ce sens, « fin » de la Loi (Gal, 3:24) – ils ont rejeté le Messie et n'ont donc pas obtenu cette justice que seule confère la foi en Lui. Or, chaque sacrifice lévitique n'avait de sens, de valeur que par rapport à l'éternel Agneau. Observe-t-on la Loi lorsqu'on manque de cette foi dont le regard plonge au delà de cette Loi ? Mais, fascinés par cette Loi qui consacrait (croyaient-ils) leur monopole, la plupart des Juifs se sont si myopement attachés à son observance méticuleuse que, le Christ venu, au lieu de découvrir en Lui la réalité vivante préfigurée par elle, ils se sont heurtés à Lui comme à une pierre d'achoppement (cf. Matt, 11:16 ; 13:57 ; Jean 6:66).

Ainsi se trouva réalisée la prophétie d'Isaïe : « J'ai mis, dit Yahweh, comme fondement en Sion une Pierre : choisie, précieuse, éprouvée, solidement posée. Qui s'appuiera sur elle avec foi ne se dérobera pas... (Elle) sera pour vous un sanctuaire, mais aussi une pierre d'achoppement, un rocher de scandale pour... Israël... Beaucoup trébucheront, tomberont et se briseront » (Isaïe 2:16 ; 8:14-15). Au lieu de bâtir sur cette Pierre d'angle, ils la rejettent et, du coup, « se dérobent » eux-mêmes au salut : « Jésus leur dit : N'avez-vous jamais lu les Écritures : la Pierre rejetée par les bâtisseurs est devenue le sommet de l'angle?...C'est pourquoi Je vous dis : le Royaume de Dieu vous sera enlevé, pour être donné à un peuple qui, lui, en produira les fruits. Celui qui tombera sur cette Pierre se brisera, et celui sur qui Elle-même tombera sera fracassé » (Matt, 21:43-44).

Ce qui, pour le Sauveur comme pour l'Apôtre, ruine les bases de l'espérance juive, c'est le manque de foi. Saint Paul ne conteste pas l'ardeur de ses congénères, leur « zèle » : c'est même l'intensité volcanique de leur nature qui permet d'entrevoir le pourquoi de leur élection. Mais « ce zèle est aveugle, sans connaissance » (Romains 10:2). Ce qui leur fait défaut, c'est une juste appréciation des réalités divines, ce que le Sauveur appelle un « œil sain » (Matt, 6:22), et qui canaliserait cette énergie dans le sens voulu. Cet instinct de l'invisible permet seul de « connaître la justice de Dieu », c'est-à-dire les voies choisies par Yahweh pour nous faire accéder à l'état d'innocence

recouvrée. Or, les juifs, « faisant fi de la justice de Dieu, parce qu'ils cherchent à établir leur propre justice, ne se sont pas soumis à celle de Dieu, car le Christ seul est l'aboutissement de la Loi, en vue d'être justice pour tous ceux qui croient » (Rom, 10:3-4). Autrement dit, l'Incarnation a mis un terme à toute *loi* morale comme telle, tout précepte extrinsèque sans racine ni germe vital au cœur même des « assujettis ». Désormais, le statut conféré par le pardon divin, l'état de l'homme en règle avec la Source vivante de toute valeur morale, la « justice », accordée à la foi, est à la portée, non plus d'une collectivité charnelle, mais de quiconque, Juif ou Païen, adhère au Christ, est membre de son Corps. En Jésus-Christ, la Loi se trouve à la fois parfaite, dépassée, abolie et consommée : le sort du Chrétien dépend, non plus de la Loi, mais de la Grâce (Rom, 6:14 ; cf. 3:8 ; 6:1). Sous l'Ancienne Alliance, Israël, dit le Psaume 31 (suivant la numérotation juive), « n'obéissait que manœuvré par le mors et le frein comme le cheval, comme la mule sans intelligence ». Il y fallait la Loi, code externe de préceptes imposé sous la menace de sanctions variées. Or, par l'Incarnation, le Verbe assume notre nature anarchique, constamment rebelle, et la transforme à fond par l'infusion de la Grâce. Désormais, dit Jésus, nous ne sommes plus des serviteurs, astreints au conformisme, mais des *amis*, des collaborateurs bénévoles, animés par cette dilection que « répand dans nos cœurs l'Esprit-Saint » (Rom, 5:5 ; Jean 15:15). *Le Chrétien veut ce que veut Dieu*. Ce qu'il aime, c'est précisément d'accomplir la volonté divine. Dès lors, la Loi n'existe plus pour lui comme telle, comme un code extrinsèque, hétérogène, auquel il se soumet à contre-cœur, parce que, dorénavant, ce qu'elle enjoint, c'est cela même qu'en lui l'« homme intérieur », l'« homme nouveau », *désire*. Saint Paul écrit aux Colossiens : « Le réquisitoire dressé contre nous par la Loi, avec toutes ses obligations, le Christ l'a totalement anéanti, en le clouant à la Croix » (car l'amour par Lui manifesté transcende infiniment la Loi, dont sa spontanéité rend vain le caractère contraignant). Dieu peut donc nous traiter en amis, en fils, non plus en esclaves si peu sûrs qu'un règlement draconien doit régir leurs moindres démarches. Son attitude à notre égard ne sera plus celle d'un censeur, d'un surveillant, sévèrement attentif à dépister le plus humble accroc fait à la règle, mais celle d'un père, débordant d'une confiante, indéfectible et miséricordieuse tendresse (cf. Gal, 4:5-7 ; Rom, 8:3-4.15-16 ; 10:4).

*

* *

Comment Israël a-t-il reçu la Bonne Nouvelle ? Pour saint Paul, l'incrédulité de ce peuple n'a pas d'autre cause que son obstination coupable, à travers siècles, et dénoncée par Moïse et les Prophètes, à faire fi des avances divines. Il est absurde d'imaginer qu'après avoir, depuis Abraham, reçu le bienfait de la Révélation, la race élue se trouverait tout à coup sans un atome d'« intelligence » (cf. Luc 24:12), à l'égard d'une extension parfaissant et couronnant cette révélation. D'ailleurs, ajoute l'Apôtre, cet Évangile, des milliers de Païens l'ont déjà compris et accepté. Les Écritures l'ont prédit : cette cécité volontaire des juifs, pourtant comblés de privilèges, et cette humble réceptivité, cette « pauvreté spirituelle » des Païens, dont on eût pu s'attendre à ce qu'ils manquaient d'« intelligence », tout cela n'a rien d'inattendu. C'est ce que la Vierge a entrevu dans le Magnificat : « Les indigents, Dieu les a remplis de biens ; mais les riches, Il les a renvoyés les mains vides ». Au seuil même de son histoire nationale, Israël provoque la « jalousie » de Yahweh par son incorrigible attirance vers les cultes immondes des peuplades avoisinantes. Alors, Dieu provoque à son tour la « jalousie » des Juifs en appelant à sa connaissance et à son salut les *goyîm* : « J'exciterai votre jalousie contre un peuple qui n'en est pas un ; Je provoquerai votre colère contre une nation privée d'intelligence » en ce qui Me concerne, Moi, votre Dieu (Exode 32:21). À ce texte de Moïse, l'Apôtre en joint un d'Isaïe : « Ceux qui ne Me cherchaient pas, Je Me suis laissé trouver par eux ; à ceux qui me demandaient pas, Je Me suis manifesté ; J'ai dit : Me voici ! Me voici à cette nation qui ne portait pourtant pas mon Nom ». Mais, pour les Juifs, « tout je jour, j'ai (vainement) tendu les mains vers ce peuple rebelle, qui ne cesse jamais de (Me) contredire ; il marche dans un voie mauvaise, au gré de ses propres pensées... Il me provoque en face et sans arrêt... Et Je lui dis : Retire-toi loin de Moi, ne M'approche pas, car Je suis saint pour toi... Voici, c'est écrit devant Moi : Je ne Me tairai point, qu'ils n'aient reçu leur rétribution ; Je n'aurai pas de cesse que Je n'aie sanctionné leurs iniquités, avec celles de leurs pères. Ainsi parle Yahweh : Je leur donnerai le plein salaire de leur conduite » (Isaïe 65:11-7).

C'est ici que l'Apôtre aborde le thème tragique et pathétique du destin juif à travers l'avenir ; n'oublions pas que, pour nous, Chrétiens,

c'est l'Esprit même de Dieu qui parle... Israël s'est donc excommunié lui-même ; dès lors, « est-ce Dieu qui a rejeté son peuple ? Non, certes », mais l'inverse : la « folie » de l'Amour infini a eu le tort de ne pas se conformer aux normes rationalistes de la *Chochmah* rabbinique (cf. Rom, 11:1). Il s'agit donc, non d'une réjection, mais d'une défection. Ce n'est pas Yahweh qu'il faut réconcilier avec Israël, mais Israël avec Dieu. Mais cette apostasie n'est que partielle et provisoire, de sorte qu'en dernière instance « tout Israël sera sauvé » (Rom. 11, 26), non la nation comme telle, comme réalité de « chair-et-sang », comme *Qahal*, c'est-à-dire en vertu de l'identité « peuple = Église », mais les individus appartenant à cette ethnie en tant qu'ils sont membres, non d'elle – puissance terrestre vouée à la disparition comme tous les phénomènes de ce bas monde (1 Cor, 7:31) – mais de la Jérusalem d'en-haut, de l'éternelle Église, manifestée, depuis l'Incarnation par le Corps mystique de Jésus-Christ.

L'apostasie des Juifs ses contemporains n'a rien qui puisse étonner Paul. Sous le règne d'Achab, la quasi-totalité d'Israël abandonna le vrai Dieu pour se ruer avec enthousiasme vers les idoles chanaéennes. Sept mille fidèles, au témoignage d'Elie, formèrent alors « le reste que Yahweh S'était réservé » ; encore furent-ils obligés de pratiquer son culte en secret. Il en est de même aujourd'hui, continue l'Apôtre : « C'est un reste (constitué) suivant (le principe de) l'élection, (et celle-ci se fonde) sur la Grâce » ou faveur souverainement immotivé de l'Amour divin (Rom, 11:2-5). Ceux des Juifs qui sont devenus membres du Corps mystique ne peuvent donc avoir mérité ce privilège par des « œuvres » quelconques. Toute l'histoire d'Israël est faite de choix successifs et gratuits. Il en va « de même, encore à présent », pour l'Alliance nouvelle (Rom, 11:5). Il s'est d'ailleurs toujours agi, pour Yahweh, de trouver avant tout dans le peuple élu l'*instrument* de ses desseins providentiels à l'égard de l'humanité entière, et, *subsidiatement*, le *bénéficiaire* de ces vues. Israël a été choisi, comme race, non pour être sauvé, mais pour contribuer, comme cause instrumentale, au salut du monde, et, *ce faisant*, opérer son propre salut. Mais de telles considérations sont repoussées avec horreur et mépris dans les innombrables propos rabbiniques que nous a transmis le Talmoud. C'est là ce que l'Apôtre appelle tantôt la *sclérose* de l'âme juive (Rom, 9:18), tantôt sa *calcification* (Rom, 11:8). Et d'alléguer, en guise de preuve, des textes du Deutéronome, des Psaumes, d'Isaïe. La masse, comme au temps d'Elie, s'est donc endurcie, pétrifiée, ossifiée (en grec : *pôrôsis*). Quelques-uns, cepen-

dant, le « reste » (comme sous le règne d'Achab), loin de croire gagner le ciel « par leur propre justice » (Rom 3:5) c'est-à-dire à force d'accumuler les bonnes œuvres, ont cru dans l'efficace toute-puissante de la Croix, reçu le Baptême, eu part à la vie du Messie et de la sorte, « obtenu la justice » (Rom, 11:7). Mais qu'advient-il des autres ? Leur chute est-elle irrémédiable ?

*

* *

Résumons la pensée de l'Apôtre : l'actuel éloignement d'Israël, qui renie son propre Messie, favorise providentiellement le ralliement des Païens au Christ. Ce succès de l'Évangile, qui fera tache d'huile à travers le monde, alors qu'il doit son expansion contre-nature au phénomène mystérieux qui suivit d'environ 48 heures la mort du Crucifié, ne peut manquer de prêter à réflexion. Le culte de l'Unique, du seul vrai Dieu, du Yahweh proclamé par Moïse et les Prophètes, ce n'est pas le peuple juif comme tel qui l'a répandu dans le monde entier : ce sont les Apôtres ; ainsi, le rêve messianique s'est effectivement réalisé ; mais de manière transcendante, purement spirituelle, morale, mystique : c'est ce qu'ont reconnu des auteurs juifs comme le rabbin Soloveïtchik, Montefiore, Klausner, avec des réserves hargneuses le fameux Elie Benamozegh, plusieurs collaborateurs de la *Jewish Encyclopaedia* et de l'*Encyclopaedia Judaica*, sans parler de mon aïeul, Jacob Frank, disciple du Baal-Schem, à la fin du XVIII^e siècle. Pour l'apôtre, le succès de l'Évangile ne peut manquer d'agir finalement sur les Israélites comme un réactif salutaire... De plus, la perpétuité de leurs malheurs doit leur apparaître comme un signe ; ils comprendront enfin le sens et la portée des réquisitoires et adjurations intarissablement répétés par Moïse et les Prophètes. Ils découvriront l'origine de tous leurs déboires : cet orgueil qui les fait, dit saint Paul, « se vanter » et « se glorifier » de Dieu, de l'Alliance, de la Loi, des Patriarches, comme de *possessions*, de biens leur appartenant par un monopole exclusif. Quoi ? Dieu Lui-même ? Ouvrons donc, dans l'édition de Venise, le Targoum sur le Cantique des Cantiques (5:10), ou le traité talmoudique *Abhodah Zarah* (sur l'Idolâtrie) au folio 3 B : nous apprendrons que Dieu S'instruit, le jour, en étudiant la Loi, et, la nuit, en lisant la Mischnah, commentaire rabbinique de la dite Loi. Il

préside le Sanhédrin céleste, où siègent les rabbins par ordre d'éminence ; on y analyse l'Halakah ou recueil des traditions, et l'on prend des mesures d'après les principes établis par cette collection (*Babha Metsia* ou Porte mitoyenne, 86 A). Depuis la chute de Jérusalem, Dieu ne rit plus, mais pleure en secret ; trois fois par nuit, Il rugit comme un lion ; les deux larmes qu'Il laisse tomber dans la mer sont la cause des tremblements de terre (*Chaghigah*, sur les Offrandes aux trois Grandes Fêtes, 5 B ; *Berakhôth*, des Bénédictions, 3A ; 59 A). Dieu prie, d'après une interprétation rabbinique d'Isaïe, 56:7 : Il S'excite Lui-même à la prière, mais au bénéfice des seuls Juifs (*Berakhôth*, 7A). Il porte le châle rituel ou *tallith* et les phylactères, suivant l'exégèse rabbinique d'Isaïe, 62:8. Dieu Se soumet même aux purifications rituelles : lorsqu'il est descendu en Égypte, Aaron a dû Le laver de sa souillure (*Schemôth Rabba*, sur l'Exode, 15). Ce charmant épisode est déduit du Lévitique, 16:16. Après avoir enterré Moïse, Dieu, derechef impur, a dû prendre un bain de feu : telle est l'interprétation rabbinique de Nombres, 31:23 et d'Isaïe, 66:15. Dès lors, à part les prosélytes judaïsés, la masse païenne n'a même pas à être convertie : elle sera conquise et soumise. Vienne le triomphe du Messie : ils seront tous Plongés dans le néant (*Pirqué de Rabbi Eliezer*, 34). Dans les traités *Abhodah Zarah*, 2:3, et *Tanchouma* (midrasch sur le Pentateuque), 71, Dieu, entouré des Anciens d'Israël, juge les Païens dans la vallée de Josaphat ; une polémique inouïe, d'une violence vraiment stupéfiante, entrecoupée d'invectives ordurières de part et d'autre, s'ensuit entre Dieu et les païens, ceux-ci reprochant à celui-là sa partialité envers les Juifs ; le Seigneur finit par proclamer qu'Il Se tient pour obligé à l'égard d'Israël, qu'Il n'a créé les autres peuples que pour pouvoir les détruire, et autres gentillesse qui me laisseraient rêveur quant à la capacité de malédiction propre à certains rabbins, si je n'avais pas moi-même, à Breendonk en 1941, été fauché, anéanti, du moins en intention, par les anathèmes de certains co-détenus talmoudistes à qui mes prières muettes mettaient l'écume aux lèvres.

Si le peuple juif, comme tel, comme personnalité collective et « tout » national, avait immédiatement accepté l'Évangile, il est (humainement parlant) probable que, jamais le Christianisme n'aurait pu se libérer des langes où la Loi le tenait étroitement emmailloté. Ne serait-il pas resté une religion restreinte, ethnique, exigeant de ses prosélytes païens la judaïsation totale de leur vie ? « Heureusement », Israël a rejeté Jésus-Christ. Dès l'assassinat de saint Étienne, éclate la

persécution des Nazaréens ; du coup, la Bonne Nouvelle est, pour la première fois, enseignée aux Païens (Actes 11:29). Et c'est l'hostilité d'abord hargneuse, puis meurtrière, que Paul rencontre dans les Synagogues, qui l'amène à se tourner vers les Païens (Actes 13:46 ; 18:6). Ce qui provoque dès lors les grincements de dents, c'est la thèse paulinienne sur la valeur toute relative de l'israélité charnelle et de la circoncision, et sur la valeur absolue de la foi au Christ mort et ressuscité. Cette apostasie est un mal déplorable, d'où Dieu a su tirer un bien : l'extension de son Alliance à tout le genre humain. Mais l'offre aux Païens du salut par la foi est une ruse adorable de la Providence, qui veut provoquer l'émulation du peuple toujours aimé, parce qu'il est celui des Patriarches. La christianisation du monde païen n'est, à son tour, qu'un *moyen* destiné à sauver, presque malgré lui, l'Israël selon la chair (*Romains*, 11:13-14).

Ici, Paul se retourne brusquement vers ses convertis païens : « Que votre enthousiasme de néophytes ne vous grise pas ! Gare à l'outrecuidance juive ! Gardez-vous de mépriser mes ex-coreligionnaires pour avoir rejeté le Christ ! Après tout, voici des siècles qu'ils sont membres de l'Église et ils lui appartiennent encore de droit, alors que vous, les tard-venus, vous y avez été introduits par tolérance, grâce aux passe-droits de la Miséricorde infinie. Cette grâce qui vous est faite, c'est un moyen indirect de convertir mes propres compatriotes ; ne vous pavanez donc pas outre-mesure ! Au surplus, si leur faute a fait la richesse du monde, combien plus leur relèvement total sera-t-il pour vous une source de surabondance ! Car si leur rejet a eu pour effet la réconciliation de l'univers, que sera leur retour en grâce, sinon (vraiment) *une vie d'entre les morts* ? » (paraphrase abrégée de *Romains* 11:11-15). On a voulu voir dans ces derniers mots une allusion à la résurrection de la chair qui doit accompagner le Second Avènement de Jésus-Christ. L'Apôtre ne parle pourtant pas de résurrection mais de vie, de *zôê* ; or, dans le Nouveau Testament, et surtout chez saint Jean, ce terme désigne la « vie éternelle », cette « participation à la nature divine » (2 Pierre, 1:4) qui, purement intemporelle et qualitative, peut et doit s'épanouir en nous dès cette vie terrestre. La *zôê* qui doit, comme dans la vision d'Ezéchiel, redresser l'immense armée des « morts », c'est *spirituellement* qu'il faut l'entendre. Dix versets plus loin, saint Paul confirme cette interprétation : l'Église historique, empirique, date d'Abraham ; elle a connu deux phases : la judéo-nationale et la christo-catholique. Cette Église, c'est l'olivier cultivé par le divin Jardinier ; elle a pour racines les Pa-

triarches, et si la majeure partie de ses branches, desséchée, morte, en a été retranchée, si des greffons sauvages, d'origine païenne, ont été miséricordieusement entés sur la souche antique, c'est pourtant toujours la racine patriarcale qui les porte toujours, et non l'inverse ! Les rameaux coupés l'ont été pour leur incrédulité ; les greffés ne subsistent sur l'arbre que grâce à leur foi...Qu'au lieu de s'enorgueillir aux dépens des juifs, ils « tremblent » ! Ils sont entés, après tout, sur un Olivier qui, primitivement, n'était pas le leur ; quant aux branches retranchées, Dieu « sévère et bon », peut s'Il le veut, les greffer, derechef « sur leur *propre* olivier » (Rom, 11:16-24). Entre les vieux rameaux vivifiés et réentés sur leur propre souche, et cet arbre mutilé, douloureusement privé de ses branches, la communauté de vie ne dépend pas uniquement des desseins formés par le Jardinier, comme c'est le cas pour les nouveaux greffons. Il y a connaturalité, plain-pied, *koïnônia* naturelle ; Hugues de Saint-Victor parlait d'une sainteté naturelle, propre au peuple juif. Une Église où la tradition d'Israël s'épanouirait au même titre que celles de l'Orient byzantino-slave et de l'Occident latin redeviendrait le Tabernacle de la Parole biblique, la Mère des prophètes, la Patrie d'une Liturgie vivante, et comme jadis au temple de Jérusalem, *Rouach-haQodesch*, l'Esprit de Yahweh, *Demeure* ou *Schékhinah*, l'Auteur même des charismes dans la primitive Eglise encore judéo-chrétienne, s'y manifesterait visiblement comme dans la prophétie de Joël.

*
* *

Et voici finalement la clé du *mystère* (Rom, 11:25) ; car c'en est un, pour l'Apôtre, que la destinée des Juifs, au même titre que l'Incarnation... La majeure partie d'Israël, depuis que ce peuple *comme tel*, comme organe et moyen *national* de salut, s'est révolutionnairement dérobé à sa vocation, est atteinte, par sa propre faute, d'une sclérose du cœur et de l'intelligence, qui persistera pendant tout le temps que les Païens seront amenés et rassemblés dans le bercail du Bon Pasteur. Aussi longtemps que doit durer la conquête du monde non-juif, Israël restera, *comme nation*, fixé dans cette étrange mentalité qui l'empêche de voir dans le Christ l'accomplissement des promesses faites à la « postérité d'Abraham » et des espérances

énoncées par les Prophètes. C'est l'ère, pour les Juifs des mirages, des pseudo-messianismes, des *ersatz*. C'est *ainsi* – pendant les siècles où, dans le monde païen, les individus sont incorporés à l'Église, jusqu'à ce que soit complété le nombre des élus non-juifs – « c'est *ainsi* que tout Israël sera sauvé » (Rom. 11, 26), non comme entité nationale, mais homme par homme. Non pas tous les Juifs ayant jamais vécu, ni même tous ceux d'une époque encore à venir, mais tous ceux qui, depuis Abraham, *ont fait partie du véritable Israël*, celui des Promesses, *celui de l'Esprit*. Deux textes de l'Épître aux Romains sont ici déterminants, l'un et l'autre au chapitre XI : les versets 13-15 et 25-26. Dans le premier de ces deux passages tout verbe manque ; c'est l'équivalent d'un indicatif présent, énonciateur d'un principe toujours valable : « Si l'aliénation, l'éloignement (*apobolê*) des Juifs (est, équivaut à, procure) la réconciliation du monde, qu'(est-ce que, à quoi équivaut, que procure) leur réintégration, sinon une vie (tirée, surgie) d'entre les morts ? » Aucune allusion eschatologique à quelque « moment » de l'histoire où le temps se cristalliserait en « apocalypse ». Par contre, évidente est l'allusion à la vision d'Ezéchiel XXXVII. Mais cette résurrection se manifeste partout et chaque fois que « l'Esprit » ranime et suranime les « âmes gisant sans vie ». Avant même la Pentecôte, Jésus signale que l'« heure est déjà venue, où les morts (spirituels) ressusciteront, etc.. ». Quant à notre second texte, il affirme que, l'Israël simplement charnel sera « partiellement ossifié », frappé de *pôrôsis* (artério-sclérose de l'âme) – cet endurcissement « est arrivé » déjà, il acquis (*gegonen*) – « tant (= aussi longtemps) que la plénitude des Païens ne sera pas entrée » dans l'Église. Or, si, durant cette période, c'est l'ensemble des Gentils qui se trouve appelé, les Juifs, eux, ne sont « sclérosés » qu'en partie (*apo merous*). Ainsi, tout au long du « temps des nations », et des Juifs et des Païens « entreront » dans l'Arche. Et « c'est ainsi que tout (le véritable) Israël *aura été sauvé* », durant toute cette période (futur passé grec, non pas *lusetai* mais *luthêsetai*, équivalent du futur antérieur français). Il s'agit d'une action qui se réalisera certainement et sans tarder : telle est la nuance du verbe grec. Quand l'ensemble des Païens providentiellement élus et prévus atteindra sa limite, *ipso facto* TOUT Israël *aura été sauvé*. Il n'y aura donc pas, à ce moment, de conversion massive et « catastrophique » de la masse du *peuple juif*, comme l'imaginent la quasi-totalité des exégètes. Au moment où il ne restera plus un Païen à convertir pour que soit « complété le nombre des élus » provenant de la Gentilité, la conversion d'Israël sera devenue (déjà) un fait acquis,

un acte achevé. Mais, comme nous le verrons plus loin, *cet* Israël, le seul que veuille connaître Paul, est « le véritable Israël », celui « de la Promesse », non pas « l'Israël selon la chair », mais « l'Israël de Dieu », composé de « circoncis » ET d' « incirconcis » (Romains 9:6-8 ; 1 Corinth, 10:18 ; Galates 6:16).

On ne voit donc pas pourquoi la prophétie paulinienne de Romains XI s'appliquerait exclusivement aux « Derniers Temps ». Dans l'Épître aux Hébreux, le même Apôtre nous démontre, aux Chapitres VIII-X, que la réconciliation *individuelle* des Juifs, de tous s'ils le veulent, coïncide avec leur éloignement *comme peuple*, et qu'ils obtiennent la plénitude du pardon divin, pendant toute la durée de l'ère chrétienne. Là-dessus saint Paul conclut : *tous* les hommes sont rebelles et, donc, ont perdu l'accès à cette vie divine qui, normalement, n'est pas à leur portée. Ils sont donc, suivant l'expression de l'Apôtre, « emprisonnés dans leur rébellion », comme, dans l'ouvrage de Hinton, *A Romance in Flatland*, l'être à deux dimensions seulement est incarcéré sur une feuille de papier, si l'on trace autour de lui un carré : il n'a pas en sa nature de quoi recourir à la troisième dimension pour sauter hors du dessin par la verticale. Mais, si Dieu tolère cette séquestration des hommes dans la révolte, c'est pour pouvoir, lorsqu'ils auront « réalisé » à fond leur impuissance, étendre à tous sa miséricorde et les surélever surnaturellement dans une dimension nouvelle de l'esprit (Rom. 11:30,32). Mais, pour qu'il opère dans les âmes le bouleversement préalable à toute instauration d'un ordre vrai, l'indispensable constat d'impuissance doit jaillir de l'expérience et s'imposer, aux Juifs comme aux Païens, comme l'indubitable leçon de la vie, comme une donnée de l'histoire. D'où l'extraordinaire dialectique de l'Amour divin, passant de la dégénérescence à la rédemption, de la thèse à la synthèse, par une double antithèse : l'élection des Juifs « provoquant la jalousie » des Païens, et réciproquement. Paul distingue entre l'économie universelle du salut et l'élection ethno-historique du peuple juif. Celle-ci doit s'insérer dans le schème incomparablement plus vaste de celui-là, qu'elle doit contribuer à réaliser. Or l'appel de *tous* les hommes, individuellement pris, au Royaume de Dieu, est un libre choix, dont l'économie est transcendante. La fidélité des Juifs envers Yahweh ne sera donc qu'un élément de la salvation planétaire. Mais Israël a renversé l'ordre des deux termes, subordonne l'universel au particulier, l'esprit à la lettre, le point de vue spirituel à la perspective juridique. C'est la seule clé possible des quatre versets lyriques par lesquels s'achève ce fameux chapitre XI de l'Épître aux

Romains, de ce rappel des « profondeurs inexhaustibles », de l'« insondable incompréhensibilité », bref, du caractère apophasique, absolument mystérieux que manifestent les « voies » et les « jugements » de Dieu (Rom. 11:33,36). Le Yahweh qui, dans le Saint des Saints, au Temple hiérosolymite, exigeait pour sanctuaire la solitude, le silence et les plus profondes ténèbres – ni fenêtres, ni torches – qu'a-t-il de commun avec le Grand Manitou déiste, anthropomorphe et « démontable » des traités talmoudiques.

La conversion d'Israël, c'est-à-dire, au cours des siècles, l'entrée dans l'Église d'individus de plus en plus nombreux, équivaut donc, lorsqu'elle atteint sa plénitude, à la restauration du judaïsme prophétique, à l'épanouissement de la Mystique ébauchée par les Kabbalistes et surtout par les *Chassidim*⁷. Notre christianisme lui aussi sclérosé possède aujourd'hui ses docteurs de la Loi et ses chevaliers de la stricte observance, sa primauté des « œuvres » et son rationalisme religieux. La présence, au sein de l'unique Église, à côté d'une latinité, d'une orthodoxie orientale et de chrétientés « indigènes » à peine nées, d'une *juiverie* catholique, d'une église israélite – au même titre que « tels » rites anatoliens – réaliserait enfin le pressentiment d'Ezéchiël : « Voici ce que murmure la maison d'Israël : nos os sont desséchés, notre espérance est morte, nous sommes perdus !... Mais voici ce que dit le Seigneur Yahweh : je vais ouvrir vos tombeaux, Je vous en ferai remonter, mon peuple, et vous ramènerai sur la terre d'Israël. Et vous saurez enfin qui Je suis, Moi, Yahweh, lorsque je vous aurai fait ressurgir de terre. Et, ce jour-là, Je mettrai en vous mon Esprit, et vous vivrez ; Je vous donnerai du repos *sur votre sol*, et vous saurez que, Moi, Yahweh, ce que Je dis, Je l'exécute » (Ezech, 37:11,14). Ce « sol », cette « patrie », cette terre « meilleure » et « préparée par dieu » est « céleste » : c'est au témoignage de l'Apôtre dans l'Épître aux Hébreux, l'Église. En ce jour là sera vérifiée une autre prophétie, mais celle-là de la Nouvelle Alliance : « Dans le Christ Jésus, la circoncision n'est rien, l'incirconcision n'est rien ; ce qui, par contre, est tout (dans le Christ), c'est d'être une créature nouvelle. Paix et miséricorde sur tous ceux qui suivront cette règle là, c'est-à-dire sur *tout* l'Israël de Dieu » (Galates 6:15-16).

⁷ Il faut avoir lu l'admirable ouvrage du R. P. Jean de Menasce, O. P., *Quand Israël aime Dieu*, coll. Roseau d'or, Plon.

DE SCHWEITZER À TEILHARD DE CHARDIN

Profonde est l'impression que m'a laissée, voici plus de 40 ans, la lecture de cette *Psychologie des Foules*, dont l'auteur est Gustave Le Bon, analyste génial du « gros animal » et prophète de l'actuelle physique nucléaire. Il visait, lui, comme son collègue le Dr. Cabans, les « masses » physiquement rassemblées. Aujourd'hui, la diffusion de la Presse et de la Radio grégarise les individus sur place : le solitaire lui-même n'échappe que par une réaction toujours en éveil à la contagion de la pensée collective et prédigérée. D'où le caractère éminemment salubre d'une critique rigoureusement indépendante, consacrée au *wishful thinking* et surtout aux engouements substitués de plus en plus à la pensée originale.

C'est ainsi qu'il y a quelque dix ans, la popularité subite d'Albert Schweitzer me plongea dans la stupeur. On découvrait tout à coup, comme une antiquité gallo-romaine déterrée de la veille, un Schweitzer musicien, « philanthrope » laïc, médecin, idole d'Epinal et « grand Français » (alors qu'on l'avait ignominieusement interné en 1914). Or, tout Catholique soucieux de penser sa foi (il en reste), de s'initier même élémentairement aux grands courants de la réflexion religieuse, savait que Schweitzer avait, dès 1900, révolutionné l'exégèse néo-testamentaire, à jamais ruiné le protestantisme libéral, pulvérisé la fameuse *Essence du Christianisme* (œuvre capitale de Harnack) par sa plus fameuse *Geschichte der Leben-Jesu Forschung*, frayé les voies du renouveau barthien (qui a transformé la dogmatique et la piété protestantes), « inventé » cette interprétation eschatologiste des Évangiles d'où naquit tout le modernisme catholique (Loisy voyait en Schweitzer le père de sa pensée), lancé dans le *circulus* des idées ce principe apocalyptique dont l'influence se fait sentir aujourd'hui jusque dans l'exégèse et la théologie les plus strictement orthodoxes. C'est là le vrai rôle historique de Schweitzer, son importance authentique, qui date d'un demi-siècle.

Quiconque, en 1900-1914, s'est passionné pour le problème des origines chrétiennes – quand la base même de l'Évangile semblait se

dérober – a connu le rôle essentiel, initiateur, de Schweitzer à cette époque : en 1909 (j'avais 13 ans), grâce à l'un de mes professeurs, l'abbé Wauty, les échos m'en parvenaient au Collège d'Enghien. Bien entendu, ce rôle-là de Schweitzer, la Presse n'en souffle mot, et, pour la plupart des laïcs catholiques, sa découverte date d'il y a dix ans, du tam-tam publicitaire subitement orchestré d'*Il est minuit, Docteur Schweitzer* : un si grand philanthrope, et interprète de Bach par-dessus le marché ! Un petit peu patriarche du modernisme aussi, mais seules les vieilles barbes se soucient encore de cette guerre de Troie ! L'homme a profondément bouleversé l'optique chrétienne quand aux buts mêmes de Jésus-Christ ? Son eschatologisme outrancier a servi de justification « scientifique » à l'annexion du Sauveur par les marxistes (Eisles, Kautsky, Barbusse) ? Mais voyons : l'orientation du Seigneur, ses intentions profondes, sa vision du monde, c'est l'affaire des théologiens, n'est-ce pas ? Nous sommes requis par des préoccupations et des engagements d'une plus immédiate importance ! Cherchez d'abord les solutions terrestres, et le Royaume de Dieu vous sera donné par surcroît...

Si j'ai *connu* l'importance capitale de Schweitzer – et son vrai titre à la renommée – il y a 40 ans (je l'ai lu en 1918), c'est vers 1924-26, quand je collaborais à la Revue *Apologétique* (alors dirigée par le futur Cardinal Verdier), que me furent révélées l'existence et l'influence du P. Teilhard de Chardin. Edouard Le Roy, dont le manifeste moderniste *Dogme et Critique* était déjà condamné par Rome, venait d'avoir deux nouveaux livres mis à l'Index. Il s'agissait de deux ouvrages consacrés à montrer comment l'esprit, loin d'être une réalité acquise, objective, *sui generis*, préalable à la matière, n'est qu'une virtualité immanente à celle-ci ; l'apparition toute « naturelle » et physiquement déterminée, d'organismes appropriés – en l'occurrence, les corps des « pithécanthropes », démunis d'organe imposant à l'individu sa « nature », mais pourvus de mains indéfiniment disponibles et adaptables – cette parution, due au seul jeu des forces brutes, donnait automatiquement lieu – inéluctablement aussi, vu la multitude innombrable des combinaisons tentées (cause *fatale* en réalité, d'avortement spirituel) – à des manifestations « spirituelles ». Au fond, l'« idéalisme » du mathématicien Le Roy, nourri de moëlle hégélienne, professait la mutation spontanée – sans hiatus – de la quantité en qualité (ce sera la base idéologique du matérialisme dialectique. Marx doit ses axiomes fondamentaux à Hegel).

Or, dans les deux livres condamnés après *Dogme et Critique*, Le Roy signale plusieurs fois au lecteur qu'en réalité des pages entières, voire des chapitres, sont en réalité l'œuvre du P. Teilhard. On croit généralement que celui-ci a su se garder de toute censure romaine, en se bornant à publier des œuvres *pro manuscripto*, sous forme de brûlots anonymes et photocopiés (dans un curieux panégyrique du Père, un collaborateur du *Soir* affirme que, si le Religieux s'est livré à cette propagande, ou plutôt à cette contrebande, c'est parce que ses Supérieurs le lui auraient ordonné : il s'agit là d'une pure et simple calomnie). En fait, le Saint-Siège, en frappant certains ouvrages d'Edouard Le Roy, a, du même coup, atteint leur co-auteur, le P. Teilhard. Par contre, en Belgique, un quotidien d'obédience maçonnique – auquel une « Tribune libre » ouvre l'accès du public catholique, mais où paraissent souvent des articles insidieusement hostiles à la foi (par exemple les chroniques de vulgarisation scientifique, que signe « Démocrite ») – *Le Soir*, donc, a, comme par extraordinaire, célébré l'œuvre du R. P. – sa « mystique de la terre », propre à valoir au Christianisme la considération sympathique des athées – dans un copieux placard inséré page 2. À Paris, *Combat*, signalant avec un sourire en biais que Teilhard avait assisté un à mariage religieux en civil, félicite le défunt d'avoir propagé une vision « religieuse » du monde que le critique, fier cependant d'être athée, peut envisager avec sympathie.

On connaît la devise de Descartes : *larvatus prode* (*je m'avance masqué*). Les publications anonymes ou pseudonymes ont fleuri durant l'époque militante du modernisme : Loisy signait Firmin ; Turmel signait Coulanges, Dupin, Herzog, que sais-je encore ? A partir d'environ 1930, des factums sans visage inondèrent les couvents et les séminaires de France, comme de simples « chaînes de prières boule-de-neige ». À cette offensive dans la coulisse, Rome répliqua par des coups de crosse... dans la coulisse aussi, on verra plus loin le pourquoi de cette discrétion.

Je n'ai lu moi-même la production teilhardienne – le marxisme attendri du R. P. eût aimé ce mot de production – qu'après la dernière guerre (avant j'avais lu ses ouvrages publiés par personne interposée). Je dois avouer qu'à mon insu j'étais préparé à cette lecture, qui ne m'apporta rien de nouveau. J'avais suivi de près, en effet, depuis ses plus lointains préparatifs, l'équivoque aventure du « Christ réincarné », Jetsounandam Kriçnamourti, couvé jusqu'en 1929 par Annie Besant, présidente de la Société Théosophique. À partir de cette date, Kriçnaji, comme l'appellent ses fidèles, s'est émancipé singu-

lièrement et prêche une mystique athée ; c'est qu'en effet, pour lui, le principe absolu est impersonnel et « ne parvient à la conscience qu'en l'homme » : thèse purement hégélienne – « ce Dieu n'est pas, mais devient », roucoule l'hégélien Renan, et Bhagavan Das, disciple favori de Kriçnamourti, auteur de *The Science of Peace*, se réclame, lui aussi, de Hegel. La divinisation de l'homme et du cosmos s'accomplit par la seule vertu de l'évolution, sans aucune « intrusion » d'un transcendant quelconque : « Je crois dans le Dieu qui prend conscience dans l'homme » (Kriçnamourti). Son enseignement, Kriçnaji l'a répandu, depuis plus d'un quart de siècle, dans une ambiance pseudo-mystique, surtout dans les fameux « camps » d'Ommen (Hollande) et d'Ojai (Californie). Il s'agit d'un gnosticisme « modernisé », qui s'apparente à la spiritualité panthéiste des *Oupanicas* et du çoufisme (le panégyriste de *Combat* félicite le P. Teilhard pour la résonance panthéiste de son œuvre) ; on lui trouverait aisément des précurseurs en terre anglo-saxonne : Emerson et Trime, par exemple. Il est essentiellement moniste, équivoque (par sa confusion du vital et du surnaturel, mais on découvre aussi des traces de cette équivoque chez Lecomte du Noüy, voire chez Carrel ; il est vrai que beaucoup de Catholiques « n'y regardent pas de si près ») ; il ignore délibérément la tare créaturelle, la création *ex nihilo*, l'hypothèque du non-être premier, mais aussi la faute originelle, notre dépossession de nous-mêmes, la dégradation de l'esprit en la créature déchue, son impuissance radicale à s'accomplir, à réaliser sa fin normale, la carence surnaturelle du genre humain, son impérieux besoin de rédemption (or sait qu'à ce dernier mot le P. Teilhard préférait celui de *libération* !), la gratuité totale du Don divin, la nécessité de la Grâce, et, pour tout résumer en un mot, le Transcendant.

Immunisé par ce lyrisme cosmique, habitué à la pensée de Kriçnamourti, il était tout naturel que, le jour où je lus enfin le P. Teilhard – dont la pensée se découvrait dans la mesure où son visage se masquait – j'y découvris en doses massives du déjà lu. Je m'amusai alors à lire côte à côte les textes de ces deux auteurs...

« Aimez-vous le gnostique ? On en a mis partout ! »

En 1948, feu Mgr. Beaussart, Archevêque-Coadjuteur de Paris, chargé d'une enquête sur l'œuvre de deux Religieux alors très menacés – les RR. PP. Teilhard et Daniélou – me fit l'insigne honneur de me demander une note à ce double sujet. Je la lui fis parvenir et, par écrit, ce grand esprit, ce juge impartial, eut la bonté d'approuver ma prise de

position. Cette petite étude comparative, je l'avais intitulée *Un combat de nègres dans un tunnel* (on sait qu'il est impossible de les y distinguer l'un de l'autre). Peu après, j'eus le plaisir de communiquer à l'un de ces deux Pères la correspondance échangée ; il m'en sut gré par une lettre enthousiaste, que j'ai devant moi en écrivant ceci. En substance, voici les réflexions que je soumettais au noble prélat aujourd'hui disparu : le P. Daniélou (comme d'ailleurs toute son équipe) est en train de ressourcer la pensée catholique ; la Bible et les Pères, ceux-ci comme celle-là entendus dans leur plus antique acception traditionnelle, sont la clef, la moëlle même de son enseignement ; il joint une optique surnaturellement optimiste, son espoir en la divinisation (virtuellement acquise) de l'homme et de l'univers, par la toute-puissante intervention du Dieu transcendant, assumant notre nature, à un réalisme lui aussi paulinien, qui voit le néant de la créature, son impuissance foncière sitôt la Grâce rejetée. Tout ce que le Christianisme proche encore de ses origines doit d'hiératique, de « sacré », d'autre, de « pas-de-ce-monde », tout ce que l'Eglise primitive doit de « mystérique », à cette interprétation spirituelle de la Bible et de l'histoire que St. Paul appelle *sa* « gnose », Daniélou se l'assimile pour en tirer une vision parfaitement orthodoxe du Royaume et du monde, de leur conflit, de la victoire finale, c'est-à-dire de la transfiguration de celui-ci par celui-là, à travers le « feu ».

Teilhard, à l'opposé, abat les frontières de la nature et de la surnature – « Malheur à qui déplace les bornes ! » proclame Moïse... et celui qui les supprime ? – et son évolutionnisme absolu implique un monisme où toutes les différences « phénoménales » sont de gradation, non de nature ; quant aux différences « métaphysiques », précisément il les tient pour de pures virtualités, et son lecteur se voit contraint de se demander si le processus cosmique témoigne d'une finalité préconçue, manifeste une intention transcendante, ou n'exprime qu'un déterminisme aveugle, automatique, interprété de manière finaliste par la conscience finalement « émergée ». Le défunt philosophe insiste sur l'aboutissement au « Point Oméga » : divinisation de l'espèce humaine et suscitation du Christ collectif, à l'image de Jésus, mais d'un Jésus modernisé, enrichi de tout l'apport séculaire ultérieur à son passage ici-bas. Aucune référence au Point Alpha. L'univers de Teilhard est-il créé ou émané ? Y a-t-il suscitation transcendante, spéciale, délibérée, de la vie et de l'esprit ? Y a-t-il, entre le personnage *total* du Christ et nous, ses membres, identité intégrale, exhaustive ? Le surnaturel est-il, à la longue, et grâce à d'innombrables ébauches et

tentatives (loi des grands nombres), issu du naturel ; ou s'agit-il d'un abîme que peut seul combler le Don gratuit du Créateur ? La Chute a-t-elle mis, à notre déification, un infranchissable obstacle que seul a pu jeter bas la Rédemption ? Peut-on parler encore de Rédemption, et sommes-nous asservis, aliénés au vide, à l'inane (Romains VIII), ou suffit-il d'évoquer, en style revendicatif et « progressiste », une Libération ? (Dieu nous offre la Rédemption, le Serpent nous proposait la Libération). Quelle valeur possède encore la Croix, devant la toute-puissance, exhaustive et suffisante, de l'évolution naturelle ? Le péché peut-il être autre chose, dans cette perspective, qu'un élan mal pris, une erreur, une « maldonne », un simple retard dans l'évolution fatalement déifiante à la longue ?... Toutes ces questions se posent, après lecture d'une œuvre où le Mystère chrétien est, tout entier, repensé, coulé dans le moule procustien d'une métaphysique hégélienne, débouchant sur une cosmologie bergsonienne.

Rien d'étonnant que le P. Teilhard ait jeté des regards d'envie et d'attendrissement sur l'entreprise communiste, où l'humanisation de la nature a déjà débuté, n'est-ce pas ?... où l'amour fraternel (sic) inaugure déjà l'intégration des individus et la disparition des égoïsmes : le Royaume de Dieu s'y trouve en fait amorcé, certes sous forme « laïcisée » ; mais, devant la « carence » de l'Eglise à l'égard de ce monde (auquel elle dénie le droit à l'existence), l'œuvre du Christ n'est-elle pas accomplie, non par elle, mais par les athées, savants et chefs d'État ? – On m'objectera la piété certaine du défunt, sa Messe quotidienne. Face aux réalités objectives du dogme, à leurs exigences rigoureuses, ce genre d'argument ne tient pas debout. Bremond confiait à Paul Vulliaud, son intime de 30 ans : « Je tiens à dire ma Messe ponctuellement, chaque matin ». Et cependant, si l'on devait publier les souvenirs de Vulliaud sur Bremond !... Et le chanoine Marcel Hébert, témoin canonique du futur Mgr. Amette devant le Nonce Clari, après avoir taxé les dogmes de « purs symboles » (*Souvenir d'Assise*), et consacré un article (anonyme, pardi !) à démolir, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, ce qu'il intitule *La dernière idole*, c'est-à-dire le Dieu vivant et personnel, n'en a pas moins continué, pendant des années, « avec ferveur et sincérité », avec une onction spirituellement féconde dont témoignèrent ses anciens élèves et pénitents, à célébrer le Saint-Sacrifice, à guider les âmes au confessionnal, à diriger l'École Fénelon. Dieu seul peut sonder les reins et les cœurs. Même le malheureux abbé Turmel avait « son petit Religion à part soi », comme disait la Princesse Palatine.

Rome, toutefois, a percé à jour les évidentes tendances de la doctrine teilhardienne ; on y a multiplié les avertissements. On parle d'une réunion de Religieux dans la Ville éternelle, il y a quelques années et où le Pape lui-même aurait vertement tancé tel et tel ; le P. Teilhard en était-il ? Quoi qu'il en soit, les précautions minutieuses multipliées pour ne donner juridiquement aucune prise à l'Index, et surtout l'attitude comminatoire et sourcilleuse de certaines sphères dirigeantes en France, car un « scandale Teilhard » eût pris des proportions officielles, ont servi de paratonnerre au célèbre évolutionniste. Mais cela aussi ne peut influencer sur l'évaluation du teilhardisme. Il y a 45 ans, des interventions gouvernementales n'ont-elles pas préservé des foudres pontificales, après la mésaventure du prince Max de Bade, certains coryphées du modernisme allemand ? Tous les clercs sujets de Guillaume II n'ont-ils pas été, de la sorte, exemptés du serment antimoderniste imposé par Pie X au monde catholique tout entier ? C'est de l'histoire, universellement connue. L'œuvre du P. Teilhard sera donc jugée sur ses propres mérites, et non pas sur la piété personnelle, sans aucune doute indéniable, de son auteur. Elle durera ce que durera l'anthropologie transformiste ; tout, en elle, est tributaire du moment.

On assiste, à propos de ce défunt, dans certains milieux catholiques français, à une curieuse tentative totalitaire ; des apparentements s'effectuent d'un domaine à l'autre : scientifique, philosophique, théologique, politique et social. On parle d'une « aile marchante », de l'Eglise, mais ses compromis avec une autre « aile marchante » en font plutôt une aile marchande. Le dogme au rabais... Ce qui, toutefois, est en jeu, c'est ni plus ni moins que l'essence même du Christianisme ; un témoin peu suspect, Albert Béguin, en a fait l'aveu dans sa préface à mon livre, *Ce qui t'attend après ta mort*.

Si l'on accepte, par exemple, les thèses teilhardiennes sur les origines humaines – anthropogénèse graduelle, accession lente et insensible à la conscience, polygénisme – non seulement les formules promulguées par le Concile de Trente quant au péché originel et par conséquent à la Rédemption s'avèrent d'inadéquates mythologies, mais saint Paul et le Christ Lui-même se sont radicalement mépris sur le sens de la Croix. Il reste, comme pour le P. Tyrrell, comme pour les symbolo-fidéistes de 1900, un fait ineffable, une action divine par l'entremise d'un homme, erronément interprétée par cet homme lui-même et d'ailleurs normalement issue de la nature humaine et, « à travers » elle, du processus cosmique tout entier. Cette action, que

défigure toute la Tradition chrétienne jusqu'aujourd'hui, voici que l'évolutionnisme transformiste permet de lui assigner enfin un sens « pensable » pour l'intelligence scientifique. Reste à voir ce qu'en pensera l'homme de l'année 30.000. On reste stupide de voir la « profondeur » de pareilles vues sidérer certains Catholiques : pour ne citer que le premier venu, elles pullulent déjà chez Herder. La jobardise du badaud catholique est « infinie ». Et l'outrecuidance du parti, prêt à foudroyer les mal-pensants, ne l'est pas moins...

Il existe cependant un « jugement » de Rome. Et le nom de Teilhard y transparait en filigrane, à chaque ligne du texte. Les huit lettres de ce nom ne s'y trouvent pas crûment, mais quiconque s'est familiarisé avec l'œuvre du R. P. sera frappé, de ligne en ligne, par la précision photographique de la description. Citons maintenant quelques passages de ce réquisitoire :

« Bien que, dans le domaine même des disciplines naturelles, le système de l'évolution ne soit pas encore indiscutablement prouvé, il en est qui l'admettent sans prudence ni discernement, et prétendent qu'il concerne l'origine de toutes choses, ne craignant pas de se montrer favorables à l'hypothèse moniste et panthéiste d'un univers en perpétuelle évolution. Cette hypothèse sert précisément aux dirigeants communistes, pour propager plus efficacement leur matérialisme dialectique et faire disparaître des esprits toute notion de Dieu...

« Il est aujourd'hui, comme aux temps apostoliques, des hommes qui s'attachent plus qu'il ne faut aux nouveautés, ou même qui craignent de passer pour ignorer les découvertes faites par la science en cette époque de progrès ; ils s'efforcent de se soustraire à la direction du Magistère, et se trouvent de la sorte en danger de s'éloigner insensiblement des vérités révélées et d'entraîner dans l'erreur les autres aussi... D'aucuns en sont arrivés à se demander si la matière diffère sensiblement de l'esprit...

« Plusieurs réclament avec insistance que la religion catholique tienne le plus grand compte des disciplines propres aux sciences positives. C'est chose louable s'il s'agit de faits véritablement établis ; mais, lorsqu'il s'agit d'hypothèse touchant à la doctrine de l'Eglise ou de la Tradition, même si elles ont quelque fondement scientifique il faut les accueillir avec prudence. Si ces hypothèses s'opposaient directement ou indirectement à la doctrine révélée par Dieu, elles seraient un postulat tout à fait inacceptable.

« En conséquence, l'Eglise n'interdit pas que la doctrine de l'évolution, pour autant qu'elle recherche si le corps humain fut tiré

d'une matière déjà existante et vivante – car la foi catholique nous oblige à maintenir l'immédiate création des âmes par Dieu – dans l'état actuel des sciences et de la théologie, soit l'objet de recherches et de discussions... Toutefois, d'aucuns outrepassent cette liberté de discussion, en agissant comme si l'on avait établi déjà, de manière absolument certaine – grâce aux indices découverts et à ce que le raisonnement en a déduit – l'origine du corps humain à partir d'une matière déjà existante et vivante ; et cela, comme s'il n'y avait rien, dans les sources de la Révélation divine, qui, dans ce domaine, impose le maximum de prudence et de modération.

« Quant à l'hypothèse polygéniste, les fils de l'Eglise n'ont plus du tout pareille liberté. Les fidèles, en effet, ne peuvent embrasser une doctrine dont les tenants soutiennent, ou bien qu'il y a eu sur terre, après Adam, de vrais hommes qui ne descendent pas de lui par génération naturelle, comme du premier père de tous, ou bien qu'Adam désigne l'ensemble de ces multiples premiers pères. » Cette doctrine sape, en effet, celle de la faute originelle.

C'est à juste titre que le Pape se réfère, non seulement à la Révélation divine, mais à l'acquis réel en matière d'évolution. Ce n'est ici ni l'endroit ni le moment d'étudier les mortels coups de boutoir portés à l'hypothèse transformiste, depuis cinquante ans, par de très nombreux savants et spécialistes ; vers la fin de la dernière guerre, de significatifs témoignages ont été publiés sur ce thème par le P. Pedro Descoqs dans son substantiel opuscule *Autour de la crise du Transformisme*, et par Salet et Lafont dans leur *Évolution régressive*, trop peu connue parce qu'elle oblige le lecteur à penser. Ces textes rejoignent ceux des grands-pontifes désabusés de l'évolutionnisme dans l'Encyclopédie publiée à la veille de la catastrophe européenne. Dans les derniers dix ans, l'école morphogénétique a repris, en Allemagne, les vues de von Baehr et de Vialleton ; mais déjà, pour qui ne s'arrête pas à la surface des doctrines, le mutationnisme en vogue depuis le début du siècle se réduit à la simple constatation de certaines variations brusques : il peut s'interpréter dans le sens créationniste le plus rigoureux, exactement comme, pour Claude Bernard vieillissant, l'anthropologie thomiste couronnait naturellement sa physiologie générale antivitaliste et semblait-il, matérialiste. Seuls les naïfs, les tenants du progrès fatal, rectilinéaire et indéfini, tiendront le P. Teilhard pour un précurseur. Le progressisme marxiste a ses cardinaux de Curie. Il y avait un mélange de Giordano Bruno (pour la cosmologie) et de Campanella (pour le social) chez le défunt.

De mortuis nihil nisi juste. Sinon, où serait la leçon de leur vie ? Le rôle joué par le R. P. n'est pas terminé. Ses actes le suivent, mais leurs fruits nous restent. Un parti tente de l'utiliser, après sa mort, comme une autorité : sa science paléontologique ferait passer le reste (on sait que son entourage de Chine il y a 30 ans, n'accepte pas sa version de sa découverte.) On respecte l'homme, on serait tenté de l'aimer, si son costume de clergyman ne prêtait pas à rire. Mais que restera-t-il de son œuvre dans 50 ans ? Ce qui reste de la « synthèse » spencerienne. Ce qui importe, c'est de savoir d'où lui est venue sa vogue. Parmi les causes de cet engouement, citons d'abord l'atonie « gastrique » de l'intelligence, provoquée par ce dualisme cartésien sans le savoir, qui trop souvent passe pour du thomisme ; mais il y a aussi l'éloignement du « sacré », du facteur « mystérique », le triomphe du « divertissement » pascalien sous forme d'activisme, la répugnance à la vie intérieure, à l'oraison, le moindre-effort se satisfaisant de camelote en matière de doctrine et de piété, la carence d'instinct biblique et l'ignorance dédaigneuse des Pères, bref : les phénomènes habituels du *Vulgarkatholizismus*. Mais il faut mentionner surtout le besoin passionné de se sentir et de se montrer « moderne », l'obsession (allant jusqu'à la « mauvaise conscience ») de « se conformer à ce siècle » contre l'injonction formelle du Saint-Esprit, la crainte grotesque de ne pas paraître assez « de son temps », le défaitisme inconscient (pour cause de foi dévitalisée, alvéole vide) devant les prétentions de cette science dont l'« image du monde » s'effondre au moins deux fois par siècle. Il s'agit de servir deux maîtres à la fois, également légitimes : le Christ et l'« esprit moderne ». Or, la perspective teilhardienne aboutit, comme s'en est réjoui le collaborateur du Soir, à rendre gloire à la TERRE, comme telle, et parce qu'elle porterait « naturellement » dans ses entrailles l'homme-dieu, dont Jésus aurait été le premier spécimen... Le surhomme du 21^e siècle ne pourra d'ailleurs manquer de dépasser ce Jésus, défavorisé par sa naissance prématurée. « Le Parfait » doit encore venir. À moins qu'il ne s'agisse, par rapport au Christ « historique », du Plus-que-Parfait.

Tout le panorama du P. Teilhard a son centre de gravité dans l'avenir. La clef, c'est le fameux « Point Oméga », comme disait le R. P. Cette formule me paraît nettement carentielle ; je crois en Celui qui S'est nommé Lui-même Alpha d'abord, et Oméga PARCE QU'Alpha.

DOUBLE OPTIQUE DE LA CHUTE ET DE LA RÉDEMPTION

Il y aurait bien des choses à dire, même furtivement, par exemple sur la connaissance religieuse de l'Orient chrétien, surtout contemplative, intuitive et spéculative – (au sens où le miroir, *speculum*, se borne à réfléchir ce qui choisit de se présenter devant lui) – sur la notion même de Dieu, dérivée en Occident de l'analyse philosophique, quitte à raccrocher au passage les Trois Personnes de la Révélation chrétienne, alors que l'Orthodoxie byzantino-slave ne connaît que le Dieu de la Bible, le Vivant, *ho Theos*, c'est-à-dire toujours le Père, *avec* son Fils et son Esprit – sur la nature du monde et de l'homme qui le résume et l'assume, le « récapitule » microcosmiquement, « projection », « objectivation » créaturelle, « extraposition », par la munificence d'un Amour essentiellement « contagieux », de cette *Ousia*, de cette nature divine à qui l'Écriture donne le nom de Sophia, de Sagesse, pour ce qu'elle a de communicable et de participable (ce qui détruit, quant au monde, toute possibilité de contingence brute) – sur l'Incarnation, couronnement naturel, pour les Pères grecs, de la création de l'homme, même sans la Chute... Mais, pour cette fois, bornons-nous à passer en revue quelques notions plus directement en rapport avec la Bonne Nouvelle, suivant les premières paroles publiques de Jésus, en la synagogue de Nazareth : « J'apporte le message d'allégresse aux pauvres ; Je viens guérir les cœurs brisés, annoncer aux captifs la délivrance, rendre la vue aux aveugles, affranchir les opprimés, publier au Nom de Yahweh l'année jubilaire ». Vous aurez deviné qu'il s'agit ici du drame qui, dans notre Occident, constitue, depuis dix-sept siècles, l'essentiel du fait chrétien : celui de la Chute et du Relèvement, celui qui a passionné Tertullien, St-Augustin, St-Anselme, Luther, Pascal et tant d'âmes anxieuses, ardentes, tendues, qui n'ont désappris de se préoccuper d'elles-mêmes que pour se préoccuper de leur sort. Il s'agira donc de ce qu'on appelle communément la Faute originelle et le Salut.

On a voulu voir en St-Paul l'« inventeur » de la tare héréditaire. Or, ses vues à ce sujet n'ont rien d'abstrait, et les controverses du XVI^e

siècle l'eussent scandalisé comme un genre de *pilpoul* par trop talmoudique. Il se préoccupe bien plus, en effet, de former et de guider des âmes que de limer précieusement des formules théologiques. Ce qui l'intéresse, c'est la nature et la conduite de l'homme, telles qu'au théâtre de l'histoire elles se manifestent sous les feux de la rampe ; et il est évident, par exemple, que lorsqu'il nous voit « enfants de la colère » (Eph, 2:3), il pense moins à des nourrissons tarés et lacunaires, voire à des fœtus freudiennement expulsés d'un utérus cacogène, qu'à des adultes « morts – dit-il – *en* vertu de leurs propres offenses et de *leurs* péchés, dans lesquels ils marchaient eux-mêmes autrefois » (*ibid.*, 2:1). Bien entendu, la tendance à la transgression lui apparaîtrait comme universelle et comme innée.

C'est, interprètent les Réformateurs, que notre nature, aux yeux de l'Apôtre, était congénitalement corrompue. C'est, rétorque la théologie catholique, que, pour St Paul, nous sommes devenus ce que nous sommes parce que, privés – par notre « perte de vitesse » spirituelle, dirait un aviateur – privés de quelque chose qu'il nous faudrait avoir pour être pleinement nous-mêmes, nous ne pourrions faire face aux tentations d'une manière adéquate. Eh bien ! Je crois que cet aspect plutôt théorique et abstrait du problème inquiète très peu l'Apôtre. Par contre, il est évident que, pour lui, Dieu considère avec indulgence et clémence les transgressions commises par quiconque L'ignore, Lui et ses exigences (Ac. 14:16 ; 17:30 ; Rom. 3:25 ; 5:13). La faute, lorsqu'elle est « originelle », en tant qu'opposée à l' « actuelle », et pour autant qu'elle est « affective » plutôt qu' « effective », apparaît à St-Paul comme un appel à la miséricorde divine, une créance sur l'Amour absolu, subsistant et vivant, plutôt qu'un motif de rigueur.

Si l'on veut se faire une idée de ce qu'est dans la perspective paulinienne l'attitude de Dieu à notre égard, entrevoir son « état d'esprit » (si j'ose dire) envers le genre humain, il suffit de se rappeler par quelles démarches s'est manifestée Sa volonté de rédemption, et quelle inouïe patience Il nous témoigne en fait, de toute évidence : « C'est à peine – dit Paul – si l'on meurt pour un juste, et peut-être quelqu'un saurait-il mourir pour un homme de bien. Mais Dieu manifeste quel est envers nous son amour en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, des impies, hostiles envers Lui, Jésus-Christ est mort pour nous. Ce sont les inexhaustibles richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longanimité, qui nous invitent à la pénitence », à la *metanoïa*, à la subversion totale de notre « table des valeurs » (Rom, 5:8 ; 2:4). Paul ne songe apparemment pas à s'in-

quiéter de la conduite de Dieu face à la faute originelle abstraitement considérée – au *peccatum*, c'est-à-dire à la carence induite, à la tare désauthentifiaante, envisagée en soi – et compte non tenu de la situation concrète dans laquelle nous nous débattons si tragiquement. Cette optique de l'Apôtre me paraît concorder avec celle du Rédempteur : le Christ manifeste, sans la moindre équivoque, combien Il prend au sérieux nos transgressions passées et notre actuel état (Mat. 18:24 ; 7:11 ; Luc 13:2-3 ; 15:19). Mais c'est la compassion qu'Il exprime, bien plus que la colère : « Il était ému de pitié pour eux, parce qu'ils étaient harcelés et abattus, comme des brebis sans pasteur... Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Mat. 9:36 ; Luc. 23:24). Ni ce qu'ils *sont*.

C'est déjà le langage que Yahweh tient à Jonas comme à Ezéchiel. Mais, dès la Chute, au chapitre III de la Genèse, Dieu tient à l'homme, au cours même de la sentence prononcée en constatant ce qu'il a fait de lui-même, un discours qu'on a pu qualifier de « protévangile ». N'oublions jamais que « Dieu *est* Amour ». Ni, non plus, qu'Il n'est pas un homme changeant d'humeur et d'avis, de méthode et de propos, selon qu'on L'offense ou qu'on Lui offre, comme un mondain de 1900 à l'un de ses congénères traité avec désinvolture, une « réparation d'honneur ». Ni Dieu, ni son honneur, n'ont besoin d'être « réparés », mollifiés, cajolés ou « apaisés ». Il n'est besoin de Personne pour calmer l'ire, la hargne ou le courroux du Père. Il a pu y avoir sur terre, voici plus d'un siècle et demi, « la grande colère du Père Duchesne », mais « la grande colère du Père *céleste* » n'a jamais été qu'un abominable mythe, un vestige du molochisme phénicien. L'exécration que la Perfection vivante porte immanquablement au mal, à l'avilissement d'une créature faite pour être déifiée, manifeste précisément l'amour de ce même Dieu envers la créature, même indurée, même « perdue », comme je l'ai montré dans *Ce qui t'attend après ta mort*.

Toute la mythologie élaborée dans notre Occident à propos de la tare originelle, de notre nature devenue lacunaire, n'a jamais eu droit de cité dans l'Eglise orientale, dans le catholicisme byzantino-slave. Car la Chrétienté d'Orient n'a jamais conçu nos rapports avec le Créateur comme des relations quasiment d'homme à homme, comme des équations ressortissant au droit, à la coexistence cohérente et ordonnée de termes semblables, entre lesquels un système compensatoire, un *clearing* des comportements réciproques s'avère ontologiquement possible, mais plutôt comme une symbiose analogiquement

organique, comme une intégration, comme la parenté d'un dieu, sans doute *adoptif*, créé, sans doute encore divinisé par DON, certes dieu par libre communication... comme la parenté d'un dieu par *déification*, dis-je, avec un Dieu *naturel*, avec un Dieu *par Soi* – avec *le* Dieu, comme s'exprime le grec de la Bible – mais une parenté réalisant, en vertu de ce DON qui pose la créature dans l'être, cette « participation à la nature divine » (2 Pierre 1:4), que l'Orthodoxie tient pour constitutive – de par l'idée même que Dieu Se fait de l'homme, comme l'atteste Genèse I – de la nature propre à l'homme, essentiellement déifiable, créé *pour* être dieu.

Il ne s'agit donc plus, dans cette perspective, de dettes contractées, de débiteurs insolvables, de créancier qu'il faut satisfaire, de bilan de profits et pertes, de compte-courant entre le Créateur et la créature, de « mérites » constituant des *titres* contraignant Dieu, d'actif et de passif, ni davantage d'injure à un bienfaiteur en même temps « patron » (au sens romain du terme), ou, comme dit le Code Napoléon, de « retrait de libéralité pour cause d'ingratitude », de litige, de personnage « offensé » – rapport d'ailleurs totalement incompatible avec la notion même de Dieu créateur dans la perspective thomiste elle-même, où les relations théocosmiques ne sont (et ne peuvent être) qu'unilatéralement créaturelles, et non divines – il ne s'agit plus, dis-je, d'offenseur lésant un personnage vulnérable au niveau du malfaiteur, de poursuites judiciaires, d'intervention d'un tiers sacrifiant sa vie en guise de « caution bourgeoise », d'arbitrage et de conciliation réciproque dans le sang de l'arbitre (la parabole de l'Enfant prodigue inflige le plus cinglant démenti au mythe d'un Père *estranged from his Son*, comme dit Mrs. Hemans, d'un Père qu'on doit amadouer, auquel il faut rappeler qu'Il est Amour, superessentiel Amour, infini, *absolu*). Bref, il n'est plus question, cette fois, de tout ce symbolisme qui, pris au pied de la lettre, enlise dans le plus inextricable anthropomorphisme et ravale Dieu au rang de l'homme déchu, si bien qu'il Lui fait dire somme toute, en caricaturant le texte d'Isaïe : « Mes pensées sont vos pensées, et mes voies sont vos voies ! »

L'optique de l'Église orientale est exclusivement théocentrique. C'est même parce que les Orthodoxes reprochent à St-Augustin sa perspective anthropocentrique, la fascination qu'exerce sur lui le destin de l'homme – salut ou damnation – et sa conception des rapports entre Dieu et l'homme en termes presque exclusivement juridiques, qu'ils lui ont accordé le seul titre de *Bienheureux*, alors que, par contre, et précisément pour le motif inverse, ils qualifient de

Saints Ambroise de Milan et Hilaire de Poitiers.

Peut-être me reprochera-t-on de caricaturer la pensée religieuse du catholicisme latin. Et, sans doute, les théologiens occidentaux – du moins, les plus qualifiés d'entre eux – ne s'expriment-ils comme ils le font qu'avec un « grain de sel », en n'oubliant jamais de rectifier *in petto* ce que leur exposé, rationnel et déductif, des *mystères* a de conventionnel : ils ont recours à toutes les astuces de l'« éminence », comme ils disent, et de la « négation »... Cette dernière méthode consiste, au fond, à penser : « Je le dis comme cela, mais... attention : en réalité, ce n'est pas du tout comme cela... c'en est même le contraire ! » C'est la théologie de l'antiphrase, un apophatisme qui ne peut, dans la mesure où la connaissance religieuse doit à la logistique ses inhalations d'oxygène, que déboucher sur l'agnosticisme...

Malheureusement, à l'échelon inférieur, qui est celui de la catéchèse courante, censée « informer » la vie des ouailles, les prédicateurs – pour autant que les sermons de « charité » ou la propagation des dévotions sentimentales momentanément à la mode leur laissent encore le temps de proclamer le *vrai* Message, celui du Christ en Galilée, la Révélation, l'*Evangelium Christi de Patre* – et, plus encore, la masse des fidèles, ne prennent guère de précautions, et c'est de bon cœur qu'ils entonnent ce fameux « Minuit, Chrétiens » – qui nous montre l'Homme-Dieu « descendu jusqu'à nous pour, de son Père, apaiser le *courroux* »... texte qu'un Évêque d'Agen, Mgr Sagot du Vauroux, a qualifié d'« inepte » et de « scandaleux ».

Ce que, dans la perspective du catholicisme oriental, l'on considère, c'est moins le rapport de l'homme à Dieu – Lui-même trop souvent ravalé, en fait, au rang de terme corrélatif : anthropomorphisme divin, qui n'a rien à voir avec le théomorphisme des Pères grecs – c'est moins ce *rapport* de l'homme *et* de Dieu, qu'on trouve tout naturel de mettre en équation, que la *présence* de Dieu *dans* l'homme. Le centre de perspective n'est plus la destinée humaine (et encore ! individuelle : *faire son salut*), le drame de notre perte et de notre rachat, dans une atmosphère de quant-à-soi (« chacun pour soi et Dieu pour tous »), mais plutôt (lorsque la pensée de l'Orient chrétien aborde le thème de la Chute) l'obstacle opposé par nous, par l'espèce comme telle, par notre nature dégénérée, par notre divinité abusive et extrapolée – « La maison est à moi, c'est à Vous d'en sortir ! » – l'obstacle opposé, dis-je, par notre « enflure » (comme dit St-Paul) mimant l'expansion, au rayonnement plénier de l'Être et à cette perfection créaturelle du cosmos, en quoi Dieu trouve la gloire conve-

nant à la condescendance et munificence de l'Amour absolu, diffusif de Soi jusqu'à susciter gratuitement l'existence, jusqu'à faire participer le pur possible à Sa réalité, voire, dans l'homme, à *Son* esprit, à *Sa* condition spirituelle, à *Son* privilège d'ipséité autonome, c'est-à-dire à Sa nature d'être personnel, *per-Se*.

Ce qui retient l'attention, dans cette perspective, c'est aussi – la nature même de l'homme le constituant médiateur cosmique et pour ainsi dire « âme du monde » – c'est, dis-je, la *dérivation* du « bateau ivre », de l'univers tout entier, envisagé dans ce qu'il a d'*un* et de « plein », et désorbité, sorti de sa trajectoire théotropique... c'est la lèpre du « chaos » substituée à l'harmonieuse stabilité de la plénitude, l'échec tragique et momentané de l'intégrale divinisation, au lieu – comme en Occident – des maux terrestres et des menaces eschatologiques qui guettent les *individus*. Dans la perspective commune à la fois aux Catholiques et aux Protestants – les uns et les autres, tributaires d'une seule et même *problématique* augustinienne, je ne dis pas au même titre : des *solutions* augustinienes – la question qui se pose d'emblée, quitte à ce que notre réponse nous mène ultérieurement plus loin, c'est, comme pour Luther, comme pour Augustin : « Comment *moi*, tel individu donné, serai-je sauvé ? », alors que les Epîtres aux Romains et aux Hébreux ne voient l'individu sauvé « qu'en espérance » tant que le Corps mystique tout entier n'a pas atteint sa maturité parfaite (notion que reprend l'Epître aux Ephésiens), de sorte que Dieu, suivant l'Apôtre, n'a pas voulu que les Saints d'autrefois parvinssent à la perfection et consommassent leur destinée jusqu'à ce que tous les élus à venir eussent achevé leur course. En Orient, l'idée qui surgit d'abord à l'esprit est celle-ci : de par la nature divine, qui dans le Verbe est *sapientiale* – c'est-à-dire archétypique de l'homme – l'Amour-principe, qui est comme la teneur concrète de Dieu, sa richesse de vie, est essentiellement diffusif-de Soi : « Il Lui convient – écrit St-Athanase – de ne refuser l'être à rien de ce qui peut passer du possible au réel ». Or, puisqu'il plaît à Dieu de S'exprimer et Se manifester par l'univers créé, une fois le cosmos objectivé dans la présence concrète, il n'est pas contingence pure, brute – comme il serait dans l'hypothèse déiste (inconsciemment professée par tant de Chrétiens) – mais, par la condescendance de l'Amour, il participe en mode créaturel à la valeur absolue de la Sagesse immanent en lui. On peut donc dire que le monde « compte » pour Dieu, et que son maintien dans la présence concrète et objective – maintien qui, chez l'être en devenir, qui doit (à l'inverse de l'Etre

absolu) assimiler, s'identifier, ipséifier sa nature, implique son épanouissement graduel dans la durée – n'est pas indifférent à Celui qui réfléchit, hors la sphère intratrinitaire, donc dans le monde, ce que ses perfections ont de communicable. De cette cosmothéose, voulue et donnée par l'Amour, l'agent, l'intermédiaire, le médiateur-né – c'est-à-dire, en un sens, sinon la théophanie, la manifestation de la *Personne* divine, du moins, au niveau ontologique du cosmos, celle de la Nature divine, en ce qu'elle a de communicable aux créatures, donc en tant que *Sophia* – c'est l'Homme, tel que Dieu le conçoit et le veut éternellement, l'archétype de l'Homme, vivant en la Sagesse, en l'*Ousia-Sophia*, en ce panorganisme réel et dynamogène des Idées divines.

Or, la Chute, si elle entraîne pour l'individu des conséquences indubitablement redoutables – autour desquelles, dans la perspective occidentale, s'ordonne tout le drame qui constituerait, suivant cette optique, l'essentiel et le fond de la Révélation chrétienne, du Message évangélique – l'Eglise orientale ne la considère pas, au premier chef, sous cet angle individualiste, cristallisé d'ailleurs, dans l'intelligence de Luther, par son nominalisme occamien. Elle y voit surtout la subversion métaphysique, l'instauration du « mensonge » *ontologique*, se manifestant à la fois par l'altération de la *nature* humaine – dont le malheur des *personnes* n'est, dès lors, qu'un corollaire en quelque sorte épisodique – et le désordre, la désorbitation chaotique de l'univers, du macrocosme, en vertu de sa corrélation vitale à l'homme, ce microcosme (je parle de l'homme « phénoménal », empirique : l'idée, la nature de l'homme, l'humanité, est dans la Sophie « proto-cosme »⁸).

C'est donc au *plan divin*, à la diffusion de la *doxa*, de cette lumière-principe dont parle St Jean dans son prologue, que se réfère, dans la pensée byzantino-slave, ce que les théologiens occidentaux appellent le « traité du péché originel ». Lorsque, suite à la transgression, l'homme se repent, l'optique orientale correspond plus adéquatement au mouvement théocentrique de la charité désintéressée, de la contrition parfaite : le pécheur reléguant à l'arrière-plan ses préoccupations personnelles, et n'envisageant sa faute et sa justification que par rapport à la diffusion de la Gloire et à la joie de l'Amour infini lorsque *les* créatures accomplissent leur destinée, donc

⁸ Cette conception est traitée par nous, avec tout le détail désirable, dans *Création et Procréation*, Paris, Editions de Minuit, 1951.

leur béatitude, en s'ouvrant de plus en plus à son efficace ; tandis que la façon de voir occidentale s'exprime plutôt, sur le plan moral, par l'attrition, par la répugnance à la perte et la recherche du salut, voire, au niveau le plus élevé du repentir à l'occidentale, par le désir du triomphe de Dieu dans les rapports individuels, en quelque sorte « privés », qu'il a, *lui*, tel pécheur donné, avec *son* Créateur (alors qu'une telle façon de concevoir le monde et la vie renie et trahit totalement ce que Dieu même, dans la Genèse, nous révèle du rôle *essentiellement* dévolu à l'homme : celui de quasi-Verbe créé, de médiateur ontologique, d'« âme du monde » et de « tuteur », comme dit St-Paul).

À ces deux manières de concevoir une même vérité dogmatique, également professée de part et d'autre – donc, de se représenter : soit le tort que l'homme s'est à lui-même infligé (Occident), soit l'obstacle que l'abus de son autonomie spirituelle oppose à la diffusion vivifiante de l'Amour-Sagesse transfigurateur dans l'univers (Orient) – correspondent, respectivement, deux façons de penser la Rédemption :

EN OCCIDENT

1. Par le décret justificateur du Père, affranchissant et transformant (en principe, inchoativement) tel individu donné, en état de transgression contre la Loi divine...

2. le pécheur participe directement, comme individu, aux mérites du Christ, qui souffre et « répare » pour lui, à sa place et satisfaisant la justice de Dieu, permet à celui-ci de renoncer à sa légitime colère et de traiter en fils le Prodigue. Le Père veut bien considérer que l'expiation de son Fils innocent nous profite, de sorte qu'Il inscrit à notre compte les « mérites » de ce Fils.

EN ORIENT

1. Par la déifiante efficace de l'Esprit-Saint, à l'œuvre dans l'Eglise, ce Sacrement par excellence, et déjà présente en sa « Tête », dont elle communique à tous ses membres, collectivement, la vie humano-divine...

2. Le « dieu » aliéné, mais régénéré, participe, en tant que membre vivant de ce corps qu'est l'Église, à la *nature* humaine, telle qu'elle est éternellement dans le Christ, « Homme céleste » (St-Paul), qui passe de la mort à la vie *en* nous, tous ensemble organisme où se prolonge la vie du Ressuscité, tel étant le « dessein sans repentance » du Dieu-Amour (St Paul)

3. Sans la Mort du Sauveur, seule capable d'apaiser le Père, rien n'est donc « réparé », l'honneur de Dieu reste irrémédiablement compromis, nous sommes toujours passibles du châtement...

4. Le Vendredi-Saint, gage de notre *pardon*, atteste que, depuis la Passion, chacun de nous est réhabilité, comme un failli dont la généreuse intervention d'un tiers a permis d'annuler la dette, de sorte que, par rapport à la Loi divine, norme extrinsèque, nous sommes à nouveau sans casier judiciaire.

5. Dans Son amour, infini comme sa colère, laquelle n'est que la forme occasionnelle de sa justice, Dieu décide de frapper à notre place son Fils incarné, et, après L'avoir substitué à nous comme expiant, de nous substituer à Lui comme méritants ; *grâce à cette fiction*, sans laquelle sa miséricorde ne pourrait s'exercer, nous sommes « revêtus » de justice, c-à-d. que l'édifice de notre nature est couronné d'une superstructure que rien en lui n'appelait, à laquelle il n'avait aucun droit – comme si la créature avait aucun « droit » avant d'être créée, même à l'être ! ... au simple possible, la présence concrète est elle-même

3. Sans la Résurrection et l'Ascension de l'éternel Adam, sa Mort au Calvaire n'aurait ni son vrai sens, ni sa pleine et authentique valeur, car nous n'aurions aucune part à l'humanité nouvelle, ou plutôt rénovée, restaurée, restituée, en possession de la Gloire...

4. La transfiguration, gage de notre *gloire*, atteste que, depuis la résurrection, tout est animé, re-vivifié, « notre manière de vivre est déjà céleste », « nous siégeons d'ores et déjà dans le Christ » avec le Père, et l'éternelle sagesse a trouvé en nous ses fidèles reflets, comme s'exprime la Genèse.

5. Certes, nous sommes « les enfants de la colère » (St-Paul), mais de *notre* colère, de *notre* ressentiment, et l'immuable Amour que Dieu EST réalise son éternel projet de déification sans S'occuper autrement de notre iniquité que pour en accepter comme un Agneau les conséquences tragiques pour son Incarnation. Grâce à la *réalité* de l'humanité nouvelle dans l'Adam définitif (et céleste), l'Esprit-Saint peut efficacement greffer sur cette nature restaurée nos natures individuelles, et y raviver la flamme de notre théanthropie, de cette sophianité qui fait de nous, éternellement, dans

« surnaturelle », comme dirait un Occidental ! – et qui le dépassait si incommensurablement que rien, en elle, ne la prédisposait à ce perfectionnement surrogatoire (comme la forme « artistique » donnée à un arbuste de jardin par un jardinier). La transfiguration par l'Esprit-Saint *suit* donc la « justification » ou réhabilitation juridique après expiation satisfaisante, d'un tiers innocent.

CECI EST
UNE CONCEPTION JURIDIQUE

la Pensée divine, des « reflets » du Verbe. Cette transfiguration, c'est notre justification même, notre retour à l'ordre où nous inséra le *fiat* créateur.

CECI EST
UNE CONCEPTION
ONTOLOGIQUE

Les Pères grecs parlaient d'une perspective « naturelle » et non « conventionnelle », *physique* et non *légaliste* où il s'agissait moins, pour l'homme, du *permis* que du *possible*. Ce qui compte, dans cette optique orientale, c'est notre effective divinisation par l'Esprit-Saint, qui ranime et vivifie en nous *l'image* divine pour réaliser en nous la ressemblance (Genèse I), qui nous incorpore et configure intérieurement au Fils, en nous faisant participer à son humanité déifiante – c'est la notion capitale de la *théanthropie*, de l'éternelle humanité en la Sophie divine – et non plus la rectification de nos rapports par la condescendance du Père, qui S'estime satisfait et apaisé, le Fils ayant, alors que son innocence est absolue, accepté de subir à notre place le pire châtement. Entre ces deux façons de voir, également orthodoxes (au sens catholique du terme), le lecteur choisira celle qui lui paraîtra faire le plus abondamment justice au langage de l'Écriture et, plus encore, à l'apophatique savoir que nous imposent la transcendance, l'absolue spiritualité, la « sainteté », c'est-à-dire la caligineuse « altérité » de Dieu.

Il est à la fois curieux et très important de noter qu'une fois le dogme christologique fixé par la série des grands Conciles œcuméniques, les hérésies ont été d'un caractère tout différent en Orient et en Occident. L'Orthodoxie byzantino-slave n'a jamais connu l'équivalent de la Réforme protestante, et, depuis le grand schisme, les

erreurs qui s'y sont manifestées, donnant plus d'une fois naissance à des sectes ont porté, non sur le *dogme*, sur la doctrine, mais sur la *vie*, particulièrement sur les méthodes pouvant faciliter l'accès à l'union mystique. Des controverses palamites, il y a six siècles, aux *khlysti* sibériens d'aujourd'hui, le problème le plus débattu a porté sur cette question, formulée voici près de 130 ans par St. Seraphim de Sarov : « Comment *acquérir* l'Esprit-Saint ? – *et* comment, à notre tour, *préparer nos* frères à Le recevoir ? Car, dans le grec des Évangiles, Jésus ne nous enjoint pas de L'accepter passivement, mais de Le saisir, de nous en emparer. Les réponses à cette double question ont, dans l'Église d'Orient, départagé les orthodoxes et les *sektanty*.

Mais, en 1520, un moine allemand promène à travers les régions dévastées de son âme une toute autre question. Non pas, impersonnellement et à l'infinif : « Comment acquérir et répandre l'Esprit-Saint ? » – car, à ce Vivant, à cette Présence, l'Occident a substitué la Grâce, ce rapport, cette tangence, ce mouvement, cet « accident » – mais : « *Wie gelange ich zum ewigen Heil ?* Comment parviendrai-je au salut éternel ? »... Inconsciemment, l'objet de l'attention s'est déplacé. Il n'est plus Dieu. Il est Moi, même s'il s'agit de *me* diminuer, de *me* combattre. Désormais, la vie spirituelle a consciemment et délibérément *deux* pôles en son ellipse : Dieu et Moi, *my Creator and myself*, dira Newman. La spiritualité occidentale, donc catholique et protestante – car la Réforme et la Contre-Réforme partagent une seule et même problématique, subissent l'une et l'autre l'attraction et l'influence du même terrain, d'une lice unique – se fait dorénavant individualiste, subjective, donc sentimentale, et s'exprimera de plus en plus par l'introspection, le retour sur soi-même (exercices ignaciens et ce que Bremond qualifiera d' « ascétisme »). La théologie cesse d'être contemplation – c'est le sens qu'elle a encore chez le Pseudo-Denys – pour devenir réflexion : l'examen des exigences logiques se joint à l'« examen de conscience ». Il s'agit donc moins (entre l'Orient et l'Occident) de variations doctrinales que de nuances, mais combien profondes, combien vitales, combien expressives et significatives, dans l'attitude fondamentale, aux racines mêmes de la spiritualité concrète, incarnée (car on a tendance à croire en vertu de ce qu'on est). En Occident, l'esprit juridique, rhéteur, légaliste, de Rome – représenté par des personnalités vigoureuses et marquantes, comme Tertullien, St Augustin, St-Grégoire le Grand – envisage la destinée spirituelle de l'homme comme un commerce entre personnes, c'est-à-dire comme une relation permanente d'ordre juridique entre sujets

comparables – Dieu *et* l'homme – avec toutes les situations de droit qui peuvent manifester cette relation : devoirs et leur accomplissement ou transgression, conformité aux normes convenues de moralité réciproque, fidélité ou offense, sanction, satisfaction, etc. Dans le cas de St-Augustin, littéralement fasciné par le problème de sa propre conversion, romantique surgi quinze siècles trop tôt, et de tempérament essentiellement dramatique, grand avocat d'assises plaidant sa propre cause devant Dieu, cette conception de notre destinée surnaturelle comme un processus dialectique, de notre carrière théanthropique comme un jeu (et un nœud) de péripéties où, chaque fois, il s'agit de deux protagonistes luttant de plain-pied, à niveau d'homme, comme Jacob et l'Ange au chapitre XXXII de la Genèse, cette conception, dis-je, fit corps avec l'inquiétude et le frémissement de cette âme ardente, tellement marquée par la faute et le repentir, j'allais dire : tellement dostoïevskienne, que, depuis lors, la théologie de la Grâce, propre au seul Occident, est restée, sous ses dehors glacés, une théologie pathétique, où les subtilités intellectuelles ont pour but, à l'insu ou dans le subconscient des magisters les plus pédants, de justifier les cris, les appels, les attitudes passionnées, les rafales qui balayaient le sommet même de l'âme, qui en est aussi l'abîme le plus profond: *apex animae*.

Tout Luther est, non pas donné, mais possible, chez Augustin. De l'un à l'autre, il y a sans doute nuance d'accentuation, rupture d'équilibre entre les facteurs en jeu, solitude plus démoralisante et surtout moindre paix au sein de l'ensemble organique, du *Corpus Christi mysticum*. Mais, chez Luther comme chez Augustin, c'est de la même problématique qu'il s'agit. De part et d'autre, ce sont les mêmes concepts, les mêmes perspectives fondamentales, le même regard initial, premier, jeté sur les réalités de la vie intérieure. Des Pères réunis au Concile de Trente, et des Réformateurs, on peut dire : *frères ennemis...* certes, adversaires, nous ne le savons que trop, mais puisant les uns, et les autres au même fonds d'idées, de notions, de catégories intellectuelles, d'images obvies et spontanées, de métaphores naturellement jaillies, au même langage de l'intelligence et de la sensibilité, au même esprit : celui que l'Europe occidentale a, tout entière, hérité du juridisme latin, d'ailleurs vivifié, raffermi par le personnalisme germanique. Quelles que soient les solutions apportées par les Réformateurs et les Contre-Réformateurs du XVI^e siècle aux problèmes de la Chute et du Salut, les uns et les autres restaient prisonniers de la façon latine, occidentale, c'est-à-dire juridique et

personnaliste, logique et rationaliste, anthropomorphique et anthropocentrique, de poser ces problèmes. Les uns et les autres ne voyaient pas qu'un monde fût possible où ces problèmes ne se poseraient même pas, surtout pas en ces termes relatifs et naïvement anthropomorphiques de code, de loi extrinsèque, d'infraction, de tort fait par l'une des parties contractantes à l'autre, d'injure donc, et par conséquent de châtement, de réparation, de retour final à l'ordre et à la règle, dans l'ignorance totale d'une norme immanente, d'un *logos spermatikos*. Dans cette mise en équation de l'homme et de Dieu, dans cette position plate et vulgaire du problème, que reste-t-il du mystère, de l'ineffable, de l'incommensurabilité ? Or, du XVI^e au XX^e siècle, cet angle visuel a été commun aux deux camps occidentaux, au point que Fr. Heiler a pu, dans son magistral ouvrage *Der Katholizismus*, consacrer un chapitre à ce qu'il y a de calviniste et de luthérien dans le catholicisme, et un autre à ce qu'il y a de catholique dans le luthéranisme et dans le calvinisme.

Sans doute, le dogme est-il, dans l'Eglise orthodoxe, le même que chez les Occidentaux, dont la plupart estimerait volontiers, avec le R.P. Gardeil, qu'il faut corriger l'Evangile par St-Thomas d'Aquin (cette énormité se trouve dans *La Vraie Vie Chrétienne*, Paris, 1936, p. 96). Mais ce même dogme qui est celui de Rome, à quelle autre atmosphère il correspond, soit à Byzance, soit à Moscou ! La tradition byzantino-slave ignore l'individualisme religieux, le retranchement particulier, l'oraison systématique à la manière de la méthode Assimil, le compte-courant Créateur-créature, la comptabilisation des mérites capitalisés. Et il lui est impossible de parler de DIEU, sans plus, comme s'il s'agissait de la Divinité, de l'Essence suprême, du substrat absolu, de l'« idée des idées », Dieu (dit Pascal) « des philosophes et des savants ». Elle connaît, concrètement, précisément, ce que lui transmet la Révélation scripturaire : non pas une nature conçue *par* nous, mais une Personne Se révélant à nous ; non pas une essence ou substance divine, à quoi participeraient trois hypostases, dont elle pourrait se passer, n'était le message chrétien (« Dieu », *plus* la Trinité comme prime dogmatique inattendue), mais un Vivant, l'Amour subsistant et suprapersonnel, le PÈRE, *ens ipsissimum*, identité absolue, suiconscience infinie et parfaite, bien plus (si l'on peut dire) qu'*ens realissimum*, que source et possesseur de toute réalité. S'Il est *ens realissimum*, comme le veut à juste titre l'Occident, c'est parce qu'Il est *ens ipsissimum*, affirme l'Orient. Ainsi St-Jean Damascène répond d'avance à St-Thomas d'Aquin. Il y a donc – fait primordial,

absolument initial – le Père, mais « avec » son Fils et son Esprit, comme s'exprime souvent la Liturgie orthodoxe. Il va sans dire que, pour bien souligner les différences, nous forçons parfois un peu les traits, nous arrondissons les angles, nous présentons, tant pour l'Orient que pour l'Occident, une « moyenne » : l'exposé de part et d'autre habituel, courant, vulgarisé par l'homilétique et la piété ; or, quant à l'Occident, il ne s'agit, ni de la tradition patristique proprement dite, ni même de la pensée thomiste dans sa fraîcheur première, ni enfin du mouvement théologique qui rénove la pensée latine depuis environ quarante ans (Möhler et Scheeben en furent les précurseurs), mais de cette théologie prédominante depuis la Contre-réforme jusqu'au début de ce siècle, qui fut surtout une apologétique antiprotestante, et dont la prédication reste encore imprégnée. Le jour où nous aurions à rectifier les idées de l'Orthodoxie gréco-slave concernant l'Occident, nous userions du même artifice, mais en sens inverse.

Comme on s'en doute maintenant, dans la perspective orientale, la *notion* de Dieu s'efface devant *l'expérience* de Dieu, et cette expérience, qui nous Le révèle suprapersonnel, vivant et l'Amour même, force réelle et suiconsciente, est primordialement scripturaire. Je répète que ces vastes panoramas, brossés à grands coups, comportent des nuances et des correctifs : il y a eu des Orientaux occidentalissants, et des Occidentaux orientalisants. De même, le tableau en deux colonnes qu'on a vu précédemment pourrait, à la rigueur, se concevoir comme un diptyque, où le thème dit « occidental » précéderait en réalité l'« oriental », comme la Rédemption justifiante la sanctification déifiante ; mais, en fait, les notions courantes projettent le faisceau lumineux de l'attention pieuse, plutôt et surtout, en Occident, sur le processus rédempteur, et, en Orient, sur ce qui se passe dans l'homme même. Où les Latins, à propos de la Rédemption, se préoccupent de ce que l'homme fait à Dieu, les Grecs se soucient surtout de ce que Dieu fait à l'homme.

En quoi donc consiste l'acte même par lequel nous sommes « sauvés », c'est-à-dire rendus à notre nature première, restaurés et restitués à nous-mêmes, en d'autres mots régénérés, capables derechef de passer de l'« image » à la « ressemblance », idoines à la déification (« A travers l'homme Christ parviens au Dieu Christ », écrit St.

Augustin) ? Nous ne demandons pas *en vertu de* quoi, mais *par* quoi : ce qui est jeu, c'est le *comment*, non le *pourquoi* (le processus, le *per* latin, le *dia* grec). Nous savons par le Nouveau Testament tout entier qu'à la base de cette œuvre il y a, dès la Chute même (Genèse III), l' « amour premier », *l'agapê*, l'absolue, l'imméritée, l'injustifiée dilection du Père, manifestée au monde dans le Fils, par l'Esprit. Mais comment Dieu *S'y est-Il pris* ? C'est ici que l'Orient orthodoxe, se référant à l'éternelle incarnabilité du Verbe, elle-même corrélative à l'éternelle déifiabilité de l'Homme – en tant que Dieu contemple en son Fils increé l'archétype d'Adam, que le Verbe et l'Homme sont tous deux sophianiques – c'est ici, dis-je, que la pensée orthodoxe ne découvre pas le *mode* caractéristique de notre salut dans la réparation, par un acte d'obéissance que seule la mort peut authentifier, d'un acte de rébellion méritant la mort, mais, tout simplement, dans le fait même de l'Incarnation. Croit-on que, si Jésus-Christ n'était pas mort sur la Croix, la venue du Verbe dans la chair se fût soldée par un total échec ? L'homme déchu, le Fils éternel n'en achève et couronne pas moins la création d'Adam par sa propre assumption de notre nature, telle qu'elle résulte de la Déchéance première – souillée, lésée, mutilée – mais, du coup, tout ce qu'Il assume se trouve *ipso facto* rehaussé, sanctifié, saturé d'humano-divinité à la fois terrestre et céleste. Dès lors, sitôt la Vierge enceinte du Sauveur, la nature humaine est incomparablement enrichie et exaltée : Nativité, Baptême, Vie cachée, Carrière messianique, Mort, Résurrection, Ascension, Session glorieuse « à la droite du Père », tout cela, pour la Chrétienté d'Orient, ne fait qu'une seule et même réalité.

Son éternelle humanifiabilité, le Verbe l'a pleinement réalisée : le « mur d'inimitié », d'hostilité au sens premier, d'aliénation, le voici renversé ; Dieu pénètre à fond dans l'homme, en sa condition terrestre ; du coup, l'homme entre, en la Personne du Christ, son « avant-coureur », dans le sanctuaire céleste (Ep. aux Ephés. et aux Hébr.). Et l'homme peut, à son tour, réaliser pleinement son éternelle déifiabilité. Le Christ révèle le Père aux hommes *et les hommes au Père*. Il rétablit notre nature dans son authenticité primordiale. Et cette œuvre, c'est la Puissance vivante et personnelle de Dieu, l'Esprit-Saint, qui l'effectue, nous dit l'Apôtre, en nous suranimant, en nous « énergisant ». Toute simple est donc ici la méthode salvatrice et rédemptrice : le Christ exhibe, présente, manifeste l'homme à l'infinie « complaisance » du Père. Mais cette infinie *Satisfaction*, qui S'appelle aussi l'Esprit-Saint, est éminemment active et créatrice :

« Tout ce que touche l'Esprit-Saint », écrit St. Cyrille de Jérusalem en sa *Catéchèse mystique*, « Il le transforme et le vivifie, le rénove et le recrée ». Aussi, où nous autres, Latins, parlons par exemple de *grâce* – c'est-à-dire tantôt d'une attitude favorable, d'un phénomène psychologique analogiquement attribué à Dieu, tantôt des effets tout aussi phénoménaux, des phénomènes de conscience produits en nous par cette préférence et bienveillance de Dieu, considérée comme leur cause efficiente – l'Église orientale n'envisage qu'un fait unique et transcendant, irréductible aux phénomènes créaturels qui le manifestent inadéquatement (« Mes pensées ne sont *pas* vos pensées, et Mes voies ne sont *pas* vos voies ») : la transfiguration filialisante de l'homme tout entier, corps et âme, par l'Esprit-Saint qui, dit St-Paul, « nous est *donné* » (par le Père, grâce au Fils), mais qui n'en devient pas moins l'âme de notre âme, la théanthropie secrète qui (du dedans) façonne notre « cœur » (St-Pierre), qui clame au plus profond de notre être : « Père ! » et « pousse en nous d'ineffables soupirs, un appel divin » (St-Paul), en vue de réaliser en nous cette sainteté dont Dieu même dit : « Soyez saints, parce que Moi, votre Dieu, Je suis Saint ». Il y a donc présence en nous, dit l'Épître aux Romains, de l'Esprit, qui nous configure en reflets du Fils ; mais, dès lors, nous apprend Jésus Lui-même, le Père Lui-même établit en nous sa demeure. On comprend St-Jean Chrysostome, faisant allusion à la mystérieuse Présence de Yahweh dans le temple de Jérusalem, pour s'écrier : « La véritable *Schékhinah*, c'est l'homme ! »

Mais alors, le *no-man's-land* du « surnaturel », propre à la seule théologie occidentale, catholique *et* protestante – ni pleinement divin, ni exclusivement humain, supérieur à la nature, mais créé quand même (notion qui me paraît personnellement aussi contradictoire que celle des « limbes », par exemple) – cette conception, dis-je, fait place, en Orient, à celle de la Sophie ou Sagesse, principe, *en Dieu*, de communicabilité, de participabilité, lien spirituel de l'être intégral, donc Amour autant que Sagesse, et principe, *en la créature*, de déifiabilité, d'habilitation divinisante : si l'homme peut être *rendu* dieu, c'est qu'il s'y prête essentiellement, ontologiquement. Au lieu d'un surnaturel créé, instauré de toutes pièces au cours de l'histoire, né dans le temps, l'Orthodoxie orientale connaît un théandrisme, une théanthropie éternelle, une essentielle convenance, issue de l'Amour infini, don de la divine *agapê*, de la dilection suprême et libre, une destination réciproque, une ordination mutuelle, fruit du « *bon vouloir* » infini, comme dit l'Épître de St-Jacques. « Tu nous as faits

pour Toi-même » dit St-Augustin. Ne comprenons pas cette admirable formule au sens anthropomorphique, extrinséciste, d'une position face-à-face de deux étrangers sympathiques l'un à l'autre, mais voyons-y la fusion même de l'amour, la réalisation d'une seule vie en deux personnes, l'intussusception réciproque (le Christ en donne la formule dans l'Apocalypse). Si nous sommes « faits pour Dieu », cela signifie que, dans notre constitution même, dans ce qui nous forme et nous « informe », dans ce qui nous fait réels et nous fait nous-mêmes, il y a quelque chose d'essentiel, de caractéristique, d'humanisant et d'humanifiant, qui tend à la communion divine, à la transfiguration déifiante, et qui certes est entièrement dû à ce qu'il a plu à Dieu de nous concevoir ainsi, à vouloir que la créature humaine soit le reflet de l'Ousie-Sophie, telle qu'elle est hypostasiée dans le Fils éternel, mais qui, cela dûment admis, n'en appartient pas moins à l'archétypique idée que Dieu Se fait de l'homme. Cette théanthropie est réalisée en vertu de ce fait que rien ne subsiste, rien n'a de cohérence interne, qui ne porte en soi l'empreinte, le « cachet », l'Epître aux Hébreux dit: le *karaktêr*, c'est-à-dire le décalque « en creux », du Père, donc l'immanence de ce qui fait du Fils l'Image première du Père, sa manifestation, sa révélation, j'ai nommé : la nature divine, telle qu'elle est appropriée, rendue personnelle par le Fils, mais, chez l'homme, hypostasiée à la manière relative et finie, propre aux créatures. Je crois qu'il serait difficile, aux contempteurs de la sophiologie, de découvrir ici du panthéisme.

Considérée sous cet angle-là, la Chute apparaît beaucoup moins comme une agression, comme une offense, comme une brèche ouverte dans la loi positive, mais plutôt comme une contre-offensive du chaos, comme une contamination ténébreuse. Mais ceci nous contraint d'exposer quelque peu cette notion du *contre-sens* qui joue un rôle important dans la Bible et dans la pensée des Pères grecs. Nous la dégagerons, ici, systématiquement, des innombrables cas où, depuis Genèse I et Jean I, il y est fait allusion, sans jamais aucune tentative de construction théorique.

De droit, abstraction faite du *fiat* créateur, que sommes-nous, qui aurions pu n'être pas, mais qui, par contre, n'avons en nous rien qui, le *fiat* prononcé, nous empêche d'y répondre ? – Nous ne sommes pas pur néant, absurdité, impossibilité d'être, mais ce qui, tout en n'étant pas, pourrait être, n'est pas répugnance à l'être. En fait nous sommes des êtres en devenir, donc du possible imparfaitement et précairement stabilisé dans la mobilité, des tentatives, des ébauches

d'être proprement dit. Or, notre essence ou nature propre, en tant que, par nous-mêmes, et abstraction faite du divin appel à l'être objectif, concret et réel, nous sommes de simples possibles, cette essence propre n'a rien qui soit contradictoire à l'être, puisqu'elle est un appel d'être (comme il y a des appels d'air). Mais, qu'est ce qui nous manque *comme tels* ? – La plénitude déterminatrice, l'étincelle qui met le feu aux poudres, de sorte que la force latente, potentielle, devienne actuelle : le fiat créateur, seul capable d'objectiver le possible, d'actualiser le virtuel, de réaliser le potentiel, d'hypostasier l'idée, cela n'est pas en moi, puisque, sur la scène de l'être réel, objectif, concret – de la présence effective, de ce dynamisme essentiel – j'arrive, je subsiste par une lutte inégale, épuisante, et je disparaiss.

Nous ne sommes donc pas pur néant – *ouk ontès*, comme disent les Pères grecs — infranchissable obstacle à la diffusion de l'être, mais nous sommes – comme tels, hors cette intervention créatrice qui nous fait passer, dit le Prologue johannique, de *l'être* (comme idées, comme extradivinement possibles, en Dieu) au *devenir* (comme créatures, comme extradivinement réels, en nous-mêmes), nous sommes, dis-je, comme tels, de par nous-mêmes, *in our own right*, de purs possibles, non pas même comme tel ou tel, comme individus concrets, comme futurs d'ores et déjà individuellement déterminés et prédestinés – ce qui exclut la préexistence des âmes (comme si l'homme *était* une âme !) – mais nous ne sommes des possibles qu'à titre de lacune, carence et vacance, comme disponibilité partielle et relative à l'égard des perfections divines, comme ouverture et libre passage à l'objectivation, à la position dans l'être autonome des idées vitalement synthétisées dans la Sophie. Les Pères grecs nous qualifient de *mé ontès*, c'est-à-dire, non pas de « néant » proprement dit, qui n'est pas et ne pourrait même être, mais de « non-étants », d'inactuels, de potentiels, parce que, si nous *n'existons* pas encore, objectivement, possédés par nous-mêmes, nous *sommes* d'ores et déjà, subjectivement, possédés par Dieu. Il nous pense et nous veut éternellement, mais nous-mêmes, en surgissant, suscitons notre mouvement, donc sa mesure, le temps.

Trois textes scripturaires sont à la base de cette qualification. Au livre II des Macchabées, la mère des sept jeunes martyrs rappelle à ses enfants que « le ciel et la terre », c'est-à-dire le monde invisible et l'autre, « et tout ce qui peuple l'un et l'autre, ce sont des non-étants, que Dieu a fait devenir des étants ». Dans le prologue du IV^e Evangile, il est écrit, si l'on s'en tient à la lecture qu'on en a faite

universellement durant les quatorze premiers siècles : « Dans le Principe (le « sein du Père », l'Ousie-Sophie, la *Reschîth* juive), Il ETAIT, le Verbe. Et le Verbe ETAIT pour, par rapport à, envers, *le* Dieu (*pros ton Theon* – le Père). Et dieu (divin, appartenant à Dieu, identique à Dieu) ETAIT le Verbe (cette fois, *theos* est employé sans l'article: il ne s'agit plus du Père). C'est Lui qui, dans le Principe, ETAIT pour *le*, en vue *du*, par rapport *au*, Dieu (– Père). Toutes choses, c'est à travers Lui (– par son truchement) qu'elles sont DEVENUES (parvenues au *devenir*). Hors Lui, à part et séparément de Lui, rien de *ce* qui ETAIT (en Dieu, dans le Principe, dans la Sophie) n'est DEVENU (« projeté » hors Dieu). Ce qui est DEVENU, en effet, en Lui *Vie* ETAIT ». Et le propre de la vie, c'est de proliférer, de se diffuser. Les idées divines, dont le panorganisme est identique à la Sophie, ont infusé leur vie au possible, ont suscité le monde. Mais cette antithèse du *devenir* créaturel, précaire et versatile, mais *réel*, et de l'*être* éternel qu'ont les créatures *idéalement* en Dieu, comme perfections relativement et finement participables, nous la retrouvons au chapitre IV de l'Apocalypse, où toutes les créatures, enfin pleinement devenues en elles-mêmes ce qu'elles étaient en Dieu, adorent le Père en s'exclamant : « C'est Toi qui as créé, l'ensemble des choses, et c'est *par* le truchement de ta volonté que ces choses, qui *étaient*, ont été créées » ; littéralement : ces choses (déjà) existantes, ou plus exactement *insistantes*, ont été posées, mises debout, quasiment sur leurs *propres* jambes, « hors » Dieu : *ek-tisthêsan* (pour ex-sister). Ainsi, le non-être individuel et créaturel des Macchabées devient, dans le Nouveau Testament, un être authentique, mais purement sophianique, sapiential, « dans le Principe », dans le « sein du Père ». Aussi, pour les Pères grecs, la génération du Fils éternel constitue-t-elle, pour les créatures, comme le gage, la promesse et l'amorce de *leur* « projection » dans la réalité « extradivine ».

Tout ce que le Christianisme occidental, de plus en plus obsédé par le sort de l'homme, et qui ne connaît pratiquement plus le Christ qu'à titre de Rédempteur – comme si la destinée humaine, coupée du cosmos, isolée, individualisée, commandait l'éternelle et vivante activité de la Trinité ! – tout ce qu'il affirme des bienfaits dus à la philanthropie du Fils incarné, du Dieu *devenu* Homme, l'Eglise d'Orient le contemple dans l'Homme *étant* Dieu, Celui-là même que St-Paul qualifie d'Homme céleste, image expresse et première du Père, mais éternel archétype d'Adam, *et* en qui l'homme (et donc le monde, corps prédestiné de l'homme déifié) puise toute sa réalité

positive. Où l'Occident décrit la lutte entre le Rédempteur et le péché, le processus judiciaire (*forensic justification*, disent les théologiens anglicans), l'Orthodoxie byzantino-slave nous fait assister au conflit de la suprapersonnelle et vivante *Lumière*, de l'Être éminemment Lumière, *en* qui se confondent présence et connaissance, et de cette carence foncière, de cette tare *ontologique*, de cette, im-perfection, de cette finitude qui, dans le *devenir*, ne peut exclure la part de l'indétermination, du non-significatif, des « ténèbres », de la *Nuit*. Dès lors, l'offense, la violation du précepte, la transgression d'une limite extrinsèque et positive, *sans qu'on la nie*, importe incomparablement moins, dans cette perspective, que la régression métaphysique, que l'acceptation de la précarité, la détente, la dégradation, le reflux ou jusant ontologique, avec, pour « limite » – jamais atteinte, mais indéfiniment approchée – le *chaos*, l'existence en rébellion contre l'essence, la présence en révolte contre le sens, le fait négateur de sa propre portée, l'univers dénué de *logos*, le fait brut, ce que l'Apôtre appelle « le monde sans Dieu ». C'est le *Dasein* sans appel à la transcendance, l'anticosmos, le monde « menteur » (de sa propre essence) et « *insensé* » dont parlent deux Psaumes, la diffamation de l'être par les êtres – en hébreu : Satan – l'exclusif « en-soi » d'un certain jargon à la mode, si bien que je pourrais me résumer en ce distique :

*Chair sans âme, le monde abruti se fait darter,
Et ce lupus cosmique enchante Jean-Paul Sartre.*

De même que le creux d'une cuiller présuppose sa convexité, ainsi le devenir, dans ce qu'il a de propre, dans ce qui le distingue de l'être – et qui est l'*existentia*, la position sur soi-même, hors Dieu, hors l'inexhaustible source et réalité de l'être (c'est cette attitude que symbolise la session du Yoguï, équilibré, en repos, sur son propre anus, sur son propre vide) – le devenir, dis-je, comporte, au sein même et en vertu de cette position précaire dans l'être (comme un voyageur tardif en équilibre instable sur le bord même du marchepied de l'autobus : ni dans la voiture, ni dehors !), au sein même et en vertu de cette ob-jectivation (qui, dans la créature spirituelle, devient composition, sub-jectivation), ce devenir, dis-je, comporte une marge d'indétermination, de potentialité, que la vie même de la créature libre est appelée à actuer. D'où le danger d'une prolifération existentielle, d'une néoformation ontologique – sarcome de l'être – d'une vie se

prenant elle-même *hic et nunc* (coupée du monde et de Dieu) pour son propre but, bref, pour tout dire, d'un cancer spirituel, c'est-à-dire d'une existence anarchique, d'un être sans ordre, *insensé* (dit le Psalmiste), dépourvu de sens, de *logos*, essentiellement instable. Et voici l'option fondamentale, celle même d'Adam devant la tentation première : ou le devenir tourne alors à l'indéterminé, au chaos – qui n'est jamais qu'une limite, l'hyperbole de l'asymptote spirituelle, la *lune* provoquant nos marées – et c'est dire que le devenir se détend, se dégrade, pour tendre à l'*apeiron*, au faux infini du paganisme hellène ; ou bien il accepte le mors, le frein, comme dit un Psaume, la rive, la canalisation qui fera son courant et sa puissance : il adhère à l'empreinte du Parfait, de l'Être intégral, qui est, Lui, éternellement et infiniment réalisé, parfait, absolument déterminé par Soi-même, quant à tout ce qui Le constitue ce qu'Il est...

Aux prises, dès les premiers versets de la Genèse, avec l'informe chaos, la Parole divine, au moment (façon de parler) qu'elle lâche le monde *en* quelque sorte dans l'être – comme on abandonne une toupie, plutôt comme on libère un cheval sur une piste de cirque (« projection du monde » ou *katabolê* dans la Bible) – cette Parole divine inaugure alors l'œuvre qu'elle continuera sur terre après l'Incarnation. L'infusion du *sens* au chaos premier – sa *sapientialisation* – l'intime, imprégnante et saturante conformation du monde au Verbe de Sagesse, par l'Esprit de Gloire, c'est déjà l'amorce cosmique de la Rédemption. Le péché n'est, dès lors, qu'une forme de la confusion, de l'obscène anarchie. C'est dans la mise en garde divine contre l'indistinction, l'indétermination, l'aveugle brassage des forces élémentaires – contre le « chaos », en quoi la Révélation juive voit l'ennemi jugulé au premier jour, mais qui ne cesse de se révolter, de sorte que le Grand Jour final de Yahweh doit consommer la perte de cet Adversaire – c'est dans cette pente ontologique, dans cette fissure intime de l'être créaturel – à quoi s'oppose l'auto-détermination parfaite et absolue de l'Acte Pur – qu'il faut chercher le sens métaphysique et cosmique des redoutables anathèmes fulminés par Moïse contre le « déplacement des bornes ». La promiscuité sexuelle des cultes orgiaques, dans l'Antiquité, n'en est que le symbole évocateur et réalisateur, l'anti-Sacrement (d'où l'instinctive répugnance des religions inaltérées à l'égard du stupre désordonné)⁹. Jésus Lui-

⁹ Sur le sens métaphysique et même théologique – référé au mystère de la vie intratrinitaire – du stupre pur et simple, de la fornication (par rapport à la doctrine de la Sophie), voir, dans notre *Création et Procréation* (Paris, Edit. de Minuit, 1951), le

même qualifie le Péché d'*anomia* (anomalie, désordre, incohérence), c'est-à-dire moins un acte transgresseur qu'un état sans norme essentielle et immanente. L'Orthodoxie orientale voit donc, dans l'infraction pécheresse, la manifestation, sur le plan *moral*, psychologique, individuel, d'une déviation *cosmique*, d'une désorientation, d'un désorbitement universel, d'une plaie suppurant au flanc du monde ; mais *ce* mal, à son tour, provient d'un chancre *métaphysique*, d'une affirmation vitale, existentielle, de la partie aux dépens du Tout, mais du Tout absolu, principe à la fois immanent et transcendant des parties, Unité simple et Source de la multitude. L'être, comme tel, possédé hors Dieu, tend à se perpétuer et à se dilater, aux dépens de cette harmonieuse synousie que propose au plus intime des créatures la Sagesse de Dieu. Chez l'esprit créaturel, le risque, l'instabilité propre au devenir, reçoit de la personne le sceau du refus ou de l'adhésion.

Cette conception, les Pères grecs la qualifiaient de *physique*, c'est-à-dire d'axée sur la notion de *phusis*, de nature, de réalité foncière, essentielle. Comment, dès lors, concevaient-ils l'œuvre rédemptrice du Verbe incarné ?... Pour pénétrée qu'elle soit d'esprit biblique, la pensée orthodoxe évite d'instinct les interprétations (je ne dis pas : les métaphores et les symboles) anthropomorphiques, parce qu'au lieu de concevoir Dieu d'après l'homme, elle s'efforce de comprendre l'homme d'après Dieu. Loin que sa théo-logie soit anthropomorphique, c'est son anthropologie qui est théo-morphique. La doctrine de la sagesse divine, constitutive même des rapports intratrinitaires et, en même temps, si j'ose dire, valeur immanente et cohérence interne de la création, aboutit à la conception d'une théanthropie, d'une humano-divinité, d'un principe éternel et céleste de l'homme – d'un « Homme Céleste », dit St-Paul, mais ce Personnage est ce qu'Il est en vertu de son *humanité* céleste – autrement dit, la sophiologie nous achemine vers la notion d'une nature Médiane et centrale, en qui Dieu Se donne au monde et le monde se donne à Dieu. Adam, c'est-à-dire, en la personne de son ancêtre, notre espèce tout entière, constitue vraiment, comme dit l'Écriture, un peuple-prêtre, un peuple-prophète, un peuple-roi. C'est-à-dire un genre humain, tout entier messianique. Puisqu'il doit à la Sagesse, à la sainte Sophie, tout ce qu'il a et tout ce qu'il *est* de reflet divin, de réverbération divine, de quasi-Verbe créé, ce genre humain sera parfait, couronné, lorsque

chapitre intitulé *Profondeurs de la Prostitution* (dans la II^e partie).

l'expression première et foncière de cette Sophie : le Fils éternel, principe et source de ce qui nous fait hommes, de ce qui nous fait « image » et germe de « ressemblance », aura pris sa place parmi nous, aura pleinement réalisé, dans tous les « éons », sur tous les « plans » de la manifestation humaine, la plénitude concrète, objectivée, totale – chair comprise – de l'Homme céleste. L'Incarnation fait donc *éternellement* partie du mystère en ce qui *nous* concerne, et la Chute n'a fait qu'en modifier, qu'en réadapter les conditions de réalisation pratique, le cadre, les circonstances, l'atmosphère proprement humaine. C'est ce qu'indique la double clause du Credo : d'abord et de toute façon (*propter nos homines*, « pour nous, hommes ») en vue de parachever notre nature, de nous accomplir intégralement ; *Et propter nostram salutem* (« *ET* pour notre salut ») après la Chute : c'est bien un second mobile, distinct du premier, en quelque sorte surajouté. Cette perspective orthodoxe sur l'Incarnation a, dans notre Occident, séduit l'Ecole franciscaine tout entière, St-François de Sales, Malebranche et Scheeben.

Or, la mystérieuse essence ou nature du Père se manifeste à la fois comme principe et source de tout *sens*, des essences créées, c'est-à-dire comme *Sagesse*, objectivée, hypostasiée dans le Fils, *ET* comme source et principe de toute présence réelle, effective, vivante, de tout dynamisme, de tout ce qui est « esprit » c'est-à-dire comme *Gloire*, consciente et personnelle dans l'Esprit. Mais, déjà, la théologie juive – targoumique et midraschique – antérieure à Jésus-Christ, identifie souvent la *Hochma*, la Sagesse, à *Memra*, Parole ou Verbe, et la Gloire à « l'Esprit-Saint », *Rouach' haQodesch*, que St-Pierre et St-Paul appellent aussi « l'Esprit de Gloire ». C'est pourquoi toute révélation du Père – intradivine ou dans le monde – est duelle et s'opère à la fois comme Sagesse et comme Gloire, par le Fils et par l'Esprit. Si l'homme est originairement créé comme image ou reflet de la Parole énonciatrice et créatrice, il reçoit, du fait même, dit la Genèse, le Souffle, la Puissance dynamogène, l'Impulsion créatrice et inspiratrice de Dieu. Et, depuis que la résurrection du Christ nous a valu de pouvoir participer, malgré la Chute, à son humanité glorifiée, c'est encore l'Esprit-Saint, nous dit l'Apôtre, qui nous configure à l'image du Fils ; c'est par l'Esprit qu'identifiés au Fils – « *des fils dans le Fils* » (St-Augustin) – nous crions : « *Abba ! Père !* »

« Celui qui S'incarne, c'est le Fils », écrit St-Athanase. Mais il ajoute: « Celui qui incarne, c'est l'Esprit-Saint ». Dans la réintégration

sapientiale de l'homme, dans son rétablissement ontologique, le Fils intervient comme cause formelle, archétypique, exemplaire, en quelque sorte, et l'Esprit-Saint comme cause efficiente. L'Épître aux Romains nous montre cet Esprit configurant en nous l'ombre, le reflet du Fils, mais un reflet vivant, et qui participe à tout ce qui fait la réalité, l'authenticité du Fils. Le symbole des langues ignées, à la Pentecôte, nous réfère à la Parole, à sa réverbération, à sa communication. Il ne s'agit plus, ici, d'apaiser le courroux de l'offensé, de ramener ce dernier à une plus juste appréciation de sa nature, qui est amour et miséricorde, d'effacer la faute réelle d'une créature finie, incapable d'une satisfaction infinie, par l'expiation réelle d'une créature hypostatiquement branchée sur l'infini. C'est plutôt l'Être infiniment surabondant et débordant, la Réalité infinie, absolument libre et, parce que liberté suprême en vertu de sa propre aséité, AMOUR... c'est Lui qui ne cesse, imperturbable en quelque sorte, non pas de gémir sur nos carences d'être, de réalité – sur nos « déficiences », comme le répète si souvent le Sacramentaire orthodoxe – non pas, dis-je, de considérer nos fautes comme s'Il était figé dans une espèce de fascination horrifiée – « Tes yeux sont trop purs pour voir le mal », dit Habacuc à Yahweh – mais Il ne cesse pas de répandre sa Sagesse et sa Gloire, donc de Se répandre – « Mon Père et Moi », dit Jésus-Christ, « ne cessons pas d'agir », c'est-à-dire d'émettre l'Esprit-Saint – et l'Incarnation n'est qu'un moment (culminant, il est vrai) dans cette contre-offensive divine, qui débute avec le *fiat* ordonnateur de la Parole au seuil de la Genèse, et se noue dès la Promesse dans l'Eden au couple dégénéré, dévalorisé, rouillé par le non-être et ludion du chaos. Et d'ailleurs, cette guerre menée par la Lumière intelligible contre l'« obscène chaos », la Résurrection du Christ et son entrée dans la plénitude théanthropique de sa gloire n'y ont pas mis encore le sceau final et définitif : nous ne sommes, au dire de l'Apôtre, « sauvés qu'en espérance » ; c'est « le Corps » tout entier qui doit recevoir l'adoption divine : il nous appartient donc de « combler ce qui manque à la Passion du Christ ». Chacun de nous partage, dit St Paul, les affres puerpérales de l'Eglise, c'est-à-dire du Christ social, du Verbe incarné dans son « humanité de surcroît ». L'Incarnation se prolonge en nous, puisque, pour emprunter au vocabulaire de l'Apôtre, nous « portons en des vases d'argile ce trésor... le Christ en nous, arrhes de gloire ».

Somme toute, ce qui nous sauve, dans la perspective de l'Eglise orientale, ce qui nous déifie, réalise en nous la « ressemblance » qu'appelle déjà l'« image », ce n'est pas la Passion comme telle, mais

l'Incarnation tout entière, l'assomption réelle et totale de notre nature par la Personne en qui s'hypostasie la Sophie. Le moindre acte vital – parole, pensée, désir, geste, simple soupir éventuel d'un Enfant-Dieu mort sitôt né – bref, toute manifestation, durât-elle un éclair et fût-elle tout interne, de cette humanité que l'Esprit-Saint nous communique, de cette humano-divinité dont la source est dans le Christ, c'est cela, comme l'a très bien vu St-Bernard, qui nous transfigure et nous « justifie ». Mort décapité, empoisonné comme Socrate, en simple exil comme Aristide, voire même couronné Roi-Messie par ses compatriotes, Jésus n'eût pas cessé de manifester, en tant qu'homme, l'amour infini que le Fils éternel porte à son Père. C'est, dit l'illustre abbé de Clairvaux, cette volonté d'obéissance par amour, cette dilection poussée jusqu'au renoncement parfait, qui seule compte devant le Père, qui seule rétablit l'ordre universel, remet toutes choses en l'orbite, et quelle que soit la forme historique, épisodique, que, suite à la révolte humaine, cette *agapê* peut prendre. Adam, nous dit la généalogie du Christ dans St-Luc, est vraiment fils de Dieu ; or, après la chute, Dieu nous apparaît, dans la Genèse, comme à la recherche d'Adam, pour le trouver défiguré, aliéné, au point que même son apparence physique se transforme pour correspondre à la dégénérescence de cet esprit : l'homme est « revêtu de peaux de bêtes »... Mais voici qu'aux bords du Jourdain la Voix céleste proclame qu'enfin Dieu retrouve son fils perdu, désormais bien-aimé comme au Jardin de Volupté. De cette création nouvelle, comme de la première, la Source est dans la volonté du Père, l'Idée dans la théanthropie du Fils, l'Agent dans l'énergie de l'Esprit, « doigt de Dieu », dit Jésus. Sitôt l'Incarnation réalisée, tout le reste s'ensuit, jusqu'à la remontée en gloire et la session triomphale dans les cieux ; c'est l'Esprit qui galvanise en nous l'« image », qui s'empare de notre nature sophianique, créée pour être christifiable et christifiée, réalisant ainsi la « ressemblance », c'est-à-dire le « reflet » en nous du Fils en qui s'hypostasie éternellement l'Ousie-Sophie du Père. Tout l'élément juridico-doloriste sur quoi s'appesantissent la doctrine et la piété de l'Occident est, ici, refoulé au second plan.

Il va sans dire qu'une pareille façon de voir les choses stupéfierait, voire indignerait, Blaise Pascal. Mais, précisément, l'Épître aux Ephésiens nous affirme la « polychromie » de la Sagesse : en Dieu, les antinomies s'évanouissent. Sans donc prétendre à des certitudes rigides, qui seraient le monopole de l'optique orthodoxe, on peut résumer sommairement comme suit l'opposition complémentaire des

deux positions, latine et gréco-russe : l'Eglise d'Occident envisage le problème de la Chute et de la Rédemption en se plaçant au point de vue de *l'homme*, de ses rapports avec Dieu, de sa destinée, de ce qu'il peut saisir du plan divin par rapport à lui ; l'Orthodoxie byzantino-slave considère la même question en se mettant au point de vue de *Dieu*, de *sa* nature, de l'Amour qu'Il est, de *ses* vues sur la création tout entière, de ce que l'Esprit-Saint nous révèle concernant l'éternel dessein du Père. C'est dire que, si l'Occident ose voir *au-delà* du péché, plus loin, plus tard, dans l'espérance que cet obstacle sera surmonté, l'Orient, lui, regarde *à travers* le péché, d'ores et déjà, dès ici-bas, dans la contemplation de la réalité bénie – « cieux nouveaux et nouvelle terre » – que la brume, le mirage du mal, n'arrive pas à lui dissimuler. C'est pourquoi nos églises latines sont des lieux de prière, d'envol, d'élévation, tandis qu'avant la prise de Constantinople on pouvait lire en lettres d'or, sur l'iconostase de la cathédrale de Sainte-Sophie, ces paroles significatives : *VOICI LA TERRE DE VISION...*

L'ERSATZ DU SURNATUREL

« Quand on ne va pas à Notre-Dame, disait napoléon, on va chez Mlle Lenormand ». Il semble qu'aujourd'hui des baptisés, soucieux de se faire une réserve de contre-assurances – les *Rückversicherungen* de Bismark – fréquentent à la fois Notre-Dame et Mlle Lenormand, pourvu que celle-ci porte guimpe et scapulaire. « Rien contre la loi ni contre la religion » assurent les cartes discrètement répandues par les pythonisses traditionnelles. Mais « tout pour la religion » proclament les innombrables voyantes, bénéficiaires de révélations et prophétesses qui, de nos jours, mobilisent le Ciel à journée perdue : rien qu'en Belgique, on compte depuis Beauraing, près d'une centaine d'apparitions mariales... une véritable inflation, que guette inévitablement la dévaluation. Lorsqu'en 1920 Fr Heiler voyait dans le scrupule et le prurit du merveilleux, pris pour le surnaturel, les critères moraux de ce qu'il appelait le *vulgärkatholizismus* (daté par lui de la Contre-Réforme), il ne prévoyait pas cette interprétation nouvelle de *l'adveniat regnum tuum* : ce n'est pas que le désir passionné de la Parousie nous étouffe ; plutôt que les « nouveaux cieux » et la « nouvelle terre » – car « il nous est si bon d'être ici-bas, faisons-y des tentes », murmurons-nous, « accablés de torpeur » sur le Thabor planétaire de la *Dé*-figuration – ce que nous souhaitons, c'est *hic et nunc*, le ciel sur la terre, le ciel à la mesure de la terre, et le surnaturel sous forme de *Deus ex machina*. Une certaine vogue d'apostolat – en réalité de propagande ; il y a une nuance ! – une certaine mode, dis-je, de prosélytisme barnumesque, en quête de « fruits » quantitatifs et de « manifestations grandioses » – 10 000 Communions, 100 000 Communions ! – a favorisé le triomphe de l'esprit grégaire, avec la méfiance instinctive à l'égard de la plus élémentaire critique, de la pensée nuancée, de toute discipline spirituelle insatisfaite de l'à-peu-près et poussant l'homme à « se recueillir dans la main de son conseil ». Lorsqu'en Belgique, vers 1930-1935, un certain Léon Degrelle, manager principal de Beauraing, actuellement lieutenant-colonel retraité des S.S., prônait à la fois le « Catholicisme des masses », le martyr à rebours des *Cristeros*

mexicains – disciples du P. Coubé, l'apologiste de la « sainte matraque » – et la « voyante d'Ezquioga » – « Dieu se manifeste : elle s'élève à deux mètres au dessus du sol ! » titrait-il sur toute la largeur du journal *Vlan* – j'ai, tout de suite, mal auguré de ce christianisme effervescent et viscéral. Combien plus conforme à l'Évangile l'avis émis par le cardinal Faulhaber dans son fameux rapport à Pie XI sur Thérèse Neumann : « Tout compte fait, concluait-il après avoir énuméré les phénomènes qui attiraient les foules, la seule chose qui importe, c'est *l'avancement du sujet dans les voies de Dieu* ».

Or, au moment même où j'écris ces lignes, je reçois de Paris un opuscule intitulé *Science et Mystique*, où je ne puis discerner ce qui s'y trouve de « science » – ce n'est pas mon rayon — mais où la « mystique » plongerait dans la stupeur les grands spirituels d'Orient et d'Occident, et surtout ce Jean de la Croix qui, dans la *Montée du Carmel*, a quelques pages écrasantes pour les confusionnistes, toujours aux affûts du merveilleux, sous prétexte de surnaturel. Les palais sont blasés : à la « viande » de l'apôtre, lui aussi sur ses gardes à l'égard du bric-à-brac « phénoménal » (voyez l'Épître aux Colossiens), on préfère la cuistance épicée des sanctuaires à visions, dont l'un, d'ailleurs, chasse l'autre. La « mystique » de *Science et Mystique* se réfère surtout aux « charismes » généralement attribués à une foule de voyants et de voyantes ; mais la purification « simplifiante » des sens et de l'esprit, la passivité totalement réceptive de l'oraison, la marche vers l'union sanctifiante, les épousailles spirituelles, enfin bref : tout ce qui constitue la réalité « normale » de la vie mystique, à l'encontre des phénomènes extraordinaires contre quoi les deux grands Docteurs de l'apothéose humaine, Thérèse et Jean de la Croix, nous mettent en garde si souvent, tout cela, dans cet opuscule au titre aguicheur, brille par son absence.

Si, parmi tant d'autres, nous citons ce cas à titre d'exemple, c'est parce qu'il date d'hier et nous est fourni, malgré lui, par un homme d'indéniablement bonne volonté. On peut se demander si l'inquiet besoin de raccrocher perpétuellement sa foi – qu'il n'y a cependant pas deux façons de concevoir pour un Chrétien : elle est telle que la caractérisent le Christ et les Apôtres, et non pas autrement – si dis-je, le complexe poussant tant des nôtres à rechercher sans cesse, pour cette foi, des états dans le domaine du prestigieux et du merveilleux, témoigne ou non de son origine surnaturelle, de sa divine autonomie, de son authenticité, de sa force et de sa fermeté. À des néophytes guettés par le martyr, saint Pierre écrit : « Vous tressaillez

de joie » – comme leur Maître lorsque, rendant grâces au Père, Il « tressaillait de joie dans l'Esprit-Saint » – « bien qu'il vous faille encore, pour quelque temps, être affligés par de nombreuses épreuves ». Il s'agit ici, comme dans la dernière Béatitude du sermon sur la Montagne, d'une joie immédiate, sous le bulldozer « aplanissant les voies de Yahweh », et parce que « la Puissance de Dieu » (hébraïsme pour l'Esprit-Saint) « garde (les correspondants de saint Pierre) *par la foi* pour un salut » qui « ne se manifestera que dans les derniers Temps ». Il n'y a donc pas lieu de supputer, de calculer, de guetter les jours de l'Avènement messianique, comme les Juifs si durement gourmandés par Jésus, mais d'être prêt, toujours prêt, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, mais plutôt le contraire ! Il s'agit de ne pas faire la navette entre Nostradamus et la plus récente visionnaire – en attendant la suivante – pour établir un comput de temps rigoureusement, et à plusieurs reprises, formellement condamné par Jésus-Christ. Sans parler des Catholiques férus d'astrologie conjecturale, qui, n'ayant jamais lu la *Didachê*, ni même les Actes des apôtres, ne savent évidemment pas que l'Eglise primitive a sévèrement proscrit toutes les sciences « curieuses », au point que, lorsque saint Paul en découvrait des livres aux mains de ses convertis, il les obligeait à les brûler... On parle volontiers de « culture catholique ». Précisément il faudrait savoir une bonne fois si l'intelligence, les catégories de la pensée, la sensibilité, les propensions irrésistibles, chez les nôtres, ne s'apparentent pas, sous un vernis de conformisme catholique, à la mentalité, voici vingt siècles, des sectateurs d'Isis, adorateurs d'Esculape, fidèle de Cybèle, dévots de la « Grande mère », dite aussi « Etoile du matin » et « Reine des Cieux ».

Mais revenons au premier Pape, jadis « sorti du Sanhédrin tout heureux d'avoir été jugé digne de souffrir les opprobres pour le nom de Jésus » (tâche, lecteur, de te représenter un parlementaire catholique dans ce rôle). Pierre, en effet, continue : c'est grâce à cette allégresse, *causée par la persécution*, que « l'épreuve de votre foi », appelé à passer « comme l'or par le feu, sera découverte », lors de la parousie, « comme un objet de louange, de gloire et d'honneur pour vous ». Le Christ ne doit-il pas, comme dit saint Paul, « être aussi glorifié dans ses Saints » ? Mais revenons au renégat du Vendredi saint : ce Christ, écrit-il, contrairement à Thomas mon confrère, « vous L'aimez sans l'avoir jamais vu ; vous croyez en Lui sans le voir davantage. Et vous tressaillez d'une joie ineffable et (déjà) toute glorieuse parce que le but auquel tend votre foi – le salut de vos âmes

– vous l’avez obtenu » (1 Pierre, 1:3-8). Cette expérience, Paul la résume lapidamment : « C’est par la foi, non par la vue, que nous marchons », que nous allons de l’avant, comme tous les aventuriers de Dieu, depuis cet Abraham, qui « sortit de sa maison », de son patrimoine adamite, de sa nature « animale », (datant de la Chute) pour « s’en aller sans savoir où ». Des conquistadors, des aventuriers de Dieu, de ces enthousiastes qui, voici cent ans, vendaient tous leurs biens, risquaient leur tout pour le tout... et filaient vers les hasards de la Californie : les paraboles de l’homme qui trouve un trésor dans un champ, de l’expert-joaillier en quête de la perle unique, disent-elles autre chose ? Est-ce bien un Christianisme mâle – « viril » dit Bossuet – cette religion requérant le don de Force, ne connaissant qu’un seul Seigneur : le Fils, est-ce bien là ce que professent ces Catholiques à qui répugne, semble-t-il l’adoration « en esprit et en vérité », et qui ne trouvent de saveur, d’attrance, en véritables « femmelins » (comme dirait Proudhon), qu’à des superstitions, ou plutôt des infrastitions qui découragent d’entrer chez nous ces dissidents qui ont découvert le catholicisme dans l’Écriture et chez les Pères ?

Tout au seuil comme à la fin de sa carrière terrestre, le Christ proclame avec vigueur ces vérités. Nathanaël et plus tard Thomas ne se rendent qu’à des évidences physiques, platement patentes, irrécusables pour un cheval ou pour une grenouille ; à l’un comme à l’autre de ces Apôtres, le Seigneur apprend que la foi n’est ni suscitée, ni donc déterminée, définie et limitée par la « vue », sensorielle ou intellectuelle : « Bienheureux ceux qui, *sans avoir* vu, ont cependant cru ! » La plus haute forme de la foi ne consiste-t-elle pas, chez les mystiques, dans son « informalité », au delà des images, des concepts, de toutes les « espèces intelligibles », dans la plus rigoureuse nudité de l’esprit, dans la nuit, les ténèbres et la pauvreté, dans le dépouillement des puissances cognoscitives ? Ah ! ce ne sont pas les géants de la vie unitive qui mendient des visions et des apparitions ! Thérèse recommande de s’en méfier : ce sont des pièges ; et Jean de la Croix, commentant les premiers versets de l’Épître aux Hébreux, nous avertit que, depuis l’Incarnation, le Père a prononcé totalement sa parole et nous a dit, dans le Christ, tout ce qu’il avait à nous dire. Mais pour nombre des nôtres, le Père est allé rejoindre l’Esprit dans la coulisse réservée aux Personnes divines tombées en désuétude !

« Croire, ô Thomas, sans avoir vu... », c’est dans l’Évangile, et comme en guise d’ultime, de suprême message de vie spirituelle, la Post-Béatitude, l’Ultra-Béatitude, la plus mystérieuse de toutes. Le

Maître la lègue à cette Église qui, dit-Il en sa prière pontificale, « croira par l'intermédiaire » de ses disciples *et de leurs successeurs*. En cette Neuvième Béatitude, on peut voir le don consécatoire fait à l'Église future par le Rédempteur. C'est à ce charisme, en particulier, qu'elle devra d'être « apostolique ». Il est donc « bon » pour les Douze, afin qu'ils soient mis à même de remplir leur fonction, que le Christ leur retire sa présence tangible, la « lettre » de sa « chair », qui, pour beaucoup, « n'a servi de rien », puisqu'en dépit de ses miracles, souligne saint Jean, la plupart n'ont pas cru. Si cette présence patente, physique, constatable par les chiens comme par les hommes, au jour cru de la plus grossière évidence ne cesse pas, l'Esprit-Saint ne pourra remplir invisiblement les cœurs (Jean, 16:7). On peut, dès lors, se demander si les anxieux et les timides, les compliqués à la surface parce qu'il n'y a rien à l'intérieur, les légers, les superficiels et ceux à qui le creux ronron de certaines révélations sentimentales et mièvres (le mot est de Bossuet) tient avantageusement lieu (croient-ils) de dogme... on peut se demander si tous ceux-là, qui, somme toute, aux aguets du moindre « phénomène », en sont à désirer, sans le savoir, cette présence charnelle du Christ dont Paul affirme avec force qu'elle est dépassée, qu'il n'en veut plus (2 Cor, 5:16) ... si, dis-je, ces saint Thomas d'aujourd'hui, en souhaitant « faire descendre le Christ du Ciel » (Rom, 10:16), ne remontent pas tout simplement le courant de la Pentecôte : « Il vous est bon », comme Apôtres, comme régisseurs de mon Eglise, comme autorité suprême en vertu du « Qui vous écoute, M'écoute » – et *rien*, ne dépassera jamais cette autorité, aucun soi-disant règne du Saint-Esprit, puisque le Christ a insisté : l'Esprit n'apportera rien de Lui-même, c'est le message du Christ qu'il rappellera – « Il vous est bon », puisque l'action du Saint-Esprit c'est la vôtre et nulle autre (Actes, 15:28), « que je M'en aille ; car si Je ne M'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas en *vous* » (se rappeler du Royaume de Dieu qui, lui aussi, est « en *nous* ; les Pères grecs affirment que ce Règne du Père dans les âmes, c'est l'Esprit-Saint »). Aspirer, aujourd'hui, après la Pentecôte, depuis laquelle cet Esprit nous transmet son message par l'Eglise, et pas autrement, aspirer à « voir » le Christ devant nous, c'est s'insurger contre Jean 16:7 et chasser le Paraclet du dedans de nous. C'est remonter le courant au-delà de la Pentecôte, de l'Ascension, de Golgotha, des promesses (« Je ne vous laisserai pas orphelins ») ; c'est vouloir perpétuer la Transfiguration, les apparitions célestes, en ignorant l'« exode » dont elles s'entretiennent ; c'est rejeter cette foi qui vient de l'Esprit, qui mani-

fieste sa présence, qui s'exprime par un unisson spontané, par une connaturelle sympathie avec les réalités du monde invisible, en tant précisément qu'elles sont invisibles « accord d'ondes » que manifeste la joie signalée par saint Pierre, dans un texte cité plus haut, et par laquelle nous nous découvrons « complices » de la Vérité suprême, des mystères divins.

L'attraction ressentie par trop de Catholiques à l'égard du merveilleux, pratiquement confondu avec le surnaturel, dont l'absolue transcendance leur échappe, débouche inéluctablement sur un quintuple danger :

1° La présentation du Mystère chrétien, qui doit « s'incarner » dans nos vies, dans une perspective où le prodigieux, l'exceptionnel, l'extraordinaire, et le sensationnel sont censés caractériser l'essence et la présence du surnaturel, c'est-à-dire du théanthropique, du « sapiental » jette le discrédit sur la véritable Mystique, accomplissement existentiel du Mystique, épanouissement « normal » d'une vie axée sur le Sermon sur la Montagne, et détourne les âmes de bonne volonté sur des voies de garage (généralement vers une religion de mérites comptabilisés et, comme dirait saint Paul, d' « œuvres mortes »).

2° Elle expose ces âmes à toutes les illusions du *no man's land* préternaturel, les unes et les autres aussi nuisibles aux incroyants de bonne foi qu'aux îlotes ivres de merveilleux qui, pour ces incrédules, représentent l'Église et la foi chrétienne (c'est exactement l'effet, stigmatisé par l'Apôtre, que produisaient les glossolales de Corinthe sur les « étrangers » se hasardant au sein de l'Église locale ; de même, voici un siècle, certaines *Italian devotions*, importées par Faber, ont, non seulement agacé Newman, mais contribué pour des hommes comme Church, Liddon, Keble et Pusey, à les détourner du Catholicisme erronément identifié à cette « atmosphère »-là).

3° La même confusion développe un fanatisme étroit, borné, sectaire. D'où méfiance envers l'Église, envers la hiérarchie, censée inférieure en pneumatisme aux bénéficiaires de visions et d'apparitions. Une brochure sur les événements d'Espirito Santo contient, à la toute dernière page, une mention des interdits épiscopaux, pour attester qu'il est « impossible » à une « voyante » de soumettre son jugement propre à celui de son Évêque, successeur des Apôtres. Si ce n'est pas là du protestantisme, qu'est-ce ? Sans doute la revanche de Simon le mage... Il suffit, d'autre part, de voir l'obstination de certains ecclésiastiques contaminés, à l'égard du magistère. Le Catholicisme authentique, « édifié (dirait saint Paul) sur le fondement des apôtres et

des Prophètes », soumis aux Apôtres, « et dont Jésus-Christ Lui-même est la seule pierre angulaire », ce Catholicisme fondé sur la Bible, les Pères, les Docteurs, le témoignage de l'antique Église, les définitions conciliaires et les énoncés infaillibles du Pontife romain, comme aussi le magistère ordinaire du « Pais mes brebis, pais mes agneaux », ce Catholicisme est, en fait, sacrifié à de fumeuses vaticinations, à des exégèses fantastiques, à des « révélations » douteuses et à des « secrets » (saint Paul enjoint à ses convertis de se méfier de tout ce qui est secret : il ne fait, en cela, que reprendre à son compte une parole du Christ)... à des secrets, dis-je dont certains éléments sont parfois en contradictions flagrante avec le dogme. L'Antéchrist de telle voyante sort du sein de sa mère avec trente-deux dents qui lui servent à vociférer des blasphèmes plus polyglottes que l'Ecole Berlitz, alors que le pseudo-Christ des prédictions évangéliques et de l'Apocalypse est séducteur au point d'illusionner « les élus eux-mêmes, s'il se pouvait ». Telle autre apprend d'un Ange qu'il est donné aux *hommes* d'offrir au Père la divinité du Christ crucifié... Ces jours-ci, un Prêtre français, assez connu, m'écrivait qu'en les plus délicates matières il se guide sur les confidences de la Vierge à un garçonnet de quatre ans, dont le papa se charge d'interpréter, après coup, et non sans difficultés avouées, les « messages ». Toutes ces belles choses sont vieilles comme les pratiques gnostiques et les illuminations montanistes. Ce sectarisme en impressionne beaucoup ; on a souvent peur de lui tenir tête : « Vous êtes un rationaliste, M'onsieur ! »... Et j'en suis à me demander s'il se trouvera une seule revue catholique pour publier ces pages – alors qu'un périodique de splendide envergure imprimait, en septembre 1947, l'apologie d'un « Secret » interdit par le Saint Office en 1925 – ou si, comme Léon Bloy, je devrai m'adresser à des publications dirigées par des incroyants sans parti-pris parce qu'à tête froide...

4° Cette téréatomie suscite le dédain pratique, non seulement à l'égard du magistère – pourtant, « qui *vous* écoute, M'écoute ! » – mais aussi du dogme. On en arrive à voir pulluler *ces* dévotions dont le Cardinal Cerejeira disait en 1932, au Congrès de Lisbonne, qu'elles sont « les pires ennemies de *la* dévotion » : pratiques qui n'ont plus rien de commun avec l'adoration, « en esprit et en vérité », du Père, « à travers » le Fils, *per Filium*, « dans le Saint-Esprit »... cultes nés de l'arbitraire individuel et de la complaisance envers soi-même (comme écrit Paul aux Colossiens)... piété parfois en contradiction flagrante avec les définitions de Chalcédoine (qu'on ignore, parce

qu'on se moque du dogme, pourtant seul « générateur de la piété » authentique).

5° Enfin, ils sont, à mon expérience, bien plus nombreux qu'on ne pourrait le croire, ceux que la confusion du surnaturel et du prodigieux – pour ne pas, dire du spirituel et du psychique – amène peu à peu dans ce *no-man's-land* signalé plus haut (dans le 2°), et où l'on rencontre des Catholiques flirtant avec l'occultisme, l'ésotérisme, l'illuminisme, et des occultistes, des ésotéristes, des illuministes – tous, bien entendu, se réclamant de l' « initiation christique » – pour se prétendre, comme jadis saint-Yves d'Alveydre, « catholiques jusqu'à l'Himalaya », ou pour le moins « pontifes », comme tels prétendus Gnostiques, assidus à leur paroisse entre deux « ordinations » de « parfaites »... On aura tout vu dans ce domaine-là, et jusqu'à cette mère de famille, bien entendu catholique, qui, peut-être sans avoir jamais lu sir Oliver Lodge, a quasiment plagié son *Raymund*, en tous cas « reçu » par écriture automatique, comme un vulgaire surréaliste ou le premier médium venu, des mémoires *vraiment* « d'outre-tombe », d'où le dogme révélé des fins dernières sort plutôt pâle, sans que le *satisfecit* d'un grand philosophe, amateur de l'Évangile selon Sainte Planchette, me rassure sur l'orthodoxie de cet opuscule : la nécromancie pieuse, ou les bien-pensants dans la grotte d'Endor...

Le lecteur savourera comme il convient un autre « petit fait » significatif : j'avais, en 1948, envoyé un exemplaire de *Cosmos et Gloire* à l'un des trois ou quatre plus grands esprits de ce temps. Tout en exprimant, dans ma dédicace mon admiration pour son œuvre vraiment unique, j'y confessais, tout en m'affirmant depuis 35 ans dévot de la Salette, ne pouvoir partager l'admiration sans bornes de l'illustre Professeur pour ce fameux « Secret de Mélanie » où l'Antéchrist, venu au monde muni de trente-deux dents, contredit radicalement à l'esquisse qu'en a tracée le Sauveur Lui-même. Le grand homme me « remercia » par un chiffon de papier-pelure où il déplorait que j'eusse « craché, complice d'un Clergé prévaricateur, à la figure de (Mélanie), la Compatiente, *substituée* à la *Halmah* d'Israël », donc à la Vierge Mère du Christ ; or, c'est là, très exactement, le rôle que s'attribuait Maria-Francesca Koslowska, prophétesse et fondatrice de la secte mariavite, excommuniée par Pie X le 6 décembre 1910...

Et, cependant, ni « le Royaume des cieux ne vient de manière à frapper le regard », ni la vérité religieuse ne s'atteint par aucun « discours persuasif de la sagesse humaine » (Luc, 1:20 ; 1 Cor, 2:4). Il

faut, selon saint Paul, aux Juifs des manifestations de puissance (l'adorable *silence* de Dieu leur est intolérable) ; aux Grecs, des démonstrations d'astuce dialectique. Les uns ne rendent les armes qu'aux miracles, apparitions et phénomènes sensibles ; les autres n'admettent que les lumières, toutes relatives, de la raison. Mais le Chrétien, dit l'Apôtre, se refuse à recevoir et à fournir d'autre « preuve » que le Christ, et le Christ crucifié, c'est-à-dire la manifestation « paradoxale » et « folle » de l'Amour infini (1 Cor, 1:22-25). Si les Juifs exigent des « miracles », c'est parce que le surnaturel authentique, providentiel, de la vie « ordinaire », l'acceptation par filial amour envers Dieu de tout ce qu'Il nous envoie pour que s'épanouisse en nous la dilection suprême – « tout ce qui arrive est adorable », disait Bloy – parce que, dis-je, la *Passion* leur fait horreur : ils refusent la Croix. Or, c'est là le dilemme : le miracle ou la Croix (sans se douter, les imbéciles, que le *vrai* miracle, pour qui, du ciel, voit la terre à l'envers, c'est la Croix)... « (qu'Il descende de sa Croix, et nous croirons en Lui ! Il S'est confié en Dieu... Hé ! si Dieu L'aime, qu'Il Le délivre MAINTENANT » (Matt, 27:42-43), tout de suite, à l'heure qui nous semble démonstrative !

Or, pour le Christ, précisément, ce Royaume dont le Bon Larron découvre et VOIT, d'un regard qui ne doit plus rien à la « chair », le signe annonciateur dressé sur le Calvaire, ce Royaume appelé à s'épanouir invisiblement, comme le grain des paraboles – « au-dedans de nous » – il se réalise déjà dans nos cœurs de manière inobservable (Rom, 5:5). Le cours « normal » de la foi, d'après Jésus, consiste à se familiariser peu à peu avec les réalités profondes de la vie – en leur sacrifiant petit à petit, avec l'humble « sobriété » que recommande l'Épître aux Romains, ses appétits égoïstes, et d'ailleurs le tropisme foncier de l'homme déchu, cette gravitation centripète qui lui découvre un univers ordonné à sa superbe vitale – c'est donc se mettre à l'unisson de ce que sa destinée a de vrai (pour chacun de nous), à ce qu'elle a d'essentiel, de promis à la permanence, jusqu'à ce que, tout à coup, ces réalités apparaissent transfigurées dans la lumière de Dieu : « Ce n'est pas aux discussions, dit saint Ambroise, que Dieu S'en remet pour opérer le salut de son peuple ». La vérité n'a donc rien de commun avec les résidus d'argumentation, celle-ci fût-elle « irréfutable », ni avec la stupéfaction provoquée par la thaumaturgie : les temples païens abondaient en prodiges ! Elle est donc transcendante et vraiment *sur-naturelle*, incomparable, déconcertante – « tout autre, tout autre que toutes ces bagatelles » qui sont notre univers, dit saint

Augustin, « et bien loin d'elles » : *valde, valde ab istis omnibus* – cette vérité, dont la splendeur événementielle lui vient d'elle-même ; cette « fille du Roi, toute sa splendeur lui rayonne des entrailles » (Psaume 44:14).

À Nicodème Jésus affirme qu'on « parvient à la lumière » si l'on « opère la vérité », véritable exsudat spirituel du croyant... si, par sa vie, par son aspiration la plus profonde, on s'identifie à la vérité, on se l'identifie (Jean, 3:21). Il s'agit – dans une âme dépouillée, « diminuée » au sens où l'entendait le Baptiste, « vidée », « nettoyée » en vue d'être « ornée » (Matt, 12:46) – d'attendre attentivement, à la fois tout désir et tout repos, immobile et bandé comme la corde de l'arc – cette « passivité » chrétienne qui faisait rugir de mépris ce pauvre aveugle de Nietzsche – il s'agit, dans la quiétude du ressort tendu, d'attendre le passage du Bien-Aimé. Et l'on sait assez, depuis Elie, dont je veux supposer que tous les chrétiens ont médité l'aventure, que la grande gueule des « phénomènes » ne profère pas *cette* parole. Que nous apprend, en effet, au Premier Livre des Rois, le chapitre XIX, infiniment plus capital et plus actuel, pour tout mortel, que les compte-rendus du Parlement ou les cotations de la Bourse. Il faut d'abord que, pour les sens et pour l'esprit de l'homme, la Nuit se fasse. Mais pour se mettre à l'abri de ses dangers, Elie est « entré dans la caverne » d'Horeb, qui est l'« endroit secret » du Sermon sur la Montagne où « le Père nous voit et nous récompense » par la révélation gustative de sa Présence : le « cœur » où, suivant saint Pierre, se « cache », avec le Père, le mystère de notre humanité véritable et primordiale (1 Pierre, 3:4 ; Col, 3:3). Or poursuit le Livre des Rois, un imprévisible ouragan fend la montagne et pulvérise les rocs, « mais Yahweh n'était pas dans cet ouragan ». Puis, à l'improviste, la terre frémit, prodigieusement bouleversée, « mais Dieu n'était pas dans ce tremblement de terre ». Ensuite, c'est le miracle du feu : issue de nulle part, une trombe de flammes s'élanche dans l'atmosphère. « Mais Yahweh n'était pas dans le feu ». Alors après les trois formidables et vaines thaumaturgies, une « Voix » parle, à peine perceptible, « murmure subtil et doux ». Cette fois, plus de doute : c'est la Parole de Dieu, rien qu'elle, dépouillée, nue, et comme le Royaume des cieux (d'après Jésus), comme le Messie Lui-même (suivant Isaïe), « sans éclat ». Du coup, Elie comprend et « se tient prêt »...

L'instinct surnaturel qui nous fait conclure, de la vérité divine en nous, à la vérité divine en Dieu, c'est la foi. Et c'est par manque de foi que les hommes ont besoin d'évidence extérieure, de corroboration

venant des créatures. Il faut à Dieu des lettres de créance ; on exige de Lui ce mot de passe : le miracle. Aux pharisiens, dans la région de Dalmanoutha, le Christ apporte la Parole de Dieu. Sais-tu, lecteur baptisé, cultivé, tellement supérieur aux antiques « Youpins » fabricateurs des Psaumes, ce que c'est que la Parole de Dieu ? Vieux d'au moins vingt six siècles, le Psaume 118 te répond : elle est, cette parole, « cachée dans notre cœur », « par elle-même plein de délices », « susciteuse de confiance » parce que « roc pour l'espérance », et qu'elle a « sa stabilité dans les cieux », qu'elle est « un flambeau devant nos pas, une lumière sur notre sentier » ; elle « rend la vie » ; « entièrement éprouvée, elle est digne d'amour » ; en elle est « résumée la vérité » de Yahweh ; on « trouve en elle la joie, comme d'un riche butin »... Est-ce aussi *notre* témoignage ? Sinon cessons d'accabler les Juifs, ou convenons qu'il y a près de deux milliards de Juifs sur la terre, et pas du type Psalmiste ! Aux contemporains de Jésus, fils dégénérés d'Abraham, père des seuls *croyants*, la simple nudité de la Parole divine ne suffit pas : « Maître, pour l'identifier, donne-nous un signe du ciel ! » Cette exigence, dit Marc, c'est *tenter* le Christ. Alors, en son indignation, le sauveur « pousse un profond soupir », un gémissement de lassitude colère, et dit : « Pourquoi cette engeance demande-t-elle donc un *signe* ? En vérité Je vous le dis : il ne sera pas accordé de signe à cette engeance » Suit alors, dans le grec, un petit verbe terrible et redoutable : *apheïs*... « Il les *abandonna*, remonta dans sa barque et partit » (Marc, 8:10-13). Vouloir des signes, aspirer aux miracles, visions, apparitions et révélation, « secrètes » ou non, c'est donc chasser le Christ...

Pourquoi ce refus d'un « signe » ? Parce que ce besoin de corroborations extrinsèques trahit le manque de foi, de cette foi *seule salvatrice*, parce qu'unique lien vital de nous au Rédempteur. Le véritable « témoin » du Christ, c'est Lui-même, par son Esprit ; ses preuves, ce sont toutes ses paroles et ses moindres actes, dont le Paraclet nous découvre le sens, la valeur et la portée. Du moins, c'est Jésus Lui-même qui l'a dit ; libre à nous de n'y pas croire ! Mais cette mentalité n'a rien de chrétien, communiât-on dix fois par jour. Elle est juive, juive, juive. Rappelez-vous saint Paul : « Il faut aux Juifs des miracles ». Ils ont besoin d'un Dieu toujours en représentation. Certes, « nous savons que leur Loi était spirituelle » (Rom, 7:14), mais « chassez le naturel... » Moïse lui-même indique à son peuple quel critère appliquer pour reconnaître le Prophète, ce second Moïse que beaucoup de Juifs identifiaient au Messie (Actes, 3:22 ; 7:37). Qu'il

prophétise : si ses prédictions s'accomplissent, il est Celui qu'on attendait ; sinon, c'est un imposteur (Deut, 18:15-22). Dans le Talmoud, d'illustres rabbins s'exclament : « Si mon interprétation de la Loi est la bonne, *qu'un signe céleste la confirme* ». Et quel genre de miracles veut-on ? – Un fleuve coulant à rebours, les murs d'une bâtisse s'inclinant tout seuls et redressés sur l'ordre du thaumaturge, l'onde d'une source changée en sang, le soleil devenu polychrome et « dansant » dans le ciel (ce dernier trait a des allures décidément très XX^e siècle ; cf. Traités *Sanhédrin*, 98 A et *Babha Metsia*, 59 B). Les scribes qui *tentent* Jésus en attendant de Lui des prodiges – tout comme les serviteurs de Caïphe qui lui crient : « Christ, prophétise ! » – restent donc fidèles à Moïse et à la tradition. Ce qu'il leur faut, c'est un « vrai » miracle, comme les Evangiles apocryphes en attribuent au Sauveur comme ils se l'imaginent. Qu'il suive les traces d'Isaïe, acculant Achaz à la « foi » par un prodige qui l'« assomme » ! Car il ne suffit pas aux Juifs que Jésus manifeste l'amour du Père par des actes de souveraine bonté, d'amour triomphal : ces « signes » ne les satisfont pas ; il leur faut, en plus, des exhibitions de toute-puissance dominatrice et satrapique : « Vous autres – S'exclame le Maître – si vous ne voyez pas des signes *et* des prodiges, vous ne croyez pas ! » Tout acte, tout événement chargé de portée spirituelle, et qui suggère l'efficace d'une vérité plus profonde que ce qui frappe les yeux... tout fait « banal », pourvu qu'il puisse servir de symbole et de gage... est un « signe ». Mais les Juifs exigent, de plus, l'étrange, l'extraordinaire, ce qui frappe, estomaque, « enfonce » et force à s'écrier : « Il n'y a pas à dire... il y a un bon Dieu ! » Les « signes » qui satisfont les auditeurs du Christ, sont d'une espèce qui force l'assentiment, qui rend même superflue la conviction morale et spirituelle. Dès lors, le seul « signe » qui leur sera donné sera donc *d'un ordre, qu'ils ne tiennent pas pour « significatif »*. C'est à juste titre qu'Il peut dire : « De signe (comme ils en veulent), ils n'en auront pas ». Pas d'événements irrésistibles : le Rédempteur n'est pas un « ré-dompteur ! »

Or, à travers les quatre Evangiles, c'est le leit-motiv des plus pieux : « Quels miracles opères-tu, pour que, les *voyant*, nous puissions croire ? » Sur quoi, saint Jean remarque mélancoliquement : « Bien qu'il eût fait tant de signes en leur présence, ils ne croyaient pas en lui ». N'est-ce pas le constat désillusionné du Christ Lui-même dans saint Luc : « On ressusciterait un mort pour le leur envoyer, qu'ils ne croiraient pas encore ! Après tout ils ont Moïse et les Prophètes, l'Écriture inspirée, la Révélation : qu'ils *Les écoutent* !

S'ils ne les écoutent pas, ce n'est pas la peine de leur envoyer un mort ressuscité ! » C'est pourquoi Jésus avertit ses compatriotes qu'il n'y aura de « signes dans le soleil et dans la lune » que lors de son retour glorieux. Ce n'est pas qu'Israël fût demeuré tout à fait ignorant des voies surnaturelles. Wetstein rapporte ce texte talmoudique : « Un prosélyte (d'origine païenne) est plus cher à Dieu que le peuple élu, rassemblé autour du Sinaï. Car, sans les terrifiants prodiges qui les émurent, les nôtres n'eussent point cru en Yahweh, ni accepté sa loi ; tandis que le prosélyte, lui, qui n'a rien vu, vient quand même et se consacre à Dieu ». Cette noble pensée annonce le mot du Christ à Thomas : « Bienheureux qui croit sans avoir vu ! » Mais nous-mêmes, qui possédons la pleine lumière de l'Évangile, sommes-nous à l'affût de l'extraordinaire ? Nous sommes-nous jamais demandé ce qui caractérise les « signes » accomplis par le seigneur ?

Le centurion du *Domine non sum dignus* est certain que Jésus a reçu de son Père céleste délégation de pouvoirs sur les invisibles milices (tout comme lui-même commande à ses soldats, sous les ordres de son général, et en vertu d'une « commission » impériale). Les « miracles » du Christ sont donc les « signes » de Dieu. Ce n'est pas le moment d'analyser ce qu'on pourrait appeler l'ontologie du « signe ». Mais, prenant tels quels les *sêmeïa* dans l'Évangile, on remarquera simplement trois choses :

1° Ce ne sont pas des manifestations, des « démonstrations » de puissance et de force, des *Machtproben*, des « preuves » comme telles, car « le Royaume de Dieu vient sans ostentation », mais, chez les Synoptiques, surtout des effusions de la miséricorde infinie (nourrir, guérir, arracher à la mort), et, chez saint Jean, des paraboles mimées – comme, autrefois, celle des Prophètes, qui ont tant désopilé Voltaire – pour suggérer des mystères divins, inexprimables par le « discours » abstrait, et, d'ailleurs, il s'agit, non de faire approuver des « idées » par la raison, mais de susciter un état d'âme, d'amener l'âme à se découvrir une propension fondamentale dont elle ne se doutait pas, de provoquer la conversion : chez saint Jean comme chez les Synoptiques, les miracles sont d'ordre sacramentel au sens large.

2° Non seulement, plus d'une fois, et dès le début de sa carrière, le Christ répugne à opérer ces « signes » – qui Lui sont arrachés par une infinie compassion – non seulement il Lui coûte, visiblement, de les accomplir, parce que la foule qui L'entoure manque de foi – celle dont elle s'enorgueillit n'en est que la caricature – mais Il refuse abso-

lument d'imposer en quelque sorte celle-ci par un coup de pouce à l'ordre naturel. Il désire, en effet, et l'affirme à Thomas, découvrir dans les siens une affinité (sans rien de contraint), une parenté, la Genèse dirait : une *ressemblance*, avec les vivantes et concrètes profondeurs de cette Sagesse divine, qui est le principe de la « participabilité », des « vases communicants » grâce à quoi la créature est reflet du Créateur. A-t-on remarqué qu'à mesure que son ministère approche de sa fin, la répugnance du Seigneur à effectuer des miracles se fait plus en plus vive et manifeste ? Ils caractérisent de moins en moins son œuvre. Aussi sont-ils de moins en moins publics, donc de moins en moins « démonstratifs », au sens ostentatoirement apologétique du terme, et Lui faut-il de plus en plus S'y résigner. Cela se remarque au vocabulaire même de textes comme Marc 7:34.36 ; 8:12.23.25.26 ; Jean 11:33-38 : Il « soupire », « gémit profondément », « tréssaille en son esprit », guérit par touches successives, surtout interdit de plus en plus aux « miraculés » de publier leur formidable chance (bizarre façon d'utiliser la « preuve par les miracles »).

3° Enfin, contrairement aux Apocryphes, où le Messie multiplie en Se jouant les manifestations d'omnipotence arbitraire, les Évangiles nous montrent un thaumaturge moins Seigneur que Sauveur. Le sens de ces miracles, c'est qu'Il est capable de purifier l'âme puisqu'Il l'est d'assainir le corps : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a sur terre le pouvoir de remettre les péchés, lève-toi, prends ton lit et va dans ta maison » (Matt, 9:5-6). Mais les Juifs, aussitôt, montrent qu'ils n'ont rien compris, puisqu'ils « rendent gloire à Dieu d'avoir donné *une telle puissance aux hommes* » (*ibid.*, 9:8) ! Cette fois, l'ontologie des miracles évangéliques apparaît en pleine lumière : c'est comme Fils de l'Homme que le Christ les accomplit. Les Juifs n'y voient que la « puissance », le tour de force, le « record » – car il y a toujours eu de véritables matches entre « rabbins miraculeux » – alors qu'il s'agit de « remettre les péchés », c'est-à-dire de restaurer l'homme déchu, de le restituer à l'ordre paradisiaque (au moins inchoativement). C'est, non comme Verbe incarné, suivant de très nombreux Pères grecs, mais comme Nouvel Adam, Fils de l'Homme, souche d'une humanité délivrée des séquelles de la Chute, rétabli donc dans la pleine maîtrise originelle de l'homme sur son propre corps et la nature. Comme beaucoup d'autres, le problème des miracles évangéliques a été, dans notre Occident, étudié dans un esprit inconsciemment monophysite ou apollinariste. Ce n'est pas « aux

hommes », comme disent les Juifs lorsque Jésus guérit les paralytiques – à la progéniture dégénérée d’Adam premier – mais au seul et unique Fils de l’Homme, au père de la race nouvelle, auquel nous assimilons et nous identifions mystiquement la « rémission des péchés », qu’appartient cette harmonie totale de l’esprit et de la matière, cet *ordre* conforme à la Loi divine qui s’exprime par la santé. Dans les miracles de guérison, comme dans les actions du Christ imposant à la nature sa volonté, il faut voir moins les interventions d’un *Deus ex machina*, d’un Démonstrateur troublant l’ordre tout extrinsèque établi par Lui-même à la déesse, que le retour aux conditions anthropocosmiques d’avant la Chute, aux rapports seuls normaux, véritables et primordiaux de l’homme avec la matière : celle de sa propre « chair » et celle de l’anthroposphère qui constitue sa « naturalité de surcroît ». Cette conception, certes, les Pères grecs ne l’ont pas exposée *ex professo*, *explicitement*, mais elle résulte de toute leur anthropologie. Elle apparaît, depuis, chez de nombreux spirituels russes : Théophane le Reclus, évêque, puis ermite ; Séraphin de Sarov ; Jean de Cronstadt, etc. Puisqu’on en est à comparer les diverses « cultures » travaillées par le ferment chrétien, on ferait peut-être bien d’accorder quelque attention à ces problèmes...

Quel est donc le « signe » vraiment sur-naturel, le « signe » insignifiant, « inexistant » pour les regards de chair, que donnera Jésus à cette engeance incrédule et « adultère », c’est-à-dire partagée entre Dieu et le monde, entre la Terre promise, encore invisible, et les « pots de viande » égyptiens, entre la foi, cette foi si mystérieuse, elle-même objet de foi, et la nostalgie des « preuves », visibles, tangibles et « irréfutables » (qui ne *touchent* personne) ? Cette race n’aura d’autre signe que la lumière du vrai, visible, voire éclatante, pour l’humilité des regards prêts à l’obscur vision de la foi. Quoi donc ? Obscure, mais éclatante ? Oui... obscure à la surface, éclatante et bouleversante dans le cœur. Non pas un langage étalant l’idée « claire », mais, dirait Paul, de quoi se faire entendre des parfaits, un symbole pour initiés, un « signe d’intelligence ». Ce sera le *signe de Jonas*. Où Marc veut qu’*aucun* signe ne soit donné, Luc, et Matthieu proclament que sera fourni ce « signe de Jonas » qui, pour les Juifs, n’aura pas valeur de signe, sera non-signé, inexistant. Dieu se sert d’un autre vocabulaire. On demande au Christ, « pour Le tenter, un prodige dans le ciel : si nous le voyons, nous pourrions croire ». Mais le Maître méprise « les grands prodiges » et les « choses extraordinaires » ; ce sont là les œuvres, dit-Il, « des pseudo-Christes et des faux Prophètes »,

et « faites pour séduire, s'il se pouvait jusqu'aux élus eux-mêmes ». Lui-même réfère ses interlocuteurs aux phénomènes naturels les plus normaux : « Le soir vous dîtes : Il fera beau, car le ciel est rouge ; et le matin : Il y aura de l'orage, car le ciel est d'un rouge sombre... Hypocrites ! Vous savez donc discerner, à titre de signes, les aspects (normaux) du ciel. Mais vous ne savez pas reconnaître les signes (normaux) des temps ! Eh bien ! puisqu'une engeance mauvaise et adultère demande un signe, il ne lui en sera pas donné d'autre que celui de Jonas », qui donc est, lui aussi, un très normal « signe des temps » (Matt, 16:1-4 ; 24:24). Vous guettez avidement les grosses « machines » extérieures, mais la lente et graduelle fermentation spirituelle du levain dans la pâte vous échappe. Vous n'avez pas de regard pour ce Royaume, déjà présent pendant que vous le cherchez vainement, parce que sa nature transcendante et spirituelle dépasse vos médiocres prises. Vous ne connaissez pas Celui qui est au milieu de vous (Jean, 1:26 ; Matt, 28:20). Toute votre attitude dénote une transposition du moral au physique. Le moral vous fait défaut ; or, toutes les « preuves » matérielles ou logiques ne suppléent pas à cette carence. Aucun « signe du ciel » ne pourrait vous infuser la conviction profonde de votre état de péché ; aucun ne peut éveiller au plus profond de vous-mêmes une certitude vécue du besoin que vous avez d'être sauvés, puissamment délivrés (cf. Matt, 12:39), Or, il s'agit pour vous de savoir si Je suis le Messie-Rédempteur. A quoi vous serviraient donc des voltiges solaires et des lunes en goguette ? A voir en Moi quelque potentat démiurgique. Mais la Face miséricordieuse du Père-Amour ? Non.

Lisons maintenant, sans trop craindre de perdre un temps précieux, plus efficacement consacré à la « culture », le chapitre XI de St Luc : « Elle est perverse, cette engeance, car elle mendie des miracles : elle n'en recevra pas d'autre que celui de Jonas. Pour les habitants de Ninive, en effet, Jonas fut lui-même un signe ; ainsi, du Fils de l'Homme pour cette engeance. Au jour du Jugement, la reine du Midi se lèvera (de terre), avec les hommes de cette engeance, pour les condamner ; car elle est venue du bout du monde pour écouter la sagesse de Salomon... Or, voici : il y a ici plus que la sagesse de Salomon. Et les Ninivites, au jour du Jugement, se lèveront, eux aussi, avec cette engeance, et la condamneront, parce qu'ils se sont repentis, eux, à la prédication de Jonas ». Dans le même passage, Matthieu introduit un parallèle entre les trois jours et trois nuits passés par Jonas dans le ventre du « grand poisson », et les « trois jours et trois nuits »

passés par le Christ « dans le sein de la terre », (Il y a passé, en réalité, du Vendredi-Saint, tout juste avant le commencement du Sabbat, donc un peu avant 6 heures du soir, jusqu'à l'aurore du dimanche, soit, suivant le comput juif : le « jour » de vendredi, les « nuit-et-jour » de samedi, la « nuit » de dimanche : en tout, et à la juive, trois journées, comprenant deux jours et deux nuits... le parallèle avec Jonas est forcé : il « cloche »). S'agit-il d'un *logion* authentique du Seigneur, ou d'un *Midrasch* de l'évangéliste Matthieu, d'une interprétation (canonique, légitime, ratifiée par l'Église) après coup ! Peu importe. En tout cas, ce parallèle ne figure dans aucun des trois autres Évangiles. Alors, que veut dire le « signe de Jonas » ? Voici :

Rejeté par son propre peuple, ce Prophète est allé prêcher la repentance aux païens de Ninive, et Dieu leur a fait grâce... (Paul fera, plus tard, entendre un langage analogue dans les synagogues de la Dispersion). De même le temps viendra où les gentils entendront prêcher l'Évangile et l'accepteront, le recevront avidement, alors qu'Israël l'ayant rejeté, sera rejeté lui-même. Cette idée, que développe Romains XI, Jésus y revient à plusieurs reprises : « Malheur à toi, Chorozaïn ! Malheur à toi, Betsaïde ! Car les œuvres puissantes opérées en votre sein, si elles l'avaient été dans Tyr ou dans Sidon » – villes païennes – ces cités « eussent depuis longtemps fait pénitence, assises (comme Ninive au livre de Jonas) sous le cilice et le cendre. C'est pourquoi, lors du Jugement, il y aura (toujours comme pour Ninive) moins de rigueur pour Tyr et pour Sidon que pour vous » (Matt, 11:20-24 ; Luc, 10:13-15). Le vrai signe (spirituel) de Jonas, c'est donc la conversion des païens, tenus par l'orgueil juif pour des animaux immondes, incapables de repentance.

On se rappelle quel genre de signes les Juifs réclamaient. Dans son commentaire de saint Marc, G.F Maclear précise : « Une apparition lumineuse, extérieure et visible, dans les cieux ou quelque manifestation tangible de la *Chékhinah*. Pour le Talmoud, le Messie doit faire tomber la manne du ciel, comme Moïse, ou dérégler le soleil et la lune, comme Josué, ou faire tomber l'éclair et l'averse, comme Elie, ou faire tourner le soleil à l'envers comme Isaïe, ou faire entendre le *Bath-Kol* ou Voix Céleste ». Ce qui consterne Jésus, c'est non seulement, sous des apparences de foi, l'incrédulité réelle que trahit ce besoin de corroborations extrinsèques, mais encore le fait que l'exigence des Juifs pouvait s'exprimer ainsi : « Puisque Tu Te prétends le Messie, sois-le, mais *tel* que nous l'attendons. Fais voir tes lettres de créance. Révèle-toi par un formidable prodige, tel que les plus obtus

doivent se rendre à cette évidence ! ». Mais cette requête n'est-elle pas rigoureusement identique à celles de la tentation dans le désert, que le Christ a repoussées et vaincues ? C'est pourquoi Marc, Luc et Matthieu précisent qu'en demandant à Jésus des merveilles extraordinaires, les Juifs L'ont « tenté ». Depuis lors, heureusement, vingt siècles de Christianisme nous ont inculqué une autre notion, et une autre pratique de la foi, et ce n'est plus des miracles extérieurs, des prodiges de puissance et des « signes dans le ciel » que les foules catholiques, si profondément saturées d'esprit évangélique par la « culture catholique », attendent, pour leur foi, une « confirmation » que la nature même de cette foi rendrait vaine et plus juive que chrétienne.

Attardons-nous encore un peu au « signe de Jonas », à ce signe accordé à ceux à qui nul signe n'est donné. Les Païens et pécheurs de Ninive ont instinctivement, par un acte de *foi* – le seul capable d'établir, entre Dieu et nous, c'est-à-dire de Dieu à nous, la communication surnaturelle : c'est l'acte d'unisson, l'identité de « longueur d'ondes » – les gens de Ninive ont donc, dans le message de Jonas, découvert l'inhérente vérité. D'où leur repentance. En d'autres mots, la vérité est sa propre preuve et démonstration ; comme le levain dans la farine, comme le grain dans le champ, elle fait sa besogne, chemine invisiblement, féconde « dans le secret » – tout comme le Père dont elle propage la lumière – et sa propre vie, sa propre efficace la révèle ; ses fruits la manifestent, ses « bonnes » richesses signalent le « bon » trésor dont elles proviennent. Et c'est ainsi qu'on connaît Dieu : « La lumière de vérité qui est en vous, qui est devenue vôtre et vous-mêmes... veillez donc à son épiphanie. Quand elle brillera doucement devant les hommes attentifs, non pas à vos thaumaturgies, mais à vos bonnes œuvres, ils rendront gloire à votre Père céleste ». Ainsi pourrait-on paraphraser Matthieu, 5:16. Voir Jésus, dit le Maître à Philippe, c'est voir le Père. Mais, en nous enjoignant d'être, à notre niveau créaturel, « parfaits », absolument comme son Père, à son propre niveau (si j'ose dire) d'Eternel incréé, est Lui-même parfait, le Christ veut qu'en nous regardant – nous, ses membres et tous « fils dans *le Fils* » – les hommes voient Dieu.

Si nous sommes sincères vis-à-vis de nous-mêmes, si nous faisons face aux événements « ordinaires » de la vie avec sérieux, en accomplissant nos humbles devoirs terrestres – les « petites choses » de la Parole des Talents – pour témoigner à Dieu que nous Lui faisons crédit, les doutes et les perplexités disparaissent peu à peu. Cela

revient, comme dit Pascal, à « faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous ». Notre fidélité dans ces matières « futiles » nous habilite au contact de la Réalité par excellence. Et il importe plus de Le servir que de Le « connaître ». Car celui qui Le sert de tout son cœur Le possède en soi toujours, tandis qu'une certaine « connaissance » extrinsèque et discursive peut même éloigner de Lui. Dieu se révèle à nous dans la menue monnaie des tâches quotidiennes, pour peu que notre regard, détourné du monde, soit surtout attentif à l'ineffable Présence. Comme dit le Christ dans l'Apocalypse, nous trouvons en Lui notre nourriture ; mais Lui-même trouve à son tour, en nous, l'aliment de sa présence en nous. Comment savoir, parvenir à la certitude ? Jésus nous le dit : « Si quelqu'un *veut faire la volonté du Père*, il saura si ma doctrine est de Dieu ou si Je parle de Moi-même » (Jean, 7:17). C'est à quoi font allusion plusieurs paraboles. Le levain travaille la pâte jusqu'à ce qu'elle soit levée tout entière : c'est un processus d'incertaine conquête, qui peut échouer (Dieu a devant Soi, non des choses, mais des esprits, participant à sa nature, qui est esprit). Mais enfin, la saturation terminée, le résultat est acquis. Ce qui n'était que pulvérisation farineuse est, désormais, du pain : un pain. *Tel* pain. Les voies divines sont, d'ailleurs, plus secrètes encore : la semence fait souche pendant le sommeil, l'inconscience du paysan. Nuits et jours passent : l'épi surgit. Encore des nuits et des jours, des bains de soleil et des ondées. Le campagnard œuvre et se repose, travaille et dort. Et, durant tout ce temps-là, la vie de la plante se développe : la tige s'élève, l'épi se balance à son sommet, la semence pointe dans l'épi... Le but est atteint et le Royaume de Dieu s'est fait réalité : « C'est ici » dit l'Apocalypse, la « patience et la foi des Saints ». Car ce sont des réalités de la vie « courante » qui nous conduisent à Dieu et nous affermissent dans sa main, comme les tons cuivrés de l'atmosphère et le vent du midi nous font pressentir le temps qu'il fera demain.

Mais, a dit Héraclite des siècles avant l'Incarnation, « pour qui-conque a l'âme barbare, les yeux et les oreilles sont d'insuffisants témoins ». Aussi, les Pharisiens ont-ils trouvé la « clef » des miracles opérés par le Christ : « C'est par le prince des démons qu'Il chasse les démons ». Le Sauveur Se donne à peine l'embarras de répondre directement. Mais Il n'insiste pas. Ce qui compte à ses yeux, c'est l'évidence de la « Bonne Nouvelle prêchée aux pauvres » (Matt, 11:5), la lumière de cet Évangile pour tous les « fourbus, ployant sous le

fardeau » (*ibid.*, 11:28). *Nouvelle heureuse*, en vérité de repos, de rafraîchissement, de réconfort, de *paraclèse*. Ainsi, l'intuition de Dieu, par la paix qu'elle répand dans nos cœurs, par la joie, la vigueur morale, l'amour sacrificiel *qu'elle leur infuse*, est sa propre preuve et démonstration (à deux reprises au moins, Paul reprendra cette idée). Aux cœurs purs et sincères, aux esprits sans détour ni complication, aux âmes nues et candides, aux hommes qui répandent la paix, la Vérité vient toute seule et par elle-même ; elle les envahit, disent deux Prophètes, aussi « naturellement » que les eaux de la mer recouvrent le fond (Isaïe, 11:9 ; Hab, 2:14). Ici, pas de gnose. Aucun « fait nouveau ». Aucune information inédite. Mais les réalités anciennes, celles de « tous les jours », baignent désormais dans une lumière nouvelle. Des événements passés, comme ramenés à la vie, émane une clarté neuve. Telle est l'évidence de Dieu.

Voilà ce que dit Jésus. Avant de Lui donner tort ou raison, demandons-nous d'abord si nous L'avons compris, si nous avons saisi, « réalisé », l'*expérience*, le *donné* réel et concret, l'*acquis* de vie intérieure qu'Il exprime de la sorte. Alors, sans doute, Dieu nous deviendra-t-Il plus évident, plus présent, visible à l'âme. Le Royaume vient à pas feutrés, imperceptiblement ; si bien qu'en aucun cas particulier nous ne pouvons préciser à quel moment, et de quelle façon, telle ou telle âme a « réalisé » Dieu. Mais, si nous sommes francs et sincères à l'égard de nous-mêmes, nous pouvons savoir s'il a déjà pointé comme une aube dans nos cœurs, en deviner la présence au plus intime de notre prochain. A quels indices le reconnaitrons-nous ? – À l'atmosphère qu'il répand, à la fois de majesté et d'humilité, de force et de suavité : d'inébranlable paix. De cette connaissance nouvelle et surhumaine, la grandeur nous apparaît dans l'homme qu'elle rénove jour par jour, dans sa vie régénérée, dans la droiture et le désintéressement de sa pensée, de sa parole, de son action. Et l'on ne saurait y revenir assez, dans la paix des profondeurs, qui de plus en plus, envahit la surface. Dans la foi, la confiance, la ferme assurance de l'homme en qui s'épanouit la paix de Dieu.

Nous ne songeons pas le moins du monde à refuser notre hommage et notre gratitude, chaque fois que l'Église affirme la réalité d'une communication divine aux hommes par voie d'apparition, etc. La plus belle de toutes, à notre avis, est celle de saint Andrea delle Fratte ; la Vierge s'étant montrée à Louis Ratisbonne, on lui demanda ce qu'elle lui avait dit. Et de répondre : « Elle ne m'a *rien dit*, mais j'ai *tout compris* ! » Cette fois, le fait mystique me paraît, indéniable...

Ratisbonne, Juif et voltairien, eût été incapable d'une pareille réplique, s'il ne s'était pas « passé quelque chose ». Nous vouons même une très grande dévotion aux manifestations de la Théotokos dans la Chrétienté non catholique : celle de Blanchernes, par exemple, où Notre-Dame a laissé sur terre son propre voile, en guise de « preuve » pour les malheureux qui en ont besoin... C'est à l'abus, à la manie, que nous en avons : la réserve eucharistique est chose en tous points excellente et salutaire ; mais, au Moyen-Âge, des marchands joignaient des hosties consacrées à leurs convois de marchandises, pour les mettre à l'abri des brigands : nous avons l'audace de déplorer ces extrapolations superstitieuses... Méditer sur la vie et l'œuvre de Jésus-Christ, une habitude assurément recommandable ; mais je me permets de ne pas approuver l'Hindou converti qui m'a jadis avoué : « Je pense si constamment au Christ que je n'ai plus le temps de penser au prochain »... Et je ne puis me résoudre à concevoir la Vierge comme une ambassadrice toujours itinérante. La Presse américaine m'a révélé, au printemps 1919, qu'elle est apparue à une Carmélite des Philippines ; celle-ci lui adressant la parole en espagnol, Notre-Dame lui répondit qu'elle préférait parler l'anglais (avec ou sans l'accent américain, *that is the question*). Bien entendu, il lui fallait, d'urgence, une basilique: Son Fils n'avait pas une pierre ici-bas, pour y poser la tête ; elle-même, depuis son Ascension, mais surtout depuis quelque 80 ans, semble préoccupée d'avoir partout des sanctuaires... Eh bien, non ! c'est parce que, fils de Marie depuis le Calvaire, nous avons le souci de son culte, du *sérieux* qu'il requiert, de l'attirance qu'il peut exercer sur nos frères séparés s'il est dégagé de la gangue que lui fait un certain fanatisme, que nous rougissons en constatant qu'un ouvrage protestant, paru en Suisse, fait grief à la Très-Humble d'ineptes dithyrambes fatimistes du genre *Raccolta*, que l'auteur cite abondamment pour en montrer la contradiction avec le dogme christologique de Chalcédoine. C'est presque une question de pudeur... On dira de cette prétendue mystique que « c'est toujours assez bon pour le peuple » (sans doute comme les paroissiens d'autrefois). Eh bien ! non. Rien n'est assez bon pour « un peuple de prêtres et de rois, race choisie, nation sainte et sacerdoce royal ». Il n'est pas indifférent que les fils du Grand Roi lui rendent « un culte à l'instar du Logos », du Verbe (Rom, 12,2), ou, comme certains maniaques des visions et apparitions, se conduisent en « enfants, flottant à tout vent » d'illuminisme et d'illusion (cf. Eph, 4,14).

LA CROIX, SCANDALE POUR NOTRE GÉNÉRATION

Alors que tant des nôtres – soyons francs : l'immense majorité – tremblent d'étonner le monde, blêmissent à l'idée qu'il pourrait bien froncer le sourcil devant le « scandale de la Croix » (Galates, V,11) et prient très civilement Messieurs les Cochons de bien vouloir, sans gêner leurs augustes carcasses, fouler aux pieds les perles sacrées ; alors que des Académiciens ruminent l'antique foin Maurras-Massis et *tutti quanti* sur la « civilisation chrétienne », et que le premier plumitif venu aligne les « facteurs constitutifs de l'Occident » : l'hellénisme, Rome, la Renaissance ET le christianisme, saint Paul, lui, l'indomptable petit froussard, le judaillon qui porte le cosmos dans son cœur, Paul à qui je ne rêverais même pas de comparer les « géants » de la « civilisation occidentale », nous jette au visage ceci : « Pour moi, Dieu me garde de me glorifier de quoi que ce soit » – y compris vos fameuses « valeurs » sur quoi luit encore, d'un trouble et visqueux éclat, la bave du Serpent – « si ce n'est de la seule et unique Croix, par le truchement de laquelle le monde a été crucifié pour moi, tout comme moi-même je le suis pour lui » (Gal, VI, 14).

Cette « crucifixion », une expérience invariable du I^{er} au XX^e siècle, nous apprend qu'elle équivaut à l'abolition, à la mise à mort dans l'ignominie, fût-ce « tout bonnement » la mise à mort « quotidienne » dont parle l'Apôtre, et l'ignominie de notre nature. Par le Baptême, le fidèle « est enterré avec le Christ mort » ; dès lors, le vieil homme a été crucifié avec lui pour détruire le corps de péché (Romains, VI, 4-6). Mais, à son tour, l'homme, nouveau, trop souvent, se trouve à son tour cloué au vieil homme : la plus lourde croix qu'il nous soit *donné* de porter, c'est nous-mêmes.

Or, ce que le monde et son « prince » ont encore en nous (Jean, 14:30), nous qui sommes appelés à n'être pas de ce monde pour lequel le Christ a refusé de prier (*ibid.*, 8:23 ; 17:9), c'est ce qui – pseudo-vie masquant en réalité la pire des morts, un *Cas de M. Waldemar SPIRITUEL*, et non plus simplement psychophysique comme dans le fameux conte d'E.-A. Poe – est appelé, comme engrenage d'automatis-

mes transgresseurs, comme organisme d' « injustice » et « corps de péché », à la crucifixion légitime, justifiée, nécessaire, sur cette Croix même où le Sauveur a, pour nous, et afin de rendre possible une mort qui soit pour la vie, subi, béni *sa* Crucifixion injuste, immotivée, rigoureusement absurde, si l'on tient compte de sa Personne, mais qu'il a voulue pour son humanité, parce qu'il la partage avec nous... Il est, dit à peu près l'Apôtre, devenu maudit, quasi pécheur quant à la Croix, quant au « salaire du péché » : pour qu'en Lui *nous* devenions bénis, justes, et fils de Dieu quant à la Résurrection, salaire de cette Mort. Mais, quand on dénombre les dévotions, les œuvres, les systèmes de pensée et les constructions de l'esprit que tant d'entre nous tiennent pour leur christianisme, on ne peut s'empêcher de se demander quelle place la Croix, son mystère, son scandale et sa « folie » tiennent dans leur foi ?

Comment saint Paul concevait le message chrétien

Il suffit d'ouvrir, au premier chapitre, la I^{re} Épître aux Corinthiens : « Si le Christ m'a envoyé, c'est pour prêcher la Bonne Nouvelle, mais non par la sagesse du discours logique et démonstratif, de peur qu'ainsi la Croix du Christ ne perde tout sens, vidée d'elle-même, éternée, rendue vaine ».

Ainsi le but, la raison d'être, la justification de l'apostolat – et si l'Église n'est pas apostolique, de quel droit prétend-elle régir nos vies ; et, si cette prétention lui fait défaut, qu'elle aille au diable !... mais quel drame de perdre les âmes ardentes qui s'exclament ainsi, ces « cellules nobles », que ne pourront jamais remplacer les « tissus conjonctifs » ! – l'essence donc de ce que les nos pères appelaient le *kérygma*, le « témoignage » chrétien, c'est la prédication de la Bonne Nouvelle, de celle que déjà les Anges proclamaient dans la nuit de Noël : UN SAUVEUR NOUS EST NÉ. Et *le simple fait de cette naissance amène les hommes à prendre position* : Marie, Joseph, les habitants de Bethléem, les Bergers, les Mages, Hérode, les individus, les corps constitués, les pouvoirs publics, tous gagnent aussitôt, sur l'échiquier du grand drame surnaturel, les places qui leur reviennent. À peine a-t-il paru sur terre qu'il est pour nous, comme l'a été Yahweh sous l'Ancienne Alliance (Psaume LXXVII, 41, texte hébreu), « un signe en butte à la contradiction », à la *traverse* (Blunt, célèbre, exégète anglican, traduit : *to crossing*, radical : *cross*) ; séance tenante « sont révélées les pensées cachées d'un grand nombre »,

c'est-à-dire, en grec néo-testamentaire, de tous (Luc, 11,34-35).

Pour comprendre le Christ, sa mission, les fruits de son Incarnation – pour en avoir cette « connaissance » d'un ordre tout particulier en quoi consiste, d'après lui, la vie éternelle – lui-même encore nous a dit qu'il faut « réaliser (en soi) la vérité » et commencer par « *vouloir* faire la volonté de Dieu » : prétendre à cette connaissance en refusant de « vouloir », ne serait-ce pas l'origine de la fameuse faute « contre l'Esprit-Saint » ? Or la Bonne Nouvelle du salut, *totale*ment *immérit*é, radicalement hors de nos prises, comporte ce prolégomène qui manque aux mystères et religions antiques, à leur sotériologie : l'homme est, surtout depuis la Chute, incapable de Dieu ; tel quel, et malgré les protestations d'un illusoire *erôs*, il éprouve pratiquement, dans les profondeurs mêmes de son être, en ses propensions fondamentales, ce que Charles Maurras se félicitait de découvrir en Charles Jundzill : « un rigoureux besoin de manquer de Dieu ». Car, « lors même que nous tendons vers toi nos mains tremblantes, dit saint Augustin dans ses *Confessions*, nous les détournons de Toi, pour peu que Tu passes à leur portée ».

Dieu soulève en nous, trop souvent, malgré même la croissance en nous du Nouvel Adam, plus qu'une satiété : la nausée. Cela est vrai, puisque cela est réel, éprouvé, vécu, effectivement ressenti : j'en parle en témoin, en accusé. En dernière instance, même des saints ont connu cette torture de détester Dieu tout en sachant que, sans lui, c'est la mort.

Apostolat « nouveau » ?

Une telle expérience, qui remue en nous les brûlantes tourbes de l'irrationnel, de la concupiscence fondamentale – jet de fange au visage du Logos – ce n'est pas la sagesse platonicienne qui nous en libère. Il y faut le coup de poing en pleine face, le brutal réveil de la componction : « Pleurons sur Celui que nous avons transpercé ! » Ce ne sont pas point les appels à l'humanisme, à l'intérêt supérieur des hommes – comme si « l'idée de Dieu » était appelée à leur rendre service : perspective à l'envers, dénoncé en 1948 par le cardinal Suhard – mais c'est la Croix seule qui réalise cette percée, cette rupture ; elle fait sauter nos cœurs de pierre. « Amener les foules à Dieu » considéré comme un auxiliaire, c'est le prostituer ; vaine et fallacieuse « conversion » qui fait de juifs, voire des païens, non des chrétiens : Notre-Dame n'est pas le temple d'Epidaure ! Alors ?

« Convaincre » par l'apologétique ? « Démontrer » l'évidence, la nécessité logique du Scandale par excellence ? Établir l'inventaire des avantages, du *boni* qu'apporterait la Croix aux affaires humaines et « valeurs terrestres » ? Leur sociologie, et leur philosophie, et leur littérature, et leurs arts !... Il a raison, Loisy, dans ses deux premiers « petits livres », d'affirmer que cet univers de Liliput – celui que saint Paul qualifie souvent de « mauvais », et Jean, de « plongé dans le Malin » – que donc ce monde indiffère au Messie. Et de s'en scandaliser, ce « sage » ! Mais gloire à Celui pour qui le seul Royaume, la seule sphère du vivant et vivifiant Absolu valait que s'y attardât la pensée ! Ce que l'Apôtre présente à ce « monde », c'est, sans le moindre ménagement, sans la plus anodine concession à l'opportunisme, sans préambules et bagatelles de la porte, LA CROIX SEULE, remplie jusqu'au bord, si j'ose dire, de tout son sens.

« *Ceux qui périssent* »

On vient de paraphraser à peine la première Épître aux Corinthiens (1, 17-2.5). Or, Paul enchaîne : *pour ceux qui périssent*, pour ceux qui ne cessent point de périr, pour ceux qui « sont périssants » (c'est le sens même du grec *apollumenois* au verset 18), ceux dont la « vie même est (dès ici-bas) perpétuelle « perdition loin de cette Face divine » qui vivifie pour l'éternité quiconque la recherche et la contemple (II Thess, 1:9), pour ceux-là, le message de la Croix est pure *folie*, abandon de la proie pour l'ombre, anticipation sur la mort et vertige d'anéantissement, se signassent-ils vingt fois par et courussent-ils tous les pèlerinages... « Mais, nous, qui sommes (d'ores et déjà) sauvés » – et siégeons, d'ores et déjà, en Jésus-Christ l'Adam noue dans les sphères célestes – le mot que dit la Croix, son message pour 1950 comme pour 50 « est force de Dieu ».

Et ce mot, c'est : *agapè*. Amour. Nous dirions charité, si ce dernier terme ne désignait, pour tant chrétiens, la pièce d'un franc qu'ils déposent précautionneusement dans la main calleuse et ridée d'une vieille mendicante, avec l'empyréenne satisfaction d'avoir, comme le Rédempteur, sacrifié quelque chose pour le salut d'autrui. Or, de même que nos corps, et tous les corps, puisent l'être, la vie, la vigueur, la subsistance, dans ce monde où, pour parler comme saint Jean, nous nous trouvons comme immergés – de même que nos âmes trouvent, elles aussi, leur nourriture, leur étoffe, leur accroissement et leur épanouissement dans une ambiance qui les alimente comme un

sein maternel (mais il s'agit, depuis la Chute, au témoignage du même Jean, d'un *amnios* empoisonné, *in quo totus mundus positus* : c'est la grande antilumière universelle, projetant son éclairage déformateur à la face des choses et maquillant le cosmos, lui appliquant son masque de théâtre, cette « figure du monde » promise à la poubelle, cf. I Cor, 7:31) – ainsi, nous, les rachetés, nous vivons, nous avons le mouvement et l'être en Jésus-Christ, vraie Lumière, « vrai monde » (Bérulle) ; nous allons à notre destin dans une atmosphère spirituelle, dans un espace, un firmament qui nous environne, nous pénètre, nous sature et nous alimente, et qui lui-même est intelligence, amour, compréhension et compassion – indiciblement, incompréhensiblement. Quiconque a ressenti, sur son front et dans son cœur, les mystérieux attouchements de cet Impalpable, quiconque a prêté l'oreille à cette Voix du Silence, quiconque est « sauvé », pour parler comme l'Apôtre, tient tout le reste, comme le même Apôtre, pour « excrément », fumier, *stercora* ose préciser la Vulgate. La réalité, la puissance, la force, le Rire au Dernier Jour, le triomphe, c'est là, dans cet *invisible* – tenu pour infiniment plus vrai, plus présent, plus stable et enrichissant que le visible – c'est là que nous en chercherons la trace... Et les autres ? Ceux qui « périssent » ?...

Monde « sage » et Dieu « fou »

Saint Paul, aux prises avec le « monde » de son temps, va-t-il, avec Apollos et les « hellénistes », mettre des gants ? « Ceux qui périssent », voyez ce qu'il en dit : « C'est d'eux qu'il est écrit : *La sagesse des sages, je la détruirai ; la science des savants, je l'anéantirai*. Où donc est-il le sage ? Où, le scribe ? Où, le docteur et discuteur ? Où le controversiste, jonglant avec les arguments et les étalons de valeur admis par le monde ? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse (l'astuce, la prudence) de ce monde ? Oui, certes, et voici la preuve : il est arrivé, en la sagesse *de Dieu*, que le monde n'a pas connu Dieu par la sagesse (= par *la sienne*) ; alors, Dieu s'est complu à sauver les croyants par la folie qu'on leur a prêchée ». Notez chacun des derniers mots. Qui Dieu sauve-t-il ? Les seuls croyants. Par quoi ? Par la folie de là Croix, seule proclamée par les apôtres. Enfin, rappelons-le : qui parle ici ? L'Esprit-Saint, le Révélateur de toute vérité.

C'est donc vainement qu'a crié la Sagesse, vainement que le Sens de cet univers (comme aimait à répéter Soloviev) a élevé la voix. La pourriture satanique que l'homme charrie en ses veines paralyse en

lui tout élan vers la vérité : la Sagesse est captive : « Car tout ce qui se peut connaître de Dieu », tous les trésors de sa science et de sa puissance, « il l'a manifesté » au genre humain. « Depuis que le monde existe, l'éternelle *Dunamis* » (il s'agit, en langage philonien, du Verbe) de Celui qui l'a projeté dans le temps, et « la divinité » de Celui qui pose dans l'être ce qui n'était pas – *per omnia facta sunt* – bref : les « invisibles perfections de Dieu », tout cela, qui nous exprime la sagesse d'En-Haut, « est rendu visible à l'intelligence », à la sagesse créée, « par le moyen de ses œuvres ». Nous avons, par conséquent, « connu Dieu » – l'Apôtre affirme, d'ailleurs, qu'il vaut infiniment mieux être connu *par Lui* (Gal, 4:9, et le terrible « Je ne vous connais pas » de Matt, 25:12) – nos philosophies nous ont mis sur ses traces. Comme à Moïse, il nous a montré ses *middôth*, ses « voies » et sa « gloire » à défaut de sa Face, l'Ombre de son « inaccessible Lumière » (Exode, 33: 12-23 ; 1 Tim, 6:16).

Mais, continue l'Apôtre, nous « ne lui avons pas rendu grâces, nous ne l'avons pas glorifié *comme Dieu* ». Comme un allié, à la rigueur ; comme un bon domestique, oui ; comme je ne sais quelle « force cosmique », impersonnelle et corvéable à merci, oui encore ; comme le garant céleste de la démocratie parlementaire et de notre doctrine sociale, soit. Mais comme notre Dieu, Maître, Souverain, Père et *Tout* ; comme plus nécessaire à nos âmes que l'air à nos poumons ; comme l'objet constant de nos préoccupations, le pôle et le cœur à la fois de notre vie ; comme notre réalité véritable, dont nous ne sommes que des ombres ?... Chrétiens, mes frères, qu'en pensez-vous ? Dieu remplit-il notre horizon ? La certitude de sa présence et le pressentiment de sa perfection, que nous infuse la foi, suffisent-elles à bannir, comme dit saint Jean, toute crainte, toute angoisse, au seuil de 1950 ? En fait, nous ne cessons pas de le renier, de démentir qu'il soit, donc de l'assassiner virtuellement, par nos vies, par notre inattention de tous les instants, par notre distraction – Pascal nous voit pressés de nous « divertir » de lui, qui nous répugne comme un vide – par la fermeture hermétique que nous opposons, aussi habituellement que nous respirons, à sa douce et constante pression ; nous sommes, en dépit de nos psittacistes professions de foi, coupés de l'Être (qui, Dieu merci, ne se laisse pas séparer de nous !)

Dès lors, poursuit saint Paul, « vaines, creuses, sans réalité, sans substance divine sont nos pensées ; nos cœurs incompréhensifs poursuivent dans les ténèbres leur palpitation détraquée. Nous vantant d'être sages, nous sommes devenus fous », insensés, privés par notre

propre orgueil, notre imbécilité, de ce SENS du monde et de la vie que Soloviev identifie au Verbe. *Notre* sagesse, pour avoir refusé d'être à l'image de Celle d'En-Haut, est devenue folie, dérèglement (Rom, 1:18-22 ; Jacques, 3:13-18). Il ne reste plus à Dieu, pour se faire entendre, qu'à prendre les apparences de la folie. S'il est un mystère incompréhensible à l'homme, c'est bien le puits profond creusé au fond de lui-même, où remue encore, sous une vase millénaire, l'antique Serpent de la Genèse. Notre méfiance à l'égard de l'Être, la haine que par à-coups nous lui portons – quel mystique attentif n'un a pas ressenti avec horreur, le brusque surgissement, comme une tête de vipère ? – qui saura voir clair en ces abîmes ? Mais il y a, pour nous, plus incompréhensible encore : la Miséricorde, qui est l'Amour tournant vers les pécheurs, vers les créatures perdues, sa Face de lumière. Ce qu'il ne manifeste pas aux justes, aux « bien portants », il le révèle aux impies, aux « malades ». *Tout compte fait*, il fait briller son soleil sur les méchants *plus* que sur les bons : ils en ont bien plus besoin, les pauvres ! Il pardonne plus à Madeleine qu'à l'irréprochable Simon, son hôte. Il paie davantage aux tâcherons de l'onzième heure, parce que ceux de la première sont embourgeoisés, tout confits de respectable conformisme, des syndicalistes en règle de cotisation, l'aristocratie prolétarienne, tandis que les ouvriers de l'après-midi finissante se connaissent pour d'humbles clochards, des *tramps*, des *hoboes*, des va-nu-pieds sans feu ni lieu... Michol, fille de Saül, née princesse en Israël, n'a que mépris pour ce David, ce parvenu, ce futur roi de l'onzième heure, qui danse comme un rustre pris de boisson, tout nu, sans vergogne, devant Yahweh. Mais la folie de David, ce « sauteur », cet « homme de *rien* » (pour les fantômes qui se croient vivants, cela veut dire : homme de *Dieu*), la folie de ce grotesque qui « lui-même s'humilie et s'avilit pour l'amour de Yahweh » – lequel, pour cela, l'« exalte avec honneur » (II Sam, 6:20-22) – ne préfigure-t-elle pas singulièrement les chapitres 53 d'Isaïe et II de l'Épître aux Philippiens ? (je ne fais à aucun catholique l'injure de croire qu'il pourrait ignorer ces documents capitaux de notre foi). Telle est la « folie » de Dieu, et de ceux, même faibles et pécheurs, pour qui cependant le seul désir foncier qui les empoigne à fond consiste à vouloir sa gloire.

Quand l'Église était vraiment « jeune »

Éternelle, elle a connu cependant la fraîcheur des sources encore

proches. Toute autre « jeunesse », à mesure que s'épanouissent les temps, serait maquillage et Jouvence de l'abbé Soury... Cette aïeule n'a pas à jouer les donzelles à la page. *Patiens quia aeterna* : avez-vous peur que les portes du Hadès, de la Mort, prévalent contre elle ? Et relisez la suite du texte paulinien : « Quant aux juifs, ils réclament un *signe* ; pour les Grecs, ils courent après la *sagesse*. Mais nous, nous professons et prêchons que le Christ, et le Christ crucifié : aux juifs (il est) pierre d'achoppement ; aux Grecs, folie. Mais pour les appelés, soit juifs, soit Grecs, il est, ce Christ, force de Dieu et sagesse de Dieu. Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu plus forte que les hommes ». Ainsi, de toutes les méthodes d'apostolat, Paul, guidé par l'Esprit-Saint, a choisi la « pire » : celle qui scandalise, irrite, et dégoûte les uns, en même temps qu'elle fait hausser les épaules et « rigoler » les autres. Tant pis, dit l'Apôtre : ceux qui sont « appelés », et pour qui seul vaut le témoignage chrétien, ceux-là, transformés par la Grâce, sauront bien comprendre et, sous l'aspect révoltant, scandaleux, ou vieux jeu, désuet, ridicule, de cet apostolat paradoxal, découvrir les « paroles de vie ». Zut pour les autres, puisque prêcher à des hommes sans grâces, c'est ouvrir un musée de peinture aux aveugles ! Il faut avoir le courage, estime saint Paul après le Seigneur, de rompre en visière aux opinions reçues, et d'ailleurs naturelles à l' « homme animal ». Car c'est une véritable transvaluation des valeurs que le Sermon sur la Montagne.

On entend répéter que, pour faire admettre le christianisme par les foules repaganisées d'aujourd'hui – comme si, demandait Soloviev, elles avaient jamais été dépaganisées en profondeur ? – il faut leur en présenter les « aspects » les plus idoines à les séduire (vous voyez ça, vous : les « aspects » de la Bonne Nouvelle, de l'Absolu, faisant sa trouée dans le relatif ?)... « Votre christianisme suranné, sans jeunesse, disait ce parfait laïciste, Joseph Goebbels, qu'est-ce qu'il a produit ? Quels sont ses fruits visibles et tangibles, ceux qu'exige votre siècle ? Rend-il l'homme ici-bas plus heureux ? Vit-on mieux grâce à lui ? Est-il positif ? Que nous chaut le dogme, le formulaire abstrait, qui, d'ailleurs, anime si peu vos vies ? *Ein positives Christentum, das brauchen wir !* » (dans sa réponse à *l'Alter Glaube* de Matthias Laros, parue en 1940 dans son *Angriff*). Tous les pays du monde surabondent, en ce qui concerne l'exigence « juive » du signe – *judaei signa petunt* – en Juifs du genre Joseph Goebbels. C'est, appliqué aux mystères surnaturels, le critère du « rendement ». Il y a déjà cinquante ans, la Lettre apostolique *Testem Benevolentiae* de Léon

XIII, condamnait sévèrement ceux qui, sous prétexte, d'apostolat rajeuni – les « américanistes » – rêvaient de substituer à la « vie angélique » prônée par l'Évangile, des « valeurs » plus « modernes » : Jésus-Christ n'avait qu'à modifier quelque peu son répertoire, afin qu'on pût dire de Lui : *saltavit et placuit*. Aujourd'hui encore, beaucoup de catholiques hochent gravement la tête – geste d'autant plus facile qu'il y a moins dedans – et, puisqu'en effet « le dogme », c'est-à-dire la Vérité mystérieuse, la Réalité surnaturelle, ne joue dans leurs affaires qu'un rôle d'arrière-plan – celui du coffre-fort chez Mme Humbert – ils sont d'avis qu'il serait bon de présenter aux incroyants « tout le reste » en premier lieu, le Royaume de Dieu leur étant donné ensuite, comme prime gratuite, en surnombre et par surcroît : à tout acheteur de sociologie catholique, d'Histoire Sainte et de « civilisation chrétienne », nous offrons une belle portion de Grâce par-dessus le marché. *Larvati prodeunt...* Ce n'est pas ainsi que s'avancent les étendards du Roi ! Sous ce rapport, un certain catholicisme contemporain ressemble étonnamment à la variété qu'en a connue le XVIII^e siècle josphiste ; on pourrait avantageusement revenir, doivent se dire d'aucuns, à ces sermons où les « bienfaits du christianisme » pour l'agriculture et l'économie politique étaient mis en lumière. Mais où reste, en cette tactique, le scandaleux mystère de la Croix ? Le fait est, tout bonnement, qu'on a *peur de scandaliser*. Or, Jésus lui-même n'a jamais ravalé, par peur d'écartier de lui les oreilles délicates, ces « dures et intolérables paroles » auxquelles il ajoutait, pour toute excuse et apologie : « Et vous autres, voulez-vous m'abandonner aussi ? Vous êtes libres de filer ! » (Jean, 6 :60-67)

Après « nos » Juifs, voici « nos » Grecs

Si nous avons en effet *nos* « juifs » – pour qui la vérité chrétienne est à la mesure de l' « air » qu'elle « déplace », du retentissement qu'elle trouve dans monde pour lequel Jésus a refusé de prier – les « Grecs », les sectateurs de la « sagesse », ne nous manquent pas davantage. Il leur faut enrober le « remède » chrétien de glybose philosophique, éblouir l'intellectuel méfiant pour qu'il détourne son regard de ce « supplicé tirillé par quatre clous », dont la vue pourrait choquer la délicatesse de son humanisme. Mais, au sein même de nos paroisses, hors la pratique assez routinière d'un « Chemin de Croix » auquel les fidèles « assistent » bien plus qu'ils n'y « participent », quelle place l'amour sacrificiel de Jésus-Christ et le

sens la Croix tiennent-ils dans la piété des foules ? Quand elles vont à la messe, oserait-on dire que l'immolation du Monogène attire leur attention plus que leur désir de tête-à-tête solitaire avec l' « Hôte du tabernacle ».

Je ne sache pas que nos anémiques petits païens d'aujourd'hui – qu'en général les jeux du cirque romain feraient tomber en pamoison comme des « personnes du sexe » – soient plus trempés que les coriaces sujets de Dèce ou de Dioclétien. Les idéologies communautaires à prétentions religieuses – le stoïcisme, par exemple – les mystères à répercussions sociales – ceux de Mîthra, au premier chef (car « rien de neuf sous le soleil ») – comment se fait-il qu'ils aient, en si peu de temps, dû céder la place à cette simple, inopportune, pas du tout publicitaire et « folle » doctrine de la Croix. Entrez bonnes gens, venez « ajouter en vos propres vies ce qui manque aux épreuves du Christ » (Coloss, 1:24) : quel programme électoral, quel projet de réforme de structures ! Oui de la structure de l'âme ! Ces apôtres n'avaient donc aucun sens des besoins de leurs contemporains, de la propagande ? En revanche, ils avaient la FOI, une foi vivante et vivifiante : l'invisible était plus réel et plus important, à leurs yeux, que le visible. En fait, ce que l'Empire a demandé au Christianisme, ce n'est ni le secret d'une puissance qui s'étale et fait la roue en dressant l'inventaire de ses « réalisations » (politiques, économiques, sociales), ni l'asthmatique audace d'un système du monde qui rende compte de tout le relatif.

Ces préoccupations sont étrangères aux apôtres, et, d'ailleurs, les premières générations chrétiennes ont conquis le monde alors qu'elles s'attendaient, par une interprétation hâtive de l'Évangile, à voir bientôt s'évanouir ce fantôme, cette « figure ». Où les modernistes ont vu, protestantisme libéral, une hantise des thèmes eschatologiques, peut être sera-t-il permis de découvrir – en se rappelant que, chez saint Jean, le « siècle futur », le Royaume et la vie éternelle sont des données toujours présentes, toujours contemporaines – sous les métaphores apocalyptiques, le seul souci du transcendant (« toujours le même », même incarné, dit l'Épître aux Hébreux, « hier, aujourd'hui, éternellement ») ? C'est toujours que, depuis l'Incarnation, le monde et son « prince » sont jugés, toujours que Simon-bar-Jona s'effare devant la Croix, piètre « bonne nouvelle » pour attirer le peuple ; toujours, et plus que jamais, que rejetant, toute équivoque, tout compromis, tout essai d'entente avec ce monde, celui-là seul parvient à la paix, à la réconciliation avec Dieu,

avec le prochain, avec soi-même, qui prend la Croix telle qu'elle et n'attend rien que d'elle (*O Crux ave, spes unica* : ça ne vaudrait plus rien hors des églises ?)....

« *L'âme de tout apostolat* »

Pour faire revivre l'amitié qui, dans l'Eden, unissait l'homme à Dieu, et donc l'homme à l'homme ; pour ramener le prodigue au foyer paternel, pour arracher de nos cœurs ce regret stérile, cette conviction profonde d'une irrémédiable malice qui nous voue au cynisme et au désespoir (racine profonde des régimes dictatoriaux) ; pour manifester à l'homme l'infini de l'amour divin, ce qu'il a d'unique et de paradoxal, et qui précisément est seul à pouvoir nous sauver ; pour que l'homme voie, ressente, comprenne à quelle profondeur inouïe va la dilection que Dieu lui porte, qu'il y a là comme une véritable passion, si bien que la sanctification, la gloire, l'apothéose de sa créature ne cessent de remplir et d'enflammer le cœur de l'Être ; pour nous rendre évident le zèle ardent de l'Éternel pour sa propre maison, c'est-à-dire pour nous-mêmes, et combien brûle en lui le désir de nous conformer à l'image de son Fils ; pour que pointe en nos âmes, comme une aube nouvelle, une notion jusqu'alors inconnue de la sainteté, de l'amour et du sacrifice ; pour qu'en nos cœurs monte et s'épanouisse, comme une lente mais irrésistible marée, le désir d'être « saints », « consacrés à Yahweh » dans *le tout de nos vies*, car la religion, c'est cela ; pour qu'en nos volontés se déploie la surhumaine vigueur nécessaire à l'accomplissement de cette tâche... pour tout cela, le sacrifice de la Croix apparaît, à qui tient Dieu et sa Loi pour les réalités par excellence, comme d'une suprême nécessité. On connaît le distique d'Angelus Silesius à propos de Noël : « Le Christ à Béthléem cent fois fût-il venu, et non pas dans ton cœur, tu resterais perdu ». Et la Croix que nous ne faisons pas nôtre n'est, elle aussi, pour nous qu'un mirage. Qui tient Dieu et nos responsabilités devant lui comme des mots vides de sens, nous n'avons rien à lui dire. Mais d'innombrables « martyrs » sanglants ou pacifiques, des millions de saints attestent, à travers vingt siècles, que la Croix de Jésus est seule à pouvoir réaliser toutes ces choses, et les réalise : *per passionem et Crucem ad Resurrectionis gloriam perducamur...* C'est même au cours de leurs heures les plus « sacrées » que ces Témoins ont vécu, éprouvé, ressenti d'expérience, trouvé dans l'orientation même de leur destin, cette *nécessité* de la Croix. Elle les a sauvés d'un « désespoir sans

Dieu dans le monde » (Eph, 2 :12), d'une abjecte terreur à l'égard de Dieu, du verdict qu'ils n'eussent pu manquer de prononcer eux-mêmes sur leur fondamental *état* de péché, de la puissance et de l'attraction exercée sur eux par le vieil homme, de la perversité profonde qui les portait à l'aimer encore... Cette libération, ce salut, cette réjouvénation des âmes, depuis le Calvaire, des millions l'attribuent à la seule et souveraine efficace de la Croix : « Parce qu'il n'a pas voulu se sauver lui-même, il peut sauver et sauve en effet ses frères. » Ainsi s'exprime Paul après Isaïe. Mais c'est aussi la réplique des générations chrétiennes aux Juifs apostés sur le Golgotha, pour insulter Celui que les cœurs obnubilés *doivent* tenir pour le plus grand raté de l'Histoire. Qui ne cherche pas dans ces vues-là le principe de son « apostolat » me rappelle soit les Gnostiques bourrés de philosophie, de « sagesse » et d'« humanisme », soit les Ébionites, préoccupés surtout de ce que la Bonne Nouvelle pouvait signifier, pour les pauvres, les prolétaires, de « socialisme » et d'« humanitarisme ». Les uns et les autres, où sont-ils ?

Que prêchons-nous aujourd'hui ?

Cette vérité centrale du christianisme peut sembler, obscure à plusieurs, en un moment où, comme au seuil de l'ère chrétienne, il appartient à tous d'être, « sel de la terre », et de « prêcher », fût-ce tout bonnement par l'exemple – de gourmander, de réclamer des comptes, affirme l'Apôtre, « en temps opportun et même inopportun ». On présuppose ici des incroyants de bonne foi, de bonne volonté, qui ne ferment pas leur cœur à la lueur entrevue. Il suffit alors à ces humbles âmes, pour être sauvées, de faire entière confiance à la miséricorde de Dieu dans le seul Jésus-Christ ; et les voilà marchant bientôt dans la justice, la lumière, la paix et la « sainteté à Yahweh », alors même qu'elles seraient incapables de « rendre raison de l'espérance qui demeure en elles » (1 Pierre, 3:15). La *doctrine* de la Croix est comme l'écrin protecteur et conservateur de cette inexprimable *expérience* : les uns se sentent l'audace sacrée d'en explorer les « *dimensions* » (Ephés, 3:18-19), les autres sont poussés par le seul instinct... Jésus dirait par le vent : *Spiritus*. Mais, pour tous – les uns, qu'assouvit en les apaisant la simple assurance du salut ; les autres, que passionne la scrutation des mystères – l'expérience, c'est-à-dire la *vie* chrétienne, est indispensable. C'est elle, et elle seule, qui débouche sur don d'ailleurs tout gratuit de l'illumination.

Que notre âme passe par ces affres puerpérales, par ces souffrances de l'enfantement que lui apporte l'Esprit-Saint lorsqu'il la « convainc de péché » soit en sa jeunesse, soit longtemps après la fleur de l'âge, alors même qu'on s'imagine naïvement, parce qu'on surabonde en « œuvres mortes », marcher à grands pas sur la voie de la perfection – que Dieu devienne, avec la conscience, la grande certitude de notre vie, et ce qui compte, et seul compte ; que nos fautes nous apparaissent enfin dans leur inexcusable malice, parce qu'elles tournent contre l'Être la présence même par laquelle il confère aux créatures toute leur réalité ; que l'immonde remugle de notre nature déchue nous remonte aux narines (parfois physiquement) ; que la honte nous poursuive le jour et l'inquiétude nous hante la nuit... c'est *alors*, enfin, et alors *seulement*, que nous élevons les yeux vers la Croix (seule religion admissible, chez le chrétien), acceptant d'un cœur d'enfant la miséricorde du Père ; c'est alors que nous comprendrons, autrement que d'une connaissance abstraite, la nécessité du sacrifice pour notre salut et pour la délivrance de TOUS.

Alors, alors seulement ! C'est le cœur qui fait le théologien ; car c'est le cœur, le fonds le plus intime de notre être – la source profonde d'où jaillissent désirs, propensions, buts, instincts, impulsions – c'est lui-seul que vivifie l'Esprit qui nous « convainc de péché » (Jean, 11:8). Car si nous n'avons pas ployé l'épaule sous la honte et le joug pesant du péché, si nous n'avons pas supplié Dieu de toute notre âme d'abattre cet obstacle qui nous sépare de lui, nous sommes aussi radicalement incapables de voir dans la Croix, dans le sacrifice, la condition fondamentale, indispensable, de l'amour libérateur, qu'un époux stérile de sympathiser avec les émotions d'un père, qu'un sourd congénital d'exposer avec conviction profonde une théorie de la musique : « L'homme naturel est incapable d'assimiler ce que lui apporterait l'Esprit de Dieu : des folies, voilà ce que ce serait à ses yeux ! Les connaître, c'est une pure impossibilité pour lui, car on remonte de discernement en discernement quand on est rempli de l'Esprit » (*pneumatikôs*, cf. 1 Corinth, 2:14). Ce que cet Esprit affirmait vrai en l'an 50 l'est encore aujourd'hui : la seule méthode qui vaille aujourd'hui comme alors pour *convertir* le monde – *convertere* – littéralement, lui faire demi-tour et « machine-arrière » – c'est d'abord d'obtenir pour lui le don de l'Esprit, c'est ensuite de lui prêcher un message, un « témoignage chrétien » qui *reste au niveau de l'Esprit*.

LE RÔLE DU LAÏCAT DANS L'ÉGLISE

Tenons-nous en à ce titre, choisi par le chanoine Philips¹⁰. Ce livre, en effet, étudie le rôle, non *des* laïcs, poussière d'individus, mais *du* laïcat, corps constitué, et non pas dans le monde, mais *dans l'Eglise*, au sein de l'assemblée mystérique. Les laïcs, pris en bloc, comme un « état », sont d'ailleurs cette communauté, ce « peuple fidèle », successeur du *Qahal* juif, lui-même identique à la nation, globalement élue et vouée à Dieu (la vocation judéo-chrétienne est individuelle, mais l'élection est collective). Ils ne sont donc pas confiés à la tutelle de l'Eglise : ils *sont* l'Église – vivant tissu, robe du Christ dans l'Apocalypse – comme les mailles *sont* la tunique sans couture. Tout comme « l'armée se recrute parmi les civils », le clergé se différencie au sein de l'ethnie surnaturelle. Il n'y a pas deux classes de Chrétiens, comme il y avait, sous la Terreur, des citoyens « actifs » et des « passifs »... Cette réminiscence historique nous amène à pasticher Sieyès : « Qu'est-ce, en fait, que le laïcat ? Rien. Que serait-il, si les novateurs avaient gain de cause ? Tout. Que doit-il être ? Quelque chose ».

Objection préjudicielle : trop souvent, les solutions apportées au problème de la rechristianisation, depuis le « coup de semonce » tiré par l'abbé Godin, ont, à l'insu même de leurs auteurs, tendu vers une dégradation du sacré, immergé dans le profane jusqu'à s'y perdre. On « humanise », on vulgarise le message surnaturel jusqu'à le rendre « acceptable » au monde, tellement on a fini par l'y conformer. Salomon Reinach a écrit *Le Latin sans larmes*. On prône un Christianisme sans Croix (certains sermons « sociaux » rappellent, en moins cocasse, les prênes suggérés par l'empereur Joseph II). La transcendance devient une parente pauvre, qu'on n'ose présenter au monde. Dans la Bonne Nouvelle, on introduit ce principe du « rendement », de l'utilité, qui en est la contradiction même. On escamote le caractère essentiellement sacré et hiératique du Catholicisme, où

¹⁰ G. Philips, *Le Rôle du Laïcat dans l'Eglise*, Paris, 1954 (Casterman), 248 pages. En tant que secrétaire adjoint de la Commission théologique de Vatican II, il a été un des experts qui ont contribué dans une plus large mesure à la rédaction de *Lumen Gentium*.

rien ne peut être isolé, cependant, du contexte vital. Dès lors, qui discrimine les valeurs « théologiques », qui reste fidèle au dogme de la Chute, au mystère de la Rédemption, tels que les ont professés les Pères de Trente (après St. Paul), ne peut qu'approuver, et n'a pu que prévoir, les récentes réactions romaines¹¹. Il n'en reste pas moins – comme l'a vu jadis l'abbé J. Rivière pour les questions mal résolues par le modernisme – que le *problème* subsiste : le méconnaître manifesterait une défaillance de la charité.

La Chrétienté primitive a bouleversé la société antique, ses mœurs, son économie, ses institutions sociales et politiques, en la forçant à « lever les yeux vers les montagnes » (Ps. 120), en prêchant l'Évangile « inhumain », et d'autant plus percutant, du Christ, et du Christ crucifié. Pour les Apôtres, pas de « méthodes d'apostolat ». S'ils ont transformé jusqu'en ses moelles le monde visible, c'est parce qu'ils n'ont cessé de contempler l'invisible, bien plus présent pour eux. « Ils civilisaient en évangélisant alors qu'aujourd'hui l'on rêve d'évangéliser en civilisant » ; cette formule qui m'a valu des quolibets en 1947 et en 1949, j'ai eu la joie de la retrouver récemment dans la Lettre pastorale d'un Évêque français... On objecte encore : le clergé contemporain n'a pas l'oreille des foules paganisées. Croit-on que les Martyrs l'aient eue davantage ? Ou la formule de Tertullien – « sang des Martyrs, semence des Chrétiens » – n'aurait-elle plus cours actuellement ?... Il me paraît plus simple de constater que les clercs ont quelque chose à dire – la Parole même de Dieu – mais parlent un langage fleurant la naphthaline, tandis que les laïcs ont acquis le ton, les allures et les usages du monde (luciférien) où ils ont pris leurs aises (1 Jean 5:19), mais n'ont rien à lui transmettre, sinon l'inane pitance qu'on leur a trop souvent donnée. Pourtant, l'antiquité a connu des laïcs évangélistes et docteurs ; elle s'en est très bien trouvée. Jusqu'au seuil du 18^e siècle, notre Occident catholique n'a pas tenu pour anormale et choquante l'activité doctrinale des laïcs (les Pères ont eu recours aux lumières de quelques « consultants » laïques, alors qu'aujourd'hui les Blondel, les Le Roy, les Von Hügel, les Peterson, sont *ipso facto* suspects : *taceat laicus in Ecclesia* !) ; au dernier siècle encore, W. Ward enseignait la théologie à Oscott College... Par contre, à l'heure actuelle des laïcs prêchent des retraites, professent l'exégèse, la psychologie, la

¹¹ Ces réactions romaines, je les pressentais dès 1943, quand la 3^e partie de l'Encyclique *Corporis Christi Mystici* m'inspira de relire la Lettre de Léon XIII au Cardinal Gibbons sur l'« américanisme » (1899).

théologie fondamentale et spéciale, tant au sein de l'Anglicanisme (par exemple la carrière d'Evelyn Underhill, formatrice spirituelle du clergé « anglo-catholique ») que dans l'Orthodoxie orientale (où, généralement, les chaires des Grands Séminaires sont occupées par de « simples » fidèles). Où donc trouver de nos jours ces marchandes de poisson qui, au marché de Constantinople, d'après St. Basile, du temps d'Arius s'eng... à propos du verbe co-essentiel ou seulement semblable au Père ? Où ces foules d'artisans simples, pour qui les Augustin, les Grégoire de Nazianze composaient leurs homélies ? Où cette racaille – suivant Tacite et Celse – dont St Paul tranchait les problèmes pratiques, en les référant à des spéculations transcendantes, dont même des clercs seraient incapables, aujourd'hui, de démêler exhaustivement l'écheveau ?

C'est dire l'intérêt prodigieux, l'actualité inouïe, de l'ouvrage récemment écrit par le chanoine Philips. Son style est vif, alerte, clair, riche en formules à l'emporte-pièce. La lecture en est aisée, la compréhension spontanée. Et le fond est au niveau de la forme. L'auteur puise copieusement aux bonnes sources. Sans doute on y découvre des fautes vénielles, *sine quibus Angeli simus* dit St. Augustin. Par exemple : M. Philips semble ignorer totalement l'étude capitale en la matière, du Cardinal Newman, parue dans *The Rambler* en 1859 et qui lui a valu 25 ans d'ostracisme à Rome : *On Consulting the faithful in Matters of Doctrine* (De la Consultation des Laïcs en matière doctrinale). De même pour le fameux Mandement de Mgr. Dupanloup se rendant au Concile du Vatican : « Les Evêques vont à Rome pour témoigner de la foi de leurs fidèles, etc. ». Page 18, l'étymologie historique du mot *laos* est très incomplète (entre autres, son rapport avec la « liturgie ») ; l'auteur ne nous réfère pas au *Qahal* juif (alors que tous les éléments d'un exposé complet sont rassemblés dans l'œuvre absolument hors-pair d'Henri de Lubac : *Catholicisme - aspects sociaux du Dogme*). Pas un mot de la sophiologie, clef de l'ecclésiologie « orthodoxe » (pour autant qu'il y ait, en Orient, un traité autonome de l'Église). Rien sur la théologie du *sobornost*¹², assise, du rôle dévolu aux laïcs dans l'Eglise russe¹³.

¹² *Sobornost*, en russe « collégialité », « conciliarité », caractère essentiellement collectif (*sobor*) dans la théologie de l'Orthodoxie russe.

¹³ Ayant passé moi-même plusieurs années dans le ministère de l'Eglise byzantino-slave, je me vois forcé de récuser ce que l'auteur écrit p. 45, note 27, de la dévotion à l'humanité du Christ : celle-ci, en Orient, n'a rien du sentimentalisme médiéval franciscain ; il ne lui viendrait pas non plus à l'idée d'adorer un élément expressif de

Mais, cela dit (comme il se doit), l'ouvrage analysé ici, fraie des voies, déblaie des horizons ; surtout, tenant le milieu entre la synthèse abstraite et le pragmatisme socio-moralisant du « nouvel apostolat », il ne cesse d'avancer à travers le monde des problèmes concrets, pratiques, mais toujours en « élevant les yeux vers les montagnes », comme l'équilibriste sur la corde raide, dont le succès tient à ce qu'il regarde, non ses pieds ou le terrain qu'il surplombe, mais le but. D'un livre consacré au mariage, M. l'abbé Ch. Moeller écrivait : « L'impression qui s'en dégage est extraordinairement forte : c'est celle de voir les choses, enfin, d'en-haut, c'est-à-dire du point de vue des mystères révélés »¹⁴. Cette remarque vaut aussi pour les pages substantielles et puissantes de M. Philips. Ce qui m'y frappe le plus – et le fait est trop rare, trop neuf, trop « annonciateur », pour ne pas me remplir d'une joyeuse espérance – c'est que, spontanément, sans effort, comme par la « seconde nature » d'une intelligence attirée par la vérité dogmatique, l'auteur s'attaque aux nombreux problèmes posés par l'actuelle inertie des laïcs, piétaille de la conquête chrétienne, avec un sens d'autant plus vif et sûr de l'essentiel, des réalités permanentes, que sa pensée se ressourcît instinctivement aux origines aujourd'hui si dédaignées, voire ignorées : la Parole de Dieu, la doctrine révélée, sa systématisation théologique. Si M. Philips n'a rien du prophète – à chacun sa vocation dans l'Église de l'unique Esprit – il est visiblement de ceux qui « soutiennent les mains » des prophètes.

Tout son exposé, M. Philips l'édifie sur une thèse fondamentale : le *sacerdoce universel des fidèles*. Profitons de l'occasion présentée par l'examen de son capital ouvrage, pour préciser notre pensée quant à la portée véritable de cette doctrine. Comme Dieu seul a toujours raison, s'Il nous a révélé clairement, « à plusieurs reprises et de façons variées » ce qu'est à ses yeux la prêtrise des laïcs, il convient avant tout d'interroger la Sainte Écriture.

Cinq textes du Nouveau Testament, trois de l'Ancien, sont à l'origine de cette doctrine. St. Pierre, après avoir qualifié le Christ de « pierre vivante », s'adresse aux *membres* du Corps mystique :

cette humanité, hors la perspective hypostatique de Chalcédoine. Des dévotions comme l'Acathiste des Cinq Plaies ont pour objet l'humanité transfigurée, celle du Thabor, permanente pour la pensée orthodoxe, et simple objectivation de la plénitude divine. Pour cette piété-là, l'homme Jésus est d'abord et surtout l'Archétype de l'univers, le Créateur, la Présence de l'Éternel (il reste un vestige de cette optique dans les hymnes ambrosiennes du Bréviaire romain).

¹⁴ Voir *La Revue Nouvelle*, Octobre 1952, p. 347, à propos de *Création et Procréation*.

« Vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, vous êtes édifiés en maison spirituelle : (ensemble avec Lui) un seul sacerdoce royal, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu à travers Jésus-Christ ». – « Pour vous, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation consacrée, un peuple acquis » (1 Pi, 2:5.9). Ces sacrifices « spirituels » sont identiques à l'« adoration intelligente » de Romains 12:1. Comme la *maison* faite de « pierres vivantes », les *sacrifices* sont spirituels en ce que l'Esprit de Dieu en est l'invisible animateur, et que les signes visibles de ces oblations en expriment l'invisible portée. Ainsi, le but du sacerdoce comme de la « maison », c'est d'offrir des sacrifices « spirituels ». Ce qui seul compte, même sous l'Ancienne Alliance, c'est l'attitude mentale des hommes qui, soit directement, soit par l'intermédiaire du Prêtre, effectuent cette oblation. N'oublions pas, en effet, que, suivant la Loi mosaïque, trois groupes d'individus prennent part au sacrifice : les « laïcs », qui offrent la victime en lui imposant les mains pour qu'elle les représente ; les bouchers rituels, qui la mettent à mort par un geste qui n'a rien en soi de sacerdotal ; les Prêtres enfin, médiateurs de l'une et l'autre parties, qui font l'aspersion sacramentelle du sang versé sur l'autel de la part du peuple et sur les fidèles de la part de Dieu. Laïcs et Prêtres se retrouvent encore dans l'Église ; quant aux bouchers rituels, ce seraient nos ecclésiastiques... s'il fallait admettre la théorie du sacrifice eucharistique, mise à mort invisible du Christ sur l'autel, par le « glaive mystique » de la double Consécration, et en dépit de la « concomitance » des deux espèces.

Quant au sacrifice de Jésus-Christ, quelle qu'en soit la forme concrète, visible, il vaut par la disposition d'esprit, par l'obéissance amoureuse du Sauveur, et les sacrifices des Chrétiens ne peuvent être « agréables à Dieu » que dans la mesure où ils s'unissent au sien, manifestant le même caractère. Bien entendu, ceci n'exclut pas mais fonde et « spiritualise » cette offrande sacramentelle du Corps et du sang, qui ré-actualise ici-bas l'acte expressif par excellence de la volonté rédemptrice ; cette essentielle intériorité de l'oblation n'annule pas davantage tout rite sacré par lequel les fidèles s'identifient au Christ s'offrant au Père (cf. Hébreux, 10:3).

Nous avons vu qu'au second texte de saint Pierre, les Chrétiens apparaissent comme un royaume de Prêtres. Chacun d'eux est Prêtre et Roi, donc personnage messianique, sous la suprême suzeraineté de Dieu. Leur sacerdoce est « royal » par sa dignité transcendante, incomparablement supérieur à toutes les valeurs du monde : il l'est

encore par son indépendance toute divine à l'égard du monde profane, séparé de Dieu, et de ses pressions. Aussi, dans l'apocalypse, le Rédempteur « nous a-t-Il faits un royaume, Prêtres pour son Dieu et Père ». – « Tu les as faits rois et prêtres pour notre Dieu ». – « Ils seront Prêtres de Dieu et du Christ » (Apoc, 1:6 ; 5:9-10 ; 20:6).

Or, les cinq passages caractéristiques du Nouveau Testament s'originent à trois textes de l'Ancien. C'est d'abord Exode, 19:5-6 : « Si vous écoutez attentivement ma voix, si vous gardez mon Alliance, vous m'appartiendrez *en propre* d'entre tous les peuples. Certes, la terre est à Moi, tout entière. Mais vous autres, vous Me serez un royaume, des Prêtres, une nation consacrée ». C'est encore Isaïe : « Vous autres, on vous appellera Prêtres de Yahweh... Le temps est venu de rassembler toutes les nations (païennes). Elles viendront à Moi. Et mes élus amèneront à moi tous vos frères, d'entre toutes les nations (païennes) en offrande sacrificielle à Yahweh... Et d'entre elles aussi J'en prendrai pour Prêtres et pour Lévites, dit Yahweh » (Isaïe, 61:6 ; 66:21). Il s'agit donc d'un sacerdoce tellement universel que le sang de Lévi, patriarche des Prêtres et des Lévites, n'en assure plus le monopole : même les Païens pourront s'y associer, « présenter l'offrande pure en tout pays, du soleil levant jusqu'à l'occident » (Mal, 1:11).

Puisque la conception chrétienne de la Prêtrise prolonge la juive, tout en la dépassant, voyons très succinctement ce que signifie celle-ci. La plénitude du sacerdoce est exercée par le Pontife d'Israël. S'il porte les noms des Douze Tribus sur ses épaulières et sur le pectoral, c'est pour que le peuple saint soit tout entier « dans son cœur, comme un mémorial, lorsqu'il entrera dans le sanctuaire devant Yahweh ». Il doit être rituellement pur, pour être à même d'intercéder devant le Dieu très-saint, afin que soit acceptée la prière du peuple. Mais il représente aussi Dieu devant les hommes, pour leur manifester la *Torah*, qu'on traduit par « la Loi », alors que ce terme hébraïque désigne – comme l'*entolé* ou *mandatum* du Nouveau Testament – non pas un Code extrinsèque et rigide, mais une direction, une indication, ce que la langue anglaise exprime par *guidance*, qui n'a pas de synonyme français. Aussi sa tiare est-elle ornée d'une lame d'or pur, *sans alliage*, où sont gravés ces mots : « Consécration à Yahweh », pour rappeler l'union d'immanence réciproque – le « mariage » chez plusieurs Prophètes – du Seigneur et de son peuple.

Celui-ci reste, tel quel, collectivement, royal et sacerdotal. Les

descendants de Lévi – Prêtres et Lévites proprement dits – sont affectés à l'exercice des fonctions sacerdotales et rituelles, mais par voie de *substitution symbolique* : « Tu prendras les Lévites pour Moi, dit Yahweh, *à la place* de tous les premiers-nés parmi les fils d'Israël » (Nombres 3:41). Autrement dit, ce sont tous les héritiers mâles du peuple saint qui sont, en droit, voués au service de Dieu. Mais la fonction sacrificielle du Prêtre comporte des actes exigeant une telle connaissance approfondie des cérémonies liturgiques et de leur sens, ainsi qu'une telle pureté rituelle, que l'entrée du sanctuaire ne peut pratiquement être accordée à tous, mais doit être réservée à une élite formée dès l'enfance, donc en famille et de père en fils (Nombres 3:5-13 ; 18:1-7). Quant à la valeur spirituelle du sacrifice offert par ces délégués du laïcat, elle est admirablement mise en lumière dans les deux oraisons solennelles de David et de Salomon (1 Chron, 29 et 1 Rois, 8). Résumons-la : l'oblation sacrificielle est le moyen social, institué par Dieu même, de Lui manifester en tout temps la louange, la gratitude, le *don* volontaire de son peuple, et, quand le corps social a violé la *Torah*, sa contrition, sa componction, son besoin de pardon.

Inutile de rappeler ici à quel point Jésus, et avec Lui tout le Nouveau Testament nourrissent leur pensée religieuse, leur sensibilité, leur « pratique » cultuelle, des idées et perspectives qui forment la trame de l'Ancien. On sait assez que l'Épître aux Hébreux, elle aussi fondement révélé du dogme eucharistique, s'inspire avec une significative fidélité du Lévitique. Les soubassements doctrinaux de notre Messe, tout comme ses concepts et son vocabulaire, doivent des éléments capitaux au troisième Livre de Moïse. Le Christ est chez St. Paul, 4 fois qualifié d'Agneau pascal, 5 fois de victime sacrificielle scellant l'Alliance ; 3 fois d'holocauste expiatoire pour nos péchés. Mais ce qui frappe, c'est que nombre d'expressions vétéro-testamentaires sont, dans les Épîtres apostoliques, *appliquées aux membres du Sauveur glorifié comme à Lui-même*. Et il s'agit précisément de *sa fonction proprement médiatrice, donc sacerdotale*. Nous aussi sommes « consacrés », « rapprochés de Dieu », « offerts en libation », « sans péché », « sanctifiés », « hosties d'agréable odeur », « oblats spirituels », « sacrifices vivants, saints, agréables à Dieu », « crucifiés » etc. Il s'agit donc de savoir en quoi le sacerdoce du Christ diffère du mosaïque, et comment nous y participons.

Deux grands textes esquissent la nature de cette Prêtrise spécifiquement chrétienne : la Prière dite « pontificale » au chapitre XVII de St. Jean, et l'Épître aux Hébreux presque tout entière. On a

peu remarqué – tellement l'étude de la littérature rabbinique est négligée chez nous – la ressemblance allant souvent jusqu'au parallèle, de cette requête sacerdotale au Père et de la très solennelle oraison expiatoire et propitiatoire, prononcée, à la fête de *Pourîm* – celle où le Bouc émissaire portait tous les péchés du peuple – par le Pontife d'Israël. Lui aussi demande à Dieu la sanctification dans l'unité, la gloire de l'Éternel par la manifestation collective de son Nom devant les nations (païennes), la mise à l'abri de la nation sainte, que Yahweh doit « garder de tout péché ». Mais la différence entre les deux implorations sacerdotales est soulignée par deux traits : nulle part, Jésus ne présente les siens comme des pécheurs, ni n'implore pour eux le pardon ; Il offre à son Père l'homme justifié, c'est-à-dire tous les siens en Lui-même. De plus, Il parle de Soi comme d'un tiers, à la 3^{me} personne, comme si l'humanité du Fils incarné, sa valeur médiatrice et son sacerdoce, dépassaient en quelque sorte l'individualité du Rédempteur. Enfin, aux versets 10 et 20, Il présente au Père l'œuvre des siens comme accomplie d'ores et déjà. On dirait que l'évangéliste envisage cette oraison pontificale sur un double plan, tout comme Jésus contemplait prophétiquement la « fin » (celle de Jérusalem et celle du monde). Sans doute, Jean rapporte des paroles prononcées en substance en cette nuit redoutable et salvifique, mais il en écoute aussi la résonance éternelle dans le sanctuaire, « derrière le voile », où le Maître « toujours vivant intercède pour nous ». Cette prière, ce Canon de la Messe céleste, c'est l'archétype de l'intercession eucharistique. Proférée dans la nuit même où fut instituée la Messe, elle en exprime l'esprit ; elle nous permet d'y voir la manière rituelle, divinement ordonnée, dont l'Église, la « race divine », s'identifie dans la foi et l'amour à son Chef S'offrant en sacrifice à Dieu. Son Époux, elle Le voit à jamais présent en-deça du « voile », toujours mort, ressuscité, élevé dans la gloire, et Se présentant comme tel au Père pour le salut du monde entier. Ce don total de Soi, ce sacrifice, intégral, absolu, elle le perpétue sacramentalement, elle le ré-actualise *hic et nunc* jusqu'à la Parousie : c'est le cri personnel et vivant de son repentir, son plaidoyer. S'unir à ce sacrifice volontaire de Jésus, c'est ce qu'elle demande par les prières et les rites de la Messe. Ainsi deviendra-t-elle capable de mener une vie de foi, dans la vérité, dans le don de soi-même, partageant la joie de son Maître, jusqu'à ce que la création tout entière parvienne à l'unité de cette foi. Voilà comment l'Eucharistie et le sacerdoce transparaissent dans le chapitre XVII de St. Jean.

Résumons maintenant la doctrine de l'Épître aux Hébreux. Pour saint Paul comme pour Jésus, toute alliance de Dieu avec les hommes a pour but leur communion ; c'est ce que signifie l'expression « s'approcher de Yahweh », c'est-à-dire de l'autel dans l'Ancien Testament – mais cet autel est céleste, invisible, dans le Nouveau (ceux de la terre n'en sont que les ombres, les « signes »). La part de Dieu dans ces alliances, c'est sa Promesse. L'homme, lui, donne le meilleur de lui-même sous forme de culte, d'adoration sociale collective. Chez les Anciens, ce culte de tous, unis comme peuple, a pour forme le sacrifice. Pour Moïse, « s'approcher de l'Éternel » – fonction caractéristique du Prêtre – c'est offrir un sacrifice. Sans proscrire ou dédaigner le « signe », le Nouveau Testament met l'accent sur la réalité, sur la dédicace intérieure. Or, dit St. Paul, le Pontife de l'Alliance Nouvelle étant le Fils éternel, « possède la puissance d'une vie impérissable ». Dès lors, son sacerdoce ne se transmet pas de génération en génération comme celui d'Aaron, mais appartient éternellement au seul Christ. Le Psaume 109, traditionnellement tenu pour messianique par les Juifs, évoque la mystérieuse figure de Melki-Tsédek, Prêtre et Roi du Très-Haut, qui bénit Abraham. Prêtre et Roi, donc préfigure du Messie. Le Psalmiste ajoute : « Toi, Tu es Prêtre à *jamais*, à la manière de Melki-Tsédek ». St. Paul veut que ce Prêtre-Roi de Jérusalem soit, « sans père, ni mère, assimilé au Fils de Dieu, donc sans commencement de jours, ni fin de vie, et par conséquent Prêtre à perpétuité ».

Il n'y a donc qu'un seul Prêtre : le Christ. L'Épître aux Hébreux, source première et révélée de toute théologie consacrée à l'Eucharistie-Sacrifice¹⁵, emprunte au Lévitique sa problématique, son atmosphère, son jeu de concepts et d'images, son vocabulaire mental. Mais c'est pour mieux accentuer la différence des deux Alliances. Les sacrifices mosaïques ne sont que les ombres, les imparfaites copies d'un Archétype céleste. La multiplicité des oblations et des Prêtres exprime, à la manière des créatures, l'unité plénière, essentiellement exhaustive, de l'offrande présentée, par l'éternel Esprit, au Père. Or, au ciel comme sur terre, l'humanité du Verbe, à jamais condescendant, transmet au Père notre adoration commune par le truchement de l'Esprit. Le Fils, Pontife, célèbre en acteur le Mystère de la foi ; l'Esprit-Saint en est le régisseur. Aussi St. Paul ne cesse-t-il de mettre en parallèle les deux oblations, de les identifier : l'unique, au ciel, et

¹⁵ Le discours de Capernaüm dans Jean VI et les récits de l'Institution eucharistique se réfèrent plutôt au repas sacramentel.

les innombrables, ici-bas. « À travers Celui qui doit venir¹⁶, offrons sans cesse à Dieu un Sacrifice de louanges » ; « n'abandonnons donc pas nos assemblées rituelles ». « Nous avons un autel (céleste) dont ceux qui servent le tabernacle (terrestre) n'ont pas le droit de manger », la Victime appartenant à Dieu seul. Cette idée de l'unité réalisée dans l'oblation sacrificielle contient en germe notre théologie de la Messe.

De fait, Hébreux 10:19-25 nous montre la communauté chrétienne rendant à Dieu le culte public ; à sa tête Se tient son Grand-Prêtre, son « avant-coureur », son « chef de file » : Il S'offre au Père au nom de tout ce peuple, qui s'unit par geste et la parole à l'acte sacerdotal de son Pontife. Ce texte est complété par Hébreux 13:15-16, de sorte qu'un parallèle s'ébauche entre l'offrande eucharistique de l'Église sur terre et celle du Christ glorifié, par Lui-même, dans les cieux. Il s'agit là, somme toute, à des niveaux divers, d'un seul et même culte éternel, dont l'essentiel a lieu dans le sanctuaire invisible. C'est à quoi fait allusion la prière *Supplices Te rogamus* dans la Messe romaine : « Ces dons, Dieu tout-puissant, ordonne, nous T'en supplions, qu'ils soient portés par ton saint Ange (il s'agit de Michel, archidiacre de la liturgie céleste dans l'Apocalypse) sur ton autel transcendant, face à ta Majesté divine, afin que nous tous, qui nous serons nourris du Corps et du Sang de ton Fils en participant (par la communion au sacrifice offert sur) cet autel (terrestre), nous soyons comblés de toute bénédiction céleste et de grâce ».

Dans l'Épître aux Hébreux, l'« immense nuée de témoins », les « myriades d'Ange », l'« universelle assemblée » qui est l'« Église des premiers-nés inscrits dans les cieux », bref toute « la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste », célèbre l'Eucharistie du Verbe incarné, à jamais glorifié, que Michel assiste devant le trône. Sur terre, de même, tous les « premiers-nés » (d'eau et d'Esprit) sont invités – *sursum corda!* – lorsqu'ils perpétuent le souper du Seigneur à travers *hinc et nunc* le « voile » qui sépare la terre du ciel, pour devenir les compagnons des Anges et des Saints, et se joindre au Pontife et Coryphée de la liturgie céleste. Comme dans l'Apocalypse, « une porte s'ouvre dans les cieux, une voix invite avec force : Montez ici ! » C'est ce qu'ici-bas traduit le *Sursum corda*, prélude à

¹⁶ « Celui qui doit venir » : titre traditionnel du Messie dans la littérature rabbinique d'il y a vingt siècles.

l'Eucharistie commune des hommes et des hiérarchies célestes¹⁷. Espace et temps disparaissent. L'humanité rachetée – sur terre et là-haut – apparaît unie à son Grand-Prêtre dans une oblation commune et permanente. À chaque Eucharistie célébrée sur terre, nous entrons pour ainsi dire dans la patrie céleste, nous exerçons nos droits de citoyens dans la « Ville aux fondements inébranlables », nous alimentons du Christ – comme une mère son fœtus – le germe en nous de ce qui sera le corps glorieux.

C'est toute cette conception que, dès le seuil du 2^e siècle, Tertullien résume en usant de l'expression *sacerdoce universel des fidèles*. Saint Jérôme la reprend cent ans plus tard. Depuis elle est devenue courante¹⁸. Ce sacerdoce a son origine dans l'union sacramentelle de tous les baptisés au Roi-Messie, Grand-Prêtre à l'instar de Melki-Tsédek. On ne le confondra pas avec le sacerdoce, non plus essentiel et spirituel seulement, mais aussi fonctionnel et ministériel, qui provient du Christ aussi, mais par délégation d'autorité. Sous l'Ancienne Alliance, bien que tous les descendants d'Abraham fussent des prêtres royaux, tous n'étaient pas réservés au service des autels (les usurpations de l'« encensoir » étaient durement châtiées par le ciel lorsque Moïse menait les juifs par le désert). Aujourd'hui, de même, l'exercice liturgique des fonctions sacerdotales est réservé, pour parler comme l'apôtre, à ceux qui sont « établis (*kathistatai* = ordonnés) pour les (autres) hommes, en ce qui concerne le culte rendu à Dieu, pour offrir des dons et des sacrifices pour les péchés. Or, nul ne peut lui-même s'arroger cette dignité, il faut y être appelé de Dieu » (Hébr., 5:1.4). Cependant, le Baptême nous habilite à nous offrir nous-mêmes avec le Christ au Père ; la Confirmation, cette inchoative Ordination, nous rend capables d'offrir à la Majesté divine l'Église tout entière, dont elle nous fait des membres actifs, majeurs, souverains. Ces deux Sacrements nous qualifient, par conséquent, pour l'exercice universel, indifférencié, de l'adoration publique ; aussi tous sont-ils appelés à prendre part à l'oblation solennelle de louanges, de prières et d'offrandes sacrificielles : « Priez, mes frères, afin que mon sacrifice, *qui est aussi le vôtre*, soit agréable à Dieu tout-puissant ! »

Ce principe, la Messe l'illustre et l'applique au plus éminent degré.

¹⁷ La « Préface » de la Messe romaine est essentiellement action de grâces, « eucharistie » ; elle réalise le *Tibi gratias agens* de la Consécration.

¹⁸ Tertullien, *De Castitate*, VII ; St. Jerome, *Dialogus cum Lucifero*, 12.

Du moins, une Messe qui ne consiste pas dans une confiance de l'officiant à son missel, une Messe qui respecte les *rubricae generales Missae*, lesquelles enjoignent au clergé de célébrer de manière à ne pas inspirer l'*ennui* – en toutes lettres – aux fidèles. Lorsque le Prêtre, en effet, debout à l'autel et face au peuple, comme notre Archétype divin l'est aux créatures ses ombres et décalques, exerce ses fonctions comme tête du corps local – la métaphore est d'Ignace d'Antioche en l'année 106 – les membres de la communauté collaborent avec lui, se joignent à lui par le geste et la voix, répondent même à la prière consécratoire par un *Amen* qui la ratifie. Déjà St. Paul écrit : « Si tu bénis par l'Esprit – c'est à la fois la « bénédiction », terme consécratoire dans les récits évangéliques de la Cène, et l'épiclese, invocation au Saint Esprit que toutes les Églises d'Orient ont conservée – comment celui qui prend place parmi les laïcs répondra-t-il *Amen* à ton Eucharistie, puisqu'il ne comprend pas ce que tu profères ? » (1 Cor, 14:13). St. Jérôme nous apprend qu'en son temps, à deux moments de la Messe, la foule poussait de véritables rugissements : au dialogue précédant la Préface, et au *per omnia saecula* terminant le Canon par un acquiescement collectif. Nous sommes aujourd'hui loin du compte.

Dès les origines, l'Église a donc assigné un rôle actif aux laïcs, dans tous les actes du culte divin. Elle ne les a pas invités à s'asseoir, comme au spectacle et à prêter une oreille plus ou moins attentive aux paroles de l'officiant, mais à exercer leur propre sacerdoce en corrélation totale avec le service du célébrant. Ils diront donc et feront ce que les rubriques et les usages, et surtout les Canons disciplinaires des anciens Conciles, toujours en vigueur, ont stipulé pour eux, de même que le « ministre » accomplira ce qui est prescrit pour lui. C'est ainsi que le Corps mystique' tout entier – laïcat et clergé – est appelé à offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu, à travers Jésus Christ » et à « faire entendre les louanges » du Rédempteur (1 Pierre, 2:5). Et puisque la vraie vie, ce n'est pas l'imperceptible et graduel avilissement au niveau du monde dans la sphère du profane, mais l'exercice de notre sacerdoce royal, notre « commerce céleste », notre « session, d'ores et déjà dans les sphères d'en-haut » – dans la mesure où nous sommes unis au Christ, seul Prêtre et Roi par sa vertu propre – il s'ensuit que le sacerdoce est vraiment universel, non seulement par ceux qui en sont investis – ses *sujets* – mais aussi par tous ceux qu'il est censé mener à Dieu, sanctifier, par le rayonnement de son efficace (ses *objets*). On voudrait que les Catholiques fêrus

d'engagement, d'activité visible, d'apostolat « moderne », « rentrassent dans leur chambre secrète – comme dit Isaïe – en fermassent les portes » et reprissent *ab ovo* tout le problème de leur « action », en se rappelant qu'il ne s'agit pas, pour les Prêtres, d'aller au monde comme des laïcs, mais, pour les laïcs, d'aller au monde comme des Prêtres. – Des livres comme celui du Chanoine Philips – beaucoup trop rares, hélas ! – pourront contribuer à cette indispensable CONVERSION¹⁹.

¹⁹ Cet article était écrit lorsque le Pape s'est prononcé, le 31 mai 1954, contre une certaine « théologie laïque ». Il ne s'en est pas pris à des *théologiens* qui sont des laïcs et qui, pour tout l'essentiel de la doctrine et de l'action, exposent, de manière à se faire écouter des contemporains, les thèses traditionnelles de l'Église (qui n'est pas seulement latine) ; mais il a souligné les dangers d'une *théologie* qui se voudrait « laïque », par contraste avec celle que professent communément les clercs. Une pareille théologie a été professée par des Prêtres, comme le P. Teilhard, alors que des laïcs, comme Peterson, qui vit à l'ombre du Vatican, ou jadis W. Ward, ont enseigné une théologie « sacrée ». Le pape ne condamne pas l'étude de la philosophie religieuse, de l'exégèse, de la théologie, si les laïcs qui s'en occupent « sont et demeurent sous l'autorité, la conduite et la vigilance » de la hiérarchie. C'est la raison pour laquelle l'auteur de cet article a constamment soumis ses manuscrits à feu Mgr. Beaussart, Coadjuteur de Paris et connu pour sa sévérité doctrinale.

L'ÉTOILE DES MAGES

Ce qui – dans l'Évangile selon St. Matthieu, chapitre II, versets, 2, 9 et 10 – caractérise cette « étoile » c'est qu'elle est comme l'astre familier des « mages ». Pour savoir ce qu'était cette « étoile » demandons-nous, d'abord, qui sont ces mages. Si, maintenant – question préalable — on nous demandait : « Acceptez-vous l'Évangile de l'Enfance ? », nous répondrions que, de toute façon, pour l'interpréter, il faut commencer par le prendre tel qu'il est. D'autre part, avec des critiques aussi « libéraux » que Levertoff, Goudge et Gore, nous estimons que l'Évangile de l'Enfance « ne peut être stigmatisé comme légendaire... Nous avons toutes raisons d'en considérer les faits centraux comme historiques. Matthieu n'a pas inventé les récits de l'Enfance pour montrer l'accomplissement des prophéties, mais a utilisé l'Ancien Testament pour illustrer une croyance déjà répandue »¹. Pour Luc, « les récits des deux premiers chapitres sont traduits de documents hébraïques ou araméens, ils sont profondément juifs et primitifs ». Gore, qui n'a cependant reculé devant aucune audace exégétique lorsqu'elle lui paraissait « critiquement » justifiée, déclare néanmoins : « Les plus récentes recherches ont, de plusieurs façons, confirmé la prétention qu'a Luc d'être pris au sérieux comme historien ». Il attribue l'Évangile de l'Enfance, chez Luc, aux souvenirs de la Vierge : « Sa divine simplicité transcende absolument ce qui peut être attribué aux facultés inventives de la communauté chrétienne primitive ». Quant aux deux premiers chapitres de Matthieu, « ils ont toutes les apparences d'être basés sur le témoignage de Joseph »².

¹ H. Goudge et P. Levertoff, *The Gospel according to St. Matthew*, pp. 131-132 ; Ch. Gore, *The Gospel according to St. Luke*, P. 210 (les deux ouvrages dans le gigantesque *New Commentary*, Londres, 1925).

² Ch. Gore, *The Virgin Birth of Our Lord* (même collection), pp. 315-320.

Qu'est-ce que les mages ?

Le récit de Matthieu est très elliptique : d'où sa difficulté³. Le mot *magoi* s'y trouve pourvu d'une acception favorable ; par contre, dans l'Ancien Testament (traduction des Septante), chez Philon, Josèphe et les satiristes romains, le terme est généralement pris dans un sens péjoratif, sauf s'il s'agit d'auteurs bibliques ayant, comme Daniel, subi plus ou moins les influences iraniennes pendant l'Exil. Voyons d'abord la « mauvaise » acception : Luc⁴ tient les mages pour des sorciers, personnages de piètre aloi qui pratiquent les sciences et les arts maudits. Dans Actes, 8:9, où il est question de Simon « le Mage », natif de Ghitton, en Samarie, le verbe *magheueïn* signifie « s'adonner à la sorcellerie ». Plus loin⁵, l'auteur sacré met en scène « un certain Bar-Jésus », qualifié, lui aussi, de « mage » (en arabe : Elymas, précise le texte : s'agirait-il d'un ex-riverain de la Mer Morte, aux bords de laquelle florissaient des cultes ténébreux ?) Quel qu'ait pu être primitivement le statut des *mages* en leur pays d'origine, du temps de St. Paul ce terme s'appliquait – comme aujourd'hui *voyant* – aux professionnels des arts divinatoires. C'est ce qu'on trouve chez les Juifs⁶, les Chrétiens⁷, les Païens aussi⁸.

Quant aux « bons » mages, il semble qu'il s'agisse d'une caste sacerdotale – au sens où Brahmanes et descendants d'Aaron constituent un sacerdoce héréditaire – d'origine iranienne. De ces prêtres, qui sont aussi des sages et les « savants » de l'époque, la Bible nous apprend qu'à Babylone on leur confiait, comme en Chine aux mandarins, le gouvernement des hommes (d'où la notion de *rois-mages*). Ils passaient pour détenir une science aussi secrète que celle des hiérophantes égyptiens. Chez Daniel⁹, « sages », « hiérarques administratifs », « mages », « astrologues », « devins » et « chaldéens » sont synonymes. Il s'agit là, croit-on, d'une communauté recrutant ses membres surtout par descendance physique et, plus rarement, par cooptation. De cet ordre sacré, né en Médie, une « branche » nombreuse vivait à Babylone sous Nabuchodonosor, qui mit à leur tête le

³ Matt, 2:1-12.

⁴ Actes, 8:9.13-8.

⁵ Actes, 13:6-8.

⁶ Traité Berakhôt, fol. 59A.

⁷ Justin, *Apol.*, 1:26.

⁸ Juvénal, *Sat.*, 6:562; 14:248 ; Horace, *Sat.*, I, 2:1 ; dans le *Philopseudês* de Lucien, un mage est présenté comme un « Syrien de Palestine »,

⁹ Daniel, 2:48 ; 4:9 ; 5:11.

prophète Daniel. Disciples de Zoroastre, ils attendaient, après l'écoulement de quatre cycles ou « royaumes », la manifestation d'une cinquième monarchie, sous le sceptre d'un Sauveur (*sosiasch*), descendant d'Abraham, et qui ressusciterait les morts en vue d'une régénération universelle (la littérature rabbinique rattachait ces croyances aux prophéties de Balaam et de Daniel lui-même).

Au début de notre ère, le nom de « mage » est si répandu dans le monde hellénistique qu'il se pourrait bien que la caste se soit dispersée, par essaims, à travers tout le Proche-Orient. Il est même, probable qu'elle recrute alors ses membres parmi des groupes ethniques qui ne se rattachent en rien aux Mèdes et aux Perses. St. Matthieu les fait venir « à partir de l'Orient », *apo anatolôn*, nuancions : de la direction du (soleil) levant. La tradition veut qu'ils aient vu l' « étoile » encore plus « à l'Orient » qu'eux-mêmes, et, somme toute, dans toute la vigueur littérale de l'expression, « à l'extrême-Orient ». Cependant, le palimpseste syriaque du IV^e siècle, le manuscrit « syr-sin » des Evangiles¹⁰ porte pour Matthieu, 2:2 : « C'est de l'Est que nous avons vu son étoile ». Elle se trouvait à l'Ouest *quand ils l'ont vue*¹¹. C'est donc de Mésopotamie, de Bactriane ou de plus loin que seraient venus des Mages. Malgré des inférences suggérées par le texte sacré, en dépit aussi de tout ce qu'on sait d'historiquement sûr quant aux origines des Mages, la tradition la plus anciennement populaire dans la Chrétienté fait procéder d'Arabie ces personnages. Cette hypothèse n'est pas absolument dépourvue d'arguments¹². Mais il faut bien dire que rien, dans l'Histoire, ne permet de rattacher à l'Arabie une caste sacerdotale d'origine mazdéenne, alors que, précisément, les Mages sont primitivement des Iraniens. Or, nombreuse est la Diaspora juive dans ces régions, situées à l'Est de la Palestine, et où vivent aussi, désormais disséminés, les Mages. Le contact des personnes, le brassage des idées sont, dès lors, constants ; au surplus, depuis l'Exil, les Juifs ont fait force prosélytes en Mésopotamie : 40 ou 50 ans avant l'ère chrétienne, Izatês, prince d'Adiabène, se convertit au judaïsme, avec sa mère, Hélène, et toute sa mai-

¹⁰ Palimpseste syriaque du IV^e siècle, reproduisant un texte du II^e, et découvert par Lewis et Gibson au Sinäi en 1892.

¹¹ À rapprocher des traditions chinoises, tant confuciennes que taoïstes, sur le Sage-Sauveur, à venir de l'Occident.

¹² Hypothèse fondée sur les présents apportés par les Mages à l'Enfant, et sur des passages comme Isaïe, 8:4 ; Psaume 71:10, etc. Il y avait eu, de temps immémorial, un trafic intense entre la Palestine et l'Arabie : depuis environ 120 avant J.-C. jusqu'au VI^e siècle de notre ère, les rois du Yémen professèrent la religion de Moïse.

sonnée ; accompagné de ses mages, il fait plusieurs pèlerinages à Jérusalem et des dons précieux au Temple¹³. Rien d'étonnant, donc, qu'en Mésopotamie des mages-astrologues attendissent l'épiphanie du Roi-Sauveur universel, dont l'avènement signifierait pour toute la terre : justice, union, paix et joie¹⁴. Le Messie n'est-il d'ailleurs pas, pour les prophètes, « Celui que les Païens désirent »¹⁵ ? Au seuil de notre ère, cette attente est universelle chez les Gentils¹⁶.

Des mages à leur « étoile »

Combien sont-ils ? La plus ancienne tradition affirme qu'ils étaient douze¹⁷. C'est beaucoup plus tard, après Charlemagne, qu'on fixa leur nombre à trois, à cause des *trois* dons¹⁸. Interprétation tout aussi candide que celle, franciscaine, d'Isaïe, 1:3, qui nous a valu, depuis le Poverello, le bœuf et l'âne dans la crèche !

Maintenant, que disent ces Mages venus « de l'Est » à Jérusalem *parce qu'ils ont vu l'« étoile » à l'occident* ? Ils ont vu *aster*. Sans doute, le sens premier du terme est *étoile*. Mais, dans le grec « vulgaire » du premier siècle, il signifiait aussi, suivant le cas : constellation, météore, comète, bref, *tout phénomène lumineux dans le ciel*¹⁹. Ce corps lumineux, réel ou hallucinatoire, ils l'ont vu, non pas « à

¹³ Josèphe, *Ant. Jud.*, XX, 2, 1-5 ; IV, 4, 1-3.

¹⁴ Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* Leipzig, 1897, p. 133.

¹⁵ Aggée, 2:7

¹⁶ Cicéron (*De Divin*, 2:54) a lu, dans les Oracles sibyllins, que prochainement verra le jour un Roi que tous, pour être sauvés, devront reconnaître (conception alors courante dans l'orphisme et les mystères de salut). Pour Suétone (*Octav.*, 94 ; *Vespas*, 4), le Sénat de Rome (encore républicaine) a connu une prédiction suivant laquelle la Nature accoucherait bientôt d'un Roi du genre humain. De plus, « à travers l'Orient tout entier s'est répandue depuis longtemps l'inébranlable conviction qu'en ces temps-ci quelques individus, partis de Judée, s'assureraient l'empire du monde ». Même thème chez Tacite (*Hist*, 5:13). Très vraisemblablement, ces deux auteurs auront puisé leurs connaissances chez Josèphe. Quant à la IV^e Eglogue de Virgile, elle doit aussi sa substance aux Juifs, étant fondée sur les Oracles sybillins (3:784-794).

¹⁷ Chez St. Augustin, St. Jean Chrysostome, St. Basile, St. Grégoire de Nazianze. S'agit-il d'un, symbolisme zodiacal ? D'une correspondance païenne aux douze tribus d'Israël ? Mais, dans la Bible, les nations païennes sont, symboliquement, soixante-dix (variante : soixante-douze).

¹⁸ L'un, pour la myrrhe ; l'autre, pour l'or ; et, pour l'encens, le troisième.

¹⁹ « *Astêr* désigne tout ce qui, là-haut, possède et irradie un éclat quelconque » (Schleusner, *Lex. in Nov. Test.*, 1:390-391).

l'Orient », mais « à l'ascendant », terme technique bien connu²⁰. Hérode, supposant que la naissance du Prétendant qui menace son trône peut avoir coïncidé avec l'instant où l' « étoile » attire l'attention des Mages pour la première fois – hypothèse à envisager aussi, pour plus de sécurité – s'enquiert auprès d'eux du moment précis où le phénomène céleste leur est apparu²¹. La conduite du Roi (Matt, 2:16) implique que les Mages ont dû répondre : il y a quelque deux ans. Ce qui ne signifie pas que leur *voyage* dure depuis deux années, car il peut y avoir eu, avant le départ, de longues et patientes observations...

Cette « étoile », qui mène les Mages vers Celui que l'Écriture représente comme *l'aster* par excellence – véritable « Lumière du monde » et « Soleil de justice » – quelle peut bien être sa nature ? Ne serait-ce qu'un simple phénomène ordinaire, auquel les Mages attribueraient sens et valeur astrologiques ? A quoi l'on répondra :

1° L'« étoile » attire l'attention d'astrologues, les astronomes patentés de l'époque, par son caractère extraordinaire.

2° Elle les guide vers l'Ouest, vers Jérusalem.

3° Elle bifurque alors et les conduit vers le Sud, vers Bethléem, à quelque 10 kilomètres de là : quelle précision sur terre pour un astéroïde se tenant si haut !

4° Son mouvement n'a rien de commun avec celui des étoiles fixes, des planètes ou des comètes ; il n'a rien d'une trajectoire indéviable : on dirait un astre intelligent.

5° Elle « s'arrête » au-dessus du lieu où se trouve l'Enfant, de telle sorte que, sur terre, on ne puisse s'y tromper. Un corps céleste, même une comète, est-il si proche de la terre qu'il puisse désigner une route, voire une maison ? Alors, s'agirait-il d'un météorisme, miraculeusement suscité ? D'un guide angélique, *ignis sapientissimus*²² ? Le vieil Art chrétien semble avoir eu l'intuition de cette solution : souvent, il représente l'« étoile » sous forme d'un enfant²³ porte-sceptre et nimbé de gloire sidérale...

Les Juifs s'attendaient-ils à ce qu'un astre guidât des Mages vers la bicoque abritant le Messie ? Aucun texte ne permet d'affirmer que leur

²⁰ En effet, dans Matt, 2.2, *anatolê* est au singulier, qui ne désigne en grec « vulgaire » que l' « ascendant », tandis que, dans Matt, 2:1, il est au pluriel, qui, seul, signifie l' « orient ».

²¹ Son règne est en péril tant que vivra l'Enfant né entre la toute première manifestation du phénomène lumineux et l'arrivée des Mages à Jérusalem.

²² Cf. Psaume 103:4.

²³ Symbolisme de l' « innocence » angélique.

tradition « couplait » une « Etoile » avec l'adoration – prévue, elle – des Rois « gentils » : au contraire²⁴. Rien, dans l'Écriture ni dans ses commentaires, ne permettait à Israël de « pressentir » la visite des Mages au Messie nouveau-né, avec ses traits si caractéristiques.

Nuit de Noël et Astrologie

Ici, d'aucuns mettent en cause l'astrologie juive : il était normal, disent-ils, qu'un phénomène purement naturel, mais interprété par les Mages conformément aux sciences occultes, se vît attribuer en Israël une portée fatidique. Voyons cela... Il est exact que des Juifs pratiquaient couramment l'astrologie²⁵. Tout comme les Païens du monde hellénistique²⁶, ils étaient nombreux à supputer les influences zodiacales et planétaires sur les destinées humaines²⁷. Mais la piété « courante » tout comme la Loi de Moïse, rejetait les arts divinatoires : « La connaissance de la Torah n'est pas trouvée chez les astrologues »²⁸. Qui apprend même une seule chose à venir, d'un astrologue, mérite la mort²⁹. D'ailleurs, Israël, aimé de Yahweh, appartient à l'éon ontologique de la liberté ; le déterminisme astral n'a pas de prise sur lui (*Schab.*, 156A). Néanmoins, le fatalisme astrologique exerçait sur les juifs une double pression : la Diaspora babylonienne rivalisait avec le

²⁴ D.-F. Strauss allègue la prophétie de Balaam : « Une étoile sort de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël » (Nombres, 21:17). Mais ce texte n'a rien à voir avec les brèves et intermittentes apparitions d'un corps céleste, au moins apparent, aux Mages, pour les conduire vers le Sauveur. On allègue aussi, pour « prouver l'invention » de l'épisode en question par Matthieu (ou par la communauté primitive) en vue de « démontrer l'accomplissement des prophéties », le chapitre 60 d'Isaïe : « Ta lumière paraît, la Gloire de Yahweh (sur cette *Gloire*, voir les conclusions de notre article)... Sur toi Yahweh se lève, sa Gloire resplendit sur toi. Les Païens marchent vers ta lumière, leurs rois vers la clarté de ton lever... Tous ceux de Saba viendront, ils t'apporteront de l'or et de l'encens » (Isaïe, 60 :1-6). Mais, outre que ce texte voit converger vers Jérusalem « des multitudes de chevaux, de dromadaires, de bétail, de béliers », ainsi que des flottes entières de navires marchands – ce qui ne s'applique guère aux Mages de Matthieu, II – ce passage d'Isaïe se rapporte, de toute évidence, non pas au Messie, surtout enfant, mais à Sion, entrée dans sa gloire ultime, eschatologique.

²⁵ Cf. Hamburger, *Real.Encycl.für Bibel and Talmud* ; Brecher, *Das Transzendente im Talmud* ; Thein, *Der Talmud, oder das Prinzip der Planet Einflüsse*.

²⁶ Voir *L'Astrologie chez les Grecs* de Bouché-Leclercq.

²⁷ Cf. Josèphe, *De Bello Jud.*, VI.

²⁸ *Debharim Rabba*, folio 8.

²⁹ *Traité Schabbath*, 75 A.

monde hellénistique.

Malgré les sévères interdictions des autorités religieuses, beaucoup de juifs versaient couramment dans les pratiques astrologiques. Des rabbins computaient l'horoscope d'après la *mazzal* ou constellation régissant le jour et l'heure de naissance. À chacun son étoile³⁰.

On ne s'étonnera donc pas de voir certains rabbins faire dépendre du « thème » natal³¹, le succès, la durée de la vie, la postérité, voire la sagesse elle-même – don, cependant, du seul Yahweh, suivant les traditions les plus sacrées.

Mais, dans l'immense fatras de l'astrologie juive, c'est en vain qu'on chercherait la moindre allusion à quelque « signe » devant annoncer, dans le ciel, la proche venue du Messie.

La conjonction de l'an VII avant notre ère

Mais, les arts conjecturaux mis hors cause, l'attente messianique pure et simple comportait-elle, parmi les « signes » à guetter, la parution là-haut, d'une conjonction particulière, comme celle dont l'astronomie atteste la réalité en l'année romaine 747, soit deux ans avant la naissance du Seigneur, donc sept avant notre ère ? Oui, si l'on en croit le Commentaire sur Daniel d'Isaac Abrabanel (1437-1508). D'après cet auteur, la conjonction de Jupiter et de Saturne dans la constellation des Poissons signifiait l'imminence d'un événement capital pour l'humanité ; de plus, pour cinq raisons occultes, elle était singulièrement grosse de conséquences pour le destin d'Israël. Cette conjonction, dit Abrabanel, s'est produite trois ans avant la naissance de Moïse, premier libérateur du peuple élu ; elle précédera celle du Messie, affranchisseur définitif. Malheureusement, les calculs du savant rabbin sont très souvent erronés, comme il appert des données fournies par l'astronomie et l'astrologie juives au 15^e siècle³². À supposer que les calculs d'Abrabanel ne se fussent pas révélés *pour le moins* inopérants, en quoi les fantaisistes supputations d'un rabbin-astrologue, au 15^e siècle, permettent-elles d'esquisser même la plus modeste conjecture quant aux croyances juives au moment où naquit Jésus-Christ ?

Nous possédons, toutefois, en la matière, de très anciens

³⁰ *Moëd Qatan*, 16 A

³¹ *Moëd Qatan*, 28 A.

³² C'est ce qu'ont démontré Steinschneider, au vol. 27 de *l'Encyclopädie* d'Ersch et Gruber, et Sachs, dans sa *Religiöse Poësie der funden in Spanien*, pp. 230 sq.

témoignages *pour* la réalité d'un phénomène céleste destiné à faire connaître la naissance proche du Messie. C'est d'abord, dans le *Beth-baMidrasch*, le début des *Haggadôth Maschiach* : « Soit la prophétie de Balaam : *une Etoile surgira de Jacob*. Sur ce texte, une boraita au nom des Rabbins prononce : Voici l'heptade au bout de laquelle vient le Fils de David : 1^{ère} année, pas assez de nourriture ; 2^e année, la famine lance ses flèches ; 3^e année, disette catastrophique ; 4^e année, ni famine ni abondance ; *alors, l'Étoile resplendira de l'Orient, et c'est celle du Messie*. Elle scintillera de l'Orient pendant deux semaines, et, si cela se prolonge, ce sera pour le bien d'Israël. Sixième année, voix et messages ; septième, guerres et rumeurs de guerre. À la fin de la septième année, le Messie viendra ». Trois autres midrashîm³³ s'achèvent par cette phrase : « Deux années avant la naissance du Messie, une Etoile paraîtra en Orient ». Or, le Christ est né en 749 de Rome, soit cinq ans avant notre ère. Et la conjonction de Jupiter et de Saturne s'est produite *deux ans plus tôt*.

Tous les astronomes tombent d'accord sur cette très remarquable conjonction dans le signe des Poissons, phénomène qui n'a lieu que tous les huit siècles. En 747 de Rome, cette « étoile » fut visible trois fois : en mai (on sait que c'est, pour Origène, le mois de la Nativité), en octobre, en décembre. En 748, Mars se joignit aux deux premières planètes³⁴. Apparition rarissime, la plus brillante alors possible au ciel nocturne. Maintenant, il faut bien dire que cette conjonction ne pouvait, *comme une Présence lumineuse proche de la terre*, flottant dans l'air, guider les Mages vers Bethléem. Il est possible qu'elle ait, au début, simplement attiré leur attention, à titre de phénomène, sans plus, même si l'attente messianique leur était inconnue. Ils auront, par la suite, afin de se faire une interprétation, interrogé « tout le monde », Juifs compris. Sans doute, Képler, qui observe la même conjonction en 1603-1604 (soit 2 x 800 ans plus tard), a-t-il noté qu'entre Jupiter et Saturne *semblait* resplendir un astre nouveau, phénomène illusoire et transitoire, mais très brillant et de vives couleurs. Il en fut de même, conclut-il, du temps de Jésus-Christ : en vertu de ce mirage optique, les Mages auraient pu croire, d'après lui, à la parution d'une nouvelle étoile, « à l'ascendant » (Matt, 2:2). Il y a là, tout au plus, une probabilité, bien que les tables astronomiques chinoises fassent, à la

³³ Ce sont le *Livre d'Elie*, les *Chapitres sur le Messie*, et les *Mystères* de R. Siméon ben Jochal (toujours dans la collection de Jellinek).

³⁴ Découverte de Kepler, qui date la Nativité de 748 ; en fait la Noël est de 749.

même date, mention d'un astre « provisoire »³⁵. Pingré croit qu'il s'agit d'une comète, aperçue, en effet, en février 750 ; mais, à ce moment, les Mages ont sans doute déjà quitté Jérusalem : en tout cas, Hérode meurt en mars 750. D'après quelques astronomes, un pareil phénomène sidéral serait visible aux voyageurs quittant Jérusalem et pourrait, avec beaucoup de bonne volonté, leur paraître pointer la route vers Bethléem, les devancer, s'arrêter enfin sur le logis de l'Enfant. Telles sont les données *physiques* du problème : elles ne permettent de conclure avec certitude en aucun sens. On voit mal, surtout, comment la récurrence normale, prévisible et déterminée d'un phénomène peut servir de « signe » à un événement unique dans l'Histoire, absolument surnaturel et miraculeux. On nous autorisera donc à proposer...

Notre propre solution : la Schekhinah

Si donc une « étoile miraculeuse » doit annoncer la venue future du Messie, les commentaires rabbiniques n'en auraient-ils jamais fait mention à propos des hommes de Dieu dans le passé ? – Si, deux fois. En effet : 1° pendant que la mère de Moïse était enceinte de lui, les astrologues du Pharaon ont vu briller un astre inconnu ; le tyran commande donc de noyer tous les enfants en-dessous de deux ans : « *Or, cette Étoile, c'était la splendeur de la Schékhinah* »³⁶, de cette Présence divine ici-bas, sur laquelle nous reviendrons dans un instant ; 2° d'autre part, Abraham ignorant l'endroit précis où il lui fallait sacrifier Isaac, « une Etoile se tint fixe sur le lieu où se trouvait à ce moment le fils, alors Abraham s'exclama : ceci semble être bien l'endroit »³⁷.

Deux autres textes capitaux reprennent le même thème et concluent : « *Par la splendeur de la Schékhinah, le Saint (c'est-à-dire Yahweh) consacra ce lieu* »³⁸...

Cette SPLENDEUR ou GLOIRE (*kâbôd*) est l'éblouissante, l'aveuglante lumière qui, dans les théophanies de l'Ancien et du Nouveau Testaments, révèle la présence de Yahweh par son Esprit-Saint ou Schékhinah. La Tradition juive, en effet, « d'aussi loin qu'on puisse la saisir, a coutume d'associer les apparitions divines aux

³⁵ A. von Humboldt, *Cosmos*, 1:92.

³⁶ Schemôth Rabba (midrasch sur l'Exode), 18 A.

³⁷ *Mekhilta* sur Exode, 15 :20.

³⁸ Sotah, 12

phénomènes météorologiques »³⁹. Pour les Hébreux, Yahweh Se manifeste essentiellement comme un Dieu de flambée lumineuse ; mais c'est un Brasier qui, pour nos yeux mortels, aveugle comme une Nuée (Exode, 19:18). Moïse, l'homme de Dieu, Le voit resplendir, comme une aurore boréale, sur la montagne de Pharan (Deuté, 33-2). Cette GLOIRE, aucun mortel ne pourrait la contempler face à face ; les Anges eux-mêmes n'en reçoivent le rayonnement qu'à travers leurs « ailes » : par le truchement des mouvements vitaux qui les portent, comme une gravitation spirituelle, vers Dieu et vers ses créatures. Elie se voile pour aller à sa rencontre ; elle fait resplendir le ciel⁴⁰. À tout instant, durant le long voyage d'Israël au désert, cette Splendeur divine se manifeste. Sitôt construit le tabernacle, Elle siège entre les Chérubins, sur le Propitiatoire de l'Arche, lui-même préfigure du Christ Sauveur. Dans le Temple salomonien, Elle remplit le *débir* ou « saint des saints », comme une Nuée, tellement translumineuse qu'aux yeux de la créature éblouie elle donne une impression de Nuit.

La plupart des prophètes l'ont décrite en termes qui diffèrent à peine : illumination des cieux, char de feu, gerbe de flammes, aube éclatante... Elle « remplit toute la terre » (Isaïe, 6:3). Le même *nabi* voit en cette « Gloire de Yahweh » la lumière immanente à la Cité sainte, qui doit, grâce au Messie, paraître un jour (*ibid.*, 60:1-2 ; cf. Apoc, 4:6 ; 21:23). Elisée supplie Yahweh d' « ouvrir les yeux », purement charnels, de son serviteur Ghiézi, « pour qu'il la voie » (2 Rois, 6:17). Ézéchiël la compare au « resplendissement de l'arc-en-ciel » ; mais, précisément, tout son « éclat » en fait une « nuée » masquant ce qu'il n'est ni permis ni possible à la créature de regarder face-à-face : ce prophète semble l'identifier à « l'Esprit de Yahweh » (Ezéchi, 43:4-5)... Après l'Exil, les notions se nuancent et se précisent. La Présence de Dieu ici-bas prend le nom de *Schékhinah*, c'est-à-dire *Demeure*, du verbe *schakhan* – habiter, résider, verbe appliqué à l'inhabitation de Yahweh parmi les hommes⁴¹. La Présence elle-même, dite aussi Puissance ou Majesté, est, à plusieurs reprises, identifiée au *Rouach haQodesch* ou *Rouach haMaqom*, c'est-à-dire au Saint-Esprit⁴². D'après Edersheim, une « autorité » s'il en fût, « cette

³⁹ *Bereschith Rabba* sur Genèse, 22 :9 ; *Schemôth Rabba*, sur le ch. 35 de l'Exode.

⁴⁰ C. Toussaint ; art. *Gloire*, dans le *Dict. de Théol. cathol.*, VI-2, col. 1389.

⁴¹ Exode, 24:1-2, 9-11 ; 33:20-23 ; 34:29-35 (où elle laisse comme un sillage lumineux sur le visage de Moïse : cf. 2 Corinth, 3:13) ; 1 Rois, 19:13 ; Isaïe, 6:2 ; comparez Apoc, 4:2-6 ; 21:23.

⁴² Exode, 25:8 ; 29:45 ; Nombre, 5.3 ; Psaume, 74:2.

identification est fréquente dans le Talmoud »⁴³. La GLOIRE comporte donc un double élément : Présence ou *Schékhinah*, Resplendissement ou *Kâbôd*. Les Targoumîm, par exemple, rendent comme suit Isaïe, 60:2 : « La Schékinah de Yahweh résidera en toi, et sa Kâbôd resplendira sur toi ». Cette divine Lumière n'habitera sur terre, de façon définitive et permanente, qu'à l'avènement du Messie⁴⁴. « C'est la Schékhinah *qui parle aux prophètes...* Elle est, dans le Talmoud, *la source régulière de l'inspiration divine* »⁴⁵. D'après plusieurs textes, lorsque les Princes angéliques, Michel et Gabriel, représentent Yahweh au cours d'une mission, la splendeur de la Shékhinah les accompagne : par exemple, lorsqu'un Messager céleste annonce à la mère de Moïse qu'elle est grosse du Libérateur⁴⁶. Le lecteur fera lui-même les rapprochements qui s'imposent...

Suivant la Tradition d'Israël, après la Chute d'Adam, la Schékhinah fuit la terre pour le premier ciel, puis, après les fautes ultérieures des Adamites, plus loin d'eux encore, et jusqu'au septième ciel ! Mais, à partir d'Abraham, les bonnes œuvres des « sept Justes » la ramènent, de ciel en ciel, jusque sur terre, où elle « arrive » du temps de Moïse⁴⁷. Mais l'adoration du Veau d'or l'en chasse derechef. Cependant, elle s'obstine à revenir chez son peuple. Chaque fois, cependant, les péchés d'Israël la font fuir. Toutefois, lorsque viendra le Messie, elle redescendra, de ciel en ciel, sous forme de *Nuée* resplendissante⁴⁸. Un apocryphe judéo-chrétien, très populaire à la fin du premier siècle, *L'Ascension d'Isaïe*, nous montre le Christ « descendant », pour S'incarner sur terre, de sphère en sphère ; or, *l'Esprit-Saint L'accompagne* tout au long de sa route⁴⁹. Mais, précisément, la Tradition juive identifiait l'Esprit-Saint à la Schékhinah...

« Cette » Esprit – car *Rouach* est, en hébreu, féminin – cette Schékhinah, donc, joue un rôle capital dans la vie humaine du Christ : mus par l'Esprit-Saint, les Prophètes annoncent la venue du Messie ; *Rouach haQodesch* « remplit » Élisabeth et Zacharie, anime le Précurseur, c'est de Lui et par Lui que conçoit Marie : Il l'*obombre*, comme jadis Il *couvait* les eaux cosmiques pour les féconder ; Il

⁴³ *Pirqé Abhôth*, 3:10.

⁴⁴ *The Life and Times of Jesus the Messiah*, 10^e édit, Londres, 1900, I, 46.

⁴⁵ C. Toussaint, op.cit., col. 1391.

⁴⁶ *Schémoth Rabba*, 1-2. édit. Warsh, 2:8 A ; *Yalkouth Schîm.*, 1:51 C.

⁴⁷ *Bereschêth Rabba*, éd. Warsh, 37A.

⁴⁸ *Bemidbar Rabba*, 13.

⁴⁹ *Ascension d'Isaïe*, 10:4.

illumine Anne et Siméon ; c'est Lui qui fait « croître » l'Enfant, après avoir été, sinon l'« auteur » de l'Incarnation (qui est le Père), ni son sujet-objet (le Fils), mais son « agent » *approprié* ; dès la conception de Jésus, Il a été donné, par le Père, à son humanité, « sans aucune mesure » ; au Baptême, Il la « scelle » et couronne visiblement ; Il « chasse » le Christ au désert (dans le grec de St. Marc) ; Le mène au Temple, en Galilée, partout ; Il suranime la vie humaine de l'Incarné, puisque c'est « dans l'Esprit » que le Sauveur, suivant les circonstances, « gémit », « gronde », « soupire », « tressaille », « frémit », « rend grâces ». Le Nouveau Testament Le qualifie indifféremment d'« Esprit de *Jésus-Christ* » et d'« Esprit de la *Gloire* ». Il offre au Père le sacrifice du Calvaire, quant à ce qu'il a d'humain (Hébreux, 9:14). La mort de *l'Homme* Jésus (Jean, 8.40, texte grec) c'est Lui-même qui l'opère (Matthieu, 27:46-50). Alors, par quelle *Puissance* – synonyme, on l'a vu, de la Schékhinah – le Père ressuscite-t-il son Fils d'entre les morts ? – *PAR SON ESPRIT*⁵⁰ – « en Lui rendant son Esprit »⁵¹ – donc *PAR SA GLOIRE*⁵². Rien d'étonnant, dès lors, si l'Esprit intervient aussi pour notifier la Nativité...

Saint-Esprit = Schekhinah = « Étoile de Noël »

« En passant de l'hébreu ou de l'araméen au grec, la Kâbôd Yehôvâh et la Schékhinah *deviennent* la Gloire de Dieu, *avec les mêmes sens et les mêmes acceptions* ; toutefois, cette Gloire de Dieu *est mise en relations spéciales avec le Christ* »⁵³. On voit se dessiner l'influence de la Kabbale – tradition spéculative-mystique, qui se fait jour dans les plus anciens *Midraschîm* et *targoumîm* – sur l'interprétation du « *fait* Jésus », de l'« *expérience* Jésus », par la génération apostolique, et singulièrement par St. Paul et par St. Jean. Précisément, dans Jean, 1:14 – « Il a résidé parmi nous » – « le rapprochement du verbe grec *eskênôsen* avec le verbe hébreu *schakan* n'est pas fortuit, mais voulu ou du moins pensé par l'auteur » (voir note 54). Jacques, 2:1 « accouple » le Christ à la Schékhinah par ce doublet : « Ayez la foi de notre Seigneur Jésus-Christ, (c'est-à-dire) de la Gloire ». Dans 1 Corinth, 2:8, le Christ est « le Seigneur de la Gloire ». Où Jésus parle de Lui-même (Matt, 18-20), Il S'applique

⁵⁰ Romains, 8:11 ; 1 Pierre, 3:18.

⁵¹ 1 Pierre, 1:21.

⁵² Romains, 6:4.

⁵³ C. Toussaint, op.cit., col. 1392.

significativement ce que la Tradition juive disait de la Schékhinah, car c'est par son Esprit qu'Il demeure parmi nous⁵⁴. Et ce qu'Isaïe rapporte de la Schékhinah, Jean, 12:41 l'applique tranquillement au Sauveur.

Par ailleurs, l'Esprit de Dieu est « l'Esprit de Gloire », « l'Esprit de Puissance » (1 Pierre, 4:14). Si nous vivons une vie christiforme, Il « repose » sur nous (ibidem). Mais c'est le texte même du prophète sur le septuple Esprit que Jésus S'applique dans la synagogue de Nazareth⁵⁵. Hébreux, 1:3 distingue entre *apaugasma* et *doxa*, comme les Anciens entre *Kâbôd* et *Schékhinah* (St. Paul est plein de Kabbale). Au Thabor (qui, sans doute, est en réalité, l'Hermon), paraît, sous forme de Nuée translumineuse, « la Gloire transcendante » (2 Pierre, 1:17, où les trois apôtres sont « témoins oculaires de la *Majesté* », de la Schékhinah ; où la Voix sortie de cette Nuée, c'est celle de l'Esprit-Saint : 2 Pierre, 1:21). Toujours à propos de la Transfiguration, Matthieu, 17:5 reproduit l'interprétation targoumique de Genèse, 17:13, où Yahweh parle à Jacob dans le Rêve de l'Échelle (car, d'après le Targoum. de Jérusalem, c'est la Schékhinah qui Se fait entendre au Patriarche). Dans Romains, 6:4, St. Paul fait allusion aux controverses rabbiniques, lorsqu'il voit le Christ ressuscité par la Schékhinah du Père. C'est Elle encore qui est l'agent des miracles évangéliques (Jean, 11:40). Tout ce qui se rapporte à Jésus reçoit en épithète le nom de la *Schékhinah* (en néotestamentaire grec : de la *Doxa*) : l'évangile, le ministère, les richesses, le royaume⁵⁶. « Dans les apparitions, écrit encore Toussaint (voir note 54), c'est encore *la Gloire de Dieu qui projette ses rayons éblouissants* ; Luc, 2:9 : “Et la Gloire du Seigneur environna les bergers de son resplendissement”. C'est Elle qui brille autour de Paul sur la route de Damas ». Car, « venant du ciel, une Lumière resplendit autour de lui », et Paul est « ébloui, aveuglé par la Gloire de cette Lumière »⁵⁷. Concluons, avec le *Dictionnaire de Théologie catholique*, que, dans le Nouveau Testament, « l'expression *Gloire de Dieu* n'a pas un sens spécifiquement différent de celui de l'Ancien Testament et de la théologie juive », Kabbale comprise, « des siècles précédant immédiatement l'ère chrétienne ».

Or, dans Luc, 2:8, les bergers se trouvant nuitamment avec leurs

⁵⁴ Pirgé Abhôth, 3:2 ; Berakhôth, 6 A.

⁵⁵ Isaïe, 11:2 ; 61:1-3 ; Luc, 4:16-18.

⁵⁶ 2 Corinth., 4:4 ; 3:8 ; Ephés., 3:16 ; Marc, 10:37.

⁵⁷ Actes, 9:3-5 ; 22:11.

bêtes⁵⁸, « un Ange du Seigneur vint sur eux, et la GLOIRE du Seigneur (c'est-à-dire de Yahweh) resplendit tout autour d'eux ». Etant donné tout ce que nous savons, au terme de nos recherches, sur le rôle que devait jouer la Gloire ou Schékhinah, d'après la Tradition juive, lorsque viendrait le Messie ; sur l'identité de cette Gloire et de l'Esprit-Saint, sur la fonction permanente de ce dernier, par rapport à toute la vie humaine du Rédempteur ; sur le parallèle tracé, par certaines conceptions judéo-chrétiennes du premier siècle, entre la « descente » du Christ et celle de la Schékhinah ; sur des analogies de même ordre, formulées par Notre-Seigneur Lui-même ; enfin, sur l'apparition de la Schékhinah aux pasteurs dans la nuit de Noël : nous croyons que l'identification de *l'Etoile* des Mages – qui ne serait autre, dans notre interprétation, que la *Gloire* des Bergers – fournit, au problème de l'Astre mystérieux, une réponse au moins aussi plausible et vraisemblable que toutes les autres solutions antérieurement envisagées. Dans notre hypothèse, la NUÉE translumineuse, le « Char d'Israël » ou « Char des Chérubins »⁵⁹ – la *Merkhabah* des mystiques juifs – n'a pas cessé de jouer son rôle de « pont »⁶⁰ entre le Ciel et l'humanité sainte de Jésus : à sa Naissance, comme à la Transfiguration, et, finalement, lorsqu'« une Nuée Le dérobe aux regards » des siens⁶¹, cette Nuée que le premier des Papes appelle « la GLOIRE transcendante »⁶² – la Splendeur, le Foyer d'aveuglante Lumière, le ténébreux Brasier, tantôt Colonne de flamme et tantôt Colonne de brume, l'ASTER des Mages...

⁵⁸ Le monde animal, pris dans le maelstrom de la Chute (Marc, 1:13), partagera notre salut (Is, 1:3 ; Luc, 2:8) Cf. notre *Cosmos et Gloire*.

⁵⁹ Le « char » du tabernacle juif n'est que l'« ombre », le symbole, le quasi-sacramental de la réalité céleste (Exode, 25:9.17-22.40 ; 26:34 ; Hébreux, 8:5 ; 9:23).

⁶⁰ Comparer Genèse, 9:12-17, et Apoc, 4:3.

⁶¹ Actes, 1:9.

⁶² 2 Pierre, 1:17.

TEXTES LITURGIQUES

LE SYMBOLISME MYSTIQUE DU SANCTUAIRE CHRÉTIEN

Les Marches de l'Autel. – Ombre et Réalité. – Exode et Mystique. – Autel et Nature humaine. – Les Nappes ou la « Justice » du Christ. – Le Luminaire : Sept Esprits et Sept Etoiles.

LES MARCHES DE L'AUTEL

Trois marches mènent au Propitiatoire chrétien, alors que, dans l'Exode, Dieu dit à Moïse : « Tu ne monteras pas à Mon Autel par des marches, afin que ta nudité ne soit pas découverte ». (Exode, 20:26)

N'oublions pas qu'il s'agit d'un voyage, de gravir « la sainte montagne » au « désert », comme nous le dit le Psaume 42, de pénétrer dans le Temple – *in tabernacula Tua* – et d'accéder à l'Autel de Dieu, Autel du sacrifice et de la jubilation...

Rappelons d'abord, élémentairement, que la « montagne » est cet *état* de vie où la prière, en son acception la plus haute, est l'acte normal par excellence, la fonction caractéristique. Et, de même que l'Ancien Testament distingue entre monts et collines, célébrant les pics les plus élevés, les « hautes montagnes de Dieu » ; de même qu'au Nouveau Testament l'Apôtre insiste sur la diversité des « gloires » : ainsi de la vie surnaturelle, qui s'élève jusqu'aux visions du Sinaï, du Thabor et de ce « troisième ciel » aux « paroles ineffables ». La surnature nous est offerte, le Christ nous y fraya la route « une fois pour toutes » (Hébr, 9:12 ; 10:11-14), et, la *vie* de prière nous y engage : *Oratio est ascensus mentis in Deum*, dit saint Jean Damascène¹. Mais Origène avait écrit déjà : « Qui veut être parfait ne peut stagner dans la *plaine*, ni même demeurer sur la *colline* ; il lui faut gravir la haute et fatigante *montagne*... C'est pourquoi le Christ doit descendre de la montagne, s'Il veut parler à la foule encore

¹ « La prière est la *montée* de l'esprit vers Dieu ».

imparfaite ». L'oraison, confirma saint Grégoire de Nysse, est une *anabase*. Saint Grégoire le Grand voit dans la contemplation « la plus haute montagne » : nous y montons, le Seigneur y descend². Enfin, le Concile de Trente définit ainsi la prière : *piae animae in deum ELEVATIO*³. Tout ce symbolisme est évoqué, au seuil de la Messe, dans le Psaume *Judica me*.

Établi sur la montagne (Matt, 5:14), se trouve le Temple, le sanctuaire, qui est aussi une cité, (*ibid.* ; Apoc, 21:2-3.10.22-23), une patrie (Hébr, 11:14-16), une nationalité (Phil, 3:20) : l'Église.

Sanctuaire qui « ne doit rien à la main des hommes », précise l'Esprit-Saint, cité « céleste », patrie « divine », nationalité « dans les cieux » ; et, pour tout dire, Temple unique, dressé « sur la montagne », en pleine transcendance, Royaume surnaturel et non « de ce monde ».

Poursuivant de plus en plus vers l'intérieur, vers la crypte cachée, cet itinéraire de retour à Dieu, nous trouvons, dit le Psaume 42, sur la montagne le « tabernacle », et, dans ce tabernacle – qui est la nature théandrique, l'humanité nouvelle et déifiée : l'Église, dont saint Jean dit : « Il a établi Son tabernacle en nous » (*eskênôsen en hêmin*) – nous trouvons la Personne du Christ ; les membres nous conduisent à la tête, « Jésus-Christ répandu et communiqué », comme dit Bossuet, à Jésus-Christ source de vie éternelle : *per hominem, Christum tendis ad Deum Christum* (Saint Augustin)⁴.

C'est dans l'Église que Jésus-Christ, dont elle reçoit la vie, le vouloir et l'agir (Phil, 2:13), S'anéantit, Se prosterne dans une obéissance parfaite devant le Père, devient à la fois Pontife, Victime, *Autel*. C'est là, au plus profond de l'humanité, divinisée, dans le sanctuaire de l'Église, qu'enfin nous débouchons : *Introibo ad altare Dei*⁵.... Et ce Dieu, dans l'intimité duquel nous parvenons pour notre rafraîchissement et notre joie, c'est précisément le *Dieu de l'Autel*, du Sacrifice, de l'immolation : *cui servire regnare est*⁶. Il n'y a pas d'allégresse plus souveraine, pas d'assouvissement aussi définitif, que la joie de faire Sa volonté. Qu'au milieu d'un monde aveugle et sourd – athée, dit saint Paul – l'homme pécheur, cent mille fois relaps, trouve en la grâce de quoi servir, et *d'aimer* servir ; que le Saint, le

² *De Fide orth.* 3:4 (P.G, 94:1089) ; *Hom. 22 in Num*, 8 ; *In Cant. Hom.*, 5 ; *Moral.*, 8:36 et 30:19.64 (P.L., 75: 715 et 76:559).

³ « L'élévation de l'âme pieuse vers Dieu ».

⁴ « À travers le Christ-homme, tu vas vers le Christ-Dieu ».

⁵ « Je m'approcherai de l'autel de Dieu ».

⁶ « Te servir, c'est régner » (Postcom. Messe votive pour la Paix).

Parfait, l'Adorable, Se laisse chercher et ne cesse de ranimer la flamme quasiment éteinte de la charité ; qu'Il éveille et ressuscite en l'homme – créature et pécheur – le goût de la divine Gloire, l'amour pur : voilà qui stupéfie le fidèle, qui le comble au delà de toute attente, qui fait couler les larmes du vrai bonheur et de la componction : ô *Beauté ancienne et toujours nouvelle !...*

Or, le Prêtre va gravir cette montagne. Il va s'établir sur les hauts-lieux de la contemplation. Pour lui, comme pour saint Jean, le ciel s'ouvrira ; il fera même plus que d'assister à la Liturgie céleste : avec les vingt-quatre Presbytres il y prendra part, il y représentera l'Eglise pèlerine et militante.

OMBRE ET RÉALITÉ

Le sacerdoce mosaïque approchait l'Autel de plain-pied ; ou plutôt l'Autel demeurait au niveau des sacrificateurs. La réalité transcendante restait absente, et tout le rite – purement symbolique et figuratif – était extérieur, en dehors du seul et unique Sacrifice valable devant Dieu, par conséquent conventionnel, ombre du Corps à venir. C'est pourquoi la divine Miséricorde rassurait les croyants en leur manifestant la Gloire à *propos* du sacrifice, « autour » et comme « à côté », et c'est l'arc-en-ciel, le Septénaire de l'offrande noachide, la *Chekhinah* du propitiatoire mosaïque. Pour nous qui possédons le Corps, la réalité, l'inouïe présence, dans l'oblation même, celle-ci se suffit, et les prestiges extérieurs deviennent inutiles :

*Et antiquum documentum novo cedat ritui*⁷...

Les Juifs, faute de substance, ont eu besoin d'apparence : *Judaei signa petunt*. Ils ont vu, ils ont marché derrière la Colonne de Feu, sous la Nuée, l'Arche leur est apparue, en plein désert, comme un gigantesque Buisson ardent. Mais nous avons les Eléments eucharistiques, qui nous donnent, réellement présent, le Dieu de l'exinanition, le Dieu vaincu, foulé aux pieds, Celui qui EST « comme n'étant pas » (Phil, 2:7; 1 Cor, 1:28).

*Praestet fides supplementum sensuum defectui*⁸...

Nous autres, nous croyons, c'est là notre trésor, notre indicible

⁷ « Que les vieilles cérémonies fassent place au nouveau rite » (extrait du *Tantum ergo*)

⁸ « Que la foi de nos cœurs supplée aux faiblesses de nos sens » (*ibid.*)

supériorité. Bénis sommes nous donc, qui avons cru sans avoir « vu » (Jean, 20:29).

L'autel de l'Ancienne Alliance se trouvait au niveau des fidèles, parce qu'il leur manquait de quoi gravir les marches. *Jusqu'au moment historique de la Rédemption*, la théorie luthérienne de la justification imputée est restée vraie : c'est la foi des justes, la créance faite au Messie futur, qui leur est « imputée à justice » ; c'est elle qui « manifeste leur justice » (Gen, 15:6 ; Rom, 4:11 ; Hébr, 11:4). Rien, dans la nature humaine, n'était changé ; l'Adam Nouveau n'était pas encore suscité dans les âmes. Quiconque eût alors tenté de « surélever l'Autel », de surnaturaliser *hic et nunc* la religion mosaïque, de transsubstantier *moto proprio* l'ombre en réalité, la figure en événement véritable, somme toute, de pratiquer le Christianisme sans l'Incarnation ni Golgotha ; quiconque eût prétendu gravir les marches, les degrés mystiques – *de virtute in virtutem... ascensiones in corde suo, in valle lacrimarum* (Psaume 83)⁹ – alors qu'il n'avait pas encore « revêtu Jésus-Christ »¹⁰, ne pouvait manquer – Dieu le dit à Moïse – de « découvrir sa nudité », comme l'invité dans la Parabole du Festin nuptial (Exode, 20-26 ; Matt, 22.11 ; cf. 2 Cor, 5:2-3 ; Apoc, 3:17-18).

Mais nous, Chrétiens, nous voici « revêtus de justice » (Job, 29:15), active et passive ; nous avons, dans le Christ, accès à la double

⁹ Marcher « de puissance en puissance », « gravir les degrés de son propre cœur, en cette vallée de larmes ».

¹⁰ « Vous *tous* qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ », globalement, en bloc, en Corps, dans l'Eglise (Gal, 3:27); il vous reste à vous approprier individuellement ce « vêtement ». Sans cesse, par conséquent, « revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ » (Rom, 13:14), et puisque « l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour » (2 Cor, 4:16), « de lumière en lumière » (*ibid.*, 3:18), « revêtez cet homme nouveau » (Eph, 4:24). Or, « revêtir l'homme nouveau, qui se renouvelle à l'image du Créateur », c'est, pratiquement, « se revêtir de bonté, d'humilité, de douceur, de patience » (Col, 3:10.12) ; c'est échapper à la nudité involontaire, au dépouillement extérieur (2 Cor, 5:3-4), ou, comme dit plus énergiquement encore saint Paul, « au *vide* », au chaos, au non-être (Rom, 8:20). Quiconque a quelque notion expérimentale de la croissance, en sa personne, de la vie surnaturelle, sait que, pour exprimer le plus adéquatement le rapport du Fils configuré en lui par l'Esprit-Saint (Rom, 8:29) à l'homme qu'il est de par sa nature déchue, le mot *revêtement* convient le mieux : *l'impetus* des concupiscences vibre au plus profond de notre être, alors que le « vouloir » divin (*ibid.*, 7:18) plane en quelque sorte à nôtre surface, nous « obombre », s'insinue en nous comme une pluie fine dans un sol rebelle. Nous sommes à la fois le vieil et le nouvel Adam, mais, jusqu'à l'identité victorieusement acquise entre les deux volontés, jusqu'à l'union sanctifiante, le Christ est « expérimenté » comme « revêtement ». C'est après, seulement, que Dieu « révèle *en* nous son Fils » (Gal, 1:16).

perfection : divine et humaine ; prêtres « en esprit », peuple sacerdotal (1 Pierre, 2:5.9 ; Apoc, 1:6), nous sommes, deux fois revêtus du Christ, de l'Homme-Dieu ; nous portons l'aube *et* la chasuble. Aussi, depuis le Calvaire, nous est-il possible et permis, voire enjoint, de gravir les trois marches de l'Autel céleste et transcendant, car « le vêtement, dit saint Cyrille de Jérusalem, signifie la plénitude de la grâce » (*Catech. myst*, 17:12 et 1:10)¹¹.

EXODE ET MYSTIQUE

Maintenant que représentent les trois degrés qui mènent à l'autel ? Rappelons-nous que les Hébreux, « en marche à travers le désert », vers le Sinaï, doivent y faire « trois journées de marche pour offrir leur sacrifice à Yahweh » (Exode, 3:18). À trois reprises, Moïse revendique en leur nom ce droit devant le Pharaon : la première fois, l'Égyptien le presse de sacrifier à Dieu « dans le pays même sans s'éloigner » (*ibid.*, 8:21 ; et 24) ; or, l'Égypte, ne l'oublions pas, est, à travers toute la Bible, le symbole par excellence de la nature coupée du surnaturel, du « monde sans Dieu » ; Pharaon propose donc aux Juifs (leur nature inférieure, l'homme charnel, animal, leur propose) de réduire le sacrifice à je ne sais quelle môme, quelle « lettre » sans « esprit », quel rite sans mortification. Dans la tradition chrétienne, comme dans la juive, la terre de Mitsraïm est restée le symbole de l'humanité déchue, du monde au pouvoir de Satan. Celui-ci dont Pharaon n'est que le masque, voudrait que les Juifs, peuple appelé à la « sainteté », c'est-à-dire à la consécration particulière, à la vie séparée du monde, offrissent à Yahweh – sans s'éloigner de leurs vices, de leur routine pécheresse, sans abandonner le Viel Homme et restant collés au « monde » – leur indolence, la primauté du « naturel » et par

¹¹ Sur la signification spirituelle du « vêtement », voir A. Stolz, O.S.B., *Théologie de la Mystique*, Chèvotogne, 1939, p. 184 : « Pour les Anciens... l'habit était plus qu'un signe extérieur ; il conférait la dignité qu'il signifiait ». Et il donne comme exemple saint Benoît, considéré comme moine, sitôt reçu l'habit monastique ; aussi, jadis, les novices ne recevaient point l'habit. L'auteur aurait pu se référer à l'actuelle « rasophorie » des moines dans l'Église byzantino-slave, au rôle du vêtement dans l'histoire de Joseph, de Daniel et d'autres personnages bibliques associés à la puissance royale. Voir aussi l'habitude juive des vêtements uniquement portés à table (2 Rois, 10:22), qui explique certains traits de la Parole du Festin nuptial chez saint Matthieu.

conséquent leur paresse, leur panique devant l'effort au « désert » et leur refus de s'engager sur la « voie étroite ».

Alors moïse revient à la charge. Et le pharaon permet qu'ils quittent l' « Egypte » – dite aussi Sodome (Apoc, 11:8) – mais « les hommes, les mâles seulement », sans femmes ni enfants, que l'Egyptien entend garder comme otages (Exode, 10:9-11). Il consent donc, cette fois, au départ des Juifs ; il accepte qu'ils s'éloignent à « trois journées de marche » mais à la condition qu'ils lui laissent ce qu'ils ont de plus cher, cette « gloire » et plénitude de l'homme : la femme et l'enfant (1 Cor, 11:7). Non dit Moïse : ils emmèneront au désert, promis à la même épreuve, aux mêmes dangers, pour les offrir, les consacrer et les sanctifier avec eux-mêmes – comme naguère Abraham a fait pour Isaac – tout ce qui constitue l'homme pleinier : la femme qui vit avec lui d'une seule existence duelle, la progéniture qui substitue (d'ailleurs vainement) à l'infini du Simple et du Parfait l'indéfini du nombre et du créé, tout ce qui achève l'homme par conséquent, tout ce qui le consomme, tout ce qu'il a de tendresse, d'amour terrestre, toutes les *puissances* par lesquelles il croît et se multiplie, sans rien réserver de ce qu'il *est*, de sa *nature*.

Accordé, réplique le Pharaon, vous partirez avec vos femmes et vos enfants ; mais vos brebis et vos bœufs resteront ici !... « Pas un sabot ! » bondit Moïse ; « tu mettras toi-même entre nos mains de quoi sacrifier à Yahweh notre Dieu ! » (Exode, 10:24). Ce que l'homme possède, ce qu'il a – son domaine et sa *richesse* – c'est cela maintenant qu'il doit offrir, consacrer à Yahweh, pour que, « ramenant leur cœur, le Feu d'En-Haut dévore cet holocauste » (1 Rois, 18:37-38). Tout l'homme, par conséquent, *l'image* et la *ressemblance* de Dieu, son *empire* à l'instar du Créateur sur le monde inférieur (Gen, 1:28 et 2:19-20), et sa *plénitude essentielle* en trois termes : l'Epoux, l'Epouse, l'Enfant (*ibid.*, 1:26-28), Adam duel, Adam triple, Adam tentant de pallier par l'indéfini de la multitude au fini de son individualité, Adam en expansion, créature contingente et relative, tâchant d'imiter par l'extensif indéfini l'intensif infini du Créateur nécessaire et absolu. Tout l'homme, par conséquent, passera par le « désert » pour accéder à la « montagne de Dieu » : l'homme extérieur et l'intérieur, l'*action* de l'homme et la *nature* de l'homme, les *trois* « mondes » qu'il porte en lui.

Le Pharaon, qui signifie l'empire d'en-bas, le refus en nous des trois puissances négatrices – Satan, le « monde » et la « chair » – ce Pharaon, univers factice où l'homme vit, prisonnier, esclave, depuis la

Chute, antique Ennemi qui craint pour sa domination, ne cesse d'opposer, aux pressantes objurgations de l'Esprit-Saint (qui parle par Moïse), de nouveaux prétextes, de nouvelles réserves et conditions. Tout, sauf l'entière, pure et simple capitulation ! Il voudrait faire à Dieu la « part du Feu » ! Mais que peut-on refuser à la Flamme ? C'est au monde lui-même, à l'« Egypte », au Pharaon son prince, que le peuple élu prendra les « bœufs » et les « brebis » du sacrifice, voire l'or symbolique de l'adoration (Exode, 3:22 ; 11:2 ; 12:35-36 ; Matt, 2:11) : « Tu mettras toi-même entre nos mains de quoi sacrifier à Yahweh notre Dieu ! » (Exode, 10:26). C'est ce que Notre-Seigneur nous prescrit dans la Parabole du Majordome infidèle : le monde est ce qu'il est, et nous nous y trouvons ; inutile de revenir là-dessus ! Faisons-le donc servir, ce monde, tel quel, à la gloire de Dieu, ainsi, dit un proverbe, « le Diable porte pierre »... En domptant les fauves du désert (Marc, 1:13), en les domestiquant, en les pliant au service de Jésus, du Nouvel Adam, de l'Homme paradisiaque – et même céleste ! – nous retrouvons les privilèges d'Eden, l'*apatheïa*, la maîtrise sur nous-mêmes et, non seulement nous unifions et pacifions notre royaume intérieur (Matt, 12:25), mais nous anticipons sur la manifestation de la Gloire divine dans le cosmos en parfaite harmonie avec l'homme sanctifié (Rom, 8:21). C'est ainsi qu'on spolie le *Mammon d'iniquité* (Luc, 16:9).

Détachement de l'« Egypte », éloignement, renoncement : on tourne le dos à cette vieille terre d'en-bas ; c'est la *con-versio*, la marche à rebours, la rupture avec les habitudes et *l'habitus*¹². C'est aussi le premier contact avec le « désert », avec la solitude qui mène à Dieu : on apprend à connaître la faim, la soif, la fatigue, la chaleur du jour ; il faut mater la chair, dompter les sens, réduire au minimum la vie physique, n'être soutenu que par la *foi*, qui « fait partir sans savoir où » (Hébr, 11:8). C'est la classique phase *purgative*, la première *marche* (du voyage et de l'autel).

Mais on ne part pas seul, comme des francs-tireurs en patrouille, vers je ne sais quel inconnu, quelle mystérieuse catastrophe. On ne s'en va pas tendu, roidi, armé, bardé d'acier, comme pour une lutte impitoyable. Comme les Juifs au désert, on emmène, au contraire, « les femmes et les enfants », toute la richesse, toute la plénitude de la nature humaine, tout son épanouissement (virtuel et actuel) : *omnia quae intra me sunt*¹³. Dieu, dit le Prophète, « nous attire au désert ».

¹² Constante psychologique concourant à la synthèse du caractère.

¹³ « Tout ce qui est en moi » (Psaume 102).

Mais c'est pour « parler à notre cœur comme un Ami », pour transformer « la Vallée de l'Épreuve en portail d'espérance », afin que nous y « chantions comme aux jours de notre jeunesse » (Osée, 2:14-15) : *qui laetificat juventutem meam*¹⁴. « Il rendra ce désert pareil à l'Éden, la terre aride semblable au jardin de Yahweh » (Isaïe, 51:3).

Il ne s'agit donc pas de nous appauvrir, comme l'imaginaient en cours de route les Juifs charnels ; il ne s'agit pas, comme ils le reprochaient à Moïse, de nous « faire mourir », sinon précisément à « l'Égypte » ; de sorte que, « mis à mort quant à la chair, nous y revivions quant à l'Esprit » (1 Pierre, 3:18) : « Morts au péché une fois pour toutes, nous sommes vivants pour Dieu » (Rom, 6:10), à qui nous « offrons nos membres » – notre « chair », tous nos actes – « comme des instruments de Sa justice » (*ibid.*, 6:13).

Au cours de cette seconde étape, l'homme, qui a connu les retranchements et les séparations de la voie « purgative », doit, au contraire, dilater sa nature purifiée, « croître et multiplier », peupler ce désert, y répandre sa race, y fleurir « comme le palmier » des justes. À l'encontre de la première, c'est une période de bénédiction patente et manifeste, d'évidente richesse, d'éclatant progrès. Les *femmes* en signifient la fécondité ; les *enfants*, cette sagesse d'En-Haut que Dieu réserve aux « petits ». C'est la halte en l'oasis, parmi les palmiers verdoyants (*justus ut palma florebit*)¹⁵, au bord du puits de Jacob : le Verbe de Dieu S'assoit sur sa margelle. Telle est la phase *illuminative*, la deuxième *marche* (du voyage et de l'autel).

Mais ces deux premières « journées de marche au désert » (Exode, 3:1) n'ont de sens que par la troisième ; toute leur substance, leur vérité, est dans le sacrifice. Or, les Hébreux dévouent en holocauste, non seulement leurs propres bœufs et brebis – tout l'avoir, cependant, la nourriture (au désert !) et donc la subsistance, la vie de ces pasteurs – mais encore ce qu'ils ont arraché au Pharaon, à l'« Égypte ». C'est là plus que « se faire des amis du Mammon d'iniquité », pour parler comme l'Évangile ; *c'est en faire un serviteur de Dieu*, même malgré lui, fût-ce à son insu... C'est, en effet, offrir et sacrifier pour lui, plaider sa cause, quasiment le consacrer à Dieu malgré lui (*compelle intrare*), se constituer son avocat, son avoué, son *paraclet*, son intercesseur, et, somme toute, contrairement à Caïn, le « gardien de son frère ». C'est apparaître pour lui comme prêtre devant

¹⁴ « Qui réjouit ma jeunesse » (Psaume 42).

¹⁵ « Le juste croîtra comme le palmier » (Psaume 91).

Yahweh. Voici donc la journée de l'oubli total de soi, de l'holocauste, du *Consuminatum est*, du FEU. Car la Gloire de Yahweh, attirée par l'adoration, et Sa Plénitude, attirée par cet anéantissement, tombent du ciel et, comme une flamme, « consomment l'holocauste, le bois, les pierres, la terre, même, absorbant jusqu'à l'eau du fossé » (1 Rois, 18:38 ; Gen, 15:17 ; Lévi, 9:23-24 ; Juges, 6:21 ; 1 Chron, 21:26 ; 2 Chron, 7:1). Plus rien ne subsiste alors que la Flamme même de ce Dieu *dévorant* (Deut, 4:24 ; Hébr, 12:29) : au sommet de la « montagne » que représentent les trois marches, l'*union* règne, l'union transfiguratrice, déifiant l'homme jusqu'au plus intime de son être – « holocauste, bois, pierre et terre même » – et, comme l'annonce l'Apôtre, le monde, l'anthroposphère – « l'eau du fossé ».

Après avoir gravi ces marches, l'officiant baise l'autel, et, dans un instant, il va l'encenser, l'entourer de parfums, comme fit la Pécheresse pour les pieds de Jésus, « en vue de Sa sépulture » (Matt, 26:12). C'est qu'en effet l'Offrande eucharistique commémore et perpétue mystiquement la Croix, « annonce – signifie, notifie, réalise en l'état de gloire – la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor, 11:26). Il l'*actualise*...

AUTEL ET NATURE HUMAINE

L'Autel véritable, la réalité transcendante dont la pierre sacrificielle n'est qu'un symbole, l'*Autel de Dieu*, divin, céleste, l'Autel où Dieu Lui-même, préfiguré par Abraham, « le père élevé de la multitude », offre *Son Isaac*, nous l'offre, Le sacrifie à cause de nous – cet Autel sur quoi le Fils adore et implore, et qui est l'Humanité déifiée du Verbe incarné, c'est de lui que nous parle le Psaume 42. Mais c'est de son symbole matériel qu'il nous faut ici parler. Non de l'Autel vivant, mais de l'autel de pierre...

La tradition juive veut qu'Adam ait fait le premier autel de ce même limon qui avait servi à le façonner lui-même, avant qu'Elohîm ne le mît en Eden. Chassé du Paradis, c'est aux pieds de cet autel qu'il revient mourir. Simple cube de pierre, que détruit le Déluge. Noé le rebâtit, Abraham y couche Isaac. Plus tard, achève la tradition rabbinique, le Temple s'élèvera sur l'emplacement sanctifié par l'obéissance des Patriarches, qu'exprimaient leurs sacrifices. Tel est l'autel primitif : de terre, comme la créature humaine (Exode, 20:24). Et, puisque

l'Autel *parle* ; puisqu'il a, comme les pierres, son langage (Apoc, 16:7; Luc, 19:40), ce cube de terre murmure sans paroles : *Mentento...* rappelle-toi : comme moi, tu n'es que poussière ; adore l'Être !

Plus tard, on éleva des autels de pierre : douze blocs, en souvenir des tribus élues ; au limon, symbole de la nature humaine, de l'origine commune, de l'humus et de l'universelle *humilité*, de l'espèce entière, on substitua, depuis l'Alliance mosaïque, les douze témoins, comme dit Josué, les représentants du peuple saint ; puisqu'alors, d'universel, le sacerdoce s'est réduit aux frontières d'Israël. Primitivement, note le Père Daniélou dans son admirable *Signe du Temple*, l'univers entier tient lieu de sanctuaire et tous les hommes sont pontifes. Mais l'espèce prévarique, et le sacerdoce se limite aux frontières d'un seul peuple. L'autel de pierres remplace l'autel d'argile. Mais, alors, « si tu M'élèves un autel de pierre, tu ne le bâtiras pas en pierres taillées ; car, en passant un ciseau sur la pierre, tu la profanerais » (Exode, 20:25 ; Deut, 27:5 ; Jos, 8:31). Et l'on constate, en effet, que l'autel des holocaustes consiste en matériaux tout simples, bruts, tels qu'ils ont été créés par Dieu, en souvenir de l'originelle justice et pureté. Plus tard, les autels seront recouverts d'acacia, d'airain, voire d'or ; sous ces luxueux revêtements, ils n'en resteront pas moins de terre ou de pierre non taillée¹⁶.

Pourquoi des pierres brutes, vierges ?¹⁷ Pour la même raison qui inspirait aux Nazaréens de laisser croître leurs cheveux (Nombres, 6:5) : ce qui appartient à Dieu doit, à Son exemple, rester, autant qu'il est possible aux créatures, inaltéré, immuable, simple, sans « arrangements », ni maquillage. Voilà pourquoi l'autel biblique n'a rien d'artificiel et ne doit rien à la main des hommes. À l'heure actuelle, les autels de l'Eglise « orthodoxe », même de bois, peuvent être assemblés, emboîtés, jamais vissés, cloués ou boulonnés. *Rien de métallique ne peut s'y trouver*. De plus, ils sont cubiques¹⁸, comme ceux de

¹⁶ Exode, 27:1 ; 39:39 ; 40:26 ; 2 Chron, 4:1 ; 2 Rois, 5.3-7 ; Exode, 20:24-25 ; Deut, 27:5 ; Josué, 8:31 ; 1 Esdras, 3:2 ; 1 Macc, 4:45-47.

¹⁷ Le symbolisme de la pierre brute a été altéré par la franc-maçonnerie, qui l'a transposé du domaine sacré au niveau profane. Un symbole, primitivement destiné à exprimer les rapports surnaturels de l'âme avec le Dieu « vivant » et « personnel », y exprime, désormais, des réalités d'ordre alchimique, moralisant, social et occultiste.

¹⁸ Et sans marches, celles-ci – la « montagne » – précédant l'iconostase, donc préalables à l'ensemble du sanctuaire. L'Eglise byzantino-slave est d'ailleurs plus fidèle que nous au symbolisme mosaïque. C'est ainsi qu'au lieu de cierges, l'autel « orthodoxe » porte un chandelier à sept branches, qui d'ailleurs se trouve généralement derrière lui.

l'Ancienne Alliance¹⁹ ; puisqu'aussi bien le cube, c'est, dans ce monde physique à trois dimensions, la manifestation intégrale de la nature humaine, caractérisée par le chiffre 4 : c'est le quatrième « règne », après le minéral, le végétal et l'animal ; de sorte que, résumant le monde qui le précède, l'homme complète l'être, la vie, la sensation, par la raison. Ce quaternaire, s'il reçoit la rosée d'En-Haut, la grâce, s'il se dépasse et se transhumanise, si l'Esprit de Dieu fait en lui sa demeure, change de forme ; et c'est, non plus le cube, mais l'Étoile à cinq branches – celle de Noël, de l'Incarnation – qui symbolise, avec le chiffre 5, l'homme restauré, *Adam redivivus*, humanité paradisiaque, l'espèce assumée dans le Christ, réconciliée avec la nature (Rom, 8:21-23), et, comme disent les hermétistes chrétiens du Moyen-Age, le *microcosme*.

Tel quel, l'autel représente ce qui, dans le Christ total (tête et membres), supporte la victime, la surface d'*anéantissement* (Phi, 2:7), l'aire du sacrifice, l'espace de la Rédemption, le « tabernacle » de Jean, 1:14, ce *Corps* dont le Père a revêtu le Christ, pour qu'Il y fît la divine volonté (Hébr, 10:5-8). L'autel, en d'autres mots, c'est l'humanité de Jésus, le « trône de Dieu », disent nos frères « orthodoxes », et c'est tout comme (Col, 2:9). C'est pourquoi *res agitur nostra*²⁰ : « Ceux qui servent à l'autel, ont part à l'autel » (1 Cor, 9:13). Osons entendre ce verset au sens le plus obvie : nous qui, par le ministère du Prêtre, servons à cet autel, offrons au Père, par l'Esprit, l'Humanité toute divine du Christ, nous avons part au Verbe, à l'éternelle filiation, « à la divinité de Celui qui daigna participer à notre humanité ».

LES NAPPES OU LA « JUSTICE » » DU CHRIST

L'autel est recouvert de nappes et, quand la Messe est plénière, intégrale, classique et fidèle à ses origines, on l'encense. Qu'est-ce que ce linge précieux recouvrant l'humanité du Christ ? Qu'est-ce donc qui recouvre la nature de l'Homme-Dieu, de sorte que l'autel nous apparaît toujours revêtu de cette nappe ? De quoi l'humanité du Christ se revêt-elle ? Que porte cet arbre ? Ces linges de l'autel constituent aussi, de toute évidence, un symbole mortuaire ; d'ailleurs, l'encensement en est

¹⁹ Et comme la Caaba de La Mecque.

²⁰ « Notre propre cause est en jeu ».

un autre. Le Fils offert au Père – « en libation », dirait l'Apôtre – le Serviteur par excellence, apparemment vaincu, foulé aux pieds, écrasé, « a Sa tombe avec les méchants » (Isaïe, 53:9) et Se trouve emmailloté de linges dans le sépulcre (Luc, 24:12). Mais ces bandes-lettes de momie, symbole de la plus extrême impuissance, de la plus mortifiante humiliation, ces draps de la sépulture, ont un sens qui va plus loin que la simple mort. Tertullien fait remarquer que « le Christ (enfant) dans Ses langes est déjà couvert de Son suaire ». De par la Chute d'Adam, l'Incarnation qui, au dire des Pères grecs, devait n'être qu'une incessante glorification, qu'un perpétuel Thabor, en fait n'a été tout entière qu'une mort, sauf le bref, l'indispensable instant de la Transfiguration. Le passage ici-bas de Notre-Seigneur n'est que renoncement parfait, acceptation de la mort, anéantissement du Moi et de « ce qui lui appartient ». Le Christ n'a donc pas cessé de porter le « vêtement de la justice » (Job, 29:14), et l'Écriture nous Le montre presque toujours vêtu de blanc : comme un fou, ricane Hérode, cette autre face du Pharaon (Luc, 23:11) ; comme un Vainqueur, proclame Jésus Lui-même (Apoc., 3:5 et 6:11; cf. Ezéch, 1:26-27 ; 8:2 ; 9:2 et 11, qui correspond à Hébr, 10:7-8 ; Daniel, 10:5, où figure derechef « l'homme vêtu de *lin* » comme dans l'Apoc, 19:8, où c'est l'Épouse, le Corps de cet Homme, qui porte « du lin fin »). Tous ceux qui sont à Lui portent Sa livrée : la « forme servile », puisqu'Il est venu « pour servir et non pour être servi ». Ceux qui Lui appartiennent Lui sont configurés ; ils ont, comme le *Serviteur JUSTE* (Isaïe, 53:11), pris une « ressemblance d'Homme » (Phil, 2:7), puisqu'il n'a pas suffi au salut d'Adam qu'il fût lui-même semblable à Dieu. Mais *c'est la ressemblance de l'Homme paradisiaque, voire de l'Homme-Dieu*, de l'Homme « céleste », et non du « terrestre » (1 Cor, 15:49).

L'Église de Laodicée (cf. Apoc, 3:14) – en grec : « justice » *du peuple*, de la masse – n'attend rien de la Grâce ; humaniste, laïciste, rationaliste ou tout ce qu'on veut, au gré de la mode, elle date de la Renaissance ; c'est l'humanité indifférente à Dieu, « tiède », fière du « progrès », de la « science », des « conquêtes de l'homme ». C'est la Chrétienté douteuse, pratiquement apostate, dont le Christ ne connaît que trop bien les « œuvres » ; comme le mauvais riche de l'Évangile, elle, « n'a besoin de rien ». Elle se suffit, elle est son propre *Ens a se*, elle trouve la vie en elle-même, dans « la chair et le sang ». Mais, lui répond Jésus-Christ, tu ne sais pas – homme « moderne », Chrétien « à la page », toi qui te crois juste par toi-même, de par ton génie ethnique ou tout bonnement ta nature d'homme : *Lao-dicée* – « tu ne

sais pas que tu es malheureux, et misérable, et pauvre, aveugle et nu ! Je te conseille d'acheter de Moi – de *Moi seul* – de l'or éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche²¹ ; des *vêtements blancs*, afin que tu sois vêtu et que la honte de ta nudité ne paraisse point ; et un collyre, pour t'oindre les yeux, afin que tu voies » (Apoc, 3:15-18)²².

La plupart des hommes ont « souillé leurs vêtements » (Apoc, 3:4). Les « membres » qu'ils ont reçus de Dieu pour en faire « des instruments de justice », ils en ont fait « des instruments d'iniquité » (Rom, 6:13). Ils ont revêtu le Christ au Baptême, ils ont « reçu l'illumination (*baptismale*), goûté le don céleste (*dans l'Eucharistie*), participé à l'Esprit-Saint (*par l'imposition des mains*) », et les voilà qui, « pour leur part, crucifient derechef le Fils de Dieu », et, au lieu de « sanctifier – en Lui, par Lui, avec Lui – le Nom » de Son Père, « ils L'exposent à l'ignominie » (Hébr, 6:4-6). Ceux-là seuls qui sont restés fidèles, qui « n'ont pas souillé leurs vêtements », ceux-là « marcheront avec (le Christ) en vêtements blancs, car ils en sont dignes. Ainsi quiconque vaincra, sera revêtu de vêtements blancs » (Apoc, 3:4-5). Ces justes ont déjà leurs « premiers-nés inscrits dans les cieux », ceux dont « l'esprit est parvenu à la perfection » (Hébr, 12:23) et que représentent les vingt-quatre Presbytres effectivement « vêtus de blanc » (Apoc, 4:4). Demain, c'est la « grande multitude » des rachetés qui paraîtra drapée de pureté à son tour (*ibid.*, 7:9 et 13). C'est aussi l'uniforme symbolique des Archanges guerriers (*ibid.*, 15:6), la robe nuptiale de l'Épouse et l'habit porté par les armées du Verbe (*ibid.*, 19:8 et 14). Il s'agit du byssus, d'un « lin fin, blanc et pur ». Et l'Apocalypse explique : « Ce sont les œuvres justes des Saints » ; leur *dikaïomata*, les manifestations de la « justice », c'est-à-dire de la

²¹ À l'Eglise de Smyrne, le Christ avait dit, au contraire : « je connais ton affliction, ta pauvreté, *bien qu'en fait tu sois riche* », comme en la première des Béatitudes (Apoc, 2:9). Quant à *l'or*, c'est le trésor amassé dans les cieux, « là même où se trouve notre cœur » (Matt, 6:20-21). Pour acquérir *cet* or, il suffit de donner le sien aux pauvres (*ibid.*, 19:21). Or, « l'or se purifie dans le feu, et l'homme juste au creuset de l'adversité » (Eccli, 2:5). Car Dieu même « les éprouve, comme l'or dans le fourneau ; Il les accepte en holocauste » (Sag, 3:5-6).

²² Ce collyre, c'est celui que la « Lumière du monde » applique à l'aveugle-né (Jean, 9:5-7). C'est une combinaison de salive et d'argile : Jésus prend du limon, de cette glèbe dont nous sommes faits. Comme Elohîm insuffle au premier Adam la vie, ce même Jésus, qui devait souffler plus tard sur ses Apôtres pour leur transmettre l'Esprit-Saint, unit à cette argile sa vie intime, organique, humano-divine, pour une action quasi-sacramentelle qui rend la véritable vue, perdue depuis la Chute. Les yeux d'Adam et d'Eve s'étaient « ouverts » en Eden, sans doute, mais au monde de l'illusion, au faux jour, au soleil de Satan...

sainteté même de Dieu. Exacte réplique, après combien de siècles, du « vêtement de justice » revendiqué par Job²³.

N'oublions pas que ces *dikaiômata*, cette justice manifestée, cette divinité visible à l'œil nu, c'est en réalité le Christ qui l'opère en nous (par Son Esprit) ; c'est d'avoir été greffés sur Lui, l'Olivier franc, qui nous rend capables, rejetons de l'olivier sauvage, de porter du fruit : sans Lui, nous ne pouvons RIEN. C'est donc de Lui, de Sa nature déifiée, que nous sommes revêtus (Gal, 3:27), et l'autel a trois nappes, comme l'Homme-Dieu trois substances : « la divine, qui est complète, la spirituelle et la corporelle qui se complètent l'une l'autre dans une humanité »²⁴ ; or l'une de ces nappes recouvre entièrement les autres, comme la nature divine enveloppe et circonscrit, sans la supprimer, la double nature humaine, l'emporte, l'englobe et la transcende²⁵.

Saint Paul, exprimant « en gémissant » son « ardent désir d'être revêtu de (son) domicile céleste », avoue son humble crainte d'être « trouvé nu ». Il souhaite, en effet, « non d'être dépouillé, mais, revêtu, afin que ce qu'il y a de mortel en (lui) soit absorbé par la vie » (2 Cor, 5:4). Il s'agit pour lui de revêtir l'Homme Nouveau, créé à l'image de Dieu « dans la justice et la sainteté ». Yahweh châtiât déjà, « au jour de Son Sacrifice... tous ceux qui portent un habit qui n'est pas le Sien » (Soph, 1:8). En fait, pour les banquets tant rituels que nuptiaux, les hôtes juifs distribuaient des robes de fête à leurs invités : Jéhu, roi d'Israël, fait remettre aux siens des vêtements spéciaux gardés au vestiaire (2 Rois, 10:22). De même, au chapitre 22 de Saint Matthieu, le « roi » fait endosser aux invités la robe nuptiale. Mais l'un d'eux – par dégoût, dépit, mauvais gré, indifférence, que sais-je ? ou morbide besoin de gâcher son bonheur – dépouille la

²³ Comparer l'iconographie chrétienne à celle (païenne) des Grecs. Ceux-ci ont des dieux nus, dont seule compte la forme, l'éclatante perfection physique. Celle-là revêt systématiquement ses personnages (la Renaissance est païenne) et, dans l'Art byzantino-slave, s'applique expressément à « trahir » la nature, à sacrifier le signe à la réalité signifiée. Le symbole subsiste, mais, lui aussi « diminue », comme le Baptiste, pour que « croisse » la Réalité.

²⁴ Valentin-M. Breton, O.F.M., *Le Christ de l'âme franciscaine*, Paris 1927, p. 47 : « En Notre-Seigneur Jésus-Christ, on énumère une Personne... deux natures... et trois substances ». Et, page 15 : « Chacun de nous possède deux natures (*en note* : on dirait plus exactement deux substances) : l'une matérielle, son corps ; l'autre spirituelle, son âme... Chacune d'elles est incomplète, ayant besoin de l'autre pour subsister dans son intégrité ». Voir aussi tout le chap. 7 : *Pourquoi Jésus*, pp. 100-111.

²⁵ Pour sublime qu'elle soit, la nature humaine du Christ reste créée.

sienne. Ce n'est pas qu'il n'en ait point reçue : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ » (Gal, 3:29). Mais cette robe, il l'a volontairement jetée aux orties. Et l'outrage, l'insultieuse ingratitude, le mépris témoigné à l'habit symbolique²⁶, le refus de Dieu qu'implique l'abandon de la robe, le Non sacrilège opposé au Don reçu de l'Esprit-Saint, expliquent et justifient la sentence du « roi » ; ce qu'il a voulu, l'invité récalcitrant, il l'aura : « Jetez-le dans les ténèbres extérieures ».

Seulement, au lieu d'y trouver la licence qu'il enrage de se voir refuser au banquet, c'est la servitude, l'esclavage de Satan, qui sera son lot : *pieds et mains liés*, dit l'Evangile (Matt, 22-11-14). « Heureux », par conséquent, « qui *garde l'habit reçu*, pour ne pas aller nu, pour ne pas afficher sa honte ! » (Apoc, 16:15 ; cf. Cant, 5:3). Heureux le fidèle à qui le souverain Seigneur « enlève ses vêtements sales », pour le revêtir de « lin pur et fin », substituant à sa chair corruptible l'incorruptibilité, à son corps mortel l'immortalité (1 Cor, 15:53-54 ; Zach, 3:4-5 ; 4 Esdras, 2:45). En vérité, comme la robe profane fait place à la sacrée, comme le Vieil Homme le cède à l'Homme céleste, « la mort est engloutie dans la victoire », dit le Prophète (Isaïe, 25:8) ; et l'Apôtre, toujours attentif à préciser, rectifie : « La mort est absorbée par la *vie* ». Car, depuis l'aurore pascale, ô Seigneur, pour Tes fidèles, la vie se transforme ; mais ne finit pas ; jamais leur *Père* ne les abandonne au *vide* (Rom, 8:20), au *monde sans Dieu, sans espérance* (Eph, 2:12). Jamais ils ne se trouvent, pas même au terme de *cette* vie, « nus », « dépouillés », réduits à rien, comme dans l'atroce apologue de Jean-Paul²⁷, abandonnés à eux-mêmes, c'est-à-dire à la stérile impuissance d'un univers sans Guide. Ils sont couverts, protégés, à l'abri, pour avoir « revêtu l'entière armure de Dieu » (Eph, 6:10). Telles sont les réflexions que peuvent inspirer au Prêtre les trois nappes de l'autel.

²⁶ L'habit de « lin fin » (encore toujours !) dont le Pharaon revêt Joseph (Gen, 41:42) *confère* la puissance vice-royale en même temps qu'il la signifie ; il a valeur en quelque sorte sacramentelle.

²⁷ Où le Christ, à la fin des temps, avoue à Ses fidèles qu'Il a vainement cherché le Père : « Comme vous, je suis orphelin... »

LE LUMINAIRE : SEPT ESPRITS ET SEPT ÉTOILES

Le luminaire rituel joue un rôle important dans le symbolisme de l'Ancienne Alliance : à gauche de l'autel où fumait l'encens, se dressait dans le tabernacle mosaïque le Chandelier à sept branches (Exode, 26:31-40). Ce candélabre portait, non sept cierges de cire, mais sept lampes, où se consumait doucement une huile consacrée, tout particulièrement purifiée. C'était, des fleurs ornementales à la base, un chandelier d'or battu, et non coulé au moule. Pièce unique, par conséquent, sans modèle, sauf pour l'exemplaire céleste contemplé par Moïse « sur la montagne » (Nombres, 8:4). Zacharie voit « l'huile d'or », la Grâce, abonder dans les lampes, l'influx divin circuler dans les branches ; « il y a près de lui deux oliviers, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche », et c'est d'eux que vient l'huile (Zach, 4:2-3), cette huile que Yahweh Lui-même appelle « l'or », que dans l'Apocalypse l'Église doit acheter au Christ²⁸. Qui sont ces « oliviers » ?

Rappelons-nous avec le Prince des Apôtres, qu' « aucun texte inspiré n'est affaire d'interprétation solitaire », unique (1 Pierre, 1:20), et que la symbolique est une algèbre aux équations indéfiniment interchangeable. Pour saint Paul, le Christ est « l'olivier franc », sur quoi furent greffés, « contre l'ordre de la nature » déchue, les « branches de l'olivier sauvage », c'est-à-dire nous-mêmes (Rom, 11:16). L'unique Olivier de l'Apôtre est-il compatible avec les deux symboles iréniques, avec les deux oliviers de Zacharie, « les deux Fils de l'Onc-tion, qui se tiennent de part et d'autre du Seigneur de toute la terre » (Zach, 4:14) ? Ces oliviers, nous dit l'Apocalypse, sont aussi deux chandeliers, deux témoins, « qui se tiennent debout devant le Seigneur de la terre (Apoc, 11:4). L'antiquité chrétienne voyait en eux les interlocuteurs du Christ au Thabor : Moïse et Elie, représentant la Loi et les Prophètes, le ministère et l'inspiration, les préceptes et les conseils, les sacrements et les charismes, la voie du Fils et celle de l'Esprit²⁹, c'est-à-dire la vie de l'Église terrestre dans sa plénitude. Mais l'Esprit Lui-même est envoyé par le Fils (Jean, 16:7). En défini-

²⁸ Derrière l'autel « orthodoxe » se dresse encore aujourd'hui le chandelier à sept lampes au lieu de cierges : le rituel oriental est resté plus « biblique » que le nôtre.

²⁹ Cf. Matt. 17:14. – Les témoins de la Transfiguration seront aussi ceux des Derniers Temps (Apoc, 11:3-4). L'un d'eux a pour symbole le cierge de Loi, de l'Évangile, à gauche ; l'autre, le cierge de l'Épître, de l'exhortation inspirée, des « Prophètes », à droite (nous songeons à la Messe « basse »).

tive, l'unique Olivier franc S'épanouit en deux « rameaux » (Zach, 4:12). C'est par eux qu'Il remplit d'huile le Chandelier aux sept branches, au milieu desquelles Il « marche », au sein desquelles Il vit, par lesquelles Il agit (Apoc, 1:12 et 2:1) ; car ce candélabre d'or, c'est l'universelle Eglise par qui nous Vient toute grâce, l'Église des sept époques, d'*Ephèse* à *Laodicée*, jusqu'à la fin, l'achèvement des « temps ».

Au sommet du septuple chandelier, Moïse, fidèle au modèle contemplé « sur la montagne », *sicut in coelo et in terra* (Ex, 25:40), a mis sept lampes (*ibid.*, 25:37). Comme le Verbe, au dire de saint Ignace le Théophore, « jaillit du Silence », ainsi la Lumière accessible de l'Inaccessible, *Lumen de Lumine*, car cette Lumière visible, illuminant le monde³⁰, est fille d'une Lumière « invisible », obscure, et pour nous ténébreuse (1 Tim, 6:16). « Qui me voit, voit Mon Père », dit Jésus. Cependant, Yahweh ordonne que le Saint des Saints n'ait ni lampe ni fenêtre : la *Nuit* doit y régner, ô Jean de la Croix : « J'apparaîrais sur le propitiatoire dans l'obscur Nuée » (Lév, 16:2) ; c'est donc cette *caligo* qui Le manifeste comme Père, qui révèle l'Inengendré. Et Salomon constate : « Yahweh veut habiter dans l'obscurité » (2 Chron, 6:1). Son temple à Lui, c'est la caverne, affirme la mystique hindoue³¹. Mais, pour les hommes, incapables d'atteindre au delà de l'Être, de dépasser l'affirmation première, c'est *au-dehors*, en quelque sorte, qu'Il emplit de Sa gloire toute la maison de Dieu (Chron, 5:14 et 7:1-3). C'est dans le monde qu'Il apparaît comme une Colonne de flamme et de lumière ; chez Lui, dans l'intime réduit où demeure Son mystère « parmi les Chérubins », Il n'apparaît aux hommes – au seul Grand-Prêtre, préfigure de la race régénérée – que sous les apparences de la Colonne ténébreuse au « désert », du Silence et du Vide dans le Saint des Saints. Ceci permet de *comprendre* la Déréliction du Calvaire.

Tel est le sens des sept lampes couronnant les sept branches du Chandelier : « L'Église est en pèlerinage ici-bas, dit saint Augustin ; mais cette voyageuse ne fait qu'un avec l'Église céleste, où les Anges

³⁰ Le Verbe est l'œil, la lumière du corps, qui est le monde. Il l'éclaire à la fois du dehors et dit dedans ; c'est grâce à Lui que nous connaissons le monde, que le monde prend en nous connaissance et conscience de lui-même ; mais aussi grâce à Lui que le monde est lui-même, à son insu, connaissance « objective », sagesse, cosmos.

³¹ Elle connaît Yahweh au seuil de cette « caverne ». Les temples hindous creusés dans les cavernes, les temples souterrains, et la mythologie de Pluton et de son règne, comme le symbolisme tibétain du souterrain « Roi du monde », relèveraient-il de la même tradition ?

sont nos concitoyens » (*Serina*, 341:9 ; P.L., 39:1500). Et Bossuet : « Toutes les créatures, visibles et invisibles, sont quelque chose à l'Église. Les Anges sont ministres de son salut, et, par l'Église, se fait la recrue de leurs légions, désolées par la désertion de Satan et de ses complices. Mais, dans cette recrue, ce n'est pas tant nous qui sommes incorporés aux Anges, que les Anges qui viennent à notre unité, à cause de Jésus notre commun Chef, et plus le nôtre que le leur » (4^e *Let. à une Dem. de Metz*, n° 8) (cf. 1 Cor., 6:2-3).

Il est donc normal que les hiérarchies spirituelles couronnent l'universelle Eglise, et que le chandelier septuple porte sept « lampes ». N'est-ce pas la raison pour laquelle Salomon, réalisant tout ce que David avait (comme Moïse) reçu de l'Esprit (1 Chron, 28:12), plaça dix candélabres devant le Sanctuaire (1 Rois, 7:49) : les Séphirôth ou hiérarchies intradivines, envers du monde visible, principes en Dieu des « cieux », du monde angélique, sont dix dans la tradition mystique d'Israël, en y comprenant *Malkouth*, le Royaume, c'est-à-dire l'homme racheté, en qui saint Grégoire le Grand, écho d'une antique paradose, voyait « le dixième chœur des Anges » (*Homil. 2 in Ev.*, 34). Mais qui donc a dit que « les ressuscités seront comme les Anges dans le Ciel » (Matt, 22:30) ?

Candélabre et lampes représentent donc la base et le sommet du monde spirituel, l'alpha et l'oméga du plérôme ou plénitude *ad extra* de Dieu. Aussi l'Apocalypse voit-elle « sept lampes ardents brulant devant le trône, ce sont les sept Esprits de Dieu... les sept Esprits devant le Trône ». Et l'Agneau a « sept yeux » – car l'œil est la *lampe* du corps (cosmique et mystique) ; s'il est sain, tout le Corps sera dans la lumière » (Matt, 6:22) – « et ces yeux sont les sept Esprits de Dieu » (Apoc, 4:5 ; 1:4 ; 5:6). Ne confondons point ce Don, cette effusion septiforme du Saint-Esprit – *Tu septiformis munere* – ces « grands princes » ou principes, ces « principaux chefs » ou linéaments vivants ou subsistants du plan divin (Dan, 10:13 ; 12:1) avec les « Anges des sept Eglises » ou génies des sept époques, des sept éons ou âges chrétiens. Car « si les justes brilleront comme la splendeur du Ciel », comme le monde angélique, rayonnement de la Gloire suprême, réfléchissant d'innombrables façons la simplicité d'En-Haut, par contre « ceux qui auront inspiré la justice », communiqué la surnaturelle ressemblance du Dieu trine, « à la multitude », les *Zeitgeister*³², les régents des « éons » historiques, « brilleront comme les

³² « Esprits du Temps ».

étoiles à perpétuité » (Dan, 12:3 ; Job, 38:7). Or, précisément, dans l'Apocalypse, ces « Anges des Eglises » sont représentés par les sept étoiles que le Christ tient en main (Apoc, 1:20), alors que le même Christ possède *à la fois* « les sept Esprits de Dieu et les sept Etoiles ». Ces dernières n'appartiennent donc pas au symbolisme du candélabre à sept branches.

Tel est le Corps mystique de Jésus-Christ, composé d'hommes et d'Anges (Hébr, 12:22-23) ; il comporte le chandelier septuple – tous les hommes, 7 signifiant la plénitude de manifestation³³ – et les sept lampes, les « yeux » de Dieu, la *science* de Dieu, les « sept regards gravés sur la Pierre unique », le Don septiforme répandu par la pierre angulaire (Zach, 3:9 ; Isaïe 11:2-3 ; 42:1 ; 61:1).

Les deux cierges prescrits comme un minimum par le rituel nous rappellent les deux canaux de sanctification dans l'Église : « Moïse » et « Elie », la Loi et les Prophètes, le culte et l'oraison, le précepte et le conseil, l'Évangile et l'Épître. Les sept cires, substitués à l'antique chandelier comme aux sept lampes, notifient la présence et l'adhésion du Corps mystique tout entier, visible et invisible ; seulement le cierge du milieu fait place au crucifix pour notifier qu' « au milieu des sept luminaires Se tient debout Quelqu'un ayant la figure d'un Fils de l'Homme » (Apoc, 1:13). Mais celui-là, c'est la Flamme par excellence ; « à Sa Lumière s'allument toutes nos lumières », car « la source de la vie est en Lui » (Psaume 35:10). Or « la vie, pour les hommes, est lumière » (Jean, 1:4). C'est lui qui suscita « le brasier fumant et la lampe ardente » sur le sacrifice d'Abraham, *accompli dans les ténèbres* de la foi (Gen, 15:17) ; Lui qui fit flamber le Buisson ardent (Ex, 3:2) et resplendir la lumière de gloire sur le propitiatoire du Temple (Lev, 16:2 ; 2 Chron, 5:14 et 7:1-3). Car il est la Lumière du monde, le Soleil de Justice, de sorte que, *lux mundi* à notre tour (Matt, 5:14), mais en corps, tous ensemble, et non solitaires, pèlerins isolés ; nous donc, Ses membres, qui formons tous ensemble la lampe illuminant toute la maison des hommes (Matt, 5:15), nous devons « faire resplendir ainsi – comme Lui – notre *lumière* – qui nous vient de Lui – devant nos frères, pour qu'ils glorifient notre Père qui est dans les cieux ».

Mais n'est-ce pas l'un des sens que l'on peut attribuer, dans le

³³ Tous les hommes, et tout l'homme, septuple aussi : être, vie, sensation, raison (quaternaire créé, naturel), plus le ternaire divin infusé par la grâce sanctifiante : la triple image du Dieu trine. En parlant d'homme et d'hommes, on entend ici, cela va sans dire, la plénitude du Nouvel Adam.

chapitre 25 de saint Matthieu, aux dix Séphirôth, aux dix hiérarchies d'esprits-vierges « qui, ayant pris leurs lampes, allèrent à la rencontre de l'Époux » ? Ce sont les paranymphes de l'Église et, dans un sens, elles sont l'Église. Or cinq d'entre elles étaient prudentes, et les cinq autres infatuées³⁴. Et ainsi de suite, comme dans l'Évangile. C'est là qu'aboutit finalement le symbolisme du luminaire rituel : « L'ange me dit : Écris... Heureux ceux qui sont invités au banquet nuptial de l'Agneau ! » (Apoc, 19:9). Nous qui nous tenons debout devant les préparatifs de ce festin, et qui avons été revêtus, dès le baptême, de la robe nuptiale (Gal, 3:27), souvenons-nous de l'avertissement si souvent répété dans la Liturgie byzantine : *Soyons attentifs !* « Que nos reins soient donc ceints, et nos lampes allumées ! » (Luc, 12:35)

³⁴ Séphirôth « de droite et de « gauche ».

CONFITEOR

Confiteor, c'est-à-dire : j'avoue, je reconnais. C'est ce qu'il y a de plus précieux dans les Psaumes et, d'ailleurs, dans tout l'Ancien Testament : cette simplicité, cette ouverture naïve devant Dieu. Ainsi David danse devant l'Arche, dit à Nathan : « J'ai péché contre Yahweh », mange pendant sa fuite les Pains de Proposition¹, supplie Dieu Lui-même : « J'ai péché, c'est moi seul le coupable ; que ta main soit sur moi seul, et non sur mon peuple ! » Manassé, idolâtre, sabéiste, magicien, nécromant, « fait passer ses propres fils par le feu » en hommage à Moloch et installe l'idole d'Astarté dans le Temple de Jérusalem ; mais, « lorsqu'il est dans la détresse, il implore Yahweh son Dieu et s'humilie profondément devant le Dieu de ses pères ». Les peuples voisins des Juifs – Babyloniens et Ninivites – subissent la contagion de ces repentirs violents, naïfs, passionnés et *sociaux*, qui ne connaissent aucun amour-propre, aucun respect humain : du souverain jusqu'aux esclaves, voire jusqu'aux animaux domestiques, le jeûne dompte roidement la chair, les cendres et le cilice expient les voluptés. C'est Ephraïm qui se lamente : « Tu m'as châtié, je suis dressé comme bétail indompté. *Fais-moi revenir (à Toi)*, et je reviendrai » – c'est déjà toute la doctrine de la grâce – « car Tu es Yahweh, mon Dieu. Après m'être détourné (de Toi) je me repens ; après avoir reconnu mes fautes, je me frappe la poitrine, je suis honteux et confus, car je porte l'opprobre de ma jeunesse ! » Et le redoutable Yahweh, le « Dieu jaloux », répond : « Ephraïm serait-il pour Moi un fils chéri ? Serait-il l'enfant de mes délices ? Car plus Je parle de lui, plus est en Moi son souvenir... Aussi mes entrailles sont-elles émues en sa faveur. J'aurai pitié de lui... Prends garde, vierge d'Israël, prends garde à la voie que tu as suivie... Jusques à quand seras-tu vagabonde, fille dévoyée ? Car voici : Yahweh crée une *chose nouvelle sur la terre : c'est la femme qui cherchera l'homme* » (Jér. 31:18-22). Cette gyrovague devient aussitôt « demeure de la justice, montagne sainte » (*ibid.* 31:23) pour avoir invoqué Dieu, et elle

¹ Sacramental de l'Ancienne Alliance, préfigurant la Réserve eucharistique.

partira vers Lui, pour L'avoir prié, et Il l'exaucera : « Vous Me cherchez, et vous Me trouverez sans aucun doute, si vous Me cherchez de tout votre cœur. Je Me laisserai trouver par vous, dit Yahweh » (*ibid.*, 29:12-14).

La femme cherchera l'homme, et c'est en effet « chose nouvelle sur la terre » de la Révolte et de la Chute. Autrement dit, le devenir implore l'être, la puissance implore l'Acte ; au Bien « diffusif de Soi » s'adresse le gémissement puerpéral, la plainte de la création tout entière, « esclave du vide » (Rom, 8:19-22) ; les eaux d'en-bas poussent leur clameur vers celles d'En-Haut² : l'abîme appelle l'Abîme. Le péché constitue un retour au non-être, mais affirmé, voulu, préféré à l'Être, donc aggravé. Le péché, c'est le non-être jouant à l'être, le non-être parasite de l'être, le symbiote, le « moins » camouflé en signe « plus », et, dès lors, non-être contraint (pour s'affirmer) de consentir la simagrée de l'être, non-être « au carré », *essentiellement* absurde, grotesque, et proportionnellement haineux à l'égard de ce qu'il lui faut singer pour en vivre en vampire. Mais le repentir, c'est le non-être conscient, lucide, ayant acquis le discernement de soi-même, capable de judicature objective, donc humilié, délivré de cette illusion morbide qui lui faisait prendre l'« autonomie », la prétendue aséité morale, la liberté solitaire – celle du cheval lâché dans son pré – pour la souveraineté, pour l'être absolu, inconditionné, spontané.

Cet aveu, cette *confession*, en proclamant la vérité, rétablit l'ordre dans le monde ; car il suffit qu'il y ait anarchie, renversement et perversion des valeurs dans une seule âme, pour que l'univers soit infecté. Mais c'est tout l'univers aussi que le pénitent prend à témoin de son aveu – l'univers qui compte, l'univers conscient, le véritable, l'inaltéré, l'antique Eden, auquel accède, parce qu'il le porte en lui tout homme si vitalemment uni au définitif Adam que le monde, sa biosphère, réintègre à son contact les normes primordiales³ : la bienheureuse Vierge Marie, le bienheureux Michel, le bienheureux Jean-Baptiste, les saints Apôtres Pierre et les Saints, et l'officiant lui-même, ou les fidèles si c'est le prêtre qui récite le Confiteor. C'est

² Ce verset de Psaume, et le texte de la Genèse auquel il réfère, nous rappellent qu'en Kabbale le Repentir est dans le mystère des « deux Réservoirs d'eau » : les eaux d'En-Haut « masculines », s'unissent à celles d'en-bas, « féminines » ; ainsi le monde spirituel communique au visible une « eau portant de divins fruits ». Cette doctrine était symbolisée, à la Fête des Cabanes, par le rite du Puisement d'Eaux à la fontaine de Siloé. Le discours de N.- S, dans Jean VII tire parti de cette cérémonie et comporte plusieurs allusions à ces conceptions.

³ Voir notre *Cosmos et Gloire*, Paris, Vrin, 1947, pp. XXXII-XXXI

l'humanité de son Fils, ou plutôt l'humano-divinité de la Parole incarnée, toute la sphère de la théanthropie, tout ce qu'il y a d'humanisable en la Sagesse divine et de divinisable en la nature humaine, c'est la Sophie créaturelle, reflet direct de l'incréée, que représente ici Notre-Dame, *sedes Sapientiae*, (de cette Sapience qui nous « jugera, le dernier jour »). Michel, prince des milices angéliques, est le témoin délégué par la lumière intelligible, par l'univers de l' « esprit pur », des « idées » hypostasiées (dans la tradition juive contemporaine de Notre-Seigneur, ce « Grand Prince » offre sur l'autel de Dieu, « à droite de la Majesté divine », les âmes des « saints », ces « agneaux de feu » ; il manifeste la miséricorde, alors que Gabriel applique la justice)⁴. Le Baptiste est mandaté par l'Église de l'Ancienne Alliance : n'est-il pas le dernier des prophètes ? Pierre et Paul représentent celle de l'Alliance Nouvelle. Et c'est « l'immense nuée de témoins », toute la « gloire » vivante du Très-Haut, l'arc-en ciel réfractant la lumière métachrome de sa Gloire essentielle, c'est l'extension sans limites de celle-ci à tous les niveaux, à tous les « éons » de l'être – *per omnia saecula saeculorum* – qu'il faut entendre par les « Saints » du Confiteor : « la montagne de Sion, la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, les myriades formant l'assemblée des Anges, l'Église des premiers-nés inscrits dans les cieux, le Juge qui est le Dieu de tous, les esprits des justes parvenus à la perfection. Jésus, enfin, le médiateur (unique) de la Nouvelle Alliance » (Hébr, 12:1.22-24)... *Et tibi Pater* (le « ministre » agenouillé se tourne vers le Prêtre). C'est l'Église militante que représente l'officiant. Et quand on nous dit qu'en réalité, c'est le Christ qui célèbre, c'est encore vrai, puisqu'il s'agit du Christ en voie d' « achèvement », du Christ tendant à la plénitude et qui doit parvenir un jour à maturité (Eph, 1:23 ; 4:13 ; Hébr, 5:9). C'est donc cet Agneau *portant les péchés du monde* qui, par nos lèvres, profère l'humble exomologèse, l'aveu sans fard de notre habituelle jactance et faiblesse. En adhérant du plus profond de nous-mêmes aux formules si simples, si objectives, si dépouillées, du Confiteor, nous faisons nôtre l'intercession propitiatoire de Celui qui, plutôt que de s'exclamer sentimentalement : « Seigneur, Seigneur », préférerait, au repentir lyrique, même pour compte d'autrui, l'accomplissement tout « prosaïque » de la Volonté céleste (Mt, 7:21 ; Jean, 4:34).

Et que reconnaissons-nous avec Jésus-Christ, notre premier

⁴ Voir dans le Talmoud : Targ. Pseudo-Jon. sur Exode 24:1 ; Zebhachim, 62 A ; Bemid. Rab., 2.

« Paraclet », notre avoué – c'est le sens du grec – puisque sans lui, surnaturellement inexistant, incapables de répondre à l'appel d'Elohîm en quête de l'homme dans l'Eden désert (« Adam, Adam, où es-tu ? »), nous ne pourrions pas plaider devant le Père et serions, dans tous les sens de l'expression, des gens *sans aveu* ?⁵

– « Que j'ai grandement péché, en pensée, en parole, en action, par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute ».

Les magnifiques confessions publiques de l'Ancien Testament sont prolixes et font « boule de neige » en cours de route. C'est que, la Loi divine s'y trouvant toujours identifiée à la multitude des prescriptions mosaïques – cette pulvérulence, cet atomisme de la Torah apparaît même dans l'admirable Psaume 118, qui tend cependant, à la simplicité, à la *concentration* de l'Evangile – la violation de cette Loi juive est aussi variée, « dispersée », que la Loi elle-même. On sait comment la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ramasse la multitude de ces préceptes et, dirait l'Apôtre, la « récapitule » en une double injonction, qui n'en fait en réalité qu'une seule.

C'est par rapport à cette Loi nouvelle, triplement paradoxale – parce qu'elle tient en une seule formule, qui n'en est déjà plus une ; parce que cette loi, ou plutôt cette *invite*, cette *entolé*, provoque le fidèle à la liberté, à la spontanéité de l'amour, et non pas à l'obtempération de l'animal dompté ; enfin, parce qu'elle exige de l'homme l'inexigible, le surhumain, et souvent *l'obtient* – c'est donc par rapport à cette « Loi royale », car nous sommes un « sacerdoce royal », un « peuple de Prêtres et de Rois », par rapport à cette « Loi parfaite à cette « Loi de liberté » – parce qu'elle suscite en nous la dilection qui déclenche en nous, avec la charité, la *ressemblance* filiale – c'est par rapport à cette Loi-là que le Confiteur fait l'aveu de nos transgressions (Jac, 1:25 ; 1 Pi, 2:9 ; Apoc, 5:10).

Et il apparaît tout de suite que, dans ces conditions – comme le montre aussi la parabole des Talents – les péchés d'omission, peuvent égaler en gravité, sinon dépasser, les fautes de commission.

Aucune allusion doctrinale, aucun esprit de système, aucune thèse à prouver ou à rappeler, dans cet aveu tout bonhomme, qui ne

⁵ L'esprit-saint, « qui intercède pour nous selon Dieu » – et non pas à l'instar de l'« animal raisonnable » – « par d'inexprimables soupirs », est, en vérité, « un autre Paraclet », un autre avoué, chargé de nous représenter devant la justice divine (Rom, 8:26-27 ; Jean 14-16). Devant le Christ-Juge, et par rapport à Lui, l'esprit-Saint, qui Le configure en nous, nous convainc, quant à la justice, quant au péché, quant au jugement (Jean 16:8).

détonne pas sur des lèvres d'enfants. Le Confiteur de l'Office anglican (*Morning et Evening Prayer*) parle *d'offenses contre tes saintes lois* (au pluriel et à la juive), mais cite expressément les péchés d'omission : « en nous, point de santé », conclut ce formulaire, calviniste d'esprit. L'aveu de la Messe romaine est le plus simple, le plus humble qui soit ; les convertis de l'Évangile devaient gauchement bégayé d'aussi plates exomologèses : « J'ai péché, Rabbi !... Aie pitié de Moi, Jésus, fils de David, car je suis un pécheur !... » Le plus souvent, ils ne disaient rien, mais leurs larmes ou leurs actes parlaient pour eux. Tel est le langage de l'amour. Or, la pénitence vraie est fille de l'amour, celui-ci d'autant plus vrai qu'il ignore la grandiloquence romantique, même « intérieure ».

Quel que soit le domaine où la personne humaine se manifeste – pensée, parole, action – elle y a, en tout état de cause, et parce qu'elle est ce qu'elle est depuis la Chute, « grandement péché ». *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa*. On ne cherche donc pas d'alibi, d'enjolivements – *ad excusandas excusationes in peccatis* (Ps. 139) – on ne maquille pas un malade avant la visite du médecin, pour qu'il lui fasse « bonne impression ». Il est beaucoup plus facile, après tout, de se décharger une bonne fois pour tout du poids de sa faute : « C'est moi, c'est moi seul qui suis coupable, ni tel ou tel, ni la fatalité, ni surtout Dieu », qu'en général on tient cependant, sans oser se l'avouer, pour le principal responsable. Aussi le Confiteur insiste-t-il sur le caractère absolu, intransigeant, de l'aveu ; c'est la seule redondance, la seule accentuation qu'il se permette : il y a faute, encore faute, faute chaque fois qu'il y a transgression ; et non faute quelconque, « vénielle », banale, mais *maxima* : la plus grave, la plus tragique, la plus incriminante, la plus damnable culpabilité qui soit.

Voilà comment ce formulaire sec et « quelconque », avec ses mots de rien du tout à deux sous pièce, côtoie cependant, d'un bout à l'autre, un drame d'une importance, d'un poids supérieur à celui de l'univers entier :

La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle. Tout l'éclat des grandeurs de chair n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair. La grandeur de la sagesse, qui est nulle sinon de Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois

ordres, différents de genre...

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela et soi ; et les corps, rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé. De tous les corps ensemble, on ne saurait faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on ne saurait tirer un mouvement de vraie charité : cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel⁶.

Une chose est certaine : c'est qu'ici-bas nous vivons de la plus étrange façon. En ne cessant pas de mourir. Goethe a vu clair : le plus dangereux, le plus dissolvant adversaire de notre sécurité torpide, ennemie de Dieu (Mt, 26:41), c'est le retour en nous-mêmes, la rentrée « dans le secret » où nous risquons de trouver la Face inflexible de l'Amour absolu (*ibid.*, 6:6). Le « sage » païen, qu'effrayait et dégoûtait la Croix, Olympien qu'une piquêre d'amour-propre ulcérât pendant des semaines, estimait saines et triomphales les époques où l'animal humain « dissipe au-dehors sa substance » (Lc, 15:13) et se perd à la surface du monde, malades et déplorables celles où il se découvre et « se tient dans la main de son Conseil », lorsqu'il attend Yahweh dans la caverne d'Horeb (Eccli, 15:14 ; 1R, 19:9-13). Tout l'« humanisme » postérieur en est encore là.

Or, si c'est un lieu-commun que cette mort à petit feu – « la vie est l'ensemble des forces qui luttent contre le mort » (Bichat) – si c'est un lieu-commun que de constater cette perpétuelle dégradation (il y a entropie du physique par rapport au vital, mais aussi du vital par rapport au spirituel), c'est, au contraire, une expérience étonnante, terrible, bouleversante, un avant-goût de la mort, que de découvrir en soi-même comment *tout* finit par s'y laisser de l'effort : physique, intellectuel, moral et déformateur surtout. La vie spirituelle, cette symbiose avec l'Acte Pur, devrait nous être facile, naturellement assouvissante, spontanément attirante, détente dans l'huile parfumée, « terre de lait et de miel ». Mais, en réalité, le *plus parfait* nous est toujours le plus dur : depuis la Chute, le non-être pèse plus lourd dans balances que l'Être. Ce paradoxe : l'être conspirant contre soi-même,

⁶ Pascal, *Pensées*, édit. Brunschvicg, N° 793, cf. N° 460.

l'être enivré de néant, de dissociation sans but (car il est un *cupio dissolvi et esse cum Christo*), l'être altéré comme tel, pourri, rouillé, nous en sommes responsables. Ce qu'il y a de plus positif, de seul positif, et dont nous tenons toute notre substance, toute notre réalité, nous le nions, nous le tournons contre soi-même, nous le rendons menteur, destructeur de soi, nous le faisons s'infliger à soi-même un démenti, non verbal, ni conventionnel, mais existentiel : *nous forçons Dieu* – « ce qui nous apparaît de Lui, nous Le rend évident » (St Paul) – à *nier Dieu*. Notre infidélité infirme, anéantit, inhibe, paralyse sa fidélité. Nous nous affirmons vrais, vrais sans Lui, vrais contre Lui, et dès lors Il est menteur, Il est mensonge, Il est, Lui, l'« obscène chaos », l'Immonde. Encore une fois, nous faisons cela, non seulement en paroles, mais en fait ; tout ce que nous avons d'être, d'acte, de réalité, de dynamisme rayonnant, d'ontologique diffusion, nous le prostituons à nier pratiquement l'Être, l'Acte Pur, la Réalité absolue (Rom, 2:3-4). Je ne sais si j'arrive à suffisamment exprimer ce qu'il y a de proprement inouï, de sur-naturel, d'infiniment supérieur à la création tout entière, d'absolument transhumain, le risque titanesque, le défi prométhéen, la subversion cosmique, le *ruat coelum* qu'il y a dans un seul éclair, dans un millionième de seconde, où nous *dédaignons* Dieu. L'ironique riposte de la Genèse « Voici Adam devenu pareil à l'Un de Nous » – auquel, sinon précisément au Verbe, au Fils, dont l'homme est l'analogie et le « reflet » (*tselem* dans la Genèse) – cette dure et juste réplique ne fait que retourner l'exclamation triomphale d'Adam déchu : « Voici Elohîm devenu pareil à l'un de nous ».

Tel est le péché, même « véniel ». Mais ce *dédain*, cet insouciant de Dieu – premier dans l'ordre du réel, dernier dans celui de nos préoccupations, mais l'avènement du *Royaume* rétablira chaque chose à sa place (Mt, 19:28-30 ; Mc, 9:35 ; 10:31 ; Lc, 14:11) – ce *dédain* de Dieu par amour de nous-mêmes, par vertige de notre abîme intérieur (c'est la caricature de l'autoscrutation divine, cf. 1 Cor. 10), par introversion du regard spirituel – car il faut choisir : « aimer soi-même jusqu'à détester Dieu, ou préférer Dieu jusqu'au mépris de soi-même » (St. Augustin) – cette désinvolture à l'égard de Dieu, du seul vrai Dieu, devient son propre châtiment :

Tu ressembles au dieu que tu viens d'évoquer... dit au magicien l'« Esprit de la Terre » dans le prologue du premier *Faust* ; il répète « en moins puissant » l'Évangile : « Où se trouve ton trésor, ton cœur y est ». Mais déjà, sous l'ancienne Alliance, l'Esprit-Saint avait dit : « Où l'arbre penche et tombe, il reste ».

Quand j'avais vingt ans, le verset de Luc et de Matthieu me semblait devoir être inversé, pour correspondre à la réalité. Il fallait lire, me semblait-il : « Où se trouve ton cœur, ton trésor y est ». Ce qu'il y a de plus intime et de plus personnel en l'homme, son *ipséité*, le dernier bastion, la plus secrète casemate de son être, c'est là, disais-je alors, qu'il fallait chercher sa possession la plus précieuse, son indispensable bien...

Erreur ! Toujours à cheval sur l'être et le non-être, toujours en instable équilibre essentiel, cette créature parasitaire ne possède rien, ne *peut* rien posséder ; puisqu'elle-même est possession : depuis quand un esclave peut-il être maître ? En réalité, nous *sommes* possédés, soit absolument et réellement par Dieu, dont la parfaite suzeraineté peut se permettre du jeu et nous accorder le relâche du libre-arbitre et de la collaboration... ou relativement et furtivement par les créatures que nous intronisons à la place de Dieu, c'est-à-dire en dernière instance par nous-mêmes. Moins notre maître est sûr de son empire, et plus il *doit* être tyrannique. Quand le maître est le non-être – comme tendance, propension, perpétuelle attirance vers un objet jamais atteint – le salaire qu'il nous paie peut-il être autre chose que la mort (Rom 6:23) ? Et, quand l'homme devient son propre tyran, c'est qu'il s'aliène, c'est qu'il devient comme un étranger, un tiers, vis-à-vis de sa vraie vie. Il n'y a pas pire servitude que celle envers soi-même, prétendument soi-même ! Comme dit exactement l'Évangile, « où se trouve notre trésor, notre cœur y est ». *Où se trouve notre trésor*, notre possession la plus précieuse, notre pôle magnétique, notre idole – et qui est ce qui nous sépare, nous isole, nous individualise ; ce qu'il y a de non-être en nous, notre limite, l'inessentiel, l'adventicement existentiel – *notre cœur y est*, attiré, fasciné, dans les chaînes. Parce que nous devenons ce que nous aimons. Lentement, graduellement, imperceptiblement, par touches aussi délicates qu'implacables, nous devenons conformes, comme des miroirs, à ce que nous réfléchissons avec amour. Conformes à Dieu, seul stable, seul permanent, réel et seul vrai, Vie vivante et vivifiante, Source inexhaustible de présence et de réalité ; ou conformes à cet éon de misère, *huic saeculo*, à cette création misérablement maquillée, à cet *ersatz* de réel, au monde d'après la Chute, « mendiant ingrat » à cause de l'homme, épouse vagabonde et prostituée : *nolite, nolite conformari huic saeculo !* Cette subversion totale des valeurs apparentes, par laquelle devient premier ce que l'homme « naturel » tient pour dernier, et l'inverse, c'est la foi qui l'opère ; elle seule peut nous faire chercher la vie dans

la mort, l'être lui-même – *Ens ipse subsistens* – dans l'anéantissement.

Mais le ciel de la foi, pareil au firmament stellaire, il faut, pour en obtenir la vision, renoncer au faux jour de l'évidence courante ; il faut que vienne la « nuit », le renoncement et l'inaptitude à toute vision par nos propres forces ; il faut que ce ciel se révèle, se montre à nous lui-même. Cette *nuit*, cette dissipation des fallacieux prestiges diurnes, cette solitude aux prises avec les « espaces infinis » dont s'épouvantait Pascal, ce rapetissement, cette réduction de l'homme « naturel » à sa mesure native, c'est la *confession* qui l'effectue (l'attitude foncière dont jaillit l'aveu, le *confiteor*, c'est l'indispensable terreau de l'efflorescence spirituelle, du lys *mystique*). Toute notre mâât d'impuissance barbouillée d'orgueil – car l'orgueil est, comme substitut de l'être, comme présomption d'aséité, la consolation, l'alibi, le paradis imaginaire de l'impuissance : Dieu seul n'a pas besoin d'être orgueilleux – tout cet « éon de fer » (le *Kali-Youga* des Hindous), tout ce tissu d'illusions, tramé par le « père du mensonge » (Jean 8:44), l'aveu du Confiteor le déchire ; « notre âme s'est échappée, comme l'oiseau, du filet de l'Oiseleur. Le filet s'est rompu ; nous nous sommes évadés. Sinon, les eaux nous eussent submergés ; un torrent eût passé sur notre âme. Alors, eussent déferlé sur notre âme *tous les flots de l'orgueil*. Mais notre secours est dans le Nom de Yahweh qui a fait le ciel et la terre » (Ps. 123).

Ce Psaume admirable sert de Graduel à la Messe des Saints Innocents, qui, précisément – la liturgie déborde de ces rencontres pseudo-fortuites – *Dei praeconium non loquendo, sed moriendo, confessi sunt*⁷... Puissions-nous, comme eux, « confesser », reconnaître, professer *l'apologie* de Dieu, non des lèvres, mais en *mourant* à tout ce qui n'est pas Lui, en devenant comme morts, inexistantes, à l'égard de l'univers fictif du péché, afin qu'à son tour Satan nous cherche en vain dans *son* « jardin de volupté », dans *son* Eden : « Adam, Adam, où es-tu ? » Cette mort à l'illusion est une naissance au monde réel, une libération de l'« état second », de la *torpeur* qui préside aux tentations, au réveil libérateur (Mt, 26:41 ; Eph, 5:14).

C'est la « justification de la Sagesse », comme dit Jésus, c'est *l'apologie* de Dieu que proclament, par leur mort, les Saints Innocents. Pour peu qu'on tienne compte des créatures conscientes et responsables, telles qu'elles sont là – sans droit à l'existence, mais elles l'ont, et leur raison d'être les arrache à la contingence après coup : la

⁷ « ...par leur mort et non par des discours ont porté témoignage... » (Collecte de la messe des Saints Innocents).

génération du Verbe apparaît alors comme l'éternel archétype de la création (vue commune des Pères grecs et de nombreux latins) ; elles n'ont d'être qu'en Dieu et par Dieu (Actes 17:28) – et pour peu, surtout, qu'on tienne compte de la *surnature*, de ce véritable monde émanatif (et pressenti par la Kabbale) que constituent la diffusion de la grâce (des « énergies divines », dans la théologie byzantine) et la participation à la nature divine (2 Pi, 1:4), il faut que Dieu soit « justifié », l'ordre rétabli, la vérité restaurée, la création remise en place. Tel est le sens, telle est la valeur de la confession, à la Messe collective, grégaire, non des individus atomisés, mais du *Corpus Christi Mysticum*, d'Adam, d'Adam total, intégral, « retrouvé », racheté, réconcilié. En lui, c'est, au jardin d'Eden, toute la race qui prévarique. Et c'est encore la race, comme telle, qui, dans le Confiteor – amorcé pour elle au jardin de Gethsémani, du Pressoir, vécu au jardin du Calvaire (cf. Jean, 19:41) – exprime globalement la pénitence d'Adam. *Comme un seul homme*, donc comme au « paradis terrestre ». Non au pluriel : *confitemur*, mais au singulier : *confiteor*, de même qu'au Credo nous ne disons pas : *Credimus*, comme des fils de Babel, mais *Credo*, comme des fils de la Jérusalem céleste, comme les frères et cohéritiers du Monogène, ne faisant avec Lui qu'un seul Christ.

Le Confiteor s'achève par une imploration. Ces mêmes témoins qui semblent, au début, assister le « Juge qui est le Dieu de tous » (Hébr, 12:23), les voilà nos intercesseurs, nos frères dans l'exoration, tenant invisiblement nos mains levées pour la supplication. Comme on galvaude – par routine, par habitude familiarisante – les textes les plus formidables ! Pendant que le servent de Messe bredouille indistinctement leurs noms redoutables, songeons-nous qu'en les constituant nos avocats, garants et répondants, nous contractons *ipso facto* des engagements, nous nous lions à eux, nous leur donnons des droits sur nous, nous nous mettons en état de leur devoir des comptes, puisqu'ils se font devant Dieu nos cautions ?

Alors, est-ce souvent qu'au cours de la journée, de ses besognes fastidieuses ou de ses délassements machinaux, nous nous mettons en présence de ces Témoins qui nous observent, avec le Père, *in abscondito* ? Car les citer, murmurer leurs noms sans trop y penser – alors que dans le monde spirituel, le nom c'est la personne elle-même, c'est la clef d'un être, c'en est le secret – « débobiner » cette kyrielle d'appellations, ce n'est pas une routine qui n'engage à rien. C'est une évocation, un appel, une prise de contact, une irruption de l'implorateur dans la biosphère des mentionnés, et réciproquement. Ils sont

venus, ils sont là ; on ne se constitue pas leur interlocuteur pour « rire », impunément, sans risque, sans engagement. Mobiliser le monde invisible « machinalement », c'est bien plus grave que de jouer les apprentis-sorciers. La bienheureuse Marie, toujours Vierge et Michel archange, Jean le Baptiseur, Pierre et Paul les deux Colonnes, sans parler de nos Patrons et de nos Anges gardiens, nous les supplions de « prier pour nous le Seigneur notre Dieu ». Mais quel gré leur en savons-nous ? Ils sont nos « compagnons de service » et, comme celui de l'Apocalypse, ils nous adjurent : *Adore Dieu* (Apoc, 22:9) ! Mais quel rôle pratique jouent-ils dans nos vies ? Dans quelle mesure l'archange Michel, le Précurseur, les deux fondateurs de l'Église romaine sont-ils, dans le traintrain courant de nos existences, pris comme exemples, invoqués, constitués les amicaux témoins de notre effort, de notre ascèse sous le soleil de la grâce ? Prenons-nous bien garde qu'un jour ces Témoins, qu'au Confiteur nous citons si facilement, avec une aussi désinvolte routine, devant le tribunal de Dieu, n'aient pas à déposer *contre* nous...

Voilà ce que le peuple fidèle affirme, admet, professe ; voilà surtout les graves engagements qu'il prend en achevant le Confiteur et qu'il ratifie, qu'il entérine solennellement : *Amen* ! Je reconnais, j'avoue... C'est l'essentiel, l'irrésistible appel. Le pécheur confesse son iniquité, pis encore : son incapacité, radicales l'une et l'autre. Pas un instant, toutefois, il ne désespère, ni même ne doute, de l'infinie miséricorde. Avouons-le : si le péché nous paraît, après saine réflexion, un déconcertant mystère, rationnellement inconcevable mais dont chacun peut retrouver en soi-même d'indéniables échos, eh bien ! l'ineffable, l'abyssale miséricorde du Père nous est, sauf révélation, plus incompréhensible encore. Dès lors, ce cri même : *Aie pitié de moi, car je suis un pécheur*, est un signe de salut : « Tu ne Me chercherais pas, si tu ne M'avais déjà trouvé ! » Quel dommage que Luther n'ait pas modifié son fameux et dangereux paradoxe *Pecca fortiter sed crede, fortius* (même si tu pêches fortement, crois plus encore), en cet autre : *Pecca fortiliter* (s'il le faut absolument, chienne de nature !), *sed spera fortius* ! (mais espère plus encore). Luther confondait, il est vrai, l'espérance et la foi.

Et, en tout cas, des ruminations moroses, comme par exemple : « Il est impossible que Dieu me pardonne », loin de provenir de l'amour comme le repentir de Marie-Madeleine, sont dues à l'amour-propre, le pécheur se prenant au sérieux, comme un personnage exceptionnel constituant un problème pour la miséricorde divine,

comme un grave obstacle à la diffusion de l'Être bon. Notre méfiance sourde à l'égard de la paternelle clémence a quelque chose de grotesque, sans parler de son caractère odieux et, plus encore, du radical et fondamental non-être qu'elle trahit. Mais, pas plus que le texte du Confiteor, le véritable pénitent n'a rien de romantique ; son attitude, plus pratique et plus féconde, est un peu celle d'une ménagère devant les immondices de la maison : c'est fait pour être, non déploré, mais balayé. Certes, il faut savoir, du fond du cœur, dire avec Jacob : « Seigneur, je suis indigne de toutes tes grâces et de toute la *fidélité* dont Tu as usé envers ton serviteur » (Gen, 32:10) – cette *fidélité* envers un *serviteur* annonce déjà le lavement des pieds – mais on ne peut jamais oublier que l'infini ne peut être qu'infiniment miséricordieux ; vingt-six fois, le Psaume *Confitemini* reprend l'antienne : « Car sa miséricorde dure toujours ! »

Le Prêtre répond alors à l'assemblée : Que *Dieu tout-puissant ait pitié de vous, vous remette vos péchés et vous conduise à la vie éternelle !*

D'abord, les « entrailles de miséricorde », la compassion paternelle, l'incoercible tendresse de Celui qui a donné son Fils unique pour sauver le monde, de Celui qui nous a créés pour trouver le rayonnement sa Gloire en notre joie parfaite, « Yahweh compatissant et miséricordieux, lent à la colère, riche en bonté ; Il ne nous traite pas selon ses péchés, ne nous châtie pas à la mesure de nos iniquités. Autant les cieux s'élèvent au-dessus de la terre, autant sa bonté se fait riche pour ceux qui Le révèrent. Il a éloigné de nous nos transgressions, plus loin que l'Orient de l'Occident. Comme un père est ému de compassion pour ses enfants, Il l'est envers ceux qui Le vénèrent. Car *Il sait bien de quoi nous sommes faits*. Il Se souvient que nous ne sommes que poussière » (Ps. 102).

C'est en vertu de cette infinie, de cette incompréhensible miséricorde – qui réalise la synthèse parfaite de la justice et de la charité – qu'Il nous *remet* nos péchés, qu'Il nous fait grâce de nos dettes. Cette notion d'endettement, si clairement exprimée dans le Pater, a trait, non seulement à l'universel relativisme du monde créé, où rien ne persiste dans la vie qu'aux dépens d'autrui (*debitoribus nostris*), mais plus encore à notre essentielle contingence, à notre originelle précarité (*debita nostra*). Dans la Parabole des Talents, le serviteur puni n'a été que stérile, inerte, paresseux. Mais le *débiteur* du Pater, c'est-à-dire le majordome infidèle, a fait plus : c'est un gaspilleur, sinon pire, et le

Maître lui reproche ses indécicatesses, qui frisent l'abus de confiance et le détournement, mais où la malice a moins sa part, semble-t-il, qu'une négligence, une étourderie à base d'inconscient orgueil et d'égoïsme presque naïf. Les dons qu'a reçus ce débiteur pour la gloire de Dieu – qui *sont* cette gloire, mais qui doivent « devenir ce qu'ils sont », parce qu'ils n'apparaissent comme gloire, pour l'homme comme pour Dieu, que si celui-là les « rend » à Celui-ci – il les a fait fructifier, certes, mais à son propre et exclusif profit ; simple gérant, il s'est lui-même promu propriétaire.

Qu'on s'arrête ici, et les portes de l'esprit dûment closes, qu'on s'interroge et passe en revue sa vie : la plus misérable, la plus malencontreuse, la plus chargée de fautes et de désastres – et l'auteur parle en connaissance de cause ! – comment, avec un recul suffisant, n'être point frappé par sa portée, sa valeur symbolique, par le *sens* qu'elle a ? Or, le sens, c'est la présence du Verbe. Bien entendu, cette signification, cette référence à l'ordre absolu, au dessein d'éternité, elle peut rester obscure et mystérieuse, comme la lumière solaire aux oiseaux de nuit ; mais, qu'il y en ait une, que nos vies, même dures et nues comme la pierre, soient comblées, remplies, et qu'elles soient un achèvement, qu'elles nous mettent sur la piste, et que durant ce voyage nous ne cessions d'être sollicités, poussés, énigmatiquement stimulés et secourus, acculés et ranimés – par une Puissance trop noble, trop « fière » pour s'avilir au plein jour des évidences grossières – c'est là, nous semble-t-il, ce qu'il est impossible de nier pour peu qu'on regarde, qu'on *se* regarde d'un « œil simple » (dit Jésus), qu'on promène à travers le passé vécu un regard attentif. Nous avons gâché tant de dons, stérilisé tant de grâces, laissé s'assoupir tant de flammes ! Oui, en tenant compte du divin concours, nous devrions être des Saints autrement qu'en espérance ! Mais la vivante, l'infinie Miséricorde nous remet, gratuitement, libéralement – et sans mesure – toutes nos dettes, pour nous donner une part à la vie même Dieu. Tous les propos du Sauveur, ses paraboles, ses paroles en Croix nous montrent le pardon divin d'autant plus abondant que la créature est plus pécheresse.

*Misereatur vestri omnipotens Deus, et dimissis peccatis vestris perducatur vos ad vitam aeternam*⁸.

⁸ « Que le Dieu tout-puissant vous fasse miséricorde ; qu'il vous pardonne vos péchés et vous conduise à la vie éternelle »

Toute l'assemblée ratifie cette requête, en répondant *Amen*. Ou du moins, elle devrait le faire.

Rappelons-nous, en effet, que l'officiant commence par réciter son propre Confiteor, en s'adressant à Dieu, à toute la curie céleste, et « à vous, *mes frères* », c'est-à-dire à tous les fidèles présents, qui d'ailleurs n'en entendent généralement rien et s'en soucient moins encore, étant occupés, qui par son chapelet, qui par son « chemin croix », qui par la récitation de prières indulgenciées. Mais c'est encore « vous, mes frères », cependant, que le Prêtre supplie de « prier pour (lui) le Seigneur notre Dieu ». Seulement, une fois de plus, la plupart n'en savent rien. C'est ce qu'on appelle l' « *assemblée eucharistique* » et sa « communion », son union commune.

À leur tour, les « saints » de la curie terrestre, de la synaxe sacrificielle, confessent leurs péchés. Les servants de Messe, en réalité, le font à leur place ; des enfants se substituent à ces mineurs encore plus dépossédés que des enfants (*servus non tam vilis quam nullus*, dit le vieux Droit romain). Et ces « ministres » se tournent vers le Prêtre, en prononçant les mots : *et toi, père*. Lorsqu'ils réciteront derechef le Confiteor après la Communion du célébrant, ils se tourneront encore une fois vers lui, toutefois absent puisqu'il vient de communier sur la plus haute marche de l'autel. Voici des années que l'auteur observe ce bizarre petit manège des « enfants de chœur », se tournant dans le vide pour saluer un homme qui, depuis vingt minutes, n'y est plus. La candeur de ce rite aussi involontaire qu'universel, tout comme la stupeur de tous ceux, clercs et laïcs, dont on attire l'attention sur ce sacramental de la mécanisation, témoignent de l'*intelligence* que la plupart d'entre nous apportent à la célébration des adorables Mystères, qui sont précisément, suivant l'Apôtre, l'*obsequium rationabile*, l'oblation lumineuse de l'esprit.

Quant au *Misereatur vestri*, tous le ratifient, ou sont censés le faire, par un collectif *Amen*, et se signent quand le prêtre prononce :

Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde le pardon, l'absolution et la rémission de nos péchés !

Et tous répondent derechef : *Amen*.

Est-ce une vaine tautologie, ou faut-il établir entre ces mots : *indulgentiam – absolutionem – remissionem*, des distinctions justifiées par le nuancement de leurs acceptions ?

1° La *rémission* connote un aspect juridique du problème ; en nous « remettant notre dette », Dieu rétablit les relations primitives qui

nous unissaient à Lui, nous *libère* (puisque, suivant les conceptions sociales présumées par le Nouveau Testament, le débiteur insolvable devient l'esclave de son créancier : *n'ayant* rien pour le rembourser, il lui livre ce qu'il *est*) ; Il nous affranchit donc et nous transforme de « serviteurs » en « amis » (Jean XV). C'est un compte nouveau qu'Il nous ouvre, une page vierge à notre livre de vie. Mais c'est bien cette libération en soi que signifie la *rémission*, moins l'innocence reconquise que notre restauration filiale par *rapport à Lui*. C'est de notre statut, quant à nos rapports avec Dieu, qu'il s'agit à propos de « rémission ». Nous revoici si bien incorporés par la grâce au Monogène que le Père peut, en vérité, considérer chacun de nous ou plutôt toute l'Église – puisque nous n'avons qu'en elle notre être surnaturel – en disant : « Voici mon Fils bien-aimé ; en Lui toute ma complaisance ! » Notre nouvelle naissance, considérée sous l'angle « juridique » de nos relations avec Dieu, voilà ce qu'implique la *rémission*.

2° L'*absolution* a trait, encore, à notre délivrance ; mais, cette fois, moins par rapport à Dieu qu'en soi, par rapport à nous-mêmes, à notre éternelle destinée, à la pleine réalisation de notre *être* dans notre *devenir*. Ce n'est plus l'aspect juridique du problème qu'évoque ce terme, notre *état* consécutif à la justification, mais l'*acte* qui l'a suscité, son aspect dramatique, si l'on peut dire ; encore s'agit-il moins de la grâce « opérant en nous le vouloir et le faire », et qui nous affranchit du Vieil Homme, que d'un nouveau départ pour notre vie morale (entendue au sens religieux, dans la perspective de l'unité avec Dieu). On pourrait dire, *cum grano salis*, et en se gardant bien de substituer de roides concepts à de fugitives nuances, qu'un thomiste s'intéresserait surtout à l'aspect *remissio*, et un moliniste à l'*absolutio*. Littéralement, cette dernière consiste dans la rupture de nos entraves, de *tous* nos liens, de ce « filet de l'Oiseleur » qui constitue le Vieil Homme. Tout effet de la grâce est comme une ellipse à deux foyers : Dieu et l'homme. La rémission centre l'attention sur le premier ; l'absolution sur le second.

3° Mais l'une et l'autre ont leur source commune dans l'*indulgentia*, thème central du Message évangélique. Cette fois, l'accent, l'attention se portent sur le *sujet* de la grâce plutôt que sur son *objet*. C'est *en* Dieu, en sa nature, qu'indépendamment de nos fautes jaillit la source de cette « indulgence » ; bien entendu, cette générosité du Bien, invincible puisque le mal n'arrive pas à le ravalier à son propre niveau, revêt, par rapport à l'homme pécheur, l'aspect du *pardon* :

« Lorsque la bonté de Dieu, notre Sauveur, et son amour envers les hommes, se sont manifestés » (Tite 3:4), leur synthèse avec la justice, considérée en Dieu, en quelque sorte *ad intra*, comme principe de notre salut, est appelée *miséricorde* ; mais en l'homme qu'elle atteint et transfigure, donc *ad extra* pour ainsi dire, comme actuation du salut, on la dénomme *pardon*.

Principe, acte, effet : à cette séquence logique correspond la formule *indulgentiam – absolutionem – remissionem*. On pourrait, semble-t-il, approprier plus spécialement au Père la miséricorde, l'initiale *indulgence* ; au Fils l'acte tranchant le nœud gordien, la libération des captifs, l'*absolution* ; à l'Esprit-Saint la rénovation de l'homme et ses rapports rénovés avec Dieu, la *rémission*. Il y a là, si l'on veut, et en s'abstenant de voir en nos formules plus que de suggestives approximations : deux *états*, le premier en Dieu et l'autre en l'homme ; entre les deux, opérant le passage de l'un à l'autre, un *acte*. Autrement dit, l'indulgence du Père se manifeste par la rupture de nos liens, par la délivrance, l'absolution que réalise le Fils. Cette absolution révèle et manifeste cette indulgence ; l'une et l'autre, d'ailleurs, aboutissent à la rémission, à cet état nouveau qui restitue à l'homme, en l'Esprit-Saint, ses rapports primitifs avec Dieu. Tout le drame de la théanthropie se condense en cette formule...

UN LAÏC PENSE SA FOI

L'avent dont on ne parle plus

La vision du monde et de la vie, sous-jacente à la conduite, à la prière et à *l'attente* des premières générations chrétiennes, cette toile de fond, si l'on peut dire, n'a rien d'une fresque statique. Pour l'Église primitive, il ne s'agit pas d'un Au-Delà figé, pratiquement occupé de ses propres affaires, et qu'il nous faut aborder nous-mêmes plus tard, comme s'il y avait, de ses occupants à nous, le profond abîme dont parle la parabole du Mauvais Riche. Pour les premières générations chrétiennes, il n'y a pas, comme pour les religions dualistes et les philosophies spiritualistes, d'Au-Delà et d'En-Deça, mais une seule et même création faisant bloc, soit avant, soit après la perfection du Royaume. Dans cette perspective, l'univers invisible n'a rien d'un empyrée platonicien, d'un *autre* monde, purement « intelligible », d'un ciel où seules pourraient subsister les idées pures et les entités métaphysiques. Il est, cet univers, dans l'Épître aux Hébreux comme 150 ans plus tard chez Origène, un grouillement tout proche, entremêlé aux êtres peuplant notre monde physique, de présences dynamiques, passionnément attentives à nos destins, et constamment à l'œuvre – de l'intérieur comme du dehors – pour les orienter.

Les Puissances cosmiques, hiérarchies spirituelles soit bonnes, soit mauvaises, prennent part à notre vie, imprègnent nos pensées, nos désirs, interviennent dans la conduite quotidienne des individus et des empires. Il y a constante osmose du visible et de l'invisible, parce qu'il n'y a qu'une seule création. La différence capitale n'est pas entre le « ciel » et la « terre », mais entre la création présente (ciel-et-terre) et le monde à venir (nouveaux cieux *et* nouvelle terre). La pensée, la sensibilité, l'optique, l'orientation fondamentales de l'Église naissante ont pour but, pour pôle gravitationnel, pour foyer de fascination, la GLOIRE : le resplendissement de Dieu, de sa nature, de sa Sophie,

dans un univers devenu, dans l'homme, son expression suprême, le parfait miroir de tout ce que Dieu peut retrouver de Lui-même dans les créatures. La foi, l'espérance, l'amour fraternel, la prière, l'intelligence des Mystères révélés *et vécus*, la célébration liturgique – bref : toute la vie chrétienne – voilà qui, dans les premières générations chrétiennes, fut spontanément et comme spontanément tourné vers l'Achèvement de toutes choses dans le Christ.

Le présent n'était alors accepté, béni, objet d'actions de grâces, délibérément vécu, que parce qu'en lui la « Sainte Semence » palpait déjà.

Avant d'attendre à tout instant le Retour du Seigneur glorifié, nos premiers pères avaient partagé les croyances d'Israël. Chaque année, au *seder* ou banquet pascal, ils avaient mis le couvert d'Elie le prophète, puisqu'il devait revenir pour déclencher le Grand Jour de Yahweh. Sitôt qu'un orage éclatait, ils ouvraient portes et fenêtres, afin qu'Elie pût entrer sur l'éclair, si l'heure avait sonné du Jugement final. Chaque instant, d'ailleurs, leur était une fenêtre ouverte sur l'éternité, sur le monde à venir.

Alors même que la date ne faisait plus l'objet d'aucune spéculation, et que les événements contemporains, les signes éventuels de la fin, n'étaient plus comparés entre eux, comme si les uns étaient que les autres chargés d'intention, et messages de l'Esprit, l'Eglise croissante a vécu dans la permanente proximité du Royaume : après la destruction de Jérusalem en l'an 70, son attente s'est nourrie de foi, de foi nue et absolue, de foi malgré d'écrasants démentis successifs, infligés par les événements, et non plus de calculs et d'interprétations collées à l'expérience quotidienne. L'essence paradoxale du Mystère chrétien a triomphé du positivisme juif. St Paul écrit aux Corinthiens que ses ex-coreligionnaires en croient des *signes*, des évidences alors que les Grecs ont pour critère *la sagesse*, la cohérence logique des idées. Eh bien ! l'attente chrétienne des premiers siècle fait également fi des données grecques sur la nature et les rythmes du temps, et des exigences juives en matière d'événements significatifs. Tout, pour cette attente, est dans le temps présent – est *en n'importe quel temps* – à la fois proximité de l'éon futur et imminence du Royaume glorieux. Les résultats de cette paradoxale assurance, qui parie les yeux fermés pour *ce qui vient*, on les connaît assez : les âmes étaient prêtes au témoignage, au *martyre*, et la Chrétienté, parce qu'elle n'avait de regard que pour le monde à venir, a conquis le monde présent. Cette leçon n'a pas cessé de valoir...

Demandons-nous, en effet, comment les fidèles conçoivent le rapport du temps actuel avec l'éon futur. Et y pensent-ils seulement ? Les plus actifs comme les plus tièdes sont comme fascinés par l'instant qui passe : pour eux, l'Église est éternelle dans la mesure où elle vit d'heure en heure...

Comment se présente, pour les Catholiques contemporain, ce temps intermédiaire – de l'Ascension à la Parousie – qui est celui de l'Église ? En fait, il y a d'abord pour nous tout le passé des origines, une espèce de Musée Grévin plein d'antiquités désuètes, une préhistoire peuplée de fossiles : les Pères apostoliques, les traditions d'Antioche et d'Alexandrie, en quoi cela nous regarde-t-il ?... Quant aux plus extrêmes lointains à venir, d'ici quelques milliers de siècles, une autre image d'Epinal y provoque notre adhésion passive : celle du Jugement dernier... il sera toujours temps d'y songer sérieusement au temps voulu (chacun fait son salut à part, n'est-ce pas ?)... Mais l'étoffe de *notre* présent, quelle est-elle ? Où donc est *notre* nostalgie du Royaume ? Sommes-nous inconsolés d'avoir à l'attendre encore ? Si nous assistions à la Transfiguration, serions-nous avec le Christ, Elie et Moïse, qui ont d'attention, d'aspiration, de parole, que tendues vers l'*exodos*, le passage, la sortie, à travers la mort, en la Terre des Vivants – ou bien avec les trois disciples désireux d'éterniser leur actuel repos en édifiant des « tentes » ?

Le Maître tarde – et les serviteurs, torpides, dodelinent du chef. L'Époux tarde – et les compagnes de l'Épouse, lassées d'attendre, somnolent. Parfois, au plus profond de leur lourd sommeil, elles croient entendre du bruit : c'est l'Époux ! – Elles se réveillent, de siècle en siècle en sursaut et s'agitent, s'affairent, s'« adaptent » dare-dare à l'ambiance de leur réveil ahuri, *s'engagent* (comme elles disent, ces vierges, mais folles) dans un activisme incohérent. Mais ce n'est pas l'Époux ! C'est la classe ouvrière, l'industrialisme, les techniques, le progrès moderne, le « sens de l'histoire », l'apostolat *modern style*, que sais-je ?... Et elles se rendorment. – Lorsque l'Époux viendra vraiment, Le reconnaîtront-elles ? Car elles se seront fait un Christ à leur façon, et le redoutable Agneau guerrier de l'Apocalypse ne répond guère à la pâle *attente*, à l'*inexistante* attente des Catholiques contemporains.

Apprenons donc, surtout aux portes de l'Avent, à vivre habituellement *tout* le drame historique du Christianisme, à partager avec St Paul « la sollicitude pour toutes les Eglises », non seulement (comme il l'entendait) disséminées au même moment à travers l'espace, sur

toute la surface de notre planète, mais aussi répandues à travers le temps. Il s'agit d'épouser l'anxieuse nostalgie et la foi – toute tendue, toute gonflée d'espérance – des Chrétiens contemporains de l'Apôtre, mais celle aussi des descendants inimaginables, qui peupleront peut-être l'espace interstellaire et connaîtront le secret de la vie, au moment même où « le soleil s'obscurcira », « les étoiles tomberont du ciel », ou « les Puissances célestes seront ébranlées ».

Il faut avoir du courage pour envisager ainsi notre histoire, mais c'est précisément ce courage qu'implique la foi du Nouveau Testament... Frères, est-ce bien la Nôtre ? – Sur ce chemin, qui mène du Christ souffrant et ressuscité au Seigneur glorieux, notre espérance ne sera plus un conservatisme incertain de conceptions dépassées, mais dont la routine, l'inertie et l'indifférence dogmatiques maintiennent la stérile affirmation. Cette espérance dans le Retour du Sauveur peut et doit être une certitude vivante que le Christ « est le même hier, aujourd'hui et dans le monde à venir » (Hébr, 13:8). D'accord avec l'Église du Nouveau Testament, nous *prêchons* le Christ qui a été *crucifié* « hier », dans le passé ; nous *confessons* courageusement le Christ qui règne « *aujourd'hui* » secrètement, de manière invisible ; nous *appelons*, nous prions dans la vérité, le Christ qui *revient pour inaugurer le monde futur*. Tel est le cri final de la Bible, où l'Épouse, l'Église, et l'Esprit qui l'animent, clament : « Viens, viens vite, Seigneur Jésus ! » – Ou comme s'exprimaient nos plus lointains aïeux dans la foi, les Juifs convertis de l'année 50 : *Maran-atha !*... « Viens, Seigneur Jésus, viens vite ! Amen ! »

Ce dogme du Retour qui commande notre séculaire expectative et qui galvanise les « derniers temps », l'âge intermédiaire de tension durant lequel le règne terrestre du Christ par l'Église doit préparer le règne du Père après la Parousie, ce dogme de l'Avènement final auquel le « temps de l'Église » doit sa tension, la liturgie nous permet de l'assimiler *hic et nunc* au niveau de l'époque et de l'individu.

Toutes les interprétations et les analogies sont liturgiquement légitimes, voire fructueuses, pour peu que l'exégèse « spirituelle », loin de contredire à l'obvie, à l'immédiat, se meuve dans sa perspective, s'en révèle le reflet ou la répercussion. Il importe de se rappeler ceci : comme à ses origines, l'Église doit vivre sans cesse dans l'attente d'un Retour imminent, à chaque instant plausible. Et, cependant, pas une fois elle ne peut céder à la tentation d'évaluer la durée de cette « veille ». Moins il lui est possible de traduire

empiriquement son attente en termes de durée calculable, et plus son Seigneur exige qu'elle soit – *toujours* – tendue vers Lui, comme ces Chérubins de l'Arche dans le Temple juif, qui se dressaient debout, sur la pointe des pieds, prêts à prendre l'essor. L'Église vit d'autant plus intensément dans le présent, qu'elle est fascinée déjà par le monde à venir.

La couleur liturgique de l'Avent est le *violet*, symbole d'attente purificatrice et préparatoire.

1^{er} Dimanche de l'Avent. – Thème : l'Attente féconde.

Ce Dimanche commence l'année ecclésiastique. Et puisque « l'Incarnation de J. C. doit nous figurer l'étroite union que nous-mêmes devons avoir avec la Divinité » (Bossuet), toute l'année liturgique représente et notifie aux croyants le double mouvement qui réalise cette union : de l'Avent à la Pentecôte, l'appel de Dieu, l'ensemencement des âmes, la conquête de nos cœurs par le Christ éternel (conquête d'abord joyeuse, puis douloureuse, enfin glorieuse), non seulement dans la vie de l'individu, mais dans l'histoire, vie de l'Église – et, inversement, de la Pentecôte à l'Avent, le passage de l'individuel au collectif et du visible à l'invisible, de l'objectif au subjectif, du Christ invoqué au Christ qu'il nous est enjoint de devenir nous-mêmes (*Christus in vobis spes gloriae*, dit St Paul). Donc, de l'Avent premier – à travers Pâques et la Pentecôte – vers l'Avent final. Mais la découverte du Christ – ou plutôt : la découverte toujours renouvelée de nos âmes, avec leurs plaies toujours nouvelles, leurs besoins toujours neufs, par le Christ Lui-même – c'est là ce que nous rappelle l'AVENT. Comme une terre asséchée a besoin de pluie, ainsi nos cœurs doivent-ils, aujourd'hui, avoir faim et soif de la Justice le CHRIST.

2^e Dimanche de l'Avent. – Thème : l'Espérance.

Le dimanche précédent exprimait plus particulièrement l'attente, l'orientation générale de toute l'année, de toute l'histoire. Le 2^e Dimanche a pour « intention » spirituelle l'ESPERANCE. Pour la 3^e, ce sera la Joie, le rafraîchissement qu'apporte, en pleine nuit morale ou mystique, la certitude que, si l'on peine, si l'on succombe, *c'est pour Dieu* : et c'est la Joie parfaite, que rien ni personne ne peut nous enlever. Enfin, le dernier Dimanche de l'Avent aura pour thème *l'appel*, le cri dans quoi notre âme – et l'espèce humaine à laquelle elle

s'identifie – résume finalement toute son aspiration.

L'espérance n'est pas une abstraction, une formule vide, mais une réalité vivante. Elle transfigure l'âme et lui confère une tonalité nouvelle. Elle n'a rien d'épisodique, mais, lorsque Dieu nous la donne tôt ou tard en réponse à notre humble prière, elle doit et peut devenir comme la Foi et la Charité ses sœurs, le fond même de nos vies, ce qu'il y a en nous de plus essentiel et plus inaperçu : notre propre être. Il faut donc TOUJOURS espérer. Et l'espérance chrétienne se tient à moitié chemin du désespoir et de la présomption : désespoir de l'âme, lorsqu'elle voit ses bassesses, ses trahisons et ses ingratitude ; présomptions si l'on envisage l'inlassable magnificence et gratuité des dons divins. « Faites votre salut » (il est donc *assuré*) « avec crainte et tremblement », dit St Paul, mais il dit aussi : « Dieu ne laisse point sans réponse l'espérance des humbles ».

3^e Dimanche de l'Avent. – Thème : Réjouissez-vous !

Depuis des siècles, l'Eglise occidentale appelle ce Dimanche : *Gaudete*, du premier mot latin de l'Introït : *Réjouissez-vous...* en plein milieu de l'Avent, période redoutable d'attente et de purification ; redoutable, parce qu'elle résume le fameux *pari* (à la pascalienne) par quoi nous-mêmes orientons tout notre avenir spirituel, non seulement individuel mais planétaire – en plein Avent, l'Eglise, parce que l'Epoux S'approche, nous convie à nous « réjouir sans cesse », puisque c'est là « une incessante prière ». Il ne s'agit évidemment pas du rire de ceux qui s'assouvissent à pleine « chair » : « Malheur à vous qui riez ainsi, parce que vous aurez eu dès ici-bas votre récompense ! » Il s'agit ici de la JOIE, de cette Joie que le monde ne peut nous donner, ni nous ôter, et qui nous rend courage – c'est-à-dire lumière et force – en pleine épreuve enténébrée. Demandons à Dieu de nous donner la Joie, qui va TOUJOURS de pair avec la prière d'orientation totale et la simplicité du cœur.

4^e Dimanche de l'Avent. – Thème : la Préparation.

Les eaux célestes de la genèse ont seules pouvoir de saturer la terre de justice. Alors, cette dure croûte se fissure et, du flanc desséché, tari de cette nature humaine plus stérile que Sarah, le Sauveur jaillit... L'année liturgique s'inscrit entre l'Avent et la Pentecôte, laquelle amorce (en spirale, en *Spiritu*) l'Avent nouveau. « Rectifiez les voies torses, aplanissez les sentiers hérissés » : telle est l'injonction que nous adresse l'Evangile d'aujourd'hui. C'est là, suivant le Propre

de la Pentecôte, l'œuvre même du Saint-Esprit : « Aplanissez les routes roides, rectifiez celles qui sont torses », c'est l'appel de l'Eglise au Paraclet (Séquence *Veni Sancte Spiritus*).

Le premier Avent – celui d'il y a vingt siècles, inaugurant la « plénitude des temps », ces « derniers jours » qui vont de la Pentecôte à la Parousie – l'Avent de l'histoire, pour qu'il débouche enfin sur le Second, sur celui de la création nouvelle, l'Église nous presse d'en hâter la maturation, d'y préparer l'homme et le monde en vue de ce Noël définitif par quoi doit débiter la vie du siècle futur : *et vitam venturi saeculi. Amen.*

Noël à bâtons rompus

Pas plus que les Évangiles ne sont une « biographie » de Jésus, l'Église primitive n'a songé à célébrer la Naissance et l'Enfance, qui n'appartiennent pas aux thèmes les plus anciens, essentiels, du message apostolique. C'est sur la Résurrection qu'insiste la prédication première, sur le drame du salut comme tel. L'Église a donc commencé par ne commémorer que Pâques.

Célébrer la naissance charnelle du Sauveur paraissait tellement inconcevable aux Chrétiens des premiers siècles que, vers la fin du II^e siècle, Clément d'Alexandrie raille les curieux qui tentent de fixer chronologiquement la date de la Nativité ; il précise qu'en Égypte, de son temps (vers l'an 180), on situe cet événement au 29 mai ou au 18 avril. Tout au début du III^e siècle, Hippolyte, qui vit à Rome, place la naissance du Christ au 25 décembre, l'an 42 d'Auguste, et fait mourir le Seigneur, âgé de 33 ans, le 8^e jour avant les calendes d'avril, en l'année 18^e de Tibère. Il nous révèle toutefois que l'évêque de Rome, Callixte, et la majorité des fidèles, tiennent pour le 28 mars. Quelques 30 ans plus tard, le *De Pascha Computus*, attribué à St Cyprien, donc représentant la tradition d'Afrique, fixe Noël au 28 mars, à la fois pour des raisons symboliques (surtout le renouveau printanier) et parce que « la vénérable Église de Rome nous a transmis cette tradition ». Cependant, en 336, un calendrier liturgique, la *Depositio Martyrum*, nous parle du Christ né à Bethléem le 25 décembre, « huit jours avant les calendes de janvier ». Enfin, terme de cet acheminement, le jour de Noël 354 – *Salvatoris Natali*, le 25 décembre – la sœur de St

Ambroise prend le voile. Et l'Évêque de Milan note : « Cette date est désormais admise par tous ».

Ainsi, de 243 à 354 – soit en 111 années – l'Église romaine a définitivement adopté la date actuelle. Ce n'est pas en vertu de précisions nouvelles apportées par une connaissance plus exacte de l'histoire. Il faut donc chercher ailleurs.

Rappelons-nous ici l'immense popularité d'une religion qui a failli, si l'on ne tient compte que des facteurs humains, devenir celle de l'Empire et du monde civilisé : le mithraïsme. Ce culte mystérique de salut – expressif d'une doctrine monothéiste où Dieu, Père des lumières et Vérité substantielle, se révèle aux hommes par un Verbe-clarté, sous la forme du soleil – avait séduit les meilleurs, les plus généreux, et particulièrement les vétérans des légions impériales, par sa morale dualiste, donc pure jusqu'à l'ascétisme son exigence d'absolue sincérité, de droiture intransigeante, de mœurs austères, par ses « sacrements » ou rites régénérateurs (le mot *sacramentum* provient de lui), enfin par sa notion d'une rédemption déifiante par l'immolation (dans les cieux) d'un Médiateur divin. Précisément, Mithras est *aussi* Attis, le fils et l'amant de Cybèle, la « Grande Mère », la « Génitrice des dieux (inférieurs) et des hommes », l'« Etoile de la Mer » et « Reine des cieux ». On a pu se demander, vu le succès triomphal d'Attis-Mithras, Dieu mort et ressurgi – « qui fut, qui est, n'est plus et sera » (formule appliquée à l'Antéchrist dans l'Apocalypse) – si ce personnage n'est pas, dans la Révélation johannique, précisément ce rival du Christ dont le Nombre symbolique est 666... Plusieurs des plus anciens manuscrits portent 616, dont le sens numérologique est celui d'une consécration : *Attei*, datif d'Attis, à *Attis*. Le Christianisme naissant n'a pas craint cette religion concurrente. Mais, dès l'époque de Constantin, le péril de l'équivoque et du syncrétisme s'était manifesté dangereusement insidieux, depuis la vogue des synthèses gnostiques. Tertullien dénonce, vers 220, le message mithraïque comme une contrefaçon satanique destinée à semer la confusion. Bref, il fallut se protéger contre l'attrait de cette religion, dont les fêtes principales, surtout celle du 25 décembre, avait fini par entrer dans les mœurs.

Or, Mithras portait à Rome le surnom de *Soleil invincible*. Et le 25 décembre devait glorifier sa renaissance, certaine pour les croyants en plein solstice d'hiver. D'où le titre de cette fête : *Natalis (dies) invicti*

(*solis*), « jour natal du soleil invaincu ». C'est en 238 que ce jour de *Natalis* ou *Noël* fut célébré à Rome pour la première fois. Le 25 décembre 274, l'empereur Aurélien dédia le nouveau temple mithraïque à Rome. C'est pourquoi l'Eglise s'est emparée de cette date symbolique. Après tout, le Christ n'est-il pas « soleil de justice » chez Malachie, « lumière illuminant toutes les nations » chez St Luc, « astre du jour levant » chez St Pierre ? St Cyprien L'appelle « vrai soleil et vrai jour », St Ambroise « notre soleil nouveau ». Grégoire le Grand se demande : « Qui donc l'Écriture signifie-t-elle, en parlant de soleil, sinon le Seigneur Jésus-Christ ? » On comprend que, pour St Léon Pape, Noël soit une fête « inventée » tout exprès pour combattre le dangereux ascendant du mithraïsme.

En Orient, dès le IV^e siècle, Denys-bar-Salibi explique aux Syriens que, si l'Eglise vient d'adopter le 25 décembre comme date de la Nativité, c'est parce qu'il s'agit de christianiser une fête païenne : la naissance de Mithras, dieu-soleil, que ses dévots célébraient par des feux de joie auxquels ils invitaient leurs amis chrétiens. Ces festivités s'achevaient par des ripailles peu édifiantes, d'autant plus qu'en plusieurs régions d'Asie-Mineure – en Phrygie et, en Pamphlie, par exemple – le culte de Mithras se confondait avec celui d'Attis, nettement orgiaque. L'Eglise d'Orient a « immunisé » la date fatidique en y fixant la commémoration de la Nativité, donc les célébrations liturgiques jusqu'alors en usage à l'Epiphanie. Quant aux feux de joie et mangeailles, on les transféra au 6 janvier.

C'est, en effet, le 6 janvier que, durant les 3 premiers siècles, les communautés chrétiennes d'Anatolie avaient inauguré l'année liturgique. Rappelons-nous que le plus ancien des Evangiles, celui de St Marc, débute par l'inauguration, pour Jésus, de sa carrière messianique, dans les eaux du Jourdain. La catéchèse primitive ignore les exigences biographiques et historiques des modernes. Elle n'expose pas une *Vie de Jésus*, mais présente un « message », consistant en « paroles du Seigneur », dans un encadrement d'épisodes vécus, réduits au plus strict minimum. Ce Baptême de Jésus, où l'Esprit-Saint consacra solennellement l'humanité du Messie à son ministère, c'est lui que l'Eglise orientale célébrait alors – et célèbre encore toujours – par la fête de *l'Epiphanie*, comme son nom l'indique : *Illumination*, *Resplendissement*. C'est le nom même du Baptême dans l'Epître aux Hébreux et dans la littérature ecclésiastique des deux premiers siècles. C'est pourquoi, dans la nuit du 5 au 6 janvier, au II^e siècle, les Chrétiens de Palestine célébraient la Messe de Minuit à Bethléem,

après quoi la procession liturgique marchait jusqu'à Jérusalem, où se chantait vers 7 h du matin la Messe de l'Aurore, celle du Jour ayant lieu vers midi. À Rome même, cette fête ne s'établit définitivement qu'au milieu du IV^e ; d'après St Grégoire le Grand dans sa *Huitième Homélie*, la Messe de Minuit n'entre dans les mœurs qu'en l'année 500. Le Sacramentaire de St Léon, Pape, ignore encore les trois Messes de Noël ; mais ceux des Papes Gélase et Grégoire mentionnent la *trina celebratio*. À la même époque, les Grecs la connaissent aussi.

Ces trois Messes de Noël, St Thomas d'Aquin nous en précise les significations respectives (il s'agit d'une *triple naissance du Christ*). Mais l'interprétation de la *Somme Théologique* (IIIa pars, qu. 83, a. 2, ad 2dum) mérite d'être élargie aux dimensions de la perspective sophiologique, familière à tous les lecteurs de mes livres. Voyons donc cela très succinctement.

1° MESSE DE MINUIT. – C'est l'éternel jaillissement du Verbe en ce « *sein* du Père » que l'Église orientale identifie, depuis toujours, à la mystérieuse Nature ou Sagesse du Père, Silence en Celui-ci, Parole dans le Fils (en 106, Ignace d'Antioche, disciple de St Jean, a cette formule : « Le Verbe provient du divin Silence »). Cette naissance éternelle et spirituelle nous reste invisible et cachée ; l'Introït en chante l'intradivine réalité « Yahweh M'a dit : Tu es mon Fils ; Moi-même, aujourd'hui, Je T'ai engendré » (Ps. 2:7).

2° MESSE DE L'AURORE. – C'est l'éveil en nos âmes du « Christ notre (vraie) vie » qu'elle célèbre, du « Christ en nous, espérance de gloire », de l'astre matutinal qui se lève en nos cœurs », de ce « Fils qu'il a plu à Dieu de révéler *en moi* » (qui ne connaît ces classiques expressions de St Paul et de St Pierre ?)... si bien que l'Introït annonce : « La Lumière pointe en nous ce jour même, Yahweh nous sauve » (Isaïe 9:2). Ici surgit Celui que l'*Imitation* qualifie de « Christ mystique, indicible soupir caché au fond des âmes », Celui-là même dont Angeles Silesius écrit en Allemagne, à l'époque de Rubens :

*War Christus tausendmal in Bethléem geboren,
Und nicht in deinem Herz, dann bleibst Du dock verloren
... c'est-à-dire :
Le Christ à Bethléem mille fois fut-il né,
Mais non pas dans ton cœur, tu resterais damné.*

3° MESSE DU JOUR. – Cette fois, nous célébrons la Nativité à la fois temporelle et corporelle du Christ *issu d'une femme suivant la Loi* (St Paul), et visible pour nous. C'est donc le Christ de l'histoire que chante l'Introït : « Un Enfant nous est né, un Fils nous est donné » (Isaïe, 9:6).

Telles sont les trois Messes de Noël ; tel en est le sens respectif, qui s'estompe et se perd, sitôt qu'on les « expédie » tambour battant, à la queue-leu-leu. Par un apparent paradoxe, l'Évangile de Minuit commémore la nativité charnelle et temporelle à Bethléem, tandis que celui du Jour (que les Orthodoxes chantent en plusieurs langues à Pâques) proclame la naissance éternelle et spirituelle du Verbe. Cette inversion doit signifier que, par rapport à la vie spirituelle, céleste, l'existence physique, terrestre (Évangile de Minuit) se passe dans les ténèbres nocturnes ; alors que la (vraie) Lumière, source du plein jour et thème du Prologue johannique (Évangile du Jour), est divine, spirituelle, invisible à nos yeux de chair.

À cette triple conception du Christ et de sa naissance correspond, dans la perspective sophiologique, une triple façon d'envisager la Vierge-Mère (on se rappellera que, dans la plus ancienne littérature chrétienne, ce titre appartient encore exclusivement à l'Église) :

1° MESSE DE MINUIT. – Elle nous réfère à ce principe transcendant de toute maternité dans le Père « monogone » du Fils « monogène » (on m'excusera de parler ici la langue des Conciles) : « sein du Père », Sagesse céleste et incréée, en cause chaque fois que la Bible nous révèle Dieu comme le Prototype même de la tendresse *maternelle* (Jésus Lui-même en parle dans Matt 11:19).

2° MESSE DE L'AURORE. – La « Mère » est ici toute âme vraiment fidèle, en qui se sont consommées les « nocés spirituelles ». Clément d'Alexandrie, vers l'année 190, nous dit qu'elle est « enceinte de Dieu, grosse du Verbe ». En chacun de nous, pour peu qu'il accède à la vie intérieure, cette « étincelle » des vieux auteurs mystiques est le reflet de la divine Sagesse.

3° MESSE DU JOUR. – Elle nous permet d'évoquer la silhouette historique de la Mère, la « sainte génitrice » de la plus ancienne prière mariale, commune dès le milieu du III^e siècle à l'Orient et à l'Occident (*Sub tuum Praesidium*). Marie, Mère de la Messe du Jour, est médiatrice entre l'éternelle Sophie, Mère de la Messe de Minuit, et l'âme fidèle, Mère de la Messe de l'Aurore. Si l'Église, trouve le principe de sa divinité dans le Christ, elle résume ce qu'elle a

d'humain (mais d'humain *glorifié*, d'humain « *participant* à la nature divine ») en Marie.

Un dernier mot, concernant les *crèches* de Noël. On attribue souvent l'« invention » de cet usage paraliturgique à la piété médiévale, plus précisément : franciscaine. C'est une erreur. Vers l'an 220, Origène a vu des crèches (*phatnai*) dans les Églises d'Égypte, de Palestine et d'Asie-Mineure. Dès le V^e siècle, suivant les sermons 156 et 159 de St Pierre Chrysologue (lui-même écrivant cent ans plus tard), le bœuf et l'âne s'y trouvaient représentés. St. François d'Assise s'est constitué le propagateur de ce pieux usage (il a même peuplé les crèches d'animaux vivants). D'habitude, on écrit qu'il s'agit là d'une interprétation naïve d'Isaïe 1:3 (« Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne, la crèche de son maître ; mais Israël ne Me connaît pas, mon peuple n'a pas d'intelligence »). Or, il existe deux autres sources possibles (voire trois) : 1° les Septante (version grecque de l'Ancien Testament) font dire au prophète Habacuc : « Yahweh, Tu naîtras pour ton œuvre entre deux animaux » ; 2° la version latine de la Bible antérieure à St Jérôme porte au même endroit : « Tu seras connu entre deux animaux » ; 3° enfin, l'Évangile (apocryphe) dit Pseudo-Matthieu, ou Proto-Matthieu, ou des Hébreux, dont Origène St Jérôme nous disent que *notre* Matthieu se serait servi, fait naître le Seigneur, au chapitre XIV, entre le bœuf et l'âne. En réalité, le récit traditionnel appelle une petite retouche : « auberge » se dit *pandokheïon*. *Kataluma*, qui figure dans Luc 2:7, signifie « chambre à louer » (c'est le sens de ce mot dans Luc 22:11, où il s'agit du cénacle). Marie et Joseph se trouvent au *Khan* ou caravansérail de Bethléem, bourgade pauvre. Il ne s'agit pas d'une hôtellerie proprement dite, pourvue d'un aubergiste, mais d'un espace entouré de murs, autour desquels un terre-plein légèrement surélevé s'étendait, à ciel ouvert. On payait une modeste redevance pour la nourriture et l'eau. Pour peu que les logements proprement dits (*katalumai*) fussent occupés, les voyageurs devaient se contenter des cours extérieures, ou d'un recoin dans l'enclos des bêtes, ou de l'étable. Généralement, cette étable était une cave ou grotte calcaire (d'après Justin le Martyr, le Protévangile de Jacques et l'Évangile de l'Enfance, il en était ainsi pour celle de Bethléem). Enfin, le mot *phatnê*, que nous traduisons par « crèche », et qui provient de *pateomai* (je mange) a le sens de « stalle » pour le bétail. Le caravansérail de Bethléem avait plusieurs siècles d'existence

et de vogue : dès les jours de David, on l'appelait l' « auberge où l'on fait comme tout le monde » ; le prophète Jérémie en fait mention.

Entre Noël et le Carême

Exclusivement envisagée sous l'angle historique, l'Épiphanie est la fête chrétienne dont Noël n'est qu'un doublet occidental et tardif. Pourtant elle ne fait pas double emploi avec la Nativité. Celle-ci célèbre la triple naissance du Christ, semble-t-il, en se plaçant au point de vue du Christ : Verbe éternel du Père, Homme parfait parmi de nombreux frères, germe d'immortalité divine dans les âmes fidèles.

L'Épiphanie – en grec : *manifestation radieuse* – chante le même événement d'un point de vue plus particulièrement humain : non plus le Germe lancé par le divin Semeur, mais la vaste terre fécondée. Elle précise la portée de Noël : elle nous en figure l'invisible fruit. Désormais, la « tige de Jessé », « mon serviteur le Germe » – pour parler comme l'Ancien Testament – ira croissant dans le champ des âmes. Et le sillon divin dans l'histoire humaine ira s'élargissant. L'élection divine avait été, jusqu'alors, individuelle chez les Païens, sociale chez les Juifs. Depuis lors, elle est sociale pour l'humanité tout entière. Le Don céleste s'affirme avec une clarté plus nette. De même qu'à la première Pâque les Juifs « s'enrichirent des dépouilles des Égyptiens », ainsi, à l'Épiphanie, la Chrétienté commémore son propre enrichissement grâce aux dépouilles spirituelles des Juifs. Seul l'aveuglement d'Israël a permis – dans une perspective purement humaine – l'entrée des peuples païens dans la société de l'amour transcendant, qui est l'Eglise. « Si la chute des Juifs – dit St Paul – a enrichi les Païens, que sera donc leur retour, sinon, pour tout le genre humain, une véritable résurrection d'entre les morts ? » Prions donc aujourd'hui, pour qu'un jour *tout* Israël – les Juifs et nous – puisse célébrer cette fête...

Cette vie historique de Jésus, que nous commémorons par les fêtes composant la première partie du cycle liturgique, elle est, nous apprend l'Écriture, à la fois une « semence » jetée dans nos cœurs et un « exemple », proposé à notre foi et à notre bonne volonté. Or, l'Eglise d'Occident, qui célébrait autrefois le Baptême du Christ le premier Dimanche après l'Épiphanie, se borne aujourd'hui à lui

consacrer l'Évangile (johannique) du Jour octave de cette même Épiphanie. Par son Baptême, le Seigneur inaugure sa vie proprement messianique ; son ministère public, son rôle parmi les hommes. À son Baptême, Il prend définitivement et pleinement conscience – en sa cérébralité d'homme, comme fruit de sa science acquise et expérimentale – de ce qui L'attend, s'Il fait exhaustivement la « volonté du Père ». Aux Apôtres, Il dira plus tard : « Il vous faudra être baptisé de *mon* Baptême... Ah! si vous pouviez deviner de quel Baptême il s'agit ! » Et la Première Épître de l'Apôtre Pierre proclame : « Le Baptême qui, désormais, nous sauve, consiste, non pas dans la purification du corps » – simple symbole, mais efficace pour qui le reçoit avec foi (et, comme pour la guérison du paralytique chez St Matthieu, c'est l'Eglise qui croit avec nous, pour nous, en nous, de sorte que nous croyons avec elle, par elle, en elle) – « mais dans l'engagement d'une bonne conscience envers Dieu, grâce à la Résurrection de Jésus-Christ, qui est à la Droite de Dieu ».

Ce Baptême de Jésus, comme Jésus Lui-même l'entend, il se prolonge, au delà du rite – rite nécessaire, car l'homme ne sait et ne fait rien avec une certitude complète en cet univers matériel, sinon par le truchement de la matière : d'où les Sacrements – il se prolonge, dis-je, parce que la FOI avec laquelle est reçu ce Baptême d'eau en fait, Dieu aidant, un Baptême d'esprit. C'est notre vie entière que nous purifions et vouons à Dieu par le Baptême ; comme dit St Pierre, « nous engageons notre bonne conscience envers Dieu ». Ceci n'est évidemment pas toujours agréable et facile pour l'homme « animal » qui persiste en nous, alors même que le Sacrement de l'initiation chrétienne a suscité en nous l'homme « spirituel » ; aussi la vie du Chrétien ne cesse-t-elle d'être une lutte, mais sans réelle douleur, c'est-à-dire sans souffrance inane, vaine et stérile, puisque le fidèle souffre, puisqu'il est déchiré, puisqu'il « subit persécution, *pour la justice* », pour la sainteté qu'il s'efforce de réaliser si difficilement : « Il vous faudra être baptisé de mon Baptême... Ah ! si vous pouviez deviner de quel Baptême il s'agit » !

La voie menant au Carême est semée de trois jalons : ce sont les Dimanches de Septuagésime, de Sexagésime et de Quinquagésime. Le Propre du premier, et surtout l'Évangile, nous donne la clef de sa leçon spirituelle : le moindre effort, le plus tardif, a sa valeur aux yeux de Dieu, *à cause du Christ*, en qui se résume l'espèce humaine et qui, suivant St Paul, « nous donne accès au sanctuaire éternel ». Mais, si nous scrutons de plus près le Propre de Sexagésime, nous ne pouvons

oublier que, par nous-mêmes, nous ne pouvons rien ; l'effort humain *en lui-même* n'a, devant l'Infini, aucune valeur ; agir, s'évertuer, « l'exercer » en se fiant à soi-même est un danger. D'où la nécessité de *l'humilité*, dont St Paul nous fournit l'exemple. Il faut donc agir sous un autre impact que celui de la confiance en soi, n'attacher aucune importance au « rendement ». C'est ce qu'enseigne le Propre de Quinquagésime : il faut se détacher de soi-même, ne comptabiliser en rien la vie surnaturelle, comprendre que rien, de nous, n'émerge au niveau du regard divin, que ce que Dieu trouve de Lui-même en nous : la *charité*, l'amour désintéressé de Dieu. Or, dit St Paul, cet « amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été *donné* ».

On sait que l'Antiquité chrétienne a substitué, aux entités métaphysiques de l'hellénisme, à ses idées pures, à son cosmos d'essences couronnées par l'« idée des idées », une religion narrant *l'histoire*, c'est-à-dire les relations vécues, expérimentales, de *personnes* (lire là-dessus l'opuscule substantialissime du P. Laberthonnière : *L'Idéalisme grec et le Réalisme chrétien*). L'ancienne Église, a toujours célébré le drame du salut, *l'histoire* de la rédemption, les *faits* qui la jalonnent. Jamais elle n'eût commémoré des abstractions, des thèses théologiques. Ses innombrables doxologies lui interdisaient de consacrer une fête à la Trinité (et pourquoi pas au Père ?). Le Vendredi-Saint lui suffisait pour chanter le Très-Saint Rédempteur. Le Jeudi-Saint rendait inutile la Fête-Dieu. Pourquoi la Maternité de Marie, puisqu'il y a l'Annonciation ?

La fête caractéristiquement moderne du Christ-Roi fait doublet avec celle de l'Épiphanie. Il s'agit, dans la Collecte, de l'empire exercé par le Fils éternel sur les Gentils. C'est exactement le thème du 6 janvier. Lors de l'Épiphanie, l'Église commémore à la fois le message du St Esprit (par les Prophètes) concernant la royauté messianique du Christ, la manifestation première de ce règne (adoration des Mages), l'extension de cet empire à travers la terre et les siècles (message de Siméon). Tout cela, c'est du « fait », du vécu, de l'histoire, du réalisé qui réalise... Le dernier Dimanche d'octobre, nous commémorons la *notion* du Christ-Roi, l'idée abstraite (ou « conclusion théologique ») sans même accentuer le caractère messianique et prophétisé de cette royauté, sans allusion nette à sa portée eschatologique.

Or, tout cela, la liturgie de l'Église orientale, qui célèbre, le 6 janvier, sous le vocable de *l'Épiphanie*, surtout le BAPTEME de Jésus – nous verrons dans un instant pourquoi – tout cela, cette liturgie,

parce qu'elle fixe son attention sur le Baptême, elle lui fait la part qui lui revient. C'est ce qu'il nous reste à voir pour en finir avec cet article.

Du Christ enfant, Luc nous dit que « la *grâce* de Dieu était sur Lui » ; autrement dit, l'Esprit-Saint ne couvrait que par sa vertu, sa « *grâce* », la nature humaine de Jésus. C'est au Baptême seulement qu'Il descend Lui-même, personnellement, « à l'instar d'une colombe », et c'est l'adoption par Dieu de *tout* le Médiateur. La « descente » du Paraclet, la manifestation de son efficace, s'opère sous deux aspects différents mais complémentaires : l'Annonciation consacre l'humanité de la Vierge, le Baptême sature de l'Esprit-Saint l'humanité du Christ. Le Baptême est en quelque sorte la Pentecôte christique : Jésus devient le Christ, l'oint par l'Esprit, le Porte-Esprit. Le Baptême a valeur d'Ordination. Plus précisément, bien qu'il nous soit difficile – faute d'espace – d'étayer le moins du monde ces vues, on peut dire que si, lors du Baptême, la théophanie concerne l'ensemble du ministère terrestre, c'est-à-dire la mission prophétique du Messie, la Transfiguration, elle, habilite le Seigneur au sacrifice de Golgotha, dont elle est l'anticipation mystérieuse. Au Baptême, onction générale du Sauveur comme Christ, Jésus est immédiatement oint par l'Esprit en vue de sa fonction prophétique ; à la Transfiguration, Il l'est en vue de son sacerdoce, c'est-à-dire du Calvaire, où le même est à la fois sacrificateur et victime.

Or, l'onction messianique fait un Roi qui est aussi Prêtre et Prophète. C'est pourquoi le Baptême de Jésus coïncide avec l'Épiphanie. Le Christ vient au monde comme *Roi* sur le trône de David ; telle est déjà la promesse de l'Ange lors de l'Annonciation : « Yahweh Lui donnera le trône de David son père ». L'avènement royal du Sauveur sur la terre est lié à son Incarnation. Il naît comme *Roi des Juifs*, que cherchent à vénérer les Mages. Et, comme la plénitude de son ministère, dans l'Incarnation, se réalise par sa mort en Croix, celle-ci porte l'inscription : « Roi des Juifs », et la Voie douloureuse commence par le triomphe royal des Rameaux. Avec l'Incarnation, débute l'Avènement du Royaume, l'empire du Christ, qui comprend aussi le Royaume des cieux ou de Dieu, bien qu'ils ne soient pas identiques. C'est pourquoi l'Évangile du Royaume est inauguré par la Bonne Nouvelle, la même chez Jean-Baptiste et chez le Christ : « Le Royaume de Dieu s'est rapproché ».

Le Royaume des cieux (qui est de Dieu) correspond, pour la pensée chrétienne, à une notion à la fois immanente, historique et

transcendante. D'abord, par son caractère d'immanence, il est spirituel et religieux, il est la vie en Dieu : « Bienheureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux leur appartient ». Il est atteint, en effet, acquis, par la vie, dont il est le couronnement, comme « la vérité, la paix et la joie de l'Esprit-Saint » (St Paul). Transcendant, le Royaume de Dieu ou « monde qui vient », surgit par l'action de Dieu dans le monde et sur le monde : « Prenez possession du Royaume, qui vous a été préparé dès la création du monde ! » Enfin, ce Royaume est historique, c'est-à-dire apocalyptique (l'Apocalypse étant l'histoire en tant qu'elle révèle le grand dessein de Dieu). C'est alors le Règne millénaire des Saints avec le Christ, et la venue du Seigneur dans la gloire...

Le Royaume de Dieu est donc une notion complexe, qu'on ne pourrait limiter au domaine de la christologie ; elle déborde dans le domaine de la théologie vouée à l'intelligence contemplatrice du St Esprit, voire de la Trinité. Cependant, la survenue de ce règne dans le monde commence et se trouve intimement lié à l'Avènement initial du Christ, c'est-à-dire à l'Épiphanie et au Baptême de Jésus. Une fois de plus, l'espace me manque pour conclure ces notes par rapport au Baptême. Je dirai donc un mot bref à propos de l'Épiphanie.

Dans la visite des Mages au Messie-enfant, on voit communément l'accomplissement d'une prophétie. Or, cet hommage est lui-même une prophétie. Le Messie vient de naître pour sauver son peuple de ses iniquités. Les Païens Le cherchent, Le trouvent, Le vénèrent ; mais les représentants les plus qualifiés de sa propre nation restent tellement indifférents à cette *quête* qu'ils laissent au despote usurpateur le soin de découvrir le vrai Roi, et s'il le fait, lui, c'est pour assassiner l'enfant. Tous les traits du récit évangélique sont typiquement juifs. Deux gloses ou *midraschîm* – l'une sur Genèse 56, l'autre sur Exode 35 – nous apprennent que, suivant la tradition d'Israël, lorsqu'Abraham parvint au mont *Moriah* (c'est-à-dire de la Vision), là même où Salomon plus tard éleva son Temple à cause de l'obéissance patriarcale, il dit : « Ceci semble être l'endroit » ; un nuage lumineux couvrait le site. Cette nuée, la même qui recouvrait l'Arche, manifestant la Présence divine, n'évoque-t-elle pas l'étoile « immobile sur l'endroit où se trouvait l'Enfant » ? Dans un midrasch sur Exode I, les astrologues égyptiens découvrent que la mère de Moïse est enceinte ; du coup, le Pharaon ordonne la mise à mort de tous les petits enfants qui n'ont pas atteint deux ans. Les leçons du récit évangélique sont

évidents : Dieu seul inspire de rechercher le Christ ; ceux qui se mettent en route doivent interroger ceux qui enseignent dans l'Église (même s'ils sont indignes de leur mission), c'est après seulement que Dieu reprend en main ceux qu'Il a guidés après les avoir appelés – et Il comble enfin leur désir.

Bienheureux le fidèle, tourné vers Dieu, au point que l'invisible lui masque le visible, et pour qui des réflexions apparentées à celles qu'on vient de lire sont l'indispensable aliment et l'« actualité » la plus fraîche !

Le Carême, c'est déjà Pâques

Moïse se retire sur le Mont Sinäi, en présence de l'Éternel, 40 jours et 40 nuits, avant d'apporter au peuple juif la Loi sainte. Ce peuple reste lui-même 40 ans dans le désert, avant d'entrer dans la Terre Promise. Le Prophète Elie marche 40 jours et 40 nuits avant d'atteindre la caverne de l'illumination. Le Seigneur Jésus S'isole dans le désert durant 40 jours, avant de commencer sa prédication. Tels sont les antécédents bibliques du Carême, de la sainte *Quarantaine* (c'est le sens du latin *Quadragesima*, d'où nous vient *Carême* par contraction), de ce Carême qui doit nous préparer à la fête de Pâques.

À vrai dire, le Carême rentre tout entier dans le Mystère pascal. Mystère d'effort et de triomphe, de mort et de vie. C'est, au fond, l'idée de la régénération accomplie en l'humanité de l'Homme-Dieu et communiquée, par l'Esprit-Saint, du Christ au genre humain tout entier, dans l'Église, et, « à travers » elle, à chaque fidèle en particulier : *quod non assumptum, non est redemptum*, dit St. Léon le Grand, Pape (« Ce que le Christ n'a pas repris à son compte, de notre nature déchue, n'a pas été racheté »). Aussi le Carême ne peut-il se comprendre, surtout se *vivre*, qu'en fonction de cette pensée fondamentale de la Vie triomphante et renouvelée, même après la mort, la défaite apparente du Vendredi-Saint, après « l'heure des Puissances ténébreuses ».

Ce ne doit donc pas être une routine banale qui caractérise 40 jours, ni l'accomplissement de pratiques imposées de l'extérieur ni même une contemplation stérile et peut-être déprimante du passé. Non, c'est un effort *positif*, un effort généreux vers une *réalisation d'avenir*, vers l'accomplissement de notre Moi véritable et profond,

vers l'épanouissement, nous dit St. Paul, du « Christ en nous, espérance de la gloire ». Prendre au sérieux le Carême, vraiment le vivre, c'est donc – sans nous laisser arrêter ou décourager par des défaillances épisodiques, par des faiblesses passagères (car après des années médiocrité spirituelle, comment rêverions-nous de nous transformer en quelques mois, puisque la Grâce ne viole rien de ce que nous *sommes* ?) – c'est lutter contre l'égoïsme et le mal sous toutes ses formes, lutte qui, par un effort d'universelle charité, doit nous harmoniser avec la vie universelle, cette manifestation de son Créateur, Dieu notre Père.

Les Messes de Carême – celles des Dimanches, mais plus en encore celles des *féries* ou journées ordinaires – sont les plus chargées de texte révélé dans tout le Missel romain. Leur Propre nous parvient, à travers au moins treize siècles, de l'âge d'or liturgique, où la prière publique de l'Église contribuait à l'élaboration du trésor doctrinal. Il combine la tradition romaine avec l'apport gallican, auquel nous devons ces puissantes « leçons » tirées de l'Ancien Testament qu'autrefois les fidèles recevaient à bout portant tous les dimanches. Leur trait fondamental et commun, c'est l'injonction de la « pénitence ».

Dans l'Évangile, la « pénitence » est la *metanoia*, littéralement : mentalité « retournée ». C'est l'équivalent de l'*Umwertung der Werte* ou « subversion des valeurs » nietzschéenne. Il faut, dirait Pascal, commencer par *penser* différemment. « Tout ce qui compte se passe au fond du cœur » (Luther). Mais cela, Jésus nous l'avait déjà fait savoir de dix façons différentes. La pénitence tient donc essentiellement dans une connaissance totalement inversée du monde et de la vie, j'entends : une connaissance réelle, et non pas notionnelle, une science gustative et fructifère, *sapida scientia*, donc *sapientia*, sagesse. Et toute connaissance véritable ne s'arrête pas à la pellicule de l'abstraite raison. Elle est intelligence, osmose de l'esprit et du monde, et l'homme tout entier, la *personne*, fournit à cette saisie, à cette compréhension, ses éléments d'assimilation. En soi, le repentir évangélique n'est pas émotionnel ; il ne consiste pas en regrets, en remords, en œuvres : *metanoïete* ! proclame, après le Baptiste, Jésus-Christ. C'est-à-dire : brûlez ce que vous adoriez, adorez ce que vous brûliez ; Isaïe dirait : « Retournez-vous » (comme Ézéchiél mourant, « vers la muraille » ; Platon parlerait ici des captifs enfin orientés vers les êtres réels et non plus vers les ombres projetées sur le mur de la caverne). Ce demi-tour, c'est la *conversion*, le « retour » sur soi-même.

Les fouilles opérées il y a 48 ans en Haute-Egypte, à Behnesa (l'ancienne Oxyrrhinque), par Grenfell et Hunt, nous ont valu la découverte de nombreux *agrapha* ou paroles authentiques du Seigneur, non rapportées par l'Evangile (St. Jean fait allusion à ces paroles du Christ). On connaît assez l'une d'elles : « Si vous ne tenez pas pour à gauche ce qui est à droite, pour dextre ce qui est senestre, pour inférieur ce qui est supérieur, et pour supérieur ce qui est inférieur, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. » Nous sommes tellement les esclaves de notre nature, du conformisme familial et social, *Zeitgeist*, de notre paresse intellectuelle, que les « évidences » les plus immédiates, donc les plus sommaires, nous imposent une tyrannie généralement indiscutée. C'est à juste titre que les textes liturgiques de l'Église orthodoxe, presque chaque fois qu'il y est question des Anges, leur attribuent corrélativement *l'étonnement* et la liberté (idée que nous retrouvons chez Platon pour qui la voie vers la sagesse est celle de l'étonnement, et chez Chesterton, pour qui le Chrétien étranger à tout déterminisme, est l'homme pour qui tout est toujours possible, stupéfiant, inattendu). La *liberté de Dieu* : voilà qui nous paraît irréel, lointain, alors même que nous professons d'y croire. Le pécheur vit dans un monde ployé sous la fatalité ; tout y est prévisible, préparable (réalisme d'un Machiavel). Il *n'attend* plus rien. La stupeur, c'est la miséricorde, la *folie* de la Croix qui la provoque. Et cette explosion d'étonnement chez le blasé, cette découverte « stupide » de l'Amour divin, c'est la *metanoia*. Car la pénitence suit la découverte et la contagion de l'amour, non l'inverse.

Le Carême, s'il est pensé, vécu, « réalisé », doit opérer en nous le trépan spirituel de la *pénitence*. Elle est cette « ouverture du Ciel » dont parle l'Evangile, lorsque Jésus, par son Baptême, se prépare à son Carême. Elle fend le roc de notre nature, pour laisser passage à l'Esprit-Saint. Mais il faut qu'elle prolonge à travers toute notre vie son sillage, qu'elle devienne *état* et *norme*. Elle se fait alors *ascèse*. C'est tout le problème de l'ascèse, indispensable à tous les Chrétiens que nous pose la sainte Quarantaine. Il convient donc, maintenant, d'analyser succinctement les principes et les lois de la vie ascétique. Pour moi, ce thème est infiniment plus « actuel » que la situation nationale ou les chances électorales du P.S.C. « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu, et tout le reste vous sera *donné* par surcroît ».

L'homme est à la fois, au même titre, esprit et chair ; sa vie est donc psychique et corporelle, pour autant qu'il relève du monde animé, mais le reflet en lui de l'Esprit divin, sa nature spirituelle, a ses

propres activités et fins spirituelles. L'esprit de l'homme, ombre projetée dans l'univers créaturel par ce que la nature divine a de communicable – la Sagesse – mais ombre objectivée par un principe personnel (qui, joint à l'essence ou nature, est devenu personnalité), cet esprit porte en lui les virtualités de la vie divine ; celle-ci peut s'épanouir en réalité par la force du Saint-Esprit ou Grâce. La vie divine devient comme la nature propre de l'esprit humain : comme le Christ, l'homme est alors une personne en deux natures (l'analogie nous est déjà suggérée par le Symbole dit de St. Athanase). C'est ici qu'apparaît la parenté de l'esprit humain avec l'angélique.

L'esprit humain n'a, par lui-même, rien d'impénétrable, de fermé soi-même. Il n'est pas seulement « en-soi », mais, pour parler le jargon existentialiste à la mode, un « pour-soi ». Il est créé comme un décalque de l'esprit divin ; or, celui-ci, à la fois un et tripersonnel, par là même infiniment « épanoui », réflexe, transparent à soi-même. Le Père vit dans le Fils et dans l'Esprit ; le Fils vit de la vie du Père et de l'Esprit ; l'Esprit vit de celle du Père et du Fils. Leur être commun est l'archétype parfait de toute *koinonia*, de toute « communion » vitale (pour St. Paul, tout rapport entre personnes, soit célestes, soit terrestres, tire sa réalité du Père). Les esprits créaturels, eux aussi, « ordonnés », aptes, à l'être « en commun », en tant que genre (humain) et chœur (angélique). Cette réciproque osmose des esprits créés, cette ouverture aux influences, se manifeste, non seulement par une certaine communauté de vie dans les limites de l'essence propre aux créatures comme telles – ce qui va de soi – mais aussi par la capacité de recevoir la vie divine, d'être déifié. *Humanum Dei capax est* (St. Léon le Grand). L'esprit de l'homme, en effet, puisque ce qu'il a de *sens*, de « valable », est une conformité essentielle à ce que Dieu Lui-même a de participable, est capable de recevoir l'Esprit de Dieu et de s'unir à Lui vitalemment, tout en conservant sa propre vie naturelle, mais en la transfigurant en vertu des forces nouvelles qui le saturent.

Toutefois, pour réaliser cette possibilité, l'esprit humain doit être disponible, prêt à la divinisation. Or, cette possibilité est paralysée par l'alourdissement de l'esprit, par ce que St. Paul appelle sa sclérose et « calcification », en conséquence de la Chute. Mais l'Incarnation l'a rétablie ; le Christ a vitalemment restauré, en sa nature consubstantielle à la nôtre, les relations normales entre l'esprit et l'essence de l'homme « naturel » : l'équilibre des deux principes est remis en état. D'où cette source neuve de vie spirituelle pour le genre humain : l'osmose, *koinonia* ou communion de vie avec l'Adam Nouveau. Cette

possibilité devient réalité grâce à l'Esprit-Saint, qui fait accéder l'homme à la vie même du Christ. Cette vie en Jésus-Christ devient ainsi ce que l'Apôtre appelle « communion avec l'Esprit-Saint » (la langue anglaise a l'inimitable mot *fellowship*). Le porte-Christ, le Chrétien, devient ainsi porte-Esprit. C'est une naissance nouvelle et surnaturelle « à travers » Baptême d'eau et d'Esprit. Les portes de la caverne intérieure où se trouve emprisonné l'esprit humain s'ouvrant – ce sont les fameuses « portes d'airain », les « portes du Hadès », dont la liturgie orthodoxe a emprunté l'image aux Psaumes – et fracassées par la Mort et la résurrection, livrent passage à l'Esprit-Saint. C'est une action sur l'homme, opérée par la souveraine volonté de Dieu : « L'Esprit souffle où il veut ». Mais, par la volonté de Dieu, cette action de puissance est liée, dans la vie de l'Église, à un Sacrement : le baptême que prolongent, au cours de notre course sans cesse défaillante, la Pénitence et l'Eucharistie. Dans la vie du Christ, Homme et Dieu, le Baptême, qui régénère l'impulsion créatrice en « perte de vitesse » – dans la mesure où la créature spirituelle se compose dans l'être avec Dieu – l'immersion baptismale avait efficacement signifié la descente du St. Esprit. Il en va de même pour toute vie humaine.

En s'assimilant vitalemment, par un dynamisme immanent, le Don divin, l'homme conserve, avec sa liberté, son essence naturelle d'être « animé ». Cette nature « animale », le Vieil Adam, reste grevée par l'hypothèque de la tare originelle et des transgressions personnelles, Aussi la vie spirituelle devient-elle surtout le champ de bataille où l'esprit et la chair, l'homme spirituel et l'homme purement psychique se livrent la « guerre sainte » (c'est le sens du *kouroukcetra* dans l'hindouisme, de la « grande guerre sainte » dans l'Islam, où la « petite guerre sainte » contre les infidèles n'est que l'ombre extériorisée de la lutte intérieure). Justice et péché sont aux prises. L'existence même de cet antagonisme vital, la conscience que le pécheur a de sa faute – de son *peccatum* (littéralement : carence, lacune, tare) – la nausée qu'a de lui-même tout « fidèle », même s'il ressort de son examen qu'il n'a, pour l'instant, aucun péché déterminé à se reprocher, c'est déjà le fruit initial de la vie spirituelle à ses débuts, c'est la *metanoia*, la « pénitence ». Et chacune de nos démarches dans cette voie, chaque petite victoire, est soutenue par la Grâce. La vie spirituelle, sans laquelle il n'est point de vie chrétienne, est donc une voie *ascétique*, tragique même en sa gravité. C'est par endroits seulement que la Grâce illumine le voyageur épuisé par la vanité de ses efforts. Et cette voie

n'a point de fin, car la discorde entre le Nouvel et le Vieil Adam reste irréductible. Mais, plus l'homme avance dans cette lutte spirituelle, plus sa propre réalité personnelle comme esprit, plus sa nature surnaturelle, lui deviennent concrets, réels, vécus, expérimentaux, et plus indubitables apparaissent, *après* chaque conflit épisodique, les dons de la Grâce, les fruits de l'Esprit.

Le but de cette vie spirituelle, nous dit l'extraordinaire serviteur de Dieu que fut, il y a plus d'un siècle St. Séraphin de Sarov, c'est d'« acquérir le Saint-Esprit ». Les efforts consentis et patiemment menés à terme, malgré d'innombrables défaillances, au cours de cette vie spirituelle, ont un caractère surtout négatif : celui de l'ascèse ou lutte contre soi-même. Ce que l'homme qui marche vers Dieu ressent jusqu'au triomphe (c'est-à-dire jusqu'à la mort), c'est non pas sa puissance mais son infirmité. « *Repentez-vous* car il s'est approché le Royaume de Dieu », à savoir précisément la vie spirituelle. C'est après cette « approche » qu'il est possible de se repentir. C'est alors que devient possible la *metanoia*, la « pénitence » perpétuelle, le désir de transformation, le besoin d'être un homme nouveau. Ainsi le renoncement et l'acceptation de la Croix, la patience grâce à quoi nos âmes accomplissent leur salut, la pauvreté spirituelle qui mène au Royaume des cieux, enfin le « climat » global de la voie douloureuse : voilà le panorama de la vie spirituelle dans la perspective chrétienne. On reçoit les dons du Paraclet, on ne les prend pas ; on peut y espérer, on ne peut y prétendre. Et la grâce illumine les pénitents prosternés. D'où l'invitation finale de nos messes en Carême, qui précède la Communion dans toutes les Messes orthodoxes : « Abaissez vos têtes devant Dieu ».

L'humilité consiste, dans la vie spirituelle, non seulement à prendre conscience de son état de pécheur, mais tout autant à connaître d'expérience sa condition de créature et le néant métaphysique, originel, inhérent et fondamental qui lui est propre : tout est donné par la création au Créateur, et la création sait quelle est sa nullité initiale, elle ne peut l'oublier un seul instant, elle doit toujours adorer, savoir immédiatement proche la Face de Dieu. L'humilité quadragésimale, que doit prolonger d'ailleurs toute la vie, a donc deux aspects : l'un ascétique, l'autre ontologique. L'esprit humain doit devenir une table rase pour l'esprit de Dieu. Il lui faut n'avoir plus de vie propre, laquelle est péché et ne peut être péché que parce qu'elle n'est rien. Mourir quant à la nature et revivre quant à l'esprit, ça été, selon saint Pierre, l'exemple que nous a donné le Christ. *Stirb und werde* dit

Goethe... Telle est l'humilité de la Sagesse : si le grain ne meurt, il ne portera pas de fruit.

C'est d'ailleurs à l'humiliation suprême qu'aboutit le renoncement de l'ascèse : à l'ignorance de Gethsémani, à la dérélition du Calvaire. C'est pourquoi, dès le dimanche de la Passion, la Croix d'autel est drapée de violet (symbole d'attente dans le deuil, de repentir et de purification). Elle est voilée, cette Croix, pour indiquer qu'il s'agit de lutter, en subissant dans les ténèbres, sans même entr'apercevoir encore le sens de la croix, sans même deviner où elle mène : *Pater non solvit unionem, sed subtraxit visionem* (St. Léon Pape). C'est comme une mort préalable, c'est là « ce goût (ou saveur) de la mort » dont parle l'Épître aux Hébreux. Cette expérience radicale est le couronnement de toute expérience ascétique.

La vie spirituelle implique donc chez l'homme naturel une réceptivité à l'égard de l'Esprit, une *activité* inversée qui serait une sorte de *passivité agissante*, d'omnipotente impuissance. Le don du St Esprit est alors reçu comme un ferment donné : la descente des langues ignées continue...et c'est ainsi seulement qu'on peut recevoir vraiment un Don céleste. Par cette passivité de l'acceptation, par l'humilité de l'homme qui se renonce et tombe à genoux, l'illumination de la Grâce est rendue pratiquement possible, dans la dialectique de la vie chrétienne. L'extase essentielle ou sortie de soi – « au-devant de l'Époux » dit l'Évangile – l'immobilité réceptive de la nature humaine qui ne s'oppose plus à la pénétration de l'Esprit divin, c'est la nouvelle création spirituelle, la nouvelle naissance de l'homme. Cette vie neuve dans l'Esprit est inexprimable et inexhaustive : elle nous permet de ressentir de plus en plus, par une seule et même expérience intérieure, et comme un seul et même fait, notre néant de créature, notre condition pécheresse, l'amour miséricordieux du Père et notre gloire filiale : « Personne ne connaît les réalités de Dieu, sinon l'esprit de Dieu » (saint Paul), et seuls quelques passages des Épîtres apostoliques nous livrent la lueur de quelques allusions. La vie de grâce en l'Esprit-Saint, qui nous unit à l'intimité sacrée de Jésus-Christ, est donnée dans l'Église, à la fois par les Sacrements et par l'illumination directe. On ne peut opposer ces deux voies. Un seul et même Esprit opère sur l'une et l'autre route, et la Grâce, répandue sacramentellement, poursuit son efficace au delà des rites. Lors de sa descente pentecostale, l'Esprit S'est donné, non seulement sous forme de langues *séparées* reposant chacune sur un Apôtre, mais aussi comme *totalité* de ces « signes », comme plénitude de la vie ecclé-

siale. L'Eglise est la Pentecôte perpétuelle. L'ascèse chrétienne, que le Carême nous rappelle, est « ordonnée » à la vie de l'Eglise : elle est alors une manifestation de la charité. Elle est, dit St. Isaac le Syrien, « l'embrasement du cœur charitable », non pas une mortification de soi – comme l'ascétisme bouddhiste – mais l'affirmation de la vie dans l'amour. C'est dire l'étroite corrélation du Carême et de Pâques, que vient achever la Pentecôte.

Des Rameaux à Pâques

La Semaine-Sainte commence par le Dimanche des Rameaux, qui exprime, avec une exubérance poétique et une richesse spirituelle incomparables, et dans un raccourci puissamment évocateur, tout le Mystère pascal, Mystère essentiel de notre propre vie.

Sans doute, au premier plan, nous voyons surgir le souvenir du triomphe populaire de Jésus, préluant au douloureux crescendo de la lutte suprême et à la victoire prophétisée par les palmes. Mais, derrière ce souvenir historique, que d'allusions mystiques, que d'évocations puissantes se mêlent ! C'est le grand drame de la vie même de la nature, sortant victorieuse de l'hiver : le soleil qui reprend sa course et va répandre sa lumière et sa chaleur ; les arbres qui vont se couvrir de feuilles, de branches verdoyantes, signes de vie triomphante.

Ce sont tous les souvenirs de nos frères aînés, les enfants d'Israël, campant à Elim près des palmiers, proches des sources d'eau symbolisant la purification baptismale, et recevant la promesse de la nourriture céleste, la manne, figure du Pain de Vie eucharistique.

Et c'est encore l'effort de l'âme, abandonnant enfin la terre de servitude et d'esclavage, le pays d'Egypte, pour aller vers Chanaan, patrie de la Promesse divine.

C'est, en un mot, le rappel de la loi essentielle de la vie, cette loi inscrite dans la création tout entière, parce qu'elle fut accomplie en premier lieu par Celui qui lui communiqua l'existence en Se communiquant Lui-même : la loi du sacrifice pour le triomphe, la loi de la mort pour la vie. C'est la leçon de toute la Fête pascale, c'est-à-dire du PASSAGE mystérieux que, sans cesse, nous devons accomplir dans un perpétuel et toujours grandissant renouveau.

C'est parce que le Mystère pascal est le mystère de ce renouvel-

lement nécessaire que l'Église le symbolise durant la Semaine-Sainte, en renouvelant les éléments matériels qui servent au culte, expression de la vie qui nous est commune avec Dieu, poésie tangible de l'adoration en esprit et en vérité.

Le Dimanche des Rameaux, dit aussi « Pâques fleuries », c'est comme la bénédiction de la terre elle-même, qui doit revêtir sa nouvelle parure verdoyante, pour se préparer à recevoir dignement dans son lit, pendant trois journées du comput juif, l'Époux de la création matérielle... Le Jeudi-Saint, c'est, avec la commémoration joyeuse et pathétique de la Dernière Cène, la bénédiction de l'huile sainte, qui symbolise la splendeur, la douceur et la force persuasive de l'Esprit-Saint... Après les Grandes Heures douloureuses du Vendredi-Saint, passées en esprit au pied de la Croix avec l'Ami des hommes victime de son amour, vient la Vigile pascale, avec la bénédiction du feu nouveau, ce feu jailli de la « pierre angulaire », du Christ, ce brasier d'amour et d'adoration qui manifeste la victoire de l'éternel Esprit, « Lui aussi Feu dévorant », nous dit St Paul, sur les ténèbres. C'est aussi la bénédiction de l'eau fécondante et régénératrice, l'eau vive où ceux qui veulent naître au Christ se plongent mystiquement pour participer à sa mort et revivre par sa résurrection. C'est toujours l'idée de la lutte grandiose et du triomphe ; c'est l'annonce de la victoire, la prophétie de la vie. Pâques est donc la fête de notre nouvelle naissance, constamment ravivée par la Grâce, au point que, pour nos frères séparés de l'Orthodoxie orientale, les cinquante-deux dimanches de l'année n'en sont que l'écho, perpétuellement le lendemain du sabbat, le réveil transcendant. On comprend les Pères de Nicée, stipulant dans leur 18^e canon disciplinaire – jamais abrogé – que, le dimanche, pas un fidèle ne pourrait s'agenouiller, le septième jour perpétuant à travers l'année liturgique cette résurrection de tous les fidèles dans le Christ, avec Lui et par Lui, de sorte qu'il leur faut, désormais, comme des fils émergeant de la tombe, se tenir debout devant leur Père.

Ce n'est toutefois pas le Mystère pascal, dans la plénitude de son envergure, qu'il s'agit de résumer ici. L'espace nous manquerait pour en dire même le plus élémentaire essentiel. Et, de plus, nombreux sont les exposés du Mystère pascal capables d'assouvir à la fois le cœur et l'intelligence. Disons un mot, seulement, du *fait* central en jeu : la Résurrection.

Le verbe *ressusciter* s'applique, en l'occurrence, à la fois à l'actif et au passif : le Christ *ressuscita*, Il *re-surgit* par sa propre vertu (d'où le substantif *résurrection*) ; mais il n'en est pas moins vrai qu'Il fut ressuscité, *re-suscité* par Dieu le Père, agissant par la force du St Esprit. La Résurrection fut donc une re-suscitation, une création nouvelle sur le plan de la vie terrestre, et l'humanité de Jésus put se prêter à cette suscitation nouvelle à cause de la victoire qu'Il avait remportée par elle, en elle, sur le monde, la chair, le prince de ce monde. Suivant la prédication des Apôtres, *Dieu* ressuscita Jésus (Actes, 2:24). Vis-à-vis du Christ, même ressuscité, le Père reste donc Dieu. L'évacuation du Verbe par Lui-même – la *kénose* dans le vocabulaire de St Paul – se manifeste encore, bien qu'en *decrecendo*, jusqu'à l'Ascension. Il faut encore que le Seigneur, comme Lui-même le dit à Madeleine, « *remonte* vers son Père et son Dieu ». La résurrection est donc un acte à la fois actif et passif, un acte et un événement, où se rejoignent l'action directe *sur* le Christ et celle, intérieure, de Dieu, *dans* le Christ.

Ce Jésus, proclame Pierre à la Pentecôte, « Dieu L'a ressuscité, ayant relâché les douleurs puerpérales de la mort, puisqu'il n'était pas possible qu'Il fût retenu par elle » (Actes, 2:24 ; 3:15 ; 4:10). Mais l'Écriture atteste aussi que le Sauveur re-surgit par sa force propre, comme Lui-même l'avait plusieurs fois prédit. Résurrection *et* ressuscitation, la première active, la seconde passive, n'ont rien d'incompatible. Le premier terme indique que le retour à cette vie est l'œuvre de Jésus, tout comme son voyage ultime à Jérusalem, son acceptation des souffrances et de la mort. Le Dieu-Homme accomplit tout ce qui peut et doit être effectué par la nature humaine pour devenir digne et capable de la résurrection, et pour que la mort soit impuissante à Le retenir (comme le filet de l'oiseleur dans le Psaume 123). Toutefois, dans sa condition humiliée, « kénôtique », le Fils de Dieu ne Se ressuscite pas Lui-même, car, « en prenant la condition d'esclave (donc humaine), Il S'est évacué Lui-même ». C'est en Se dépouillant de sa puissance divine, lors de l'Incarnation qu'Il a, comme Lui-même l'affirme dans St Jean, « accepté de déposer sa *vie* ». C'est donc le Père qui la Lui rend par le St Esprit (Rom, 4:24).

Cette action de l'omnipotence paternelle constitue un nouvel acte créateur, émanant du Père (*ex voluntate Patris*), mais auquel participent le Fils par son obéissance amoureuse et l'Esprit par la vivification. Dieu donne à l'âme du Christ le pouvoir de s'unir au Corps, de l'éveiller, de l'arracher à sa mortelle catalepsie : c'est en

cela, proprement, que consiste la résurrection. Celle-ci apparaît donc aussi comme une re-suscitation, compte tenu de l'humiliation ontologique, qui ne se terminera qu'avec l'Ascension, mais qui voit s'ouvrir devant elle, depuis Pâques, des possibilités nouvelles. Bien entendu, la résurrection ne peut être exclusivement une suscitation nouvelle. Voici pourquoi ... Non seulement dans sa condition d'après la Chute, mais telle même que Dieu l'avait créée, la nature humaine n'avait pas en elle-même de quoi se prêter à la ressuscitation : cette force créatrice l'aurait anéantie, puisqu'il se serait agi, somme toute, d'un nouvel acte d'objectivation, qui eût abrogé et supplanté le premier. Dès lors, pour pouvoir être suscitée derechef, cette fois au niveau de la vie éternelle, notre nature devait subir une « trempe », être élevée jusqu'au dépassement de soi-même, non seulement par l'affranchissement du péché – transcendance négative – mais, positivement, par sa déification intérieure. Cette divinisation intérieure, la liberté de l'homme devait l'effectuer, suranimée, illuminée, galvanisée par Dieu : ce fut l'épreuve d'Adam, qui échoua. Quand vint l'Adam nouveau, définitif, la rédemption du péché, tout comme la participation de la liberté créaturelle à la déification, fut réalisée par l'union, sans confusion, dans l'unité de la Personne christique, des natures humaine et divine. « Il était impossible à la mort de Le retenir », non seulement parce qu'elle avait fait main basse sur la nature du Juste sans péché, qui ne lui appartenait point, mais aussi parce que son humanité, sanctifiée en Lui – dans toute sa vie, dans tout son être – s'est déifiée en ce sens que, suivant la formule de St Ambroise, « elle est devenue ce qu'elle était », de sorte qu'en Lui nous avons acquis la *virtualité* (la *possibilité*) de l'immortalité réelle, actuelle. Et cette dernière nous a été *donnée*, dans le Christ, par la puissance de la re-suscitation divine.

Si la résurrection de Jésus fut un acte créateur, accompli par le Père « à travers » le St Esprit, appliqué au Dieu-Homme son *objet*, elle est aussi l'œuvre propre du Fils, son *sujet*. En ce sens, elle est un acte humano-divin, ou, comme disent les théologiens, « théandrique ». Le Père glorifie (« Maintenant, Père, glorifie-Moi »), car « le Christ fut ressuscité des morts *par la Gloire* du Père » (Rom, 6:4), et cette Gloire est identifiée par la plupart des Pères orientaux à l'Esprit-Saint. C'est pourquoi « le Christ nous accueille *pour la Gloire* de Dieu » (Rom. 15:7). Le Fils reçoit du Père sa glorification. Avant la Chute, Adam jouissait de l'immortalité potentielle (il pouvait ne pas mourir) et de la gloire virtuelle : nous avons, en lui, perdu l'une et l'autre

(Rom. 3 : 23). Sans doute, lors de sa création, notre premier père avait reçu l'image et la gloire de Dieu par un don du St Esprit ; mais c'était là du préalable, qu'il fallait découvrir, réaliser, épanouir et confirmer par l'usage de la liberté. La Faute le priva de la gloire et de l'immortalité. C'est pourquoi, si des Adamites ont été re-suscités – par les Prophètes dans l'Ancien Testament, Lazare et les saints sortis de la tombe lors de la mort du Christ dans le Nouveau – il ne s'est jamais agi d'une résurrection proprement dite, au sens d'une victoire sur la mort. Les personnages de l'Ancienne Alliance – Hénoch, Moïse, Elie, Jérémie – dont la Bible ou la tradition juive nous assurent qu'ils n'ont pas connu la mort, n'ont pas, pour autant, possédé l'immortalité victorieuse.

Pas plus que la gloire, l'immortalité ne pouvait être un acte purement extérieur *sur* l'homme, sans être simultanément un acte immanent *en* l'homme même, qui se rend maître, spirituellement, par sa liberté de son être psycho-somatique. Le Christ acquit cette maîtrise sur son humanité : c'est ce qu'atteste un passage de l'Épître aux Hébreux qui parle d'apprentissage et de perfectionnement. Dans sa vie comme dans sa mort, Il a vaincu l'infirmité créaturelle de sa nature humaine Il l'a offerte en sacrifice d'obéissance à la volonté du Père. Ainsi, par le caractère sacrificiel de sa vie – tout entière, par conséquent, exercice d'un sacerdoce – Il *mérita* l'immortalité. Mais, malgré cette acquisition il fallait quand même qu'elle Lui fût *donnée*. En effet, l'immortalité n'est pas accordée à l'homme en son corps mortel, mais dans son corps immortel, *spirituel*. Elle ne peut donc être qu'un acte commun de Dieu et de l'homme, un « synergisme », comme dit St Paul. Dieu nous donne la vie immortelle quand nous devenons capables et dignes de la recevoir. Mais cette capacité, cette dignité, Dieu ne les découvre qu'en Jésus, et en nous dans la mesure où nous sommes mystiquement identifiables à Jésus. C'est ce que dit St Paul : « Le Christ est ressuscité des morts, Il est les prémices de ceux qui se sont endormis. Car, puisqu'à travers un seul homme s'est infiltrée la mort, c'est à travers un seul homme aussi que se répand la résurrection des morts. Et comme tous meurent en Adam, de même tous seront vivifiés dans le Christ » (1 Cor, 15:20-21 ; Rom, 6:4-9).

La résurrection est une création nouvelle de l'homme, à laquelle participe l'homme même. C'est l'acte deuxième et définitif de la création. Envisagée sous l'angle de l'action divine, la résurrection du Christ est une *re-suscitation*, où le Père donne au Fils, par l'influx de l'Esprit, « d'avoir la vie en Lui-même » (Jean, 5:26), car le Fils, Per-

sonne vivant à la fois deux vies – humaine et divine – S'est, en son humiliation, en sa « vidange » ontologique, dépouillé de sa propre puissance divine de re-suscitation, et Il ne la reçoit que par la volonté du Père. Envisagé sous l'angle de l'initiative humaine, le retour du Christ à cette vie, acte exactement théandrique, humano-divin, est une *re-surrection* ; car, par son ministère pontifical, le Sauveur acquiert la puissance sur sa nature humaine et peut lui donner (et lui retirer) la vie. La mort, l'état d'outre-tombe, la descente aux enfers, font partie de ce ministère sacerdotal et parachèvent le sacrifice. La résurrection devient ainsi le dernier acte de la vie terrestre, le sacrifice et la victoire suprême sur la mort. Mais « c'est par la mort qu'Il a tué la mort » (liturgie orthodoxe de Pâques), de sorte que mort et résurrection sont les deux faces d'une seule et même réalité. En Jésus-Christ, la mort s'est elle-même trahie, livrée, mise à mort. Il ne reste en Lui, qui a tout donné, *tout* abandonné, rien que la mort puisse ravir et détruire : Il lui a tellement tout consenti, tout livré, que la puissance de la camarde est épuisée ; elle éprouve ce *thaumazeïn*, cette stupeur dont parle l'hymnaire orthodoxe de Pâques ; les fameuses « portes d'airain », somme toute, s'ouvrent toutes seules, et le Christ re-surgit – ressuscité – d'entre les morts.

Jésus – et ceci reste unique – remporte une victoire sur la mort. Marie passera par le passage frayé par Lui. Mais, s'Il triomphe de la mort, encore faut-il que le Père, par son Esprit, Lui rende la vie. La résurrection est, dans la vie du Dieu-Homme, un achèvement essentiel et convenable. Dans la Personne du Christ, en sa « présence », s'étaient unies, sans séparation ni confusion les deux natures ; l'humaine et la divine. Ainsi, dans la résurrection, se manifeste le « synergisme », s'harmonisent les deux natures : Dieu et la créature s'accordent, s'adaptent l'un à l'autre ; ensemble ils accomplissent un seul et même acte – ressuscitation pour l'un, résurrection pour l'autre. Dieu suscite, re-suscite ; l'homme surgit, re-surgit. Dans une formule célèbre, St Augustin déclare que Dieu aurait pu créer l'homme sans l'homme, le poser dans l'être – comme les créatures subhumaines – sans l'inviter, sans l'appeler à se composer dans la présence concrète. Mais, dit l'Evêque d'Hippone, Dieu, sans l'homme, ne pourrait sauver l'homme. Ne pourrait-on, parallèlement, affirmer que Dieu a pu créer l'homme sans l'homme, pour une vie spontanément immortelle, mais qu'Il ne peut ressusciter l'homme déchu sans que l'homme ne participe à l'entreprise, en remportant sur la mort la victoire intérieure, fondement de l'immortalité. Car cette résurrection n'est pas simple-

ment une ré-animation. Elle est une *victoire* sur la mort : non point le rétablissement de cette vie mortelle, mais l'élévation à la nouvelle vie immortelle dans le corps spirituel et glorifié.

Un texte de jeunesse (1926)

UNE PHILOSOPHIE DE L'« IMPRÉVISION »

Autour de l'œuvre de G.K Chesterton

« Pour un Calviniste comme M. Shaw, la vie humaine est une mécanique sans intérêt ; pour moi, ces soixante-dix années, sont essentiellement des années de lutte ».

Chesterton, *What's wrong with the World ?*

Dans les derniers jours d'octobre 1925, l'Agence Reuter communiquait aux journaux du monde entier la nouvelle que voici : « Hier a eu lieu l'élection du Lord Recteur de l'Université de Glasgow. M. Austen Chamberlain a été élu ; il, avait pour concurrent M. Chesterton, l'écrivain bien connu ».

Bien connu ? Je me rappelle qu'en 1910, parlant à un homme de lettres catholique de la conversion d'Albert von Ruville et du voyage spirituel de Gilbert Chesterton, je fus estomaqué de l'entendre me répondre : « Chesterton ? Connais pas ! »

Aujourd'hui, la guerre, a contribué à nous dessiller un peu les yeux. Chesterton est à la mode : le *Roseau d'or* et la *Revue universelle* publient des traductions de ses œuvres ; M. Frédéric Lefèvre lui a consacré un article dans les *Nouvelles Littéraires* du 21 mars 1925 ; en avril de la même année, la *Vie Catholique* a parlé de lui... Si bien que, désormais, tout le monde est censé savoir que Gilbert Keith Chesterton, fils d'Edward, est né en 18711 ; qu'il a fait ses études à St. Paul's School, Slade School et à King's College ; qu'avant la guerre, il a, successivement : mené campagne, avec John Burns et Lloyd George, contre la Guerre des Boers ; fait l'admiration de ses pairs par ses éblouissantes chroniques de *l'Illustrated London News* ; attaqué, avec son frère Cecil (directeur du *New Witness* et fondateur de la *Clean Government League*¹, depuis mort au champ d'honneur), les plou-

¹ Ligue pour l'assainissement des mœurs politiques

tocrates démagogues qui empoisonnaient l'atmosphère politique de son pays. Enfin, il n'est pas permis d'ignorer qu'en 1922 Chesterton est entré au Bercaïl unique, qu'il collabore à *l'Illustrated Review* de son ami Belloc ; qu'il a fondé – de concert avec Maurice Baring et Lord Howrad de Walden – le *G. K.'s weekly*, libre tribune d'où les horions pleuvent sur les ennemis de l'Église... Et chacun sait que Chesterton est un original à tous points de vue, sympathique, même à ses adversaires intellectuels et politiques, et célèbre pour sa légendaire bonne humeur ; enfin, que son chef-d'œuvre *Everlasting Man*², véritable Apologétique à l'usage des incroyants (ceci est plus rare qu'on ne croit), vient de paraître en librairie...

Notre paresse intellectuelle déteste la multiplication des points de vue ; d'autant que, pour des motifs d'utilisation polémique, il est bon de pouvoir fourrer un homme (et ses idées) dans un tiroir, et l'en retirer au bon moment. Dès la parution de ses *Heretics*, Chesterton a donc reçu son étiquette : *Cultivateur de paradoxes, réactionnaire à la manière d'Alcibiade*, etc... Or, son « culte (à mon sens, prétendu) du paradoxe » (qui est une forme supérieure de l'orgueil) a conduit Chesterton à saluer avec joie le « joug suave et léger » du Dogme et de la Discipline catholiques. S'il est réactionnaire de pleurer la disparition de la République chrétienne et la résistance du siècle à la Bulle *Unam Sanctam*, comment, d'autre part, qualifier l'homme à qui la Révolution apparaît le meilleur moyen d'opérer l'« indispensable redistribution » de la propriété foncière, et qui, lui-même membre influent du Parti Libéral, s'entoure de collaborateurs travaillistes comme Sir Henry Slessor, ancien solliciter general dans le Cabinet Mac Donald ? Cependant – comme on verra plus loin – personne n'est plus « bilatéral » et même « multilatéral » que la pensée de Chesterton. Lui-même a dit, dans un de ses livres, que rien n'est aussi complexe et subtil que les choses les plus « simples » et les plus « vulgaires ». Que d'erreurs, de doutes, de fureurs et de philosophies évoque, sur la queue du paon, la couleur bleue d'une plume !³ L'existence concrète du plus humble microbe, est un défi à la Logique⁴. Que dire de l'existence de Chesterton lui-même !

Parler de *philosophie* à propos de Chesterton est assez ridicule. Jamais l'*essayiste* n'a prétendu déduire ou induire, de prémisses inva-

² *L'Homme Éternel*

³ *What's wrong with the World ?*

⁴ *Eugenics and other Evils.*

riables, un système du monde logique et serré. Chesterton, émule en cela de Mill, de Macaulay, de Johnson et d'Addison, se contente d'être un bonhomme bien gras et bien nourri, amateur de promenades intellectuelles favorables à la digestion. C'est la tradition britannique du *rambling*, du coq-à-l'âne philosophique et moralisant... Anatole France était-il un *rambler* ? J'en doute, car, loin de se complaire, en ses « romans », aux ingénieux détours d'un voyage au Pays de Curiosité, il s'acharnait à maquiller en sourires ses vieilles grimaces haineuses et hargneuses d'anticléricisme grognon. Des *Noces Corinthiennes* à la *Pierre Blanche*, le malheureux s'est contenté de récrire vingt ou trente fois le même sempiternel *Catéchisme du Parfait Primaire*. Le *rambler* britannique a plus d'indépendance envers soi-même ; s'il est sceptique, il aura le courage de douter, même du scepticisme. Ce n'est pas un de ces « finalistes laïques », pour qui les sciences physiques ont certainement été inventées pour « embêter les curés ». Le *rambler* anglais, lui, se moque du but ; la promenade importe surtout à ses yeux. D'où vient qu'il sacrifie souvent la Logique à l'originalité, à l'inattendu des points de vue. C'est ainsi, par exemple, que Chesterton lui-même et ses commentateurs français (je ne parle pas du R. P. de Tonquédec, le seul compétent en la matière) ont défini comme suit les résultats de l'investigation chestertonienne : *Liberté dans la nature ; absence, dans l'univers, de toute nécessité et de toute règle fixe ; bon plaisir et caprices divins*. L'univers, dit Chesterton, « est le domaine des lutins, le pays des fées, où tout peut arriver, où rien n'est prévisible à coup sûr ». Et encore : « Nous pourrions facilement nous imaginer les arbres ne portant pas de fruits, et devenant, par exemple, des chandeliers d'or ou des tigres pendus par la queue ». Cette façon de voir (je n'ose dire : *cette philosophie*), notre auteur la développe comme suit, à propos de la controverse qui met aux prises Catholiques et Protestants : « Ce qui distingue le Puritanisme du Catholicisme, ce n'est pas la question de l'efficacité et du caractère spécialement sacré de l'une ou l'autre formule rituelle, de l'un ou l'autre geste liturgique⁵. C'est la question de l'efficacité et du caractère sacré *de toute formule, de tout geste*. Aux yeux du catholique, la moindre action de notre vie quotidienne est solennellement vouée à la cause du Bien ou du Mal. Pour la Calviniste, nul acte humain n'a cette solennité, parce que celui qui l'accomplit a été voué au Bien ou au Mal de toute éternité, et qu'il ne fait que tuer le temps

⁵ Allusion à la controverse sacramentaire.

comme il peut, jusqu'à ce que sonne son heure. Pour un Chrétien de mon espèce, cette vie terrestre, pour éphémère qu'elle soit, est intensément précieuse et passionnante. Pour un Calviniste comme M. Shaw, c'est une mécanique sans intérêt... À mes yeux, la vie humaine est un drame ; aux siens, c'est un épilogue »⁶.

Impossible d'exprimer plus clairement son horreur du déterminisme, sa foi dans la puissance du ressort humain. Mais voici un autre texte : « L'esprit humain n'a le choix qu'entre deux termes : le dogme et le préjugé... Un dogme est un point défini ; le préjugé, une pure tendance. Exemple d'un dogme : il est permis de manger un bœuf mais pas un homme. Exemple d'un préjugé : il faut manger aussi peu que possible... Or deux lignes droites finissent toujours par se rejoindre, si elles ne sont pas parallèles ; mais les courbes se dérobent à jamais ». Et ceci : « Gibbon trouvait terriblement drôles les gens qui s'étaient battus pour les formules d'*Homoousion* et d'*Homoiouson*... Les deux mots se ressemblent mais recouvrent des réalités totalement différentes ». Enfin, sur l'asservissement de l'homme aux lois de l'univers immatériel : « La Révolution en appelait à l'idée d'une justice éternelle et abstraite, transcendante à toute utilité ou tradition locale. S'il y a des commandements de Dieu, alors il doit y avoir des Droits de l'Homme. C'est ici que Burke opéra sa brillante diversion. Il n'attaqua pas la doctrine de Robespierre avec la vieille thèse féodale du *jus divinum*, laquelle impliquait, comme celle de Robespierre, la croyance en Dieu. Il l'attaqua en se servant de l'argument moderne de la relativité scientifique ». À l'encontre des Darwinistes, « qui ne voient que le fœtus », Chesterton se félicite, lui, de « voir l'homme ». Son horreur du déterminisme physique se complique d'un intempérant finalisme moral. Rien ne « meut » les personnages de son un Univers, sinon les implacables exigences de la Logique théologique et de la philosophie morale. Mais cette antinomie vaut d'être examinée de plus près.

Dans les dernières œuvres fantaisistes de Chesterton (je pense à la *Sphère et la Croix*, par exemple), notre « apologiste » s'insurge de plus en plus contre la tyrannie des « lois naturelles ». Les bons vieux déistes du XVIII^e siècle, dit-il, aimaient citer le proverbe : « À brebis tondue, Dieu mesure le vent ». Le déterminisme moderne répondrait volontiers : « À vent léger, Dieu mesure la brebis ». Mais, étant

⁶ *What's wrong with the World.*

donnée, en l'occurrence, l'éminente dignité de la brebis, cette inversion du proverbe n'est pas admissible. Avec M. Bondel, Chesterton s'écrierait volontiers que la « nature est une idole ». Ce n'est pas, cependant, qu'il appuie son assertion sur un ensemble de « preuves », d'ordre philosophique ou scientifique. Aucun domaine n'est plus étranger à l'essayiste de Beaconsfield que la dissertation logique. Sa méthode – si l'on peut parler de méthode à propos de Chesterton – consiste en coups de sonde, pratiqués au vif de la conscience humaine, et suivis d'aphorismes moralisants et pragmatiques. Chesterton est un libéral. J'ajoute : un libéral *anglais*. Un fou, que j'interrogeais sur ses opinions politiques, au cours d'une visite au fameux établissement de Gheel, me répliquait : « Je suis un libéral hollandais ». Pas mal répondu si l'on se rappelle qu'une « doctrine » politique est surtout un « contenant », dont le contenu varie dans le temps et dans l'espace. Le vieux libéralisme anglais est farouchement individualiste et républicain (républicain à la manière de Montesquieu et de Jean-Jacques : la « vertu » etc...) Toute intervention de l'Etat, si minime soit-elle, dans les domaines économiques et religieux est, à ses yeux, un acte de tyrannie. À mi-chemin entre le collectivisme et le capitalisme oligarchique, il prône la diffusion de la petite propriété, navire au bord duquel le père de famille serait seul maître à bord après Dieu. Je ne veux pas alourdir cette étude de citations inutiles, mais je me permets de renvoyer le lecteur au discours de John Bright et aux Essais de Stuart Mill. Que des prolétaires de Limehouse, dans *l'East-End*⁷ par exemple, soient, pour des raisons d'hygiène publique, expropriés de leurs taudis et logés en des bâtiments nouveaux : Chesterton jettera feu et flamme, au nom de la libre initiative individuelle, dans son hebdomadaire *G. K.'s Weekly*. Toute réglementation sanitaire, policière ou césaro-papiste fait sursauter ce libertaire chrétien. Et de même que les Catholiques anglais, brimés par l'Eglise établie, se sont rangés, au cours du dernier siècle, sous la bannière du Libéralisme, – ainsi ce Libéral, parcourant la même route en sens inverse, en est arrivé à se faire une conception « libérale » de l'Univers, où toutes les créatures, libérées de l'interventionnisme des « lois naturelles », manifestent avec expansion leur libre et fantasque personnalité : La mer s'enfuit, le Jourdain retourne en arrière. Les montagnes sautent comme des béliers, et les coteaux comme des agneaux. Les étoiles du matin chantent en chœur, et les fils de Dieu vocifèrent leur joie...

⁷ L'East-End est le quartier populaire et miséreux de Londres.

L'univers de Chesterton est donc imprévisible et indéterminé. Tout être – et c'est ici que Chesterton rejoint *pluralisme* de William James – est, dans cette hypothèse, un microcosme indépendant (sauf à l'égard de Dieu), un inépuisable coffret de Pandore. Rien n'est la cause de rien ; tout – si l'on peut parler d'un tout – est toujours nouveau sous le soleil, sans que deux fois les mêmes circonstances se *puissent* assurément produire, sans que se manifeste un mécanisme quelconque. Les sciences, simples résidus d'expériences, schèmes provisoires et symboliques, n'ont qu'une valeur purement arbitraire. L'homme doit se borner, s'il tient à la sagesse, à une double attitude mentale : envers le monde, l'imagination ; envers Dieu, la Foi, imagination surnaturelle.

C'est ainsi que, dans son dernier livre, *The Everlasting Man*, dont le but est de « démontrer » par l'absurde, « la transcendance de l'homme vis-à-vis de la bête, du Chrétien vis-à-vis du païen, de Jésus-Christ vis-à-vis même de ses frères » – ce fut aussi le dessein de l'abbé de Broglie – Chesterton écrit : « Pour juger impartialement la Religion, il faut toujours la considérer pour la première fois. Nous ne voyons les choses sous leur vrai jour que lorsque nous les apercevons pour la première fois. C'est pourquoi les enfants admettent si facilement les dogmes de l'Eglise. Mais l'Eglise, institution active et militante au plus haut point, est faite pour les adultes autant que pour les enfants. Elle contient donc pas mal d'éléments indispensables à l'action : traditions, vieux usages, et même routines. Tant que les hommes admettent les points essentiels de la Foi, cette attitude est la plus saine. Mais, lorsque ces points sont mis en doute, comme aujourd'hui, il nous faut recouvrer la candeur et l'étonnement de l'enfance, le naïf réalisme et l'objectivité de l'innocence. Si nous ne le pouvons pas, chassons du moins les nuées de l'habitude et voyons la Religion comme une chose neuve, en la considérant comme extraordinaire... *Nous devons avoir recours à l'imagination la plus délirante et la plus transcendante...* La vie de l'homme est un conte de fées, un vrai roman, un roman d'aventures ; il en est de même du roman de Dieu. *La Foi catholique réconcilie la mythologie et la philosophie, parce qu'elle les porte à leur plus haut degré de réalisation. Elle est la philosophie des contes de fées mythologiques.* L'instinct qui donna naissance aux contes de fées est négligé par toutes les philosophies – sauf une. *La Foi est la justification de cet instinct populaire* ».

Foin, donc, de l'Apologétique rationnelle et traditionnelle !

Foin des preuves classiques, du syllogisme, de l'induction, de la déduction, de la conclusion ! Mais vivent les passions personnelles, l'appel au sentiment poétique, ou romanesque, ou comique, de l'univers ! Lamartine, au tome II de son *Voyage en Orient*, ne disait pas autre chose. Mais cette attitude mentale n'est qu'un contenant, où peut se loger les plus diverses conceptions de la vie. Chez les tempéraments violents et passionnés, cette Apologétique subjective aboutit ou à Pascal, ou à Nietzsche, Pascal inversé : *Dieu sensible au cœur*, ou *son absence sensible au cœur*. Chez les esprits tempérés et doués d'ironie, elle aboutit à Chesterton ou à George Tyrrell. Mais une Apologétique, tout de même qu'une philosophie, doit être valable pour tout le monde. Je ne suis pas bergsonien, pour cette première raison que le tour-de-force psychologique dénommé *torsion* dépasse mes capacités mentales. Et je ne suis pas chestertonien, parce que – malheureusement être, peu importe ici – je me sens incapable de voir toutes choses « pour la première fois » et d'accéder à Dieu par le truchement de l'enchanteur Merlin. L'Apologétique chestertonienne est donc *très relativement* utilisable ; dès lors, est-ce bien une Apologétique ?

Je conçois parfaitement, d'autre part, son utilité dans les milieux calvinistes et scientistes, où elle a éclaté comme une bombe. Imaginez un Boutroux ironiste et bouffon lardant les empesés du transformisme et du déterminisme de mille *lazzi*, *congetti*, calembours et « mots de la fin ». Les gens du monde se fussent montrés rebelles à la *Théologie Fondamentale* de Balmès. Mais voilà ce Chesterton, le plus brillant des journalistes anglais – un Clément Vautel, catholique et mystique, pourrait-on dire – qui fonce sur la Science antireligieuse, se moque des moqueurs, ridiculise les « malins », et vous démontre que Dieu est libre – on n'y pensait plus ! – que le miracle est possible, et que l'absurdité n'est pas dans le camp du Christ, mais dans l'autre. *Il défend moins l'Église qu'il n'attaque ses ennemis*. Et c'est qu'il a les rieurs pour lui, le gaillard ! Il a mis à mal le respect humain, et, sans pitié pour les pédants de la Contre-Église, il leur arrache leur masque et les montre comme ils sont vraiment : *cranky prigs*, précise-t-il – « des cuistres sans cervelle ». Il a fait rire la galerie : les adversaires sont désarmés.

Mais cet histrion sacré – si j'ose dire – posté à la porte du Temple, chantant et cabriolant devant l'Arche, va-t-il aussi jouer à l'hiérophante. Je prie le lecteur de bien vouloir noter, ici, que je ne suis pas un contempteur du célèbre converti. Loin de là, même ! Et je

suis persuadé qu'au fond, Chesterton convient lui-même que son Apologétique n'est pas, précisément, pour un croyant, des plus sûres.

M. Loisy répliquait naguère à la « preuve par les miracles » que, pour les Anciens, qui n'avaient pas (d'après lui) la notion de « loi naturelle », les miracles de l'Évangile ne pouvaient servir aucunement de *signes*. On pourrait lui répondre qu'à en croire saint Paul, *Judaei signa petunt* (les juifs demandent des signes), et que les Païens se préoccupaient de *Natura rerum* (de la nature). Mais nous n'en avons pas à M. Loisy. Où tout est merveilleux, rien n'est miraculeux. Sans doute, il n'est, dans l'univers, rien de mystérieux, et Pascal a raison de dire que, si la raison se scandalise de voir un homme né d'une vierge, ce n'est pas un motif pour trouver « naturel » qu'un homme naisse de la conjonction de deux germes. Mais, est-ce à dire que tout « système du monde » soit *absolument fallacieux* et qu'il faille s'interdire de jamais formuler des lois ? D'abord, alors même que la valeur *théorique* des lois établies par une observation plusieurs fois séculaire et par l'expérimentation devrait être tenue pour plus ou moins suspecte, leur valeur *pratique* demeurerait entière. Ensuite, le calcul des probabilités, s'il ne « démontre » pas la constance des lois, la rend du moins *extrêmement vraisemblable*. C'est ce qui nous permet de travailler, d'épargner, de vivre autrement que des brutes : à quoi bon tout labeur, si rien ne m'assure que le soleil se lèvera demain matin ?

Or, rien dans l'univers chestertonien ne me garantit cela. Le soleil se lèvera... s'il plaît à Dieu. C'est la substitution perpétuelle de la Cause première à toutes les causes secondes. On ne voit pas très bien comment, dans cette hypothèse, les cieux peuvent nous « raconter la gloire de Dieu ». Car les cieux passent. Que dis-je ? Ils ne font que passer ! Tout s'écoule, tout s'écroule, pour renaître à sa fantaisie. Et voilà perdu un des arguments classiques de la théodicité : nous voilà nous-même en contradiction avec l'un des canons les plus célèbres du Concile du Vatican, et rejetés dans les bras du fidéisme. Je ne sais plus qui disait qu'il fallait admirer Hugo en bloc, « comme une brute ». L'homme de Chesterton, perpétuellement ahuri par tout (s'il éternue, c'est un miracle), devrait admirer Dieu comme « une brute », lui aussi. Est-ce là l'*obsequium rationabile* (obéissance conforme à la raison) que Dieu exige de nous ?

Ainsi : Boutroux, Bergson, William James, Blondel, Loisy – tous ces noms sont venus tout naturellement se ranger sous notre plume... Ce n'est, évidemment, pas que nous puissions dénoncer, chez Chesterton, l'influence nette et systématisée du courant d'idées

balisé par ces noms. Si Chesterton dogmatisait, ce n'est pas avec le sourire que nous parlerions de son univers imprévisible. Mais, le moyen de discuter doctoralement d'un pied-de-nez en quinze volumes ! Je le répète : l'œuvre de Chesterton est, bien plus qu'un Traité de Dieu, une nasarde au Diable. Paix, donc, à cet homme de bonne volonté !

« Mon univers, c'est le domaine des lutins, le pays des fées, où tout peut arriver, où rien n'est imprévisible à coup sûr ». Promu démiurge, le bon roi Pétaud eût régné, sur cet univers-là. À supposer, bien entendu, qu'on puisse encore parler d'un *universum*... Par réaction contre le déterminisme à la mode, successeur du prédestinisme puritain, Chesterton a fait des avances à Pélage et ruiné la notion de Cosmos. Gravier l'échelle des évidences naturelles jusqu'à Dieu, il n'en peut, dès lors, plus être question. D'autre part, l'enchaînement des causes naturelles rompu, il nous faut, ou tenir, avec Collins, de Potter et autres « socialistes rationnels », que chaque personnalité humaine est éternelle et divine – ou, si nous considérons la misère de l'homme, imaginer un Moteur unique, par qui s'opèrent *directement* tous les phénomènes extrinsèques à l'homme. Il n'y a plus, désormais, de rapports entre les choses, mais, immédiatement, entre le Créateur et les créatures. A la logique des sciences naturelles, Chesterton substitue donc celle du monde immatériel : « Commandements de Dieu » et « Droits de l'Homme ». À Burke, répondant à Rousseau : « Je ne connais pas les Droits de l'Homme, mais je connais les libertés et privilèges des Anglais », Chesterton répliquera : « J'ignore les Anglais, produits du sol, du climat, de l'hérédité, etc. ; je ne connais que l'Homme, l'homme en soi, responsable et libre ». C'est la négation de tout relativisme. Par où l'apologiste anglais rejoint Jean-Jacques. Mais on peut se demander si, pour ce croyant, le monde invisible et sa logique ne sont point, en l'absence d'une philosophie naturelle, la postulation du désespoir et l'affirmation d'un tempérament plutôt que d'une conviction raisonnée... *Il ne veut pas que les cieux soient vides.*

On comprendra, maintenant, un jugement perspicace, porté sur Chesterton en 1923, au lendemain de ce Congrès Catholique de Birmingham, où l'illustre essayiste avait pour la première fois depuis sa conversion, pris la parole en public. Le R.P Joseph Keating, S.J., directeur du *Month*, écrivait dans son *Editorial* du 1^{er} septembre 1923 : « *His Catholic views were tolerated as the eccentricities of a man of genius, like his love of beer and his penchant for wrecking hansoms...*

*On tolérait ses opinions catholiques, parce qu'on y voyait les excentricités d'un homme de génie, du même ordre que son amour de la bière et l'agrément qu'il prend à démolir les fiacres*⁸ ». Telle est, sur Chesterton philosophe, l'opinion d'un Jésuite anglais, admirateur de Chesterton chevalier de l'Église.

Je m'en voudrais de terminer sur cette note pessimiste une étude consacrée à l'un des plus enthousiastes paladins de l'Église. Si nous avons opéré les discriminations qu'on a vues, c'est en toute charité et parce qu'elles nous semblaient nécessaires, dans un moment où l'engouement pour l'homme (on en est au stade de *l'avez-vous lu Baruch* ?) risque de faire accepter sa « méthode ». Il va sans dire que, pour la personne et le talent de Chesterton, nous n'éprouvons que sympathie et admiration. Quant aux idées, il nous a semblé qu'elles appelaient des réserves. Entreprise d'autant plus difficile qu'insoucieux de la logique, Chesterton ne craint pas, selon les besoins immédiats de son argumentation, de varier ses opinions. Impossible à la science, dit-il, et plus qu'impossible : ridicule de formuler telles lois qui régissent vraiment les phénomènes physiques ou psycho-physiques. Mais, commentant les miracles du Christ, il affirme qu'« au-dessus des lois cosmiques, il y en a d'autres, qui l'emportent sur elles »... Guerre aux concepts, proclame-t-il, mais il combat le transformisme en défendant le concept de L'Homme... Faut-il ajouter que, dans son dernier livre, il s'élève du *rambling* humoristique à des méditations d'une saisissante grandeur ? Son tragique précis de la Passion est une inoubliable eau-forte, et le puissant chapitre des *Cinq Morts de la Foi* rivalise avec les plus fortes pages d'Ernest Hello. S'il fallait à tout prix définir la vocation de ce grand homme, je préciserais volontiers qu'il est, non pas un apologiste du dehors, mais un apologiste au dehors et, pour recourir à une image qu'il affectionnera, un vaillant et joyeux *corsaire* du Christ.

⁸ Allusion au poids et à la corpulence de Chesterton, légendaires en Angleterre, et qu'il est le premier à railler agréablement dans ses écrits.

Table

TEXTES POLÉMIQUES ET THÉOLOGIQUES

L'ÉTERNELLE ACTUALITÉ DU PROBLÈME JUIF	5
DE SCHWEITZER À TEILHARD DE CHARDIN.....	37
DOUBLE OPTIQUE DE LA CHUTE ET DE LA RÉDEMPTION	47
L'ERSATZ DU SURNATUREL	73
LA CROIX, SCANDALE POUR NOTRE GÉNÉRATION.....	95
LE RÔLE DU LAÏCAT DANS L'ÉGLISE	109
L'ÉTOILE DES MAGES.....	123

TEXTES LITURGIQUES

LE SYMBOLISME MYSTIQUE DU SANCTUAIRE CHRÉTIEN	139
CONFITEOR.....	159
UN LAÏC PENSE SA FOI	175
L' AVENT DONT ON NE PARLE PLUS	175
NOËL A BATONS ROMPUS	181
ENTRE NOËL ET LE CAREME.....	187
LE CAREME, C'EST DÉJÀ PAQUES	192
DES RAMEAUX A PAQUES.....	201
AUTOUR DE L'ŒUVRE DE CHESTERTON (TEXTE DE JEUNESSE)	201